



LESPRIT

D E S

JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:



M A I, 1781.



T O M E V.

D I X I E M E A N N É E.

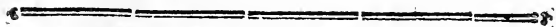


A P A R I S,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire ; dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlam* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux & Compagnie* ; Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journâux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.



L'ESPRIT

D E S

JOURNAUX.

LETTRES édifiantes & curieuses, écrites des missions étrangères. Nouvelle édition. Mémoires du Levant. Tome I & II. A Paris, chez Mèrigot le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée. Avec approbation & privilege du roi. 1780. Deux volumes in-12. le premier de 454, le deuxieme de 484 pages.

LE mérite du recueil des *Lettres édifiantes & curieuses* est suffisamment connu. Les détails qu'on-y trouve sur les mœurs, les usages, les productions naturelles & celles des arts des différens pays parcourus par les missionnaires, ont été lus avec fruit par ceux qui veulent s'instruire, & par ceux qui veulent s'édifier. C'est ce qui leur a mérité les éloges de Fontenelle, de Montesquieu, & de M. de Buffon. Les vrais littérateurs, ainsi que les perlonnes

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qui aiment la religion, & qui s'intéressent à ses progrès, ont également recherché cette collection; & parmi les écrivains modernes qui se sont permis d'en dire le plus de mal, on pourroit en citer plusieurs qui l'ont consultée, citée & copiée même. Elle étoit devenue très-rare; il étoit impossible de s'en procurer des exemplaires complets; & quelques volumes qu'on rencontroit de tems en tems, se vendent à un prix exorbitant. La nouvelle édition qu'on vient d'entreprendre, va sauver cette collection de l'oubli dans lequel elle alloit tomber. L'ancienne, qu'on trouvoit si difficilement, ne contient pas moins de 43 volumes; celle-ci sera réduite à 22, & enrichie de quantité de mémoires nouveaux. On n'y retranche rien d'essentiel, & il sera facile aux lecteurs de s'en convaincre, en la comparant, lorsqu'elle sera finie, à l'ancienne, qu'on retrouve dans plusieurs bibliothèques. On a observé que dans quelques volumes la partie du titre qui a pour objet la curiosité, est mieux remplie que celle qui regarde l'édification. On ne regrettera sans doute pas la perte de plusieurs détails de pratiques pieuses, exposées souvent longuement & d'une manière minutieuse, & d'une multitude de miracles qui ne sont pas toujours bien avérés. Une main sage pouvoit porter quelques coups de faulx dans cette partie, & l'employer avec sobriété.

Un avantage précieux que cette nouvelle édition a sur la précédente, c'est l'ordre que l'on a répandu dans cette collection immense.

Les lettres recueillies, placées les unes après les autres, & publiées, lorsqu'on en avoit une quantité suffisante pour former un volume, se trouvoient dans une confusion souvent fatigante; une lettre de la Chine ou de l'Inde étoit suivie immédiatement par une autre datée de l'Amérique. Si cet arrangement paroïssoit favorable à la variété, il n'étoit point propre à satisfaire les lecteurs qui aiment à suivre leurs objets, & à classer sans peine leurs idées & leurs connoissances. Ceux-ci applaudiront à l'ordre qu'on a suivi dans la nouvelle édition. On la partage en quatre parties, dont la première renferme les mémoires du levant, la plus ancienne des missions françoises, & l'une des plus importantes à soutenir & à conserver; la seconde, les lettres de l'Amérique, tant septentrionale que méridionale; la troisième, celles qui ont été écrites de l'Inde, & la quatrième, celles de la Chine, du Tonquin & de la Cochinchine. Chaque partie sera précédée d'une préface dans laquelle on refondra les différentes épîtres dédicatoires qui se trouvent répandues dans l'ouvrage, & qui contiennent des détails qu'il étoit nécessaire de conserver. Ces différentes parties seront terminées chacune par une table des matieres; addition importante qui manque à la première édition, & qui étoit désirée par tous ceux qui connoissent ce recueil, & qui le rendra plus utile & plus commode. Afin qu'on puisse aisément comparer cette édition avec l'ancienne, s'assurer qu'on n'y a rien changé, rien retranché d'essentiel, & vérifier

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

les citations qu'on en a fait dans différens ouvrages , on a indiqué le tome & la page où se trouvent ces lettres dans l'ancienne édition.

Les mémoires du levant sont les premiers qui paroissent dans cette collection. Les missions qu'ils font connoître , comprennent l'Archipel , Constantinople , la Syrie , l'Arménie , la Crimée , l'Ethiopie , la Perse & l'Egypte. Cette premiere partie contient 5 volumes , qui sont en vente. Nous nous arrêterons aujourd'hui sur les deux premiers seulement. Nous donnerons successivement une idée des autres.

La premiere lettre est du pere Tarillon ; elle présente un tableau de l'état des missions dans la Grece au commencement de 1714. Cette lettre étoit adressée à M. le comte de Pontchartrain. Les principales demeures des missionnaires sont Constantinople en Thrace , Smyrne en Ionie , Thessalonique en Macédoine , Scio , Naxie , Santorin dans l'Archipel. C'est ainsi que le P. Tarillon peint la population prodigieuse de Constantinople. Il remarque d'abord que les chrétiens y sont en grand nombre. » On ne parle pas moins que de » 200,000 Grecs , & de 80,000 Arméniens » d'habitans fixes , sans y comprendre ceux » qui vont & viennent , & que la demeure » de la cour , où le mouvement d'un grand » commerce y font incessamment circuler. » Rien ne donne une plus véritable idée de » la multitude du peuple de Constantinople » que les tems de mortalité. J'ai été témoin » que la peste y a enlevé jusqu'à 2 & 300,000

» personnes. On faisoit cette supputation par
» le nombre des corps morts que l'on passoit
» aux portes pour les aller enterrer hors de
» la ville. Au bout de quelques semaines,
» on revoyoit par-tout la même foule, &
» il ne paroissoit pas que le peuple eût di-
» minué. »

Le pere Tarillon se servoit beaucoup du pa-
triarche des Grecs, qui, dans ce tems, traitoit
bien les missionnaires qui lui faisoient de fré-
quentes visites, & que, de son côté, il com-
bloit de caresses. Quelquefois dans ces visites,
la conversation tournoit sur des points con-
troversés; le patriarche disoit ce qu'il pensoit,
& ne trouvoit point mauvais que les mission-
naires s'expliquassent librement à leur tour,
ce qu'ils avoient la précaution de faire sans
sortir des bornes du respect. L'auteur, avant
son voyage dans le levant, s'étoit fait une
grande idée de la majesté du patriarche de la
nouvelle Rome. » La premiere fois que j'allai
» le voir, ajoute-t-il, je demeurai tout sur-
» pris de le voir logé & servi dans la dernière
» simplicité. Ses domestiques consistoient en
» deux valets assez mal en ordre, & en deux
» ou trois clercs. Quand il sort pour des vi-
» sites particulieres, c'est toujours à pied. Ses
» habits n'ont rien qui le distingue des autres
» religieux grecs. On ne le connoît que parce qu'il
» est accompagné de quelques prélats vêtus aussi
» simplement que lui, & de quelques ecclé-
» siastiques qui l'environnent. Sa plus grande
» distinction consiste en ce qu'un diacre ou

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» un prêtre marche devant lui, portant une
» espèce de béquille ou crosse de bois, ornée
» de compartimens d'ivoire & de nacre. Je l'ai
» vu bien des fois aller encore plus simple-
» ment, n'ayant à sa suite que deux ou trois
» personnes. Cependant il prend sans façon le
» titre de patriarche universel, & il faut l'ap-
» peller, non très-saint pere, mais *très-saint*,
» PANOSIOTATOS. De même, quand les
» Grecs parlent de leurs autres prélats, ils ne
» disent pas, comme nous, l'archevêque ou
» évêque, mais le saint d'une telle ville. «

A la suite de cette lettre, on trouve une relation piquante d'un phénomène bien remarquable : c'est la naissance d'une nouvelle île qui sortit de la mer dans le golfe de Santorin. Si celle de Santorin même, qui est l'ancienne Théra, n'est pas sortie aussi du fond de la mer, comme Pline le prétend, liv. 2, chap. 87, il est du moins certain qu'on en a vu deux autres s'élever à la suite de l'éruption d'un volcan : ce sont Hiera, ou la grande & la petite Cammeni. La nouvelle dont il est question dans cette relation, commença à paroître entre les deux Cammeni, le 23 mai 1707. Le 18, on avoit senti à Santorin deux petites secouffes de tremblement de terre, auxquelles on ne fit pas grande attention; lorsque les premières pointes de l'île naissante commencerent à s'élever cinq jours après, on les prit pour les restes de quelque naufrage; ceux qui les apperçurent d'abord, s'empresserent d'y courir pour en profiter; ils furent très-étonnés de

trouver des rochers & une terre solide ; leur effroi les ramena bien vite à terre , où ils raconterent ce qu'ils avoient vu. La curiosité conduisit plusieurs personnes vers l'isle naissante ; par-tout ils trouverent une espece de pierre blanche qui se coupoit comme du pain , & qui en imitoit si bien la figure , la couleur & la consistance , qu'au goût près , on l'auroit pris pour de véritable pain de froment. La terre & les rochers , qui tout-à-coup tremblèrent sous leurs pieds , leur firent vite reprendre le chemin de Santorin , d'où ils se contenterent d'observer le phénomène qui s'offroit à leurs yeux. Ils virent l'isle croître progressivement de jour en jour , en hauteur & en longueur. Le 16 juillet suivant , il sortit de la fumée , qui fut suivie d'une éruption enflammée ; la nuit du 19 au 20 , la mer bouillonna autour ; le volcan vomit des pierres embrasées ; & jusqu'au 23 mai de l'année 1708 , ce spectacle se renouvela plusieurs fois. L'auteur de la relation entreprit de visiter la nouvelle isle le 15 juillet suivant , & ne put l'aborder , à cause de la chaleur de la mer ; en 1710 , cette chaleur duroit encore ; & suivant un autre missionnaire qui étoit à Santorin en 1714 , on ne pouvoit pas encore marcher sur ce terrain brûlant , quoique le fourneau ne jetât plus de feux , & ne fit aucun bruit.

La seconde lettre est du P. Antoine-Marie Nacchi , supérieur-général des missions en Syrie & en Egypte. Elle offre plus de détails édifiants que curieux. Le supérieur des missions

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

s'attache à faire connoître les hommes apostoliques qui travaillent sous sa direction ; il s'étend sur leurs travaux , & donne les plus justes éloges à leur zèle & à leurs succès. Il se plaint avec raison de l'ignorance de la plupart des curés Grecs dans tous ces endroits. Comme ils ont beaucoup de peine à vivre des petites rétributions qu'ils tirent de leurs paroissiens , ils s'occupent beaucoup plus du soin de leurs ménages que de celui de les instruire ; & ils s'en rapportent volontiers pour cela , à la bonne volonté des missionnaires , qu'ils sont bien aises de voir , & qu'ils accueillent avec transport toutes les fois qu'ils se présentent.

» A cette occasion , dit le pere Nacchi , j'ex-

» poserai ici de quelle maniere les curés Grecs

» de la campagne conservent la sainte eucha-

» ristie & l'administrent à leurs malades. Ils

» font faire un grand pain le jeudi saint ; ce

» pain étant tout chaud , ils le consacrent ;

» étant consacré , ils le trempent dans les es-

» peces du vin consacré , & l'exposent ensuite

» au soleil pour le faire sécher ; étant sec , ils

» le pulvérisent dans un petit moulin , & étant

» pulvérisé , ils gardent cette poudre dans un

» petit sac assez mal-propre. Lorsqu'on les ap-

» pelle pour donner le saint viatique , ils pren-

» nent un peu de cette poudre avec une cuil-

» ler , & la font doucement tomber dans la

» bouche du malade. Pour ce qui est de l'ex-

» trême-onction , ils préparent & administrent

» ce dernier sacrement de cette maniere. Ils

» prennent un morceau de la pâte dont ils font

» leur pain ; ils la mettent dans un plat ; ils
» versent de l'huile sur cette pâte ; la pâte
» étant pénétrée de l'huile qui l'environne ,
» ils y enfoncent un bâton auquel ils atta-
» chent trois mèches allumées ; ils récitent en-
» suite de longues prières , & font des lectures
» de quelques endroits de l'écriture sainte.
» Les lectures & les prières finies , ils s'ap-
» prochent du malade , & prenant un peu de
» l'huile qui est dans le plat , ils lui en font
» des onctions au visage , à la poitrine , &
» aux mains. «

Leur usage après la cérémonie , est de faire
de pareilles onctions aux assistans. Les mission-
naires , lorsqu'ils se trouvent présens , ont bien
de la peine à se défendre de les recevoir ; &
c'est par eux que les curés veulent toujours
commencer pour leur faire honneur.

La date de la lettre suivante est plus récem-
te ; elle est du 15 septembre 1750. Le pere
Rouffet , qui en est l'auteur , y fait connoître
la mission de Damas , qu'il venoit de quitter
pour se rendre à Antoura. La ville de Damas
est , dit-il , dans la plus belle situation du mon-
de , au commencement d'une plaine qui n'a de
pente qu'autant qu'il est nécessaire pour l'écou-
lement des eaux qui l'arrosent & la fertilisent.
Dans cette vaste & magnifique campagne , les
chrétiens ne peuvent acquérir ni posséder un
pouce de terre. Leur unique ressource est dans
leur industrie , leurs manufactures de soie &
leur commerce. Les Turcs eux-mêmes sont éton-
nés du parti qu'ils en tirent. » Vous autres ,

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» disent-ils aux chrétiens, vous n'avez point
» de possessions en fonds de terre. Vous ne
» travaillez point les jours du dimanche & de
» fêtes, lesquelles occupent un tiers de l'année.
» Vous payez de gros impôts pour avoir
» le droit de conserver votre église ; & avec
» tout cela, vous êtes aussi bien logés, aussi
» bien nourris, peut-être plus superbement
» habillés que nous, qui avons beaucoup de
» biens-fonds, qui ne payons aucun impôt,
» & qui n'avons qu'un jour ou deux de fêtes
» dans l'année, qui ne nous permettent pas
» de travailler. «

Rien ne prouve mieux le profit qu'on peut retirer de moins de tems bien employé que d'un long-tems dont la négligence ne fait point tirer parti.

On ne lit pas sans intérêt une relation du voyage du pere Petitqueux sur le mont Liban : elle contient plusieurs observations curieuses sur la situation de cette montagne, les cedres fameux qui y croissent, le couvent de religieux qui y est bâti, & la vie pauvre de ces solitaires. A la suite d'une lettre du supérieur-général des missions en Syrie, on trouve un mémoire piquant sur la ville d'Alep & ses environs, qui offre quantité d'observations de physique & d'histoire. L'auteur ayant eu occasion de se trouver au départ de la caravane des pèlerins qui se rendent toutes les années à la Mecque, entre dans des détails curieux sur ces voyages religieux ; il fait connoître en même-tems tous les peuples voisins. Il s'arrête

sur la religion des Druses, qui est un composé monstrueux de maximes & de pratiques qu'ils ont retenues du christianisme, dont ils faisoient autrefois profession, & de courumes & cérémonies mahométanes qu'ils ont adoptées ensuite. Ils conservent très-religieusement le livre que leur a laissé leur législateur, & dont il y a un exemplaire dans la bibliothèque du roi à Paris; ils prétendent qu'il contient tout le mystere de leur religion. Ils en ont un autre, composé par Hamzé, disciple de leur législateur, qu'ils ne communiquent jamais aux étrangers, & qu'ils renferment sous la terre, d'où ils ne le retirent que les vendredis, jours de leurs assemblées, pour en faire une lecture publique. » Les femmes passent chez eux pour être les mieux instruites de leur religion, ce qui donne à ce sexe une grande distinction parmi eux. Ce sont elles qui sont chargées d'instruire les autres femmes, & de leur expliquer le contenu des livres de leurs deux législateurs; elles leur recommandent le secret sur toute chose; & elles le gardent si exactement que tout ce qu'on en a pu savoir jusqu'à présent, c'est que ces livres contiennent des fables & des histoires extravagantes dont les Druses se remplissent l'esprit. «

Une distinction singuliere parmi ces peuples est celles des spirituels & des ignorans. Les premiers se distinguent des autres par leur habit, qui est toujours d'une couleur obscure; il ne portent point de poignard à leur ceinture;

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

leur conduite est réservée , & même austère ; rarement ils paroissent en public ; ils vivent de peu , & ont une telle horreur du bien d'autrui , qu'ils refusent même les présens qu'on leur offre , dans la crainte qu'ils n'aient pas été légitimement acquis. Ils recevraient plus volontiers des dons des pauvres & des payfans que des gens riches , parce qu'ils sont persuadés que ceux-ci n'ont rien que ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front.

Les matieres que présente le second volume , sont très-variées , & leur lecture ne peut manquer de plaire & d'intéresser. La premiere lettre du P. Xavier Patier est de 1701 ; il y décrit les missions des isles de Siphanto , Serpho , Thermia & Andros dans l'Archipel. Il ne se borne pas à donner une idée de ses travaux apostoliques dans ces différentes contrées ; on doit se ressouvenir qu'ils forment l'objet principal des lettres que composent ce recueil ; il s'attache à faire connoître leur situation , leur commerce , le gouvernement auquel les habitans sont soumis. Il y a beaucoup de détails curieux sur ce dernier objet dans la lettre qui suit , écrite par un missionnaire au procureur des missions du levant , auquel il rend compte d'un voyage qu'il a fait de Constantinople à Alep. On se plaint sur-tout amèrement de l'avidité & de la tyrannie ottomane , ou du moins de celles des personnes qui sont préposées à la perception des impôts & des tributs. Cette avidité n'est pas moins dominante dans les autres conditions de la vie , &

en particulier parmi les juges , qui devoient avoir plus de défintéressement. Voici un trait que le missionnaire avoue lui-même incroyable , mais qu'il assure tenir de témoins oculaires & dignes des foi. » Deux Grecs , dit-il , portent une affaire devant le cadi ou le juge de la ville. Une des parties avoit des papiers & des raisons qui décidoient en sa faveur. Il plaida sa cause avec toute l'éloquence que peuvent inspirer & l'esprit d'intérêt & l'assurance du bon droit ; les assistans croyoient le plaidoyer sans réplique , & condamnoient déjà son adversaire. Celui-ci se présenta cependant avec un air de confiance qui tenoit un peu de la certitude du triomphe. Pour toutes pièces justificatives , il n'avoit à la main qu'un simple papier blanc dans lequel il avoit enveloppé quelques pièces d'or ; après que le premier eut dit tout ce qu'il avoit à dire , il s'avance ; & sans perdre le tems à haranguer , il va droit au fait. Présentant au cadi ce papier plein de pièces d'or , *Seigneur* , dit-il , *tout ce que ma partie vient d'avancer est faux ; en voici la preuve par témoins ; je vous prie de l'examiner vous-même.* Le cadi reçut le papier , le déplia ; & après avoir compté les séquins , il dit au premier : *Mon ami , tes raisons sont bonnes ; mais celui-ci a quarante témoins d'une sincérité éprouvée , qui déposent contre toi. Je suis obligé de te condamner , à moins que tu n'en fournisses d'aussi bons & en aussi grand nombre.* Comme ce misérable n'en avoit ni le pou-

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» voir, ni la volonté, les quarante sèquins l'em-
» portèrent sur le bon droit. «

Le missionnaire fit une partie de son voyage avec des caravannes, & observe avec étonnement combien peu il en coûte en voyageant de cette manière ; mais c'est à-peu-près le seul avantage : on risque souvent d'être mal logé, de camper en plein air dans le mauvais tems, & sur-tout d'être mal nourri. On ne mange rien de chaud qu'une fois le jour ; & ce repas consiste en un peu de riz à demi-cuit qu'on arrose d'un peu de beurre fondu ; quand on parvient à se procurer un peu de viande, on la fait bouillir, & on se sert du bouillon pour faire cuire le riz ; mais ces repas sont rares, & quelquefois il faut se contenter de bien moins. Il vit dans la route des champs ravagées par les fauterelles ; c'est un véritable fléau pour les campagnes. Les Turcs ne négligent pas de recourir au ciel contre ces insectes destructeurs. Ceux d'Alep, remarque le voyageur, obligèrent les Chrétiens & les Juifs à joindre leurs prières aux leurs, & à faire avec eux une procession qu'on décrit ainsi. » Les Mahométans alloient
» en tête, portant leur Alcoran, & demandant
» à Dieu miséricorde avec un chant & des
» cris qui tiennent un peu du hurlement. Les
» chrétiens & leurs papas suivoient avec
» l'évangile, les reliques, les images sacrées
» & les prêtres en chappes, chacun d'eux fai-
» fant leurs prières en leurs langues, grec-
» que, syriaque & arménienne. Les Juifs ve-
» noient les derniers avec leur Tora ou pen-

» tateuque, chantant à leur mode, qui n'est
» pas fort harmonieuse. Tous ces différens
» chœurs étoient séparés & éloignés les uns
» des autres, pour éviter la cacophonie. Mal-
» gré ce bel arrangement, une jalousie mal
» entendue troubla la fête, & mit quelque
» confusion. Les Juifs, contre nos idées en ma-
» tière de procession, crurent que la queue
» n'étoit pas la place honorable. Ils cédoient
» volontiers aux Turcs, qui étoient les domi-
» nans; mais il se crurent méprisés, voyant
» qu'on leur préféroit les chrétiens; ils vou-
» lurent prendre le pas sur eux, & user de
» violence. Les chrétiens se crurent en droit
» de défendre leur terrain, & de conserver
» la prééance; il y eut quelques coups de
» donnés; & les Turcs, qui savent profiter
» de tout, se les firent payer bien chèrement.
» Du reste, toutes choses demeurèrent dans
» l'arrangement prescrit. «

On cite à cette occasion plusieurs traits remar-
quables de la tolérance des Turcs pour le chris-
tianisme. » Au milieu même de Constantino-
» ple, écrit un missionnaire à sa sœur à Pa-
» ris, les catholiques font des processions so-
» lemnelles, aussi tranquillement & aussi libre-
» ment que dans une ville chrétienne. «

Dans un lettre du P. Gurynant, en date
de Damas, le 4 novembre 1739, on rend
compte d'un soulèvement qui faillit à causer la
ruine de cette mission, & qui exposa ceux qui
la conduisoient aux vexations les plus cruelles
de la part des Turcs & des schismatiques. La

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

maniere dont il fut excité, est au moins singuliere. La ville de Damas avoit reçu un gouverneur qui ne lui étoit point agréable, parce qu'on savoit qu'il avoit pillé celles d'Alep, de Tripoli, &c., qu'il avoit gouvernées auparavant. Il crut pouvoir augmenter sa fortune aux dépens d'une ville aussi riche que Damas, & ne manqua pas d'aigrir les esprits. Le vendredi, qui est le dimanche des Turcs, les chaïks appellerent le peuple à la priere, selon l'usage ; tout le monde accourut, & fit les ablutions à la porte de la mosquée, en attendant qu'on l'ouvrît. Les chaïks se présenterent en disant : Retirez-vous ; il n'y a point aujourd'hui de priere : celle qui part d'un cœur aigri & envenimé, n'est point agréable à Dieu. Allez venger l'honneur du prophete ; vengez ses loix, & faites tout ce qu'un saint zele vous inspirera. Cette populace s'arma aussi-tôt ; le bacha fut obligé de capituler, de rendre l'argent qu'il avoit reçu, d'ouvrir les prisons, de ne molester personne, & de renvoyer une partie de ses troupes. Les troubles ne finirent pas par cette capitulation ; l'anarchie continua ; les Musulmans en souffrirent, & la haine des schismatiques contre les missionnaires exposa ceux-ci à des avanies qui finirent par des persécutions qu'ils souffrirent avec la fermeté des apôtres.

On trouve dans une autre lettre des détails singuliers sur le ramadan des Turcs ; ce jeûne consiste à ne point manger de tout le jour, à ne pas même prendre la pipe ; mais la nuit il

est permis de prendre des alimens ; & l'on choisit avec soin tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus succulent. Si vous demandez à un Musulman, ajoute le missionnaire, pourquoi cette recherche & cette délicatesse dans sa table, il vous répondra gravement : *C'est parce que je jeûne ; il faut que je me soutienne.*

Jamais la justice n'est plus mal administrée que dans ce tems de pénitence ; le jeûne assure aux coupables une espece d'impunité. Si un homme en appelle un qui l'a maltraité devant le cadi, le juge ne manque point d'observer que le criminel jeûne ; qu'il est si foible qu'il expireroit du premier coup de bâton ; que l'abstinence fait souvent tourner la tête ; & il insiste fortement sur ces raisons , s'il est payé. Un chrétien , lorsqu'il est accusateur, se donne bien de garde de ne pas trouver ces motifs d'indulgence excellens ; un Musulman n'a pas droit de les désapprouver ; & s'il a l'imprudence de s'opiniâtrer, il lui en coûte quelquefois cher. » Un Turc, ajoute l'auteur, tra-
» duisit devant le tribunal un autre Turc dont
» il avoit reçu un affront sanglant. Le juge
» gagné penchoit vers la clémence ; & pour
» ménager le coupable qu'il protégeoit & qu'il
» vouloit sauver, il fit beaucoup valoir la rai-
» son tirée du jeûne. Elle ne parut pas une
» raison suffisante à l'accusateur, qui s'obstina
» à soutenir que l'accusé étoit en état de sup-
» porter la punition méritée. Il élevoit la voix,
» & parloit avec beaucoup d'action & de vé-
» rité. Le cadi qui ne pouvoit rien opposer

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de valable à ses représentations, y répondit
» d'une manière singulière, mais efficace : Ah !
» ah ! lui dit-il, tu as la poitrine bien forte,
» toi ; apparemment que tu ne jeûnes pas
» comme nous, puisque tu parles tant, & que
» tu ne sens pas la foiblesse que nous éprou-
» vons ; & sur le champ il lui fait donner la
» bastonnade, comme à un prévaricateur de
» la loi de Mahomet, dont il ne gardoit pas
» le grand ramadan. L'argument n'étoit pas
» juste, mais il étoit péremptoire, & le pau-
» vre malheureux ne put y répondre que par
» ses cris. «

Les détails du voyage du même missionnaire de Tripoli à Alep sont remplis d'aventures absolument étrangères à ses fonctions ; il marchoit en caravanne avec des Mahométans ; dont la hauteur & quelquefois la superstition le fatiguerent beaucoup. Une nuit, la caravanne s'étant arrêtée auprès d'un cimetière, il jugea à propos d'aller s'établir sur un tombeau où il se flattoit de reposer plus commodément qu'ailleurs. Cette sensualité (car c'est le nom qu'il lui donne) faillit à lui attirer des affaires fâcheuses de la part des Turcs, qui furent choqués de voir un chrétien dormir sur le corps des croyans à qui Mahomet avoit déjà ouvert le séjour des bienheureux & les bras des houris. Il n'évita de mauvais traitemens qu'en quittant bien vite sa place. En passant près d'un village arabe, il eut la satisfaction d'entendre des choses bien flatteuses pour la nation françoise. La caravanne s'étoit mise sous les ar-

mes, & passa fièrement au milieu de ces brigands, qui, dit-on, craignent beaucoup les armes à feu, & encore plus les François sans armes que des Turcs armés. Un proverbe général qu'il entendit répéter souvent, est celui-ci : *Un François contre cinq Arabes, & un Arabe contre cinq Turcs.* Il n'oublie pas une petite circonstance de son voyage, & que nous rapporterons. Il étoit arrivé à Caffetine, la patrie d'un Turc qui lui avoit loué un mulet, & qui lui donna l'hospitalité chez lui. Après un souper de famille, il vit accourir un grand nombre de musulmans que la curiosité amenoit pour le voir. » Quand ils m'eurent conté
» templé à loisir, ils se retirèrent, & je fus
» surpris de voir toutes les filles & les femmes
» qui composoient la famille, se ranger
» autour de moi & me tenir compagnie. Dans
» ce pays, jamais elles ne paroissent où il y
» a des hommes. Apparemment que mon hôte
» leur avoit dit que j'étois un religieux franc,
» & qu'il n'y avoit pas de déshonneur pour
» elles de rester toutes ensemble avec moi.
» Ce qui augmenta ma surprise, c'est qu'elles
» avoient leur voile levé. Il est vrai que je ne
» les regardois jamais au visage : ce seroit ici
» la plus grande incivilité ; & dès qu'elles s'en
» apperçoivent, elles laissent tomber leur voile.
» Telles sont les loix austères que leur imposent
» l'éducation & la pudeur. «

Dans une lettre du P. Fromage, datée de Tripoli de Syrie, le 15 octobre 1736, on lit la relation d'un concile national tenu chez les

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Maronites dans le mois précédent ; il y avoit peu de tems qu'ils avoient été réunis à l'église latine : il s'agissoit de mettre ordre à quelques abus , parmi lesquels il y en avoit d'assurément bien singuliers ; nous nous arrêterons à celui-ci , qui , comme le P. Fromage l'a jugé , méritoit en effet d'être traité le premier.

» C'étoit une ancienne coutume des évê-
» ques maronites d'avoir auprès d'eux plusieurs
» religieuses dont l'appartement n'étoit d'ordi-
» naire séparé de celui de l'évêque que par
» une porte de communication. Les religieux
» en avoient aussi dans l'enceinte de leurs
» monasteres. Croiroit-on qu'une chose si
» scandaleuse , ne causoit point ici de scan-
» dale , ou n'en causoit que fort peu ? Il fal-
» loit qu'on eût une haute idée & de la sain-
» teté des prélats & des religieux , & de la
» sagesse de ces vierges chrétiennes , sur-tout
» dans un pays où les femmes paroissent ra-
» rement devant les hommes , & où les moin-
» dres liaisons entre les deux sexes deviennent
» suspectes , & répandent des nuages sur la
» vertu la plus irréprochable. Apparemment
» que ces religieuses avoient pris la place de
» ces veuves pieuses , ou de ces filles dévotes
» qui , dans les premiers tems de l'église , con-
» sacrées à l'ornement & à la décoration des
» autels , ne s'éloignoient guere des basiliques. «

La description de la ville de Salonique , & la relation de l'établissement & des progrès de cette mission par le P. Souciet , offrent des détails curieux. Les Juifs font la moitié des

habitans de la ville ; ils s'y réfugièrent après leur expulsion d'Espagne ; mais avant de s'y établir , ils envoyèrent à Constantinople pour négocier des termes favorables qu'ils obtinrent. Ils y jouissent en effet de plus de privilèges qu'en aucun autre endroit du monde. C'est sur le chemin de Salonique à la Cavalle qu'on voit les ruines de l'ancienne Rhedine , que les Provençaux appellent Reudine. Cet endroit est fameux dans le canton par les vols & les meurtres qui s'y sont commis autrefois , d'où il a retenu le nom de Val des voleurs. On raconte à ce sujet une aventure très-plaisante , qui donnera une idée de la bravoure des Juifs. La haine & le mépris qu'on a presque généralement par-tout pour cette nation , a perpétué la tradition de l'histoire , ou , si l'on veut , du conte suivant.

» Amurat , dit la chronique , étant occupé
» au siège de Bagdat , & ayant besoin de
» troupes , envoya ordre à tous les Juifs de
» Salonique en état de porter les armes , de
» venir le joindre. Il fallut obéir. Ils sortirent
» de la ville au nombre de 7 à 8000 armés
» de toutes pièces , pour se rendre à Constantinople & de là en Asie. Ils marchèrent
» fièrement en ordre de bataille ; mais sur le
» bruit qu'il y avoit des voleurs auprès de
» Reudine , le corps d'armée fait halte , assemble le conseil de guerre ; on délibère , & on
» conclut , à la pluralité des voix , qu'il faut
» envoyer à Salonique demander une escorte
» de janissaires pour se défendre contre les

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» voleurs. Le pacha, homme d'esprit, & qui
 » favoit qu'on ne guérit point de la peur,
 » voyant bien, par cette démarche, le peu de
 » fond qu'il y avoit à faire sur de pareilles
 » troupes, licentia cette brave milice, & leur
 » ordonna de retourner chacun chez soi. Il
 » leur fit grand plaisir; ils préférèrent le repos
 » à la gloire, & ils acheterent volontiers leur
 » liberté au prix de ce petit affront. Le sultan
 » informé de l'aventure, en rit de bon cœur;
 » & depuis plus de deux siècles, elle est en-
 » core célèbre dans le pays. «

Ce volume offre une multitude de traits de ce genre qui en égaient quelquefois la lecture, & y sement une variété qui repose l'attention. Il est terminé par un mémoire sur la ville de Damas & ses dehors, ce qui fournit l'occasion de citer quelques points de son histoire, & de comparer ce qu'en ont dit les auteurs orientaux avec les récits des écrivains occidentaux.

Nous devons observer en terminant cet extrait, que c'est M. l'abbé Querbeuf, déjà connu par l'édition des sermons du P. de Neuville, qui s'est encore chargé de publier celle des *Lettres édifiantes*. Il n'a rien négligé pour donner à cette édition toute la perfection possible. Il apprend à ses lecteurs que M. Brotier, l'éditeur célèbre de *Tacite* & de *Pline*, a bien voulu l'aider de ses lumières & de ses conseils, & qu'il lui doit presque toutes les notes ajoutées à la partie qui contient les mémoires du levant; elles sont courtes, claires, & destinées

nées à rectifier quelques erreurs, lorsque les missionnaires qui ont écrit, ont rendu compte d'objets qui leur étoient étrangers, & d'après des rapports tantôt exagérés, tantôt infidèles. Pour les autres parties, l'éditeur a consulté les missionnaires qui ont long-tems séjourné dans les différentes contrées dont il sera question dans cet ouvrage, & il a donné tous ses soins pour éclaircir & constater tout ce qu'on y rapporte.

(*Journal encyclopédique ; Journal des savans ; Affiches & annonces de Paris.*)

UNITY and public spirit recommended, &c.

La concorde & l'esprit de patriotisme, recommandés dans une adresse aux habitans de Londres & de Westminster. Avec deux odes, l'une sur le malheurs des dissensions & des guerres civiles, & l'autre sur le vrai patriote, adressées au comte de CORNWALLIS & à SIR GEORGE BRYDGES RODNEY. In-8vo. A Londres, chez Davis.

DANS la situation critique où se trouve aujourd'hui l'Angleterre, lorsque toutes les calamités menacent de fondre sur elle, ce discours aux habitans de Londres & de Westminster peut servir de cordial aux Anglois pour ranimer leurs esprits abattus, & leur prouver que les affaires de la nation ne sont

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

pas dans un état aussi désespéré qu'ils se l'imaginent.

L'auteur , qui paroît être un homme d'un profond savoir , & très-versé dans l'étude des loix de son pays , commence par établir un parallèle entre l'état actuel de la Grande-Bretagne , & celui de la république Romaine à l'année 472 de sa fondation , » lorsque les » Tarentins , après avoir fait révolter toute » l'Italie contre elle , sollicitèrent Pyrrhus , » roi d'Epire , le plus célèbre capitaine de » son tems , de joindre ses troupes aux leurs. » Ce guerrier formidable se rendit à leurs propositions , mais avant de commencer les » hostilités , il écrivit au consul Lævinus , la lettre suivante : » J'ai appris que vous commandez une armée qui doit faire la guerre » aux Tarentins ; congédiez vos soldats sans » délai , & venez ensuite plaider votre cause » devant moi. Lorsque j'aurai entendu les » deux parties , je prononcerai mon jugement , & je saurai le moyen de le faire » exécuter. «

» A cela Lævinus répondit : Apprenez ; » Pyrrhus , que nous ne vous prenons point » pour juge , & que nous ne vous craignons » point comme ennemi. Est - ce à vous de » vous arroger le droit de nous juger , » vous qui nous avez fait une injure en venant en Italie sans notre consentement ? » Nous n'aurons d'autre arbitre que Mars , le » pere des Romains & le protecteur de nos » armes. «

» Irrité de cette opposition , Pyrrhus com-
» mença la guerre d'abord avec quelques suc-
» cès , mais la valeur obstinée des Romains
» déconcerta tous ses projets , lui inspira de
» la terreur , & l'obligea d'envoyer à Rome
» son favori Cynéas , porter des propositions
» de paix. Les sénateurs les rejetterent toutes ,
» & il fut résolu , d'un consentement unanime ,
» que la guerre contre Pyrrhus seroit conti-
» nuée ; que son ambassadeur lui seroit ren-
» voyé le même jour ; qu'on empêcheroit le
» roi d'Epire de venir à Rome , & qu'on lui
» feroit savoir de la part du sénat , que les
» Romains ne vouloient signer aucun traité de
» paix avec lui , qu'il n'eût évacué l'Italie.
» Cynéas sortit de Rome aussi-tôt , & retourna
» vers son maître qui étoit à Tarente. Pyrrhus
» lui demanda ce qu'il pensoit de Rome &
» de son sénat , il répondit : Rome est une
» espece de temple qu'habitent la gravité , la
» modestie & l'honneur ; le sénat est une
» assemblée de rois , dont l'aspect inspire la
» vénération.

» Pyrrhus recommença la guerre avec ar-
» deur ; mais voyant que le courage des Ro-
» mains étoit invincible , il quitta l'Italie avec
» ses troupes , & laissa ses alliés à la merci
» de leurs ennemis. «

Voici la réflexion judicieuse que l'auteur fait
sur cet événement. » Les patriotes de nos
» jours , dit-il , se sont principalement distin-
» gués par les efforts qu'ils ont faits pour dé-
» courager la nation , pour déguiser ses suc-

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» cès , pour ne lui parler que de ses malheurs
» & répandre par-tout la terreur & le déses-
» poir ; quelle différence entre leur conduite
» & celle des citoyens Romains !

Il cherche ensuite à justifier son parallèle , en rappelant ce que fit le brave Scipion après la bataille de Cannes , & le discours énergique qu'il tint à Cecilius & à ses soldats , observant que l'effet de ses démarches hardies fut de contraindre Annibal à renoncer à ses conquêtes , & Carthage à demander la paix. Après avoir donné une nouvelle force à ses argumens , par un tableau de la situation où se trouverent les Hollandois , quand Louis XIV eut envahi leur territoire , & en exposant la manière dont se conduisit le roi de Prusse régnant , lorsqu'il fut attaqué de tous côtés par ses ennemis , il remarque que » de semblables
» exemples doivent enseigner à un peuple vrai-
» ment brave , à ne pas succomber au milieu
» de l'adversité , mais à s'armer de ce courage
» & de cette vigueur qui , avec le secours du
» ciel , surmontent toujours les plus grands
» obstacles.

» Que nous aurions à nous féliciter , con-
» tinue-t-il , du danger de la nation , de la
» perfidie de nos ennemis , & de l'infidélité
» de nos alliés , si tout cela pouvoit produire
» plus d'union , plus d'activité parmi nous , &
» un zèle plus ardent pour les intérêts de la
» patrie. Tel est l'usage qu'on doit faire des
» calamités nationales ; il n'y a que la défian-
» ce & la foiblesse qui les rendent funestes. »

Dans la partie suivante de son discours, l'auteur expose avec autant de liberté que de jugement & de discrétion, ses sentimens sur les associations & les assemblées publiques du peuple. Ce qu'il dit à ce sujet, mérite l'attention de tout lecteur impartial.

» Il peut paroître au premier abord, que
» rien n'est plus favorable à la liberté, que
» d'assembler le peuple, & de suivre en tout
» ses jugemens & ses décisions. Néanmoins,
» quand on réfléchit attentivement aux moyens
» qu'on emploie pour ménager ces assemblées,
» à la facilité de séduire ceux qui les compo-
» sent, par des discours artificieux, & à la
» difficulté de connoître la volonté générale
» par un appel aux individus, sur-tout dans
» un royaume étendu ; quand on pense aux
» délais & même aux troubles qu'entraîne
» l'exécution d'un pareil plan, il faut avouer
» qu'il ne sauroit entrer que dans la tête d'un
» visionnaire, & qu'il ne peut rien produire
» que des factions & l'anarchie. Dans un état
» libre, dit un célèbre écrivain, (*) tout hom-
» me qu'on suppose un agent libre, doit en
» quelque sorte se gouverner lui-même, & par
» conséquent il faut qu'une partie au moins
» du pouvoir législatif, réside dans les mains
» du corps entier du peuple. Lorsque le ter-
» ritoire de l'état n'est pas fort étendu, & que
» les citoyens sont aisément connus, ce pou-

(*) Voyez les commentaires de Blackstone.

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» voir doit être exercé par le peuple confi-
» déré , comme formant un corps , ainsi qu'il
» fut sagement ordonné dans les petites répu-
» bliques de la Grece , & chez les Romains ,
» lorsque leur constitution eut pris une forme.

» Mais ce système est suivi de bien des in-
» convéniens , lorsque le territoire public
» a pris une étendue considérable , & que le
» nombre des citoyens est augmenté en pro-
» portion. Dans un état aussi grand que le
» nôtre , il a donc été sagement réglé , que
» ce que le peuple ne pourroit faire en per-
» sonne , il le feroit par des représentans , &
» des représentans choisis par un nombre de
» petites corporations distinctes , où tous les
» opinans sont , ou peuvent être aisément
» connus.

» Telle est la maniere admirable dont notre
» constitution assure la liberté publique ; &
» qui peut douter que cette méthode ne lui
» soit plus favorable , que les décisions im-
» prudentes d'une assemblée tumultueuse , tou-
» jours formée par un parti de gens disposés à
» souscrire aveuglément aux résolutions qu'un
» chef séditieux prendra en leur faveur ? Peut-
» on se flatter que dans ces conciliabules , les
» affaires seront discutées avec soin , avec
» candeur ? Non , le peuple sera toujours la
» dupe de celui qui le voudra tromper & le
» faire servir d'instrument à ses desseins. S'il
» se trouve des hommes , qui , par zèle pour
» leur patrie , s'efforcent de résister au tor-
» rent , ils auront à combattre tous les obs-

» tacles que leur opposeront les chefs de la
» faction ; ou s'ils adoptoient la même mé-
» thode de convoquer le peuple , & de régler
» toutes les affaires publiques d'après son suf-
» frage , quelles scènes de discorde & de con-
» fusion ne verrions-nous pas ? Les comités
» seroient opposés aux comités , les associa-
» tions aux associations , les provinces aux pro-
» vinces , ou peut-être un congrès au parle-
» ment. C'est donc une raison bien frivole en
» faveur de ce système , que de dire qu'il n'a
» aucune suite dangereuse ; il doit exposer un
» peuple à des troubles violens , ou bien le
» peuple tiendra toujours le langage qu'il plaira
» à ses chefs de lui dicter.

» Ne nous laissons pas séduire par une vaine
» apparence de patriotisme ni par un prétendu
» appel au peuple. Seroit-il avantageux au main-
» tien du bon ordre & aux intérêts de la li-
» berté , que les pairs & la chambre des com-
» munes n'eussent que des discours animés pour
» tenir en respect les assemblées du peuple , &
» le forcer à soumettre à leur approbation les
» pétitions qu'il peut leur adresser comme aux
» membres du corps législatif ? Est-ce un moyen
» bien simple de parvenir à connoître la vo-
» lonté du peuple , que d'intéresser les chefs de
» parti à prendre en main la cause de leurs
» adhérens , & à parcourir tout un pays pour
» en solliciter les habitans à concourir à leurs
» mesures ? Le parlement pourroit-il conserver
» sa dignité & son autorité lorsque ses mem-
» bres présideroient dans des comités pour

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» dicter des loix au législateur lui-même, &
 » le contraindre à se soumettre en le mena-
 » cant de la colere du peuple? Ces assemblées,
 » dans l'opinion de leurs partisans, seront en
 » effet revêtues de l'autorité suprême, & le par-
 » lement ne fera que l'écho de leurs résolu-
 » tions; car il ne manquera à tout ce qui pourra
 » être dans la suite recommandé par la grande
 » confédération, que la forme de loi, & le
 » membre d'un comité, ou d'un congrès pro-
 » vincial fera plus en état de nous éclairer
 » sur les mesures & les plans qu'il faut adop-
 » ter, que nos représentans ordinaires élus se-
 » lon la constitution. «

Si la nature de ce journal, & les bornes dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer, le permettoient, nous mettrions avec plaisir sous les yeux de nos lecteurs d'autres endroits de ce discours plein de réflexions judicieuses & écrit d'un style nerveux & animé. Tout ce qu'il contient est parfaitement adapté à la situation présente de l'Angleterre, & les sages conseils de l'auteur méritent l'attention la plus sérieuse. Nous ne finirons pas cependant cet article, sans observer que sous un certain point de vue les argumens de l'auteur ne doivent pas avoir beaucoup de force. Il infere de tous les avantages dont jouit le peuple Anglois, que c'est le devoir de tout citoyen d'acquiescer aux mesures que prend le gouvernement dont la protection lui assure la jouissance de ces avantages; mais il oublie que c'est à leur constitution, & non aux administrateurs du gouver-

nement, que les Anglois en font redevables, & que par conséquent si leur liberté est exposée à quelque danger, chacun doit, pour l'écartier, recourir aux moyens légitimes que lui permet l'esprit de la constitution.

Les deux odes qui suivent le discours, sans être des chefs-d'œuvre, ne sont pas sans mérite, & sur-tout la première. Le poète est quelque fois obscur & diffus, mais en revanche il écrit avec chaleur; ses vers sont en général pleins d'élégance & d'harmonie, néanmoins il est à désirer pour lui qu'il se borne à écrire en prose.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)

LES Annales de la Vertu, ou Cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes ; par l'auteur du Théâtre d'Education. A Paris, chez Lambert & Baudouin, imprimeurs-libraires, rue de la Harpe, près St. Côme. 2 vol. in-8vo. de plus de 500 pag. chacun. 1781.

Tous ceux à qui ce titre rappellera les charmantes comédies de Mde. la comtesse de G^{**}, avoueront que l'illustre auteur dont l'imagination sensible a tracé des tableaux si parfaits de la vertu, avoit droit d'en rassembler les annales, & qu'il y a même quelque mérite, après en avoir été le peintre, à n'en vouloir être que l'historien. En effet, pour bien

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

juger ce nouvel ouvrage , il faut voir dans quel esprit il a été composé. Un recueil de cette nature , où nécessairement tout est d'emprunt , ne peut être regardé comme l'effort du talent qui crée , mais comme le travail d'un bon esprit qui veut être utile. L'auteur , qui poursuit son plan général d'éducation , a cru que , dans la partie de son système qui concerne l'histoire , il importoit de fixer principalement l'attention des jeunes élèves sur les plus beaux exemples de vertu & d'héroïsme dont les peuples anciens & modernes peuvent se glorifier. Il est bien vrai que les annales de la vertu ne peuvent pas être absolument séparées de celles du crime. Comme elle ne brille que dans les épreuves & les dangers , le tyran doit être souvent à côté du héros , & l'oppressé à côté de la victime. L'auteur n'a pas prétendu non plus laisser ignorer à ses élèves que les hommes étoient méchants ; mais en mettant , pour ainsi dire , les personnages odieux dans l'ombre , & présentant dans le plus grand jour tout ce qui est digne d'admiration , elle a trouvé un moyen très-louable de rendre les images de la vertu familières à la première jeunesse , si susceptible d'en recevoir les impressions. Elle a cru que l'on acquéroit toujours assez tôt une idée juste & complète de la perversité humaine , mais que c'étoit violer en quelque sorte la pureté du premier âge , que de souiller une imagination encore tendre , de toutes les horreurs & de toutes les atrocités qui rendent souvent l'histoire si dégoûtante.

te ; qu'il y avoit un avantage certain à ne montrer le vice à la jeunesse que dans l'éloignement , & le crime que comme une espece de monstruosité ; & à mettre au contraire les vertus comme à sa portée , à en renouveler sans cesse les modeles , de maniere à lui persuader que le bien est naturel au cœur de l'homme , & que le mal lui est étranger.

L'auteur rend compte elle-même de ses vues , & donne ainsi le plan de son ouvrage dans sa préface : » Il contient le détail des belles ac-
 » tions & des traits singuliers & mémorables
 » tirés de l'histoire générale & particuliere de
 » tous les peuples de la terre , depuis la créa-
 » tion du monde jusqu'à nos jours inclusive-
 » ment , suivant un ordre chronologique , &
 » renferme encore un précis des plus belles
 » loix des differens législateurs , un extrait de
 » la morale & des sentimens des philosophes
 » les plus célèbres , & un abrégé des mœurs
 » & coutumes des anciens Pour l'entre-
 » prendre , il falloit les extraits de douze ans
 » de lecture. On a lu toutes les histoires gé-
 » nérales & particulieres , toutes les traduc-
 » tions des auteurs Grecs & Latins , les histo-
 » riens Anglois & Italiens dans les originaux ,
 » & plusieurs dictionnaires L'ouvrage est
 » entièrement achevé en manuscrit. On a cité
 » avec soin tous les auteurs dans lesquels on
 » a puisé. Le dernier volume (*) contiendra

(*) Il n'en paroît encore que les deux premiers.
 L'ouvrage entier en aura six.

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» une notice de tous ces auteurs , tant an-
» ciens que modernes , avec un abrégé de leur
» histoire , & un jugement sur leurs ouvrages ,
» tiré des meilleurs critiques qui en aient fait
» mention. L'auteur ne s'est jamais permis d'al-
» térer ou d'embellir les traits rapportés ; quel-
» quefois elle étend ou resserre les récits , sans
» rien changer aux détails ; mais elle les écrit
» à sa manière , afin de conserver l'uniformité
» du style. «

On sent bien que les abrégés chronologi-
ques de l'histoire de chaque peuple , ne con-
tiennent ici que les époques & les dates des
faits principaux. Cette partie de l'ouvrage , plus
faite même pour être consultée que pour être
lue , a l'avantage de dispenser les jeunes éle-
ves de la lecture d'une foule de livres , résér-
vés à un autre tems , & particulièrement aux
personnes qui veulent faire une étude appro-
fondie de l'histoire. Ici l'histoire n'est propre-
ment qu'un cours de morale en action. On y
trouve ce que l'on doit y chercher , de la clar-
té , de la précision , de l'élégance , des réflexions
courtes & judicieuses , des notes instructives ,
& dans la peinture des caractères , & dans les
résumés des faits , ces traits énergiques & rapi-
des qui n'appartiennent qu'aux excellens esprits
& aux meilleurs écrivains. Qu'on en juge ,
entr'autres exemples , par ce portrait d'Auguste.
» Dès l'instant que son autorité fut affermie ,
» il se conduisit avec autant de sagesse que de
» prudence. Sans les horreurs du triumvirat ,
» on pourroit lui pardonner son usurpation ,

» puisqu'il fit le bonheur des peuples qu'il sou-
» mit; mais il ne devint juste que pour mieux
» affermir son pouvoir. Quand il crut la cruauté
» nécessaire à ses desseins, il s'y livra sans scru-
» pule. Depuis, il ne parut humain que pour
» son intérêt; & fut assez malheureux pour
» ne connoître de la vertu que ce qu'elle a
» d'utile. « Il seroit difficile de penser & de
s'exprimer mieux en moins de mots.

L'auteur réfute en quelques endroits les opi-
nions de quelques-uns de nos plus célèbres
écrivains, tels que Montesquieu, Rousseau,
Diderot; le premier, sur Alexandre le-Grand,
le second, sur le Czar Pierre, le dernier, sur
l'apologie de Sénèque. En les combattant, elle
leur paie le juste tribut d'admiration qui leur
est dû, & réunit, à ce qu'il nous a paru, le
double avantage d'être juste à leur égard, &
d'avoir raison contre eux. Cependant, on peut
observer, pour ce qui regarde Alexandre, que
si Montesquieu a été trop indulgent envers lui,
l'auteur des annales a peut être été trop sévère.
La même observation peut avoir lieu sur l'ar-
ticle de Julien. Il paroît que Voltaire a trop
dissimulé ses fautes, & que Mde. de G** dans
les notes où elle combat le sentiment de ce
grand écrivain, n'a pas rendu assez de justice
aux qualités éminentes de cet empereur. En
général, quand il est question de la philosophie
ancienne & moderne, quoique l'auteur soit fort
éloignée des déclamations si souvent employées
à ce sujet, elle semble l'envisager plutôt par
l'abus qu'on en a fait, que par le bien dont

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'humanité lui est redevable. Il seroit inutile de relever les obligations que nous avons à la philosophie ; ce seul nom est devenu un signal de guerre , & ce n'est pas ici le champ du combat ; mais nous prierons l'illustre auteur des annales , avec tout le respect qu'on lui doit à tant d'égards , de se rappeler que la philosophie stoïcienne , qu'elle traite quelquefois un peu durement , a donné au monde les Antonins , & quatre-vingt ans de bonheur. Nous ajouterons qu'à l'article d'Epictète , elle a été trompée par des traductions infidelles. Elle reproche à ce philosophe d'avoir dit :
 » Il faut plutôt souffrir que votre fils devienne
 » méchant , que de vous rendre malheureux. «
 Nous ne connoissons pas la version qu'elle a suivie , mais l'original porte : » Il vaut mieux
 » avoir un méchant esclave , que d'être vous-
 » même malheureux. « Ce qui est prodigieusement différent. Il est vrai que communément le mot grec *παιδα* peut signifier ou *filz* , ou *esclave* , selon les circonstances où il est placé , comme en latin le mot *puer* , a aussi également ces deux acceptions. Mais il seroit facile de démontrer que , dans l'endroit cité , *παιδα* ne peut signifier qu'*esclave*.

Quoi qu'il en soit , si l'on peut être quelquefois d'un avis différent de l'auteur des annales , on ne peut du moins s'empêcher de reconnoître que , malgré quelques négligences & quelques inexactitudes inévitables dans un si long travail , ce travail même est très-estimable par son objet , & par la manière dont cet

objet est rempli ; que l'on doit savoir d'autant plus de gré à l'auteur de faire de son tems un emploi si laborieux & si utile , qu'il est plus rare que les personnes de son sexe , de son âge & de son rang , fassent un semblable usage de leurs momens ; & que ce mérite est d'autant plus grand dans Mde. la comtesse de G** : qu'après avoir prouvé un talent enchanteur pour les ouvrages d'imagination , elle a résisté à la séduction de ce même talent , pour se consacrer à des objets d'étude beaucoup moins flatteurs pour l'amour-propre , & dont la seule récompense , ou du moins la plus sûre , est le plaisir d'être utile.

Si l'on ne savoit pas déjà combien Mde. de G** , est faite pour réussir dans tous les genres d'écrire qui demandent de l'imagination & de la sensibilité , il suffiroit de lire dans ses annales l'histoire d'Eponine & de Sabinus. Nous n'avons pu nous défendre de transcrire ce morceau charmant , dont le fond est du plus grand intérêt , & que l'auteur a embelli de toutes les graces de son style. Ce qu'il y a de plus remarquable , c'est qu'elle a cru devoir s'excuser , dans une note , de s'être permis cette seule fois des détails & des développemens qui semblent tenir plus de l'illusion d'un roman , ou de l'effet d'un drame , que de la gravité de l'histoire. Le pathétique du sujet étoit sans doute une excuse suffisante : mais telle est l'opinion sévère de l'auteur sur le style convenable à chaque genre , lorsque tant de prétendus législateurs affectent de n'en plus distinguer aucun.

40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Sabinus étoit un Romain qui , durant les
 » guerres civiles , s'engagea dans un parti con-
 » traire à celui de Vespasien , & prétendit
 » même à l'empire. Mais quand la puissance
 » de Vespasien fut bien établie , Sabinus ne
 » s'occupa que des moyens qui pouvoient le
 » soustraire aux persécutions , & en imagina
 » un aussi bizarre que nouveau. Il possédoit
 » de vastes souterrains , inconnus à tout le mon-
 » de , & il résolut de s'y cacher ; cette lu-
 » gubre retraite l'affranchissoit du moins de l'in-
 » supportable crainte des supplices , & d'une
 » mort ignominieuse , & il y portoit l'espoir
 » que peut-être quelque nouvelle révolution
 » lui donneroit la possibilité de reparôître dans
 » le monde. Mais parmi tant de sacrifices , que
 » sa situation le forçoit de faire , il en étoit
 » un sur-tout qui déchiroit son cœur ; il avoit
 » une femme , jeune , belle , sensible & ver-
 » tueuse ; il falloit la perdre , & lui dire un
 » éternel adieu , ou lui proposer de s'enseve-
 » lir à jamais dans une sombre prison , & re-
 » noncer à la liberté , à la société , à la clarté
 » du jour. Sabinus connoissoit la tendresse &
 » la grandeur d'ame d'Eponine , cette épouse
 » si chère : il étoit sûr qu'elle consentiroit avec
 » transport à le suivre , & à ne vivre que
 » pour lui ; mais il craignoit pour elle les re-
 » grets , qui trop souvent succèdent à l'en-
 » thousiasme , & dont la vertu même ne ga-
 » rantit pas toujours ; enfin , il eut assez de
 » générosité pour ne vouloir pas abuser de
 » celle d'Eponine , ou , pour mieux dire , il

» n'avoit qu'une idée imparfaite de la maniere
» dont une femme peut aimer. Il ne mit dans
» sa confidence que deux affranchis qui le sui-
» virent. Il assemble ses esclaves, leur per-
» suade qu'il est décidé à se donner la mort :
» il les récompense, les congédie, brûle sa
» maison, & se sauve ensuite dans ses souter-
» rains avec ses deux fideles affranchis. Per-
» sonne ne douta de sa mort. Eponine étoit
» absente; mais bientôt cette fausse nouvelle
» parvint jusqu'à elle, & l'abusa comme tout
» le monde; elle résolut de ne point survi-
» vre à Sabinus; comme elle étoit observée
» & gardée avec soin par ses parens & ses
» amis, elle choisit à regret le genre de mort
» le plus lent, & refusa constamment toute
» espece de nourriture. Cependant les affran-
» chis de Sabinus, qui, tour-à-tour, fortoient
» chaque soir du souterrain pour aller chercher
» les alimens, s'informerent, par ordre de leur
» maître, de la situation d'Eponine, & appri-
» rent qu'elle touchoit presque aux derniers
» momens de sa vie : ce rapport fit connoître
» à Sabinus que lorsqu'il s'étoit cru généreux,
» il n'avoit été qu'ingrat. Accablé d'inquiétude,
» pénétré de reconnoissance, il envoie sur le
» champ un de ses affranchis instruire Eponine
» de son secret & du lieu de sa retraite.
» Pendant que cette commission s'exécutoit,
» quelles durent être les craintes & l'impa-
» tience de Sabinus? Son messager trouvera-
» t-il Eponine vivante? Si cette tendre épouse
» respire encore, la nouvelle qu'on lui porte

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ne lui causera-t-elle pas une révolution fur-
» neste ? Sabinus, après avoir conduit Eponine
» sur le bord de sa tombe, va-t-il, par sa fa-
» tale imprudence, l'y précipiter, & devenir
» l'assassin du seul objet qui puisse l'attacher à
» la vie ? ... Voilà donc le prix qu'elle rece-
» vra pour tant d'amour & de fidélité !
» Mais tandis que le malheureux Sabinus s'a-
» bandonne ainsi à ces déchirantes réflexions,
» le ciel lui prépare un moment de bonheur
» fait pour dédommager d'une vie entière de
» souffrances. Avant la fin du jour, Eponine
» elle-même doit paroître dans ce lugubre sou-
» terrain, qui retentit si tristement des gémis-
» semens de Sabinus.... Ce lieu d'horreur &
» de ténèbres, désormais habité par la vertu
» la plus pure, va devenir le temple auguste
» de la sainte fidélité, & l'asyle heureux du
» bonheur. Comment s'empêcher de regretter
» que les historiens ne nous aient pas transf-
» mis le détail touchant de la première entre-
» vue d'Eponine & de son époux, lorsqu'elle
» parut tout-à-coup à ses yeux, pâle, trem-
» blante, arrachée au trépas par le seul desir
» de vivre dans un cachot avec ce qu'elle ai-
» me, & l'instant où, se jetant dans les bras :
» de Sabinus, elle lui dit sans doute : » Je
» viens adoucir ton sort en le partageant ;
» je viens reprendre les droits sacrés & d'é-
» pouse & d'amie ; je viens enfin te consacrer
» la vie que tu m'as rendue. » Quelle admi-
» ration, quelle reconnoissance dut éprouver
» Sabinus ! Comme dans un moment tout est
» changé autour de lui ! Quel charme répand

» Eponine sur chaque objet qui l'environne !
 » Cette vaste caverne n'offre plus rien de triste
 » aux yeux de Sabinus ; cependant , en son-
 » geant que c'est désormais la demeure d'E-
 » ponine , il soupire.... Hélas ! il ne peut of-
 » frir qu'une affreuse prison à celle qui seroit
 » digne de régner dans un palais.

» Eponine & Sabinus concerterent ensemble
 » les mesures qu'ils devoient prendre pour leur
 » sûreté commune ; il étoit impossible qu'Epo-
 » nine disparût entièrement du monde , sans
 » s'exposer à des recherches dangereuses ; d'ail-
 » leurs , en renonçant pour toujours à sa fa-
 » mille & à ses amis , elle s'ôtoit les moyens
 » de servir Sabinus si l'occasion s'en présentoit.
 » Il fut donc décidé qu'elle ne viendrait dans
 » le souterrain que la nuit. Mais sa maison en
 » étoit éloignée ; il falloit faire cinq lieues à
 » pied ; comment supporterait-elle cette fati-
 » gue ? Comment une femme timide & déli-
 » cate , élevée dans le luxe & la mollesse ,
 » oseroit-elle , si belle & si jeune , s'exposer ,
 » sous la garde d'un seul affranchi , à tous les
 » dangers d'un voyage nocturne & pénible ,
 » qui devoit se renouveler si souvent ? Com-
 » ment enfin auroit-elle assez de discrétion &
 » de prudence pour dérober à tous les yeux
 » & ses démarches & son secret ?... Comment ?
 » Elle aimoit. Elle pouvoit se passer d'expé-
 » rience , de force & de courage ; elle étoit
 » guidée par les deux plus grands mobiles des
 » actions extraordinaires , l'amour & la vertu ,
 » si rarement réunis , mais si puissans lorsqu'ils

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» se trouvent ensemble. Eponine en effet tint
 » avec exactitude tous les engagemens que son
 » cœur lui avoit fait prendre ; elle venoit ré-
 » gulièrement chaque soir au souterrain , &
 » souvent elle y passoit plusieurs jours de suite ,
 » ayant su prendre les précautions nécessaires
 » pour que son absence ne donnât aucun soup-
 » çon. La vie sauvage & retirée qu'elle me-
 » noit dans le monde , la douleur qu'on lui
 » supposoit , lui procuroient la facilité de dé-
 » rober ses démarches au public , & d'échap-
 » per aux observations des gens curieux & dé-
 » sœuvrés. Pour aller voir son époux , elle
 » triomphoit de tous les obstacles ; ni les ri-
 » gueurs de l'hiver , ni le froid , ni la pluie
 » ne pouvoient l'arrêter ou la retarder. Quel
 » spectacle pour Sabinus , lorsqu'il la voyoit
 » arriver tremblante , hors d'haleine , pouvant
 » à peine se soutenir sur ses pieds délicats &
 » meurtris , & tâchant cependant , par un
 » doux sourire , de dissimuler sa lassitude &
 » sa souffrance , ou , pour mieux dire , les
 » oubliant auprès de lui !..... Mais un nou-
 » vel événement doit rendre encore Epo-
 » nine plus chère , s'il est possible , à Sa-
 » binus ; elle va bientôt devenir mère , &
 » donner le jour à deux jumeaux... Quelle
 » nouvelle source de bonheur pour elle , mais
 » en même tems de crainte & d'inquiétude !...
 » A quels embarras vont la livrer l'obligation
 » de cacher son état à tout ce qui l'entoure ,
 » & l'impossibilité d'avoir les secours dont une
 » femme , dans sa situation , peut si difficile-

» ment se passer ! Mais , avec un cœur
 » si fidele & si passionné , Eponine est-elle une
 » femme ordinaire ? Est-il une épreuve au-
 » dessus de ses forces , & qui puisse la décou-
 » rager ou l'abattre ? Non ; elle saura dé-
 » rober la connoissance de son important secret
 » à ses domestiques , à sa famille , à ses amis :
 » pourroit-elle manquer d'expédiens & de
 » prudence ? Il s'agit de conserver son hon-
 » neur , sa réputation , ou la vie de Sabinus .
 » Elle saura triompher de la douleur même ,
 » & la supporter sans se plaindre . Absente de
 » Sabinus , & tout-à-coup atteinte d'un mal
 » aussi nouveau pour elle que violent , elle
 » s'enferme , invoque , au défaut des secours
 » humains , l'assistance du ciel , répète mille
 » fois le nom de Sabinus , & se résigne à son
 » sort avec autant de patience que de courage .
 » C'est ainsi qu'elle devint mere de deux en-
 » fans , dont l'existence si chere la dédommage
 » & la récompense de tout ce qu'elle a souf-
 » fert . Aussi-tôt que la nuit est venue , Eponine
 » prenant ses enfans dans ses bras , s'é-
 » chappe de sa maison , & , chargée de ce
 » précieux fardeau , elle arrive au souterrain .
 » Qui pourroit peindre le profond attendrisse-
 » ment , les transports & la joie de Sabinus ,
 » en apprenant d'Eponine qu'il est pere , & en
 » recevant à la fois dans ses bras & son épouse
 » & ses enfans ! Ces enfans , gages tou-
 » chans de la tendresse la plus parfaite & la
 » plus pure , condamnés , dès leur naissance ,
 » à vivre & à croître dans une prison !

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» cruelle pensée ! faite pour empoisonner le
» bonheur de Sabinus , qui sans doute , en les
» embrassant , dut se dire : Infortunés enfans ,
» hélas ! quand pourrez-vous jouir de la lu-
» mière & de la liberté ! Mais Eponine
» est votre mere ; vous serez chéris par elle ;
» ah ! vous ne vous plaindrez point de votre
» destinée. «

» Les deux enfans d'Eponine furent élevés
» dans le souterrain , & n'en sortirent jamais
» durant l'espace de neuf ans que Sabinus y
» resta caché. Loin que le tems eût diminué
» l'assiduité d'Eponine , il ne fit que rendre
» plus fréquens ses voyages au souterrain ; elle
» y trouvoit son époux ; ses enfans : devenue
» étrangere au monde & à la société , l'uni-
» vers & le bonheur n'existoient pour elle
» qu'au fond de la caverne de Sabinus. Ce-
» pendant ses absences devenant chaque jour
» plus multipliées & plus longues , donnerent
» enfin des soupçons , & l'excès de la sécurité
» acheva de la perdre. Elle fut observée ,
» suivie , & l'infortuné Sabinus découvert.
» Des soldats envoyés par l'empereur , vien-
» nent l'arracher de son souterrain , & ne con-
» çoivent pas , en voyant cette affreuse de-
» meure , qu'on puisse la regretter & verser
» des pleurs en la quittant. Dans cette extrê-
» mité , Eponine , ne démentant ni sa vertu ;
» ni le courage dont elle avoit donné tant de
» preuves , se rend au palais de l'empereur ;
» suivie de ses deux jeunes enfans ; on se pré-
» cipite en foule sur son passage ; chacun

» veut la voir & l'applaudir ; tout le palais
» retentit des acclamations qu'elle excite, &
» c'est ainsi qu'on vit du moins la vertu mal-
» heureuse obtenir le tribut d'éloges qu'elle
» mérite. Eponine, insensible à sa gloire, ne
» comprenant pas même qu'on puisse admirer
» sa conduite, & plaignant ceux qu'elle éton-
» ne, s'avance tristement à travers la foule
» qui l'environne, & arrive enfin à l'appar-
» tement de l'empereur. Tout le monde se re-
» tire. Alors Eponine, se jettant avec ses en-
» fans aux pieds de Vespasien, lui parla en
» ces termes :

» Voyez, César, à vos genoux la femme
» & les enfans de l'infortuné Sabinus, ces en-
» fans innocens, élevés dans un lugubre ca-
» chot, & qui, pour la première fois, jouis-
» sent aujourd'hui de la vue du soleil. Eh
» quoi ! cet astre radieux qui ne luit pour eux
» que depuis si peu d'instans, doit-il éclairer
» le supplice de Sabinus ; & ce jour, qui les
» arrache des ténèbres & de la captivité, doit-il
» être enfin le dernier des jours de leur père?...
» Mais quel fut le crime de Sabinus ? l'ambi-
» tion. O César ! si cette passion n'eût pas
» dominé dans votre ame, seriez-vous le bon-
» heur de l'univers ; seriez-vous l'arbitre du
» sort de mon époux ?.... Vous avez prouvé
» jusqu'ici que la fortune ne fut point aveugle
» en vous favorisant ; achevez de la justifier
» par votre clémence..... Tout vous est
» soumis ; vous regnez. Ah ! connoissez le
» plus doux charme de ce haut rang où vous

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» a placé le fort ; plaignez les malheureux , &
 » sachez pardonner. Pourriez-vous être insen-
 » sible aux pleurs d'une épouse , d'une mere ,
 » aux gémissemens de ces enfans ? Vous êtes
 » souverain , vous êtes pere , & l'innocence
 » & la nature auroient en vain versé des lar-
 » mes à vos pieds..... Hélas ! le ciel ne s'est-il
 » pas chargé lui-même du châtimement de Sabinus ? Ne vous a-t-il pas ôté le droit de le
 » punir , en ne le livrant entre vos mains
 » qu'après neuf ans de captivité ?..... Souf-
 » frirez-vous qu'on puisse vous reprocher un
 » jour un excès de rigueur si peu nécessaire
 » à votre sûreté ? Ah ! César, songez-y, vo-
 » tre inflexibilité ne peut ravir à Sabinus qu'une
 » vie obscure & languissante , tandis qu'elle
 » terniroit aux yeux de la postérité, cette
 » gloire si brillante & si pure , heureux &
 » juste fruit de vos travaux & de vos ex-
 » ploits..... «

L'auteur a omis le dénouement de cette
 histoire intéressante , probablement parce qu'il
 contient le récit d'une action odieuse de Vespasien. Ce prince , peu sensible à tant de
 vertus , condamna à la mort l'époux d'Eponine.
 Mais il est impossible que les jeunes personnes
 qui liront cette anecdote ; ne demandent pas ,
 si Vespasien se laissa toucher. Nous croyons
 donc qu'il étoit nécessaire de ne point leur
 laisser ignorer que l'héroïsme d'Eponine ne se
 démentit pas jusqu'au dernier instant , & qu'elle
 accompagna son mari au supplice.

Le parallele de César & d'Alexandre feroit
 honneur

honneur à la plume exercée de nos meilleurs écrivains.

» De tous les hommes que l'ambition a rendus coupables & célèbres, César est peut-être le plus étonnant. Alexandre, pour conquérir le monde, n'eut besoin que de courage & de témérité, & il falloit que César, pour établir son usurpation, fût aussi grand capitaine, & qu'il eût encore autant de génie que d'audace. Alexandre eut le titre imposant de roi; la réputation de son pere put faciliter une partie de ses desseins; la fortune le favorisa constamment; elle ne lui opposa que de foibles ennemis, & ne lui donna point de rivaux. César, né citoyen d'une république maîtresse du monde, ne pouvoit manifester ses projets sans s'exposer aux plus affreux dangers; il eut pour adversaires Pompée; Caton, Cicéron & Brutus; enfin il étoit nécessaire, pour qu'il triomphât de ses ennemis, qu'il réunit en lui toutes les qualités qu'ils avoient chacun en partage; mais il ne fit de cette supériorité de talent qu'un usage criminel & pernicieux, & tous les efforts d'un si grand génie n'aboutirent qu'à lui faire mériter l'odieux nom d'oppresseur de sa patrie, & à le faire périr de la mort ordinaire des tyrans. «

De tous les auteurs qui ont écrit sur Alexandre, ou qui en ont parlé, Sénèque le philosophe est celui dont Mme. de G** paroît se rapprocher le plus. C'est avec la même sévérité qu'elle juge ce conquérant célèbre. Après

avoir réfuté Montesquieu avec autant de justice que de modération , elle termine ainsi le portrait du vainqueur de Darius.

» Alexandre fut heureux & entreprenant ;
 » mais il n'eut pas assez d'étendue dans l'esprit
 » pour former un plan qui pût assurer la durée
 » de l'empire qu'il avoit fondé : car il ne s'oc-
 » cupa jamais , même dans ses derniers mo-
 » mens , du choix important d'un successeur ;
 » l'édifice qu'il construisit , n'eut qu'une gran-
 » deur apparente ; il fut aussi fragile que bril-
 » lant , & n'eut d'élévation qu'aux dépens de
 » sa solidité. Enfin Alexandre fut sans doute un
 » homme extraordinaire , il conçut de vastes
 » projets ; mais il en dut le succès moins à
 » ses talens qu'à la foiblesse de ses ennemis ;
 » & il eut plus de grandeur dans les idées &
 » dans l'imagination que dans l'ame , puisque
 » sa fortune l'étonna lui-même , l'enivra , &
 » finit par le corrompre. «

Mme. de G** n'a point non plus pour le précepteur de Néron la même indulgence qu'un écrivain célèbre de nos jours. » Sénèque , dit-elle , eut le malheur d'être choisi pour un des instituteurs de Néron. L'on vit sortir des mains d'un philosophe l'horreur & le fléau du genre humain ; & l'on vit ce même philosophe rester à la cour corrompue d'un tyran & d'un monstre. Mais Néron , dit-on , s'opposoit à la retraite de Sénèque. Eh ! que Sénèque ne fuyoit-il ? Pour s'échapper , que n'abandonnoit-il , s'il le falloit , tous ses trésors ? Pour s'éloigner du séjour de la licence

» & du crime, avoit-il besoin du consente-
 » ment d'un tyran ? Son séjour à la cour de
 » Néron l'a exposé, comme l'on fait, aux
 » plus indignes calomnies. Un auteur moder-
 » ne, aussi distingué par ses grands talens que
 » par ses vertus, a pleinement justifié Séneque
 » des horreurs dont l'envie & la mauvaise-foi
 » ont voulu le noircir ; mais qui pourroit le
 » disculper d'être resté courtisan de Néron,
 » & d'être mort avec quarante millions de
 » notre monnoie ? Néron le forçoit, dit-il, de
 » recevoir ses bienfaits. Quand on refuse avec
 » sincérité, on n'est jamais contraint d'accep-
 » ter. Mais en supposant qu'il ne pût refuser
 » les dons déshonorans d'un tyran, qui l'em-
 » pêchoit de répandre en secret sur les in-
 » fortunés la plus grande partie de ces immen-
 » ses richesses ? Il ne pouvoit se justifier de
 » n'avoir pas abandonné Rome, qu'en mourant
 » pauvre, ou du moins dans la médiocrité. «

Nous ne pouvons nous défendre du plaisir
 de faire connoître à nos lecteurs les judicieu-
 ses & sages réflexions de l'auteur sur les *Pen-
 sées* du meilleur des princes & des hommes ;
 de Marc-Aurele.

» Pour juger de cet ouvrage il faut le lire
 » en entier. Il est facile de faire un extrait
 » agréable d'un auteur brillant & spirituel,
 » tel, par exemple, que Séneque ; mais il
 » n'en est pas de même d'un ouvrage de sen-
 » timent : on ne trouve dans Marc-Aurele ni
 » trait piquant, ni pensées saillantes ; sage,
 » simple & profond, il n'offre rien d'éblouissant.

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fant ; il ne parle qu'au cœur ; aussi nulle lec-
 » ture n'est plus attachante. Qui pourroit se
 » lasser de contempler le meilleur & le plus
 » grand des hommes de son tems , se déroband
 » aux hommages qu'il mérite , pour venir dans
 » le silence & la méditation interroger sa con-
 » science , & développer dans cet écrit tou-
 » chant , tracé pour lui seul , tous les senti-
 » mens de son ame ? Ce n'est point un pré-
 » rendu philosophe qui donne avec orgueil des
 » leçons souvent démenties par sa conduite ;
 » c'est un héros , c'est un empereur qui mé-
 » prise la vaine gloire & le faste , qui chérit
 » la simplicité , & qui n'accorde son estime &
 » son admiration qu'à la seule vertu. Tant qu'il
 » y aura des hommes & des livres , cet ou-
 » vrage l'emportera sur tous ceux qui ont été
 » faits dans ce genre. Malheur à celui qui pour-
 » roit le lire sans être attendri presque à cha-
 » que ligne , & qui , après cette lecture , n'au-
 » roit pas un amour plus vif pour ses devoirs ,
 » & plus d'indulgence & de bienveillance pour
 » tous les hommes ! «

Le portrait de Cantacuzene renferme en
 quelques lignes son éloge & sa justification la
 plus complete , ainsi qu'on va le voir.

» Cantacuzene , dit Mme. de G** , est le
 » héros le plus parfait de toute l'histoire by-
 » zantine. Sa vie , remplie de révolutions ex-
 » traordinaires & des traits les plus brillans ,
 » n'est souillée par aucune tache. Le sort , en
 » l'élevant , contraria toutes ses inclinations. Il
 » aimoit la paix , & fit toujours la guerre ; il

» étoit fans ambition , & parvint à l'empire ;
 » & malgré l'opposition constante qui se trou-
 » va entre ses goûts & sa fortune , il fut éga-
 » lement grand dans toutes les situations. La
 » persécution & les revers ne purent l'abat-
 » tre ; la prospérité ne put l'enivrer. Fidele
 » aux devoirs sacrés de sujet , d'ami , de mo-
 » narque & de pere , toutes ses actions furent
 » aussi sages & vertueuses qu'éclatantes. Enfin ,
 » quoique possesseur illégitime d'un grand em-
 » pire , il ne fut jamais soupçonné d'ambition ;
 » & en montant sur un trône qui ne lui ap-
 » partenoit pas , il augmenta l'estime publique ,
 » & obtint le surnom glorieux de *Libérateur*
 » de la patrie , bonheur jusques-là sans exem-
 » ple , & trait singulier de sa vie , qui suffi-
 » roit seul à son éloge. «

Ces morceaux nous semblent prouver que
 l'auteur des *Annales de la vertu* fait allier à la
 touche délicate & spirituelle de l'Albane les
 traits énergiques & sublimes de Raphaël. Nous
 eussions désiré que les bornes d'un extrait nous
 permissent de faire connoître beaucoup d'autres
 passages qui font le plus grand honneur au
 talent de Mme. de G^{**}. On lira sur-tout avec
 plaisir le portrait du cardinal Alberoni , tout
 ce qui a rapport aux ouvrages & à la vie de
 Cicéron , les articles de César , d'Alexandre ,
 de Pompée , &c.

On trouvera parmi les traits détachés beau-
 coup de choix & de goût ; nous allons citer
 quelques-uns de ceux qui nous ont paru , ou
 les plus piquans ou les moins connus.

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Les Carthaginois anciennement érigerent
 » en divinités deux freres , appellés Philenes,
 » qui s'étoient immolés à la patrie. Cyrene &
 » Carthage étant en dispute sur des limites ,
 » on convint de part & d'autre que deux jeu-
 » nes hommes partiroient en même tems de
 » chacune des deux villes, & que l'endroit où
 » ils se rencontreroient , serviroit de limites.
 » Les Carthaginois firent plus de diligence ;
 » ceux de Cyrene soutinrent qu'ils avoient usé
 » de supercherie : on parla de nouvelles con-
 » ventions. Les Cyrénéens proposerent de re-
 » connoître le droit des Carthaginois , si les
 » coureurs consentoient d'être enterrés vifs sur
 » la place , offrant de subir le même sort , si
 » les frontieres étoient reculées jusqu'où ils
 » prétendoient. Les Philenes acceptèrent ces
 » conditions ; ils furent enterrés vifs sur le
 » champ. Les honneurs divins leur furent dé-
 » cernés , & on leur éleva des autels qui fu-
 » rent appellés *les autels des Philenes.* »

» Aristide , un des plus grands hommes de
 » l'antiquité , fut exilé. Dans ces jugemens, les
 » citoyens donnoient leur suffrage en écrivant
 » le nom de l'accusé sur une coquille. Un pay-
 » san qui ne savoit pas écrire , & qui ne con-
 » noissoit point Aristide , s'adressa à lui pour
 » le prier de mettre le nom d'Aristide sur la
 » coquille. *Vous avez donc à vous plaindre de*
 » *lui* , dit Aristide ? *Non* , répondit le paysan ,
 » *mais c'est que je suis ennuyé de n'en jamais en-*
 » *tendre dire que du bien.* A ces mots, Aris-
 » tide , sans se faire connoître , écrivit son

» nom sur la coquille, & la lui rendit. «

» Un Lacédémonien qui alloit à la guerre,
 » & dont on se moquoit, parce qu'il étoit
 » boiteux, répondit qu'il y alloit pour com-
 » battre, & non pour fuir.

» Aristippe rencontrant un jour Diogene qui
 » lavoit des herbes, *si tu voulois*, lui dit-il;
 » *faire ta cour à Denys, tu ne mangerois pas*
 » *des légumes.* — Et toi, lui répondit Diogene;
 » *si tu voulois vivre comme moi, tu ne flatterois*
 » *pas un tyran.*

» Diogene voyant un jeune homme qui rou-
 » gissoit, *voilà*, dit-il, *de bonnes dispositions :*
 » *c'est la couleur de la vertu.* Etant allé à Olym-
 » pie, il y vit, durant la célébration des jeux;
 » de jeunes Rhodiens superbement vêtus. *Voilà*
 » *du faste*, dit-il. Un moment après, ayant ren-
 » contré des Lacédémoniens portant de mau-
 » vaises tuniques sales, *autre espèce de faste*;
 » dit le philosophe. Un de ses esclaves ayant
 » pris la fuite, on lui conseilla de le faire
 » chercher : *Ne seroit-il pas honteux*, reprit-il;
 » *que Manès pût se passer de Diogene, & que*
 » *Diogene ne pût se passer de Manès?*

» Dans le tems qu'Alexandre soumettoit le
 » monde en le parcourant, il fut arrêté un
 » jour par la neige qui tomboit en abondan-
 » ce; & s'étant assis auprès d'un grand feu,
 » il apperçut un soldat Macédonien, accablé
 » des infirmités de la vieillesse & de la rigueur
 » du froid. Il fit aussi-tôt réflexion, non à la
 » différence de leur fortune, mais à celle de
 » leur âge; il descendit de sa place; & ses

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» mains victorieuses , qui avoient détruit l'em-
 » pire de Darius , portèrent jusques sur le siege
 » royal ce vieillard engourdi de froid ; il lui
 » dit : *C'est un crime digne de mort chez les*
 » *Perfes , de s'asseoir sur le trône des rois ; mais*
 » *avec un monarque humain , cette même action te*
 » *sauvera la vie.*

» Aucun prince n'a jamais surpassé Alexan-
 » dre en générosité. Un jour , un vieux sol-
 » dat Macédonien , accablé sous le poids d'une
 » pesante vaisselle d'or & d'argent qui appar-
 » tenoit au roi , passa près de ce prince , qui ;
 » touché par son grand âge , l'arrêta & lui dit :
 » *Prends courage , mon ami , & tâche de porter*
 » *ce lourd fardeau jusqu'à ta tente : car il est*
 » *à toi.*

L'anecdote qui suit , puisée dans les mémoi-
 res de Mde. de Motteville , peint mieux les
 courtisans que tout ce qu'on a jamais écrit à
 leur sujet. » En 1650 , la reine (Anne d'Au-
 » triche) fit arrêter le Grand Condé très-se-
 » crétement , & sans que personne s'en dou-
 » tât. La chose faite , on vint dire cette nou-
 » velle à Mme. de Motteville , qui étoit seule
 » avec le marquis de Villequier , capitaine des
 » gardes-du-corps , & qui se piquoit d'un grand
 » attachement pour M. le prince. Lorsqu'il ap-
 » prit cet événement , au lieu de s'affliger ,
 » son premier mouvement fut de s'écrier :
 » *Cette exécution m'appartenoit , je devois l'arrê-*
 » *ter ; je suis perdu , car on n'a pas eu de con-*
 » *fiance en moi.* «

On voit par cet extrait , que l'auteur a donné

plus que ne promet le titre de son ouvrage. Mais si, comme elle l'annonce, on y a supprimé tous les beaux traits dont le récit entraînoit le détail d'une mauvaise action, peut-être y a-t-on inféré beaucoup de choses étrangères aux annales de la bienfaisance & de la vertu; peut-être seroit-on en droit de lui reprocher un peu trop de sécheresse dans ses abrégés chronologiques, qui, ne contenant que les époques & les dates des faits principaux, ont le défaut qu'elle reproche elle-même à ceux que nous possédions déjà. Un ouvrage destiné aux jeunes personnes doit être fait pour être lu plutôt que pour être consulté; & ces abrégés, quelques judicieux, quelque élégans qu'ils soient, sont plus faits pour être consultés que lus. Ils ont d'ailleurs l'inconvénient de grossir peu utilement à son but un ouvrage qu'il importe de rendre le moins volumineux qu'il est possible. En applaudissant au goût juste & sain de l'auteur, au choix qui regne dans la partie des traits détachés, on desireroit aussi qu'elle eût rejeté plusieurs anecdotes ou trop peu intéressantes, ou généralement regardées comme apocryphes. Mais, quelques défauts, quelques négligences inévitables se font pardonner aisément dans un ouvrage d'une utilité si évidente, & d'un mérite si distingué. On y admire des connoissances en tout genre, un style tantôt énergique & rapide, tantôt coulant & gracieux, toujours clair, précis & naturel, un amour éclairé de l'humanité, des réflexions justes, solides & même profondes. Les différens mor-

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ceux que nous avons extraits , ont dû mettre le lecteur à portée d'en juger.

(*Mercur de France ; Journal encyclopédique ; Journal de Paris.*)

THÉÂTRE de M. CAILHAVA. A Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques ; Esprit, libraire, au Palais royal, & Théoph. Barrois le jeune, libraire, quai des Augustins, 2 vol. in-8vo. Prix 6 liv.

C E théâtre est déjà connu avantageusement du public. M. Cailhava est depuis long-tems au rang du petit nombre de gens à talens qui se sont efforcés de conserver le vrai genre de la comédie, & l'auteur du *Tuteur dupé*, du *Mariage interrompu*, & de l'*Egoïsme*, ne doit pas être confondu avec tous nos faiseurs de comédies modernes. On a cru dans ce siècle pouvoir substituer des portraits, des tirades, des sentences, à ce ton gai & naturel, à cette simplicité de dialogue, à cet intérêt naissant du fond du sujet, qui caractérisent Molière & ceux qui l'ont pris pour modèle, & ce jargon qu'il n'eût mis sur la scène que pour le ridiculiser, en est devenu le langage ordinaire. On a beau crier, invoquer Molière & la nature ; ces réclamations l'emporteront-elles sur les menées de nos écrivains sans génie, sur la paresse de nos acteurs, & sur la crainte

qu'ils ont de voir naître un genre qui suppose des études profondes & des observations qu'ils n'ont pas faites? On commence à dire, l'inimitable *Moliere*, & l'on fait bien que nos acteurs le craignent. En effet, pour l'imiter ou pour le rendre, il faut avoir comme lui étudié les hommes & la société, & il est bien moins aisé de faire cette étude que de se former au hasard une maniere éblouissante, qui a l'air de convenir à tout, parce qu'elle ne convient à rien, à laquelle rien ne ressemble plus que des pieces sans caractère, sans couleur & sans génie, & dont le ton est trop éloigné de la nature, pour que l'acteur qui veut les rendre, soit obligé de la connoître. Du moment où ces fausses bluettes ont pris faveur, tout a été perdu. Les auteurs ont préféré, suivant l'expression très-juste de M. Cailhava, un *succès d'affluence* à un *succès d'estime*, & les acteurs n'ont eu garde de se donner pour plaire au public des peines désormais inutiles.

A ces considérations ajoutons une observation qui n'est malheureusement que trop constante. Le public oublie aisément l'auteur pour l'acteur, & l'illusion de la scene semble l'emporter au point qu'il attribue involontairement son plaisir à l'instrument qui le cause, plutôt qu'à celui qui joue de cet instrument, à celui qu'il voit & qu'il entend parler, plutôt qu'à celui, qui du fond obscur de son cabinet n'a fait que dicter aux idoles du public ce qu'ils doivent dire, & ce que celui-ci doit applaudir ou siffler. De-là cette dépendance où les

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

acteurs tiennent les auteurs, de-là cette tyrannie & ces caprices qu'ils exercent sur ceux à qui ils doivent leur fortune & leur gloire; cet abus existe dans tous les genres & dans tous les lieux. Voyez en Italie le compositeur asservi aux caprices d'un *soprano* ou d'une *prima donna*; voyez en France tous les chagrins qu'essuient les auteurs qui se vouent au théâtre; cet abus est inévitable, sur-tout si les réglemens donnent trop d'autorité aux acteurs, ou si un privilege exclusif les affranchit d'une rivalité, qui en excitant leur émulation, eût concilié leurs intérêts, ceux des auteurs & ceux du public.

Personne n'a été plus que M. Cailhava la victime de cette tyrannie bizarre, & à laquelle doit s'attendre tout auteur qui n'aura que du talent sans manège. Le détail qu'il donne des tracasseries qu'il a essuyées, seroit la chose du monde la plus plaisante, si elle n'étoit au fond la plus dégoûtante pour les gens de lettres qui voudront suivre à l'avenir la même carrière.

Veut-on avoir d'avance une idée de ces scènes tragi-comiques? Nous ferons parler M. Cailhava lui-même, car nous ne voulons pas ôter à son récit le sel qu'il y a répandu, & nous en serons quittes, à notre grand regret, pour ne pas copier tout ce que ce détail contient de piquant.

L'auteur nous apprend qu'il vint de Toulouse à Paris, avec une foule de productions dramatiques, dont une principalement lui sembloit digne des honneurs de la représentation,

Son premier soin est de chercher des juges éclairés qui guident ses pas dans la carrière. Un goût particulier le conduit, au bout de quelques jours, à la comédie françoise; il y est frappé du jeu naturel d'un acteur. Son imagination enflammée lui dit que c'est-là le juge qu'il cherche; il court à son hôtel, y porte sa piece, la lit, & sort enchanté de l'accueil gracieux qu'il avoit reçu. Dès le lendemain, nouvelle entrevue. L'acteur, étonné de tant de promptitude, prie M. Cailhava de laisser son manuscrit avec les corrections, & de revenir dans huit jours.

» On se doute bien que je n'y manquai
» point. Chemin faisant, je me disois : croyez
» aux clabauderies des auteurs; à les enten-
» dre, les comédiens sont sans égard, sans
» complaisance pour eux. Quelle injustice !
» Tout en méditant une épître dédicatoire,
» j'arrive. Un domestique me toise, & me dit
» *Nous avons joué hier à Versailles, nous som-*
» *mes arrivés tard, il n'est pas jour.* »

Ce que c'est qu'un provincial ! ne rira-t-on point de la simplicité de M. Cailhava, qui demeurera tout étonné de voir ce valet s'identifier avec son maître ?

» Je me représente le lendemain. *Monsieur*
» *à la migraine* ». — Sans doute, la santé délicate de ces Messieurs est sujette à se déranger, ils ont raison d'en avoir soin; elle est si précieuse à l'état !

» Le surlendemain ; *Monsieur fait couper ses*
» *cors.* » — En ce cas, il étoit de la décence

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de ne recevoir personne. C'est une preuve que ce Monsieur fait vivre.

» Durant six mois consécutifs, je fais tous
» les jours des visites inutiles à la porte de
» mon invisible. « — Six mois ! bagatelle ! il
est vrai qu'il en faut beaucoup moins pour pénétrer jusqu'à l'anti-chambre d'un grand seigneur ; mais il est juste, qu'en considération du rang, l'accès auprès des comédiens soit plus difficile.

On croira vraisemblablement que , par compassion de tant de courses infructueuses, on remettra du moins ce fatal manuscrit ? Point du tout. Notre *invisible* a la bonté de l'égarer, exprès pour obliger l'auteur complètement, & lui épargner la peine de revenir.

» Après avoir perdu deux ans à solliciter
» en vain la lecture d'une autre pièce en vers
» & en cinq actes, (*) après avoir inutilement
» lu ma pièce chez vingt *Saphos* subalternes ;
» excédé , rebuté de faire ma cour à cent
» protecteurs sans crédit , j'abandonne l'ouvrage
» à un bénédictin qui connoissoit une dame
» très en faveur. Cette dame le recommande
» à un courtisan bel-esprit ; ce bel-esprit le
» remet à un banquier , ce banquier le fait
» circuler dans le boudoir de plusieurs filles ;
» ensuite mon manuscrit, de cascade en cascade, tombe chez *Armand* , qui , trop pa-

(*) Le jeune *Présomptueux* , ou le *Nouveau débarqué*.

» reffeux, ou trop occupé de sa nombreuse
» famille pour daigner le lire, l'envoya chez
» un de ses camarades. «

» Le lecteur, quelque mal intentionné qu'il
» soit, va trembler pour moi, en apprenant
» que ce camarade étoit l'homme aux *cors* ;
» aux *insomnies*, aux *migraines*. Je vole chez
» lui, je ne le trouve point, mais que le lec-
» teur se rassure ; une grosse cuisiniere est assise
» sous la porte cochere *dans son fauteuil à bras* ;
» elle épluche nonchalamment des épinards :
» elle me dit en ricannant : *n'êtes-vous pas un*
» *poète ?* — Hélas oui ! — *Ne venez-vous pas*
» *chercher une piece ?* — Hélas ! oui. — *Atten-*
» *dez.* Là-dessus, elle fouille dans le tas d'her-
» bes, en tire mon manuscrit, & me le re-
» met. «

Cette piece ballotée ainsi pendant deux ans,
est enfin, par la recommandation de M. de
Belloy, lue, reçue avec acclamation, & mise
tout de suite à l'étude.

» L'enthousiasme croissoit à chaque répéti-
» tion ; j'étois un *prodige*, & mon ouvrage un
» *chef-d'œuvre*. Les comédiens en pressioient
» eux-mêmes la représentation. Mais, par mal-
» heur, un acteur essentiel gagnoit de l'argent
» en province. On le pria fort indiscrettement de
» la part de MM. les Gentilshommes de la
» chambre de se rendre à Paris. Il eut de l'hu-
» meur, promit aux comédiens qu'il quittoit,
» de les rejoindre bientôt, arriva sans savoir
» un mot de son rôle, le joua le lendemain
» d'après le souffleur ; & savoura le plaisir de

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» voir tomber une piece qui l'avoit empêché
» de *gagner de l'argent en province*. «

» Grand conseil derriere le théâtre entre les
» deux pieces. Les acteurs furieux crient à
» l'injustice, à la cabale, & veulent absolu-
» ment annoncer la seconde représentation de
» la nouveauté. Un seul s'y opposa : c'étoit
» celui qui s'étoit promis de retourner bien
» vite *gagner de l'argent en province*, & il
» réussit seul à l'empêcher. «

Passons à d'autres particularités. Ce n'est en-
core-là qu'une esquisse des procédés honnêtes
du sénat comique. Pour en prendre une véri-
table idée, il est nécessaire de se transporter
aux répétitions des nouvelles pieces. Qu'on en
juge par celle du *Tuteur dupé*.

» Un acteur se fait attendre une heure &
» demie : il arrive avec l'air d'un homme ac-
» cablé sous le poids des myrthes qu'il vient
» de cueillir. *Il n'a pas fermé l'œil de la nuit :*
» *il avoit oublié net la répétition* : il lit son rôle
» d'une voix éteinte. « Mademoiselle Hus,
placée à côté de lui, ne l'entend point, &
le prie de recommencer la phrase. — *Ah ! l'on*
ne m'entend pas ; cela est fort plaisant : & faut-il
aussi recommencer cette belle phrase ? Quoi ! cette
sublime phrase ? Quoi ! » Il bouda, fut se
» jeter dans un fauteuil au fond de la salle, &
» alloit s'y endormir, quand un personnage
» bien plus intéressant que moi, vint capti-
» ver l'attention de mes juges. C'étoit un
» *chat*. «

» Soudain l'assemblée est en l'air, mon dor-

» meur aussi. — *Minet ! minet ! un tel , voici*
 » *ta scene ; — j'y suis. — Qu'il est joli ! —*
 » *à vous , mademoiselle. — Que ses maîtres vont*
 » *le regretter ! — à toi — oui , pour mon beau*
 » *rôle qui n'a pas vingt lignes. — Et le mien*
 » *qui a vingt pages , c'est bien pis. — Minet ,*
 » *petit minet ! enfin , moitié chat , moitié queue ,*
 » *moitié rôle , on acheve , on se regarde , &*
 » *l'on se dit des épaules que ma piece est dé-*
 » *testable. «*

Eh bien ! Ne voilà-t-il pas un aréopage d'une majesté imposante ? Comme l'ordre y est maintenu ! quelles attentions ! quelles déférences pour les auteurs ! ajoutez foi maintenant aux discours malins qu'on sème dans le monde. En vérité, nous ne concevons pas les hommes de lettres. Les comédiens s'empressent de les combler de *politesse*, les traitent avec une *familiarité* amicale, & pour récompense, on les difame dans des libelles outrageans, on les persécute par les calomnies les plus odieuses !

» *Un an après la représentation du Tuteur*
 » *dupé , je demande qu'on le reprenne ; on*
 » *me prie d'attendre un tems plus favorable.*
 » *Nous étions alors dans l'hiver. «*

» *Un an après , je parviens à intéresser M.*
 » *le maréchal de R***. Il charge un des ac-*
 » *teurs de faire jouer ma piece , cet acteur*
 » *n'en fait rien. «*

» *Un an après , M. le duc de F** veut ab-*
 » *solument que les comédiens jouent ma piece ,*
 » *ils n'en font rien. «*

» *Un an après , M. le duc de F** , impa-*

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» tienté de tant de promesses inutiles , donne
» des *ordres* à la comédie ; qui lui prouve , par
» un long mémoire , qu'on ne doit pas donner
» ma piece. «

» *Trois ans après* , l'on paroît s'occuper de
» ma piece , & pendant *trois ans* ; elle reste
» sur le répertoire de presque toutes les se-
» maines. «

» *Trois ans après* , on la reprend enfin , &
» le public l'accueille avec la plus grande
» bonté. «

C'est donc onze années d'intervalle de la première représentation à la reprise. Certainement il n'y a point là de quoi se récrier. Il est bien aisé à un auteur de demander la représentation de ses pieces , d'affaillir continuellement les comédiens de *requêtes* & de *placets* ; mais soyons sinceres. Sied-il aux *maîtres* de prêter une oreille docile aux supplications importunes de leurs *sujets* ? Ce que nous admirons sur-tout , c'est M. le duc de F** avec ses *ordres*. Des *ordres* au comte de *Tufiere* , à *Sémiramis* , à *Mithridate* , &c. ! Ah ! nous le demandons , un pareil langage n'est-il pas choquant ?

» Ma petite comédie des *Etrennes de l'Amour*
» fut trouvée *charmante* à la première lecture ;
» à la seconde , on la traita de *manche à balai*. «

» Enfin , on joue ma piece. Je fus dans la
» loge d'un des principaux acteurs lui faire
» honneur du succès. *Oui* , dit-il , *cette drôlerie*
» *a fait quelque plaisir* ; mais *si vous voulez*
» *qu'on la donne les beaux jours* , *il faut que vous*
» *renonciez à la part d'auteur*. «

Proposition tout-à-fait raisonnable. Qu'un auteur travaille dix ans une piece, attende encore dix ans avant de la voir jouer, c'est une chose convenue; mais les comédiens ne sont pas obligés de descendre jusqu'à compter avec leurs *inférieurs*. Il n'est pas de l'équité qu'ils se fatiguent la mémoire, pendant quinze jours, pour ne recueillir que de stériles applaudissemens. Dans la gloire, comme dans le profit, point de partage.

» Les comédiens ne me joueront donc pas
» les beaux jours. Je veux hasarder quelques
» remontrances; on m'annonce, pour me con-
» soler, qu'on ne me jouera point du tout. Les
» ballets de votre piece, me répond-on, sèche-
» ment, sont sur des airs de l'opéra, & les di-
» recteurs ont obtenu un ordre du roi qui le
» supprime.

» Je vais chez M. Trial. Furieux de la mal-
» honnêteté qu'on lui prôtoit, il obtient un
» ordre pour forcer les comédiens à conti-
» nuer les représentations de ma piece. «

Né pour les bonnes fortunes, M. Cailhava jouit du plaisir de voir une pastorale de M. Rochon, & les *deux Amis* de M. Beaumarchais passer avant sa comédie du *Mariage interrompu*, malgré l'antériorité de sa date. Quelque tems après cette faveur, on consent, par une suite de prédilection, à la placer sur le répertoire des petits jours. Une seule fois on l'annonce pour un samedi avec *Tancrède*.

» Dans mon enthousiasme, je monte à la
» loge de Mademoiselle **; je me répands en

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» sentimens de reconnoissance : elle me regarde
 » en riant. — Vous croyez donc que mes chers
 » camarades vous donnent un beau jour &
 » avec une tragédie, pour vous faire plaisir ?
 » Ah ! oui : il est bon là. Votre piece est tom-
 » bée, elle nous appartient. M. Prévillle me
 » confirme cette fâcheuse nouvelle, en me di-
 » fant que j'ai été deux fois au-dessous de la
 » somme indispensable, & qu'il faut me *sou-*
 » *mettre aux regles.* Les *regles* de la comédie !
 » Je trouve dans le foyer M. le duc de F** ,
 » je lui fais part de mon aventure. Il com-
 » mande qu'on joue ma piece. Le lendemain,
 » on l'annonce avec cette clause : *interrompue*
 » *par l'indisposition d'un acteur.* On l'affiche deux
 » mois de suite de cette maniere, & mon
 » malheur est tel que l'*indisposition* dure encore
 » depuis dix ans. «

On vient de voir quelques exemples de la
 conduite des comédiens ; en voici d'autres en-
 core ; c'est toujours M. Cailhava qui parle.

» — Peut-être est-ce ici le moment de faire
 » connoître à mes lecteurs une espece de
 » *monstre*, échappé à M. de Réaumur & à M.
 » de Buffon. Cet animal est bas, rampant ; il
 » vit de billets de parterre ; il siffle, ou bat
 » des mains à commandement ; il se nomme
 » *cabaleur*. Dans le tems où mon *Tuteur Dupé*
 » étoit si balotté, un de ces *monstres*, le plus
 » fameux qui eût existé depuis long-tems, étoit
 » dans la force de son âge. Il regorgeoit d'em-
 » bonpoint, aussi étoit-il pensionné de plus de
 » 50 billets par jour, que lui faisoient tenir

» alternativement de très-grands auteurs, de
» très-belles actrices, des acteurs très-fameux,
» sans compter les débutans, les débutantes,
» les pieces nouvelles qu'il étoit chargé d'ap-
» plaudir & de siffler en même-tems par diffé-
» rens partis. Un de ses peres nourriciers,
» mécontent du rôle qu'il avoit dans ma piece,
» lâcha contre moi l'*animal* Je le fus,
» mais ne pouvant le joindre, & trouvant
» dans le foyer plusieurs de ses protégés, plu-
» sieurs de ses protecteurs, je fus à eux, &
» je leur dis à haute voix : *Messieurs, vous*
» *connoissez un tel ; faites-moi le plaisir de lui*
» *dire que je ne saurois en faire mon pensionnaire,*
» *parce que la Garonne ne fut jamais le Pasto-*
» *le ; mais dans notre province, nous avons na-*
» *tuellement assez de talent pour la danse ; & s'il*
» *veut me faire l'amitié d'accepter une de mes le-*
» *çons, l'ours le mieux montré ne dansera pas si*
» *bien que lui.* On vole, on lui rapporte mon
» compliment. Il me fait dire le lendemain que
» je suis d'un pays où l'on est leste ; mais qu'il
» est mon ami, & qu'il me le prouvera aux
» représentations de ma piece, si je veux lui
» confier des *billets*. Je réponds que je ne suis
» pas d'humeur à payer son soupé. »

Pour déconcerter les *animaux*, *crachans*,
touffans, *étternuans* & *reniflans*, on donna la
piece sans l'annoncer, & elle réussit. Au se-
cond jour, malgré les efforts de la cabale,
elle réussit encore, & eut du succès à la cour.
Malgré tout cela, la septieme représentation
fut affichée comme dernière. M. Cailhava vou-

lut se plaindre , on lui répondit : *Une autre fois ; faites tous les rôles également bons.*

Ces détails pourront donner une idée de ceux que les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de copier : explicables ou non , ces abus sont inévitables dans une administration où les auteurs dépendent d'un comité , d'une assemblée d'acteurs. D'un autre côté , le talent de ces derniers est un talent estimable ; les asservir , c'est les décourager ; les décourager , c'est les détruire. Comment faire ? des réglemens sévères feront-ils plus que des ordres supérieurs mille fois donnés , & dont ils se font joués mille fois ? Des indispositions d'acteur , des délais , des promesses , mille prétextes vains arrêteront toujours le bien qu'on voudra faire , si les comédiens n'y sont forcés par leur intérêt propre ; & le seul moyen d'y parvenir est celui que propose M. Cailhava , la révocation de leur privilege exclusif , & l'établissement d'un autre théâtre : alors la rivalité excitera l'émulation. Ils craindront de refuser ce qu'on peut porter à leurs rivaux , les auteurs seront plus considérés , & les acteurs eux-mêmes ne s'en trouveront que mieux.

Le premier volume de la collection que M. de Cailhava publie , renferme le *jeune Présomptueux* , comédie en cinq actes & en vers , le *Tuteur dupé* , comédie en cinq actes & en prose , les *Etrennes de l'Amour* , comédie-ballet en un acte , en prose , le *Mariage Interrompu* , comédie en trois actes & en vers ; toutes ces pieces ont été représentées sur le théâtre françois.

Dans le seconde volume on trouve *Arlequin Mahomet*, ou *le Cabriolet volant*, drame philosophi-comi-tragique-extravagant, en quatre actes & en prose; *Arlequin cru Fou*, *Sultane & Mahomet*, drame en trois actes & en prose, dans le genre du précédent, dont il est la suite; *le Nouveau Marié*, ou *les Importuns*, opéra-comique en un acte; *la Bonne-Fille*, opéra-comique en trois actes. Ces quatre pieces ont été données au théâtre italien. On trouve ensuite *le traité des causes de la décadence du théâtre*, & *des moyens de le faire refleurir*. Ce volume est terminé par *l'Egoïsme*, comédie en cinq actes & en vers, jouée au théâtre françois, & par un petit morceau de prose intitulé : *Discours prononcé par Moliere, lors de sa réception à l'académie françoise*.

Nous nous bornerons à quelques détails sur les principales pieces qui composent les deux volumes.

Le jeune Présomptueux, ou *le Nouveau Débarqué*, fut représenté le 2 août 1764. Ce coup d'essai d'un jeune homme nouvellement débarqué lui-même, ne fut pas heureux. C'est au lecteur à décider s'il méritoit de l'être; mais nous croyons pouvoir assurer qu'on trouvera dans cette piece des scenes & des morceaux dignes d'être conservés.

Le succès du *Tuteur Dupé*, qui fut joué quelque tems après, consola pleinement M. Cailhava. Cette piece est bien intriguée. Le comique ressort uniquement de son intrigue, & se soutient jusqu'à la fin sans le secours d'aucun ornement

étranger. L'intrigue est fondée, comme celles de nos anciens comiques, sur une ressemblance & un déguisement, & conduite par les fourberies d'un valet non moins adroit qu'intrigant ; mais une particularité bien glorieuse pour son auteur, la distingue de toutes les pièces intriguées par les valets, c'est que dans celle-ci, le valet qui fait le nœud, fait aussi le dénouement ; perfection qui manquoit à toutes les pièces de ce genre qu'on avoit données avant celle-ci. Le fond de cette pièce est tiré du *Soldat Fanfaron*, de Plaute. M. Cailhava s'applaudit, avec raison, de cette heureuse imitation. *Le Tuteur Dupé* a toujours été rejoué avec succès à Paris comme à la cour, & cet ouvrage est du petit nombre de ceux qui, de nos jours, ont mérité de rester au théâtre.

Les Etrennes de l'Amour ne sont autre chose que quelques scènes allégoriques qu'on appelle à tiroir, ornées de chant & de danse. M. Cailhava avoue lui-même, » que les épigrammes, » les madrigaux, les *calembourgs* galans dont » ce genre vit, sont incompatibles avec la » bonne comédie. « Cette bagatelle a toujours fait plaisir à la représentation.

Le Mariage interrompu est tiré en partie de l'*Epidique* de Plaute. C'est encore une pièce dont toute l'intrigue roule sur les fourberies d'un valet. Elle réussit complètement. On a vu plus haut, comment elle n'est point restée au théâtre. Le style de cet ouvrage est simple, facile & naturel.

On pourroit cependant désirer dans cette
pièce ,

pièce, toute d'intrigue, que le dénouement fût, ainsi que le *Tuteur Dupé*, une suite nécessaire des différens ressorts que l'intrigant fait mouvoir. La réponse à cette observation, est, peut-être, que dans le *Tuteur Dupé*, le valet intrigue pour tromper un homme injuste, tyrannique & ridicule, qui, dans les principes de toute saine morale, doit être puni de ses injustices; au lieu que dans le *Mariage Interrompu*, le valet se joue de deux honnêtes gens que la bienfaisance ne permettoit pas de rendre jusqu'à la fin ses dupes; en sorte que le dénouement naturel de cette pièce doit nécessairement être la découverte de toutes les fourberies de l'intrigant.

A l'égard de l'*Egoïsme*, si quelques situations, dont les unes sont hardies & les autres semblent hasardées, ont rendu douteux le succès des premières représentations, celles qui ont suivi ont de plus en plus mérité à l'auteur l'estime & l'approbation des connoisseurs. Quand, dans un ouvrage, tel qu'une comédie de caractères en cinq actes, la somme des beautés l'emporte sur celle des défauts, la balance doit pencher du côté du poète.

Arlequin Mahomet, ou le *Cabriolet volant*, & la suite de ce drame burlesque, sont des pièces dans le genre des canevas que les acteurs italiens représentoient en improvisant. M. Cailhava n'est pas le premier qui ait essayé ses talens dans ce qu'on appelle des arlequinades; plusieurs de nos auteurs célèbres, Regnard, Dufreni, &c. nous en ont laissé. Quoiqu'on ne lise guère

74 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ces sortes de pieces , il nous semble cependant qu'on lira avec plaisir celles que notre auteur a risquées dans ce genre.

La Bonne-Fille est une imitation de la *Buona Figliola* du célèbre Goldoni ; c'est au soin que M. de Cailhava s'est donné de traduire cet ouvrage en françois , que le public doit le plaisir d'entendre la musique que M. Piccini a faite en Italie sur cette piece. Si l'on considéroit ce qu'il a fallu de travail à l'auteur pour faire disparoître les plus grands défauts de la piece italienne , on reconnoîtroit aisément que de toutes ses productions , c'est celle qui lui a dû coûter le plus. Mais si l'on s'arrête simplement aux imperfections qui tiennent à l'ouvrage même , & qu'on n'en a , par conséquent , pu faire disparoître , on pensera que cette production est la plus foible de toutes celles de M. Cailhava. Cependant , il observe que la *Bonne-Fille* est , de toutes ses pieces de théâtre , celle qui lui a rapporté le plus d'argent. *Qu'on juge après cela , ajoute-t-il plaisamment , du mérite d'une piece par la recette.*

(*Année littéraire ; Mercure de France ; Journal de littérature , des sciences & des arts.*)

THE Works of Lucian, &c. *Les œuvres de Lucien, traduites du grec en anglois; par THOMAS FRANCKLIN, professeur de langue grecque dans l'université de Cambridge. 2 vol. in-4to. A Londres, chez Cadell. 1780.*

ON convient généralement que Lucien n'a jamais été traduit en aucune langue, de manière à pouvoir donner une juste idée de ses ouvrages à ceux qui ne sont pas en état de les lire dans l'original; & la raison que l'on en apporte, est l'extrême difficulté de conserver dans nos idiômes modernes, l'esprit & les plaisanteries des anciens. Pour qu'un écrivain traduise Lucien avec succès, il ne suffit pas qu'il connoisse à fond le génie de la langue grecque & celui de la sienne, il faut encore qu'il possède, jusqu'à certain degré au moins, les talens de cet auteur inimitable, & qu'il ait dans son caractère l'imagination & la gaieté du facétieux Syrien.

M. Francklin avoue franchement qu'il se croit doué de ces qualités, & il faudroit être bien injuste pour les lui contester. Déjà connu avantageusement par sa traduction de Sophocle, celle de Lucien ne peut qu'ajouter à sa gloire. Il a surpassé de beaucoup ses devanciers & par l'élégance du style, & par son exactitude scrupuleuse à suivre son auteur,

Carr est le seul parmi les lettrés anglois qui l'ont précédé dans ce travail, en qui on ait reconnu du talent. Les efforts de Spence, de Mayne & de Hicke, n'ont rien produit que de médiocre; & pour ce qui est de la traduction publiée sous le nom de Dryden, il est probable quelle lui a été attribuée par quelque imposteur, & que ce grand homme prêta les mains lui-même à la supercherie, ou que s'il en est vraiment l'auteur, il la fit à la hâte, & dans un tems où il avoit besoin d'argent. Il étoit réservé à M. Francklin de réussir dans cette pénible carrière, & pour ne pas nous répandre en éloges superflus, nous nous contenterons de dire que dans sa version il a fait parler Lucien comme ce Grec eût parlé lui-même, si la langue angloise eût été sa langue naturelle. Pour ne pas être obligés de traduire une traduction, nous ne citerons rien de celle de M. Francklin; il suffira, pour donner une idée de son talent de rapporter un dialogue entre Lucien & le lord Lyttelton, qu'il a composé lui-même, & dans lequel on voit l'histoire du satyrique de Samosate, écrite d'une manière beaucoup plus exacte qu'on ne l'avoit encore fait jusqu'ici.

Mais avant de le transcrire, nous croyons à propos de faire ici quelques réflexions sur Lucien lui-même; dans un tems & dans un pays où le goût de la littérature grecque se perd insensiblement, il est bon de rappeler la plupart des lecteurs à cette étude trop négligée.

De tous les auteurs de l'antiquité, Lucien est celui qui nous a transmis le tableau le plus fidele de ses contemporains & de leurs mœurs ; la lecture des autres écrivains ne nous fait pas aussi-bien connoître les hommes qu'ils ont peint ; ils les ont presque toujours représentés sous le masque, exposés de toute part à l'œil pénétrant de l'observateur, & par cela même forcés de déguiser leur vrai caractère. Lucien est le seul qui déchire le voile, & qui nous les montre tels qu'ils ont été en eux-mêmes. En nous faisant converser avec des êtres qui nous ressembtent, il prouve que le monde a toujours été à peu-près le même dans tous les âges ; & qu'à quelques légères différences près, un portrait fait il y a dix-sept cens ans, peut encore servir aux hommes d'aujourd'hui.

Lucien avoit embrassé dans sa jeunesse la profession de rhéteur, & ensuite celle du barreau, avant de faire le métier de satyrique. Aussi ses écrits se ressentent-ils de tous ces différens emplois. Dans quelques-uns de ses ouvrages il ne se montre que comme panégyriste, dans d'autres il se distingue particulièrement comme avocat. Quelquefois il prend le ton le plus sérieux, & discute la matiere qu'il veut éclaircir en homme profond, à qui l'habitude d'observer & de réfléchir a donné une parfaite connoissance du cœur humain. Mais le véritable caractère de ses dialogues est le ridicule. Lors même qu'il fait son rôle d'orateur, il ne manque jamais l'occasion d'employer la satire, & c'est ce mélange de far-

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

caïmes, de syllogilmes & de traits éloquens qui fait son mérite, & qui rend à la fois la lecture de ses écrits amusante & instructive.

Quoique Lucien n'ait point vécu dans ce siècle florissant où la poésie, l'éloquence & la philosophie furent portées dans la Grece au plus haut point de perfection, néanmoins comme il avoit continuellement dans les mains les ouvrages d'Homere & d'Euripide, de Platon & de Xénophon, de Démosthene & de Lyfias, nourri par la lecture de ces auteurs immortels, il acquit cette force de raisonnement, cette élégance & cette justesse d'expression qui le distinguent des insipides déclamateurs de son tems. Il dédaigna cette symmétrie de périodes, ces antitheses brillantes, & cette enflure de style, qui annoncent l'empire du mauvais goût, & dont les modernes ne peuvent se préserver qu'en étudiant la belle simplicité des anciens, & en imitant les graces non affectées de ces modeles inestimables.

Quoique doué d'un jugement sain & d'une vive imagination, Lucien n'est cependant pas sans défauts. Il montre trop à découvert son desir de tourner tout en ridicule; ses plaisanteries ne sont pas toujours fines & délicates; diffus dans son style, il se répète fréquemment, & ne quitte guere une idée sans l'avoir présentée sous toutes les formes imaginables.

Les dialogues de Lucien peuvent être en quelque sorte considérés comme autant de scenes comiques. Quand on les lit, on est d'abord en peine de savoir quel est l'objet de l'écri-

Vain , mais insensiblement le sujet s'expose , se développe , & l'action est conduite jusqu'à la fin avec autant de finesse que de jugement. Lui-même il nous a donné une idée de son plan dans *Le Prométhée* , où il dit que son but a été de réunir deux choses qu'avant lui l'on n'avoit point su accorder , le dialogue & la comédie. (*) » L'un , dit-il , marchant seul ou » accompagné d'un petit nombre d'amis choisis , » tenoit ses conférences privées dans une re- » traite obscure , tandis que l'autre dévouée » à Bacchus , se produisoit sur les théâtres » publics , folâtroit au son de la flûte , & rioit » avec l'air effronté d'une Bacchante , se mo- » quant des sectateurs du dialogue , les appel- » lant de mille noms injurieux , & leur re- » prochant de ne s'occuper que de chimères. » Tels étoient les deux ennemis que je me » suis efforcé de réconcilier , en joignant le » ton de la comédie avec la gravité philoso- » phique. « C'est précisément cette union qui

(*) Cette observation pourroit paroître étrange , & même absurde , à ceux qui s'imagineroient que Lucien entendoit le mot *Dialogue* dans le même sens que nous y attachons à présent. Les anciens ne s'en servoient pas seulement pour signifier une conversation quelconque , mais pour désigner les graves entretiens des philosophes , qui , pour la plupart , donnoient à leurs écrits la forme du dialogue. Ainsi , joindre le dialogue & la comédie , c'est , dans le sens de Lucien , mêler les maximes sérieuses de la philosophie aux traits de satire des auteurs comiques.

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fait l'excellence des ouvrages de Lucien. Les principaux objets de sa satire , sont les absurdités de la mythologie payenne , le vain orgueil , l'hypocrisie & les vices des philosophes de son tems , & la folie des hommes en général , qui font consister le bonheur suprême dans la gloire & les richesses. Dans son dialogue du *Pêcheur* , lorsque la Philosophie lui ordonne de se justifier des injures qu'il a dites aux philosophes , & qu'elle l'interroge sur sa profession , il répond : » Je suis l'ennemi de » l'orgueil , de l'ostentation , du mensonge , » & de l'imposture , & l'ami de la vérité , de » l'honnêteté , de la modestie , en un mot , » de tout ce qui est bon & aimable. «

Il doit paroître bien étonnant que Lucien n'ait point été retenu par la crainte des châtimens que pouvoient lui infliger des magistrats fanatiques , lorsqu'il tournoit en ridicule la religion de ses peres , celle qu'on professoit de son tems & dans sa patrie ; mais il faut observer que les aveugles préjugés qu'on avoit conçus jusqu'alors pour les fables absurdes du paganisme , avoient beaucoup perdu de leur force , & qu'à l'époque où il écrivoit , les gens sensés rioient en secret de ce qu'ils adoroient peut être en public. En effet , dès que l'évangile fut annoncé aux hommes , leurs yeux furent défilés , & le ridicule dont Lucien couvrit les dieux & leurs adorateurs , put porter le dernier coup à l'idolâtrie , comme les plaisanteries de l'auteur du *Dom Quichotte* , ont fait tomber la chevalerie errante en Espagne.

Quant à ce qui concerne la philosophie, il faut remarquer que Lucien vivoit dans un siècle où l'Empire Romain fourmilloit d'animaux stupides, qui, sans connoître la doctrine des maîtres dont ils affectoient de suivre les leçons, croyoient qu'il suffisoit de laisser tomber sa barbe jusqu'à la ceinture, & sa robe jusqu'aux talons, pour avoir droit au nom de philosophe. Détestables hypocrites, ils affectoient un extérieur négligé pour couvrir d'un voile les crimes les plus énormes; & tandis qu'ils parloient de vertu, de simplicité, de désintéressement, on les voyoit assiéger les tables des grands; & s'abandonner sans réserve à tous les excès de la débauche. Il n'est donc pas étonnant que la vue de leurs désordres ait excité l'indignation de Lucien, & qu'il ait employé contre eux les armes du ridicule.

S'il n'eût fait usage de son talent pour la satire, que contre les méchants & les fots, sa conduite eût été irréprochable, mais il ne fut pas se renfermer dans les bornes que la justice & la raison lui prescrivoient. Il a commis cette faute, lorsqu'en exposant à la risée publique les absurdités de l'idolâtrie, il n'a pas rougi d'attaquer la Providence; lorsque sous prétexte de combattre l'hypocrisie & les vices des prétendus philosophes de son siècle, il a tourné en ridicule les sages les plus respectables de l'antiquité, les Socrate, les Pythagore, les Zénon, les Chrysispe, & tant d'autres; lorsque de l'invraisemblance de quelques fables contées par Homere ou par Hésiode, il a saisi

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'occasion de se moquer de ces poètes , sans réfléchir que le mérite de leurs poèmes ne dépendoit pas de la vérité ou de la fausseté de ces fables. Il est vrai que les éloges qu'il donne dans plusieurs endroits de ses ouvrages aux anciens philosophes & aux poètes , ne nous permettent pas de croire qu'il ait réellement prétendu rabaisser leur gloire ; & n'étoit sa manière de penser épicurienne , nous ne pourrions supposer qu'un homme qui défendoit avec tant de zèle la cause de la vertu , eût voulu de bonne foi insulter à la Providence. Quoi qu'il en soit , Lucien étoit railleur de profession , & semblable à Voltaire , il ne pouvoit résister à la tentation de dire un bon mot , s'embarassant fort peu des conséquences. Cette conduite influe peu , il est vrai , sur l'esprit des personnes qui savent observer & juger par elles-mêmes ; mais aux yeux des ignorans ou des gens à préjugés , un bon mot est souvent une bonne raison ; ce qui montre combien le ridicule est une arme dangereuse , & peu faite pour être employée à défendre la vérité.

Nous sommes sur ce point d'une opinion bien différente de celle du lord Shaftesbury & de plusieurs autres philosophes dont le grand argument est que tout ce qui a un mérite intrinsèque résiste toujours au ridicule ; que la vérité en passant par cette épreuve n'en triomphe que plus facilement ; qu'il n'y a que le mensonge qui ne tienne pas devant lui , & que par conséquent , le ridicule est le critérium le plus sûr pour découvrir la vérité. On peut

répondre que tout cela seroit concluant, si toutes les questions n'étoient soumises qu'au jugement de personnes éclairées & capables de les bien examiner ; mais il faut considérer que beaucoup de gens qui n'ont ni le talent ni la volonté d'approfondir les matieres dont ils jugent, se laissent néanmoins souvent séduire par des faillies qu'ils supposent toujours justes , parce qu'ils ne peuvent en découvrir le foible. Un principe qui nous paroît incontestable, c'est que dans la recherche de la vérité, le ridicule est au moins inutile pour ceux qui sont en état de décider une question par des raisonnemens solides ; quant aux autres, en se laissant conduire par ce guide infidele, il est de toute nécessité qu'ils s'égarent. » Le ridicule , a dit le dernier évêque de Gloucester, (*) doit être subordonné à la raison, » dont il ne faut jamais permettre qu'il usurpe » le trône. «

Nous n'avons pu nous empêcher de faire ces réflexions sur Lucien & le caractère de ses écrits : revenons à son traducteur. Le dialogue suivant que nous avons promis de mettre sous les yeux de nos lecteurs, les mettra plus aisément en état de juger de son mérite, que tout ce que nous pourrions dire en sa faveur.

(*) Voyez la *Mission divine de Moïse* , ouvrage dans lequel Warburton a traité ce sujet de la maniere la plus satisfaisante.

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

LUCIEN ET LE LORD LYTTTELTON.

La scène est aux champs Elisées.

L U C I E N.

» A cette démarche lente , & cette taille
» gigantesque , je crois reconnoître mylord
» Lyttelton qui vient ici.

LE LORD LYTTTELTON.

» Et à ce regard malin , à ce sourire mo-
» queur , vous devez être mon bon ami Lu-
» cien , que je n'ai pas vu depuis long-tems. Fon-
» tenelle & moi , nous parlions tout-à-l'heure
» de vous , & des obligations que nous avons
» à notre vieux maître. Je puis vous affurer
» que de tous les écrivains de l'antiquité , vous
» êtes celui pour qui j'avois le plus d'estime
» lorsque j'étois sur la terre.

L U C I E N.

» Et il n'y a point d'auteur moderne que
» j'estime & que j'honore plus que l'aima-
» ble , l'élégant , l'honnête , le vertueux lord
» Lyttelton.

LE LORD LYTTTELTON.

» Quoique Lucien n'ait jamais été homme
» à faire des panégyriques , je veux bien
» croire votre éloge sincère ; que je le sois
» moi-même dans ce que j'ai dit de vous , je vous

» en ai donné , je crois , une preuve suffisante
» par mes *Dialogues des morts*. Ceux qui flat-
» tent les hommes peuvent les tromper , ceux
» qui les courtisent peuvent les trahir , mais
» on ne prend point la peine de les imiter
» sans avoir conçu de l'estime pour eux. Je
» me suis efforcé d'approcher de vous autant
» que je l'ai pu.

L U C I E N.

» Vous n'avez pas mal réussi en cela ; quoi-
» qu'à dire vrai , (& vous savez-bien qu'on ne
» ment jamais dans ce pays-ci) vous étiez
» trop grave pour être un bon imitateur de
» Lucien , trop poli pour être gai , & trop
» sage pour être extrêmement amusant. Je
» vous dis librement ma façon de penser sur
» ce chapitre , d'autant plus que vous ne de-
» vez pas uniquement à vos dialogues , la ré-
» putation dont vous jouissez dans le monde
» littéraire , au lieu que les miens font tout
» mon trésor ; ainsi il vous est plus aisé qu'à
» moi de souffrir quelque petite déduction.

L E L O R D L Y T T E L T O N.

» Oh , pour ce qui est de la plaisanterie &
» du ton ironique , j'avoue que je vous ai
» suivi *haud passibus æquis*. Il y a dans vos
» écrits une source intarissable de gaieté , &
» je ne crois pas qu'aucun auteur ancien ou
» moderne puisse entrer en rivalité avec vous
» sur ce point. Cependant on ne vous lit
» pas autant , au moins parmi nous , que

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» beaucoup d'écrivains qui vous sont très-infé-
» rieurs ; & je crains que dans tous les pays
» & dans tous les tems , Lucien ne soit ap-
» précié & admiré que par un petit nom-
» bre de lecteurs judicieux , qui , pleins
» de vénération pour l'antiquité , conservent
» encore le goût de ses fables poétiques.
» Ceux-là certainement trouveront toujours un
» plaisir inexprimable dans votre satire ingé-
» nieuse & vos fines plaisanteries.

L U C I E N.

» Mais je suppose , mon cher ami , que
» cette satire ingénieuse & ces fines plaisan-
» teries que vous avez la bonté de m'accor-
» der , donnent autant de droits à l'approba-
» tion publique que toute autre espece de talent
» qu'un auteur peut avoir ?

LE LORD LYTTELTON.

» Cela est vrai , & votre supposition pro-
» duiroit son effet , s'il étoit également vrai
» que tout le monde fût en état de sentir &
» de goûter une ironie aussi délicate que la
» vôtre. Mais comme l'a observé mon ami
» Tristram Shandy , *il n'est pas au pouvoir de*
» *tout homme de goûter la plaisanterie , quelque*
» *desir qu'il en ait ; c'est un don de Dieu.*

L U C I E N.

» La bonne plaisanterie , je l'avoue , est un
» don du ciel , ainsi que le goût qu'on peut
» avoir pour elle ; mais permettez-moi d'ob-

» ferver que la multitude recherche toujours
 » avidement ce que poffede un petit nombre.
 » Quoique fur mille hommes il n'y en ait
 » pas peut-être un feul qui fente ce que c'eft
 » que la bonne plaifanterie , chacun cependant
 » affecte d'en avoir une jufté idée ; ainfi il y
 » a fans doute peu de lettrés qui refufent ou-
 » vertement de faire connoiffance avec moi ;
 » fur-tout parmi vous autres Anglois , dont le
 » caractère principal , à ce qu'on dit , eft une
 » certaine tournure originale d'efprit qui le porte
 » à la plaifanterie.

LE LORD LYTTELTON.

» Cela peut être ; mais les lecteurs ordi-
 » naires ne vous ont pas encore vu fous un
 » beau coftume anglois , & nos lettrés font
 » trop fiers ou trop perefleux pour aimer à
 » vous voir fous votre coftume grec. D'ail-
 » leurs ils vous accusent de certains défauts ;
 » dont il me feroit mal féant de parler.

LUCIEN.

» Je vous en prie , Mylord , ne foyez point
 » fi fcrupuleux là-deffus. J'ai pris tout-à-l'heure
 » la liberté de cenfurer vos écrits , & vous
 » avez le droit de me rendre la pareille. Dites-
 » moi ce que vos Alexandres & vos Peregrins
 » ont à me reprocher.

LE LORD LYTTELTON.

» Pour ne vous rien déguifer , mon cher

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ami , ils objectent qu'il y a un peu d'obscurité dans vos ouvrages.

L U C I E N.

» Mylord , rien n'obscurcit tant un objet
» que de le regarder à travers un milieu qui
» le défigure & lui ôte sa véritable couleur.
» Rejetez donc la faute , je vous en prie , sur
» la sottise des copistes ignorans & sans goût
» qui ont souvent altéré par leur mauvais alliage la pureté de mon or , & qui se sont
» donné toutes les peines du monde pour me
» faire parler un langage barbare , & dire des
» folies bien moins agréables que les miennes
» propres. Cependant je crois qu'en dépit de
» leurs interpolations , on doit aisément conjecturer le véritable sens de mes phrases par
» l'esprit général de mes écrits.

» Mais ce n'est encore là que la plus légère
» des injures que j'ai reçues. Les traducteurs ,
» les critiques , les commentateurs se sont réunis pour me défigurer & me perdre de réputation. Il n'est pas nécessaire , mylord , de
» vous indiquer les platitudes qu'ils ont mises
» sur mon compte , & que je n'ai jamais écrites , quoiqu'on les trouve dans chaque édition de mes ouvrages.

LE LORD LYTTELTON.

» En cela je vous crois à plaindre ; mais
» un homme de génie doit toujours s'attendre à se voir accuser de plus de crimes
» littéraires qu'il n'en a commis. Quoi qu'il en

» soit, il vous reste une consolation ; c'est de
» réfléchir que les lecteurs éclairés, (& vous
» vous souciez fort peu, je crois, d'en avoir
» d'autres) savent aisément discerner à des
» signes sensibles, ce qui est vraiment sorti
» de votre plume, de ce qui vous a été fauf-
» sement attribué. Un homme raisonnable peut-
» il supposer que le judicieux auteur du *Ti-*
» *mon*, du *Toxaris* & de l'*Hermotime*, ait fait
» un assez mauvais usage de son tems & de son
» talent, pour composer des amplifications de
» college, telles que le *Tyrannicide*, l'*Harmonide*
» & le *Fils déshérité* ? ou que l'ennemi dé-
» claré de la superstition se soit contredit lui-
» même au point de défendre sérieusement l'as-
» trologie judiciaire ?

L U C I E N.

» Eh, vous ne dites rien de la dernière, quoi-
» que non la moindre de leurs impostures.
» Vous ne parlez point de l'*Ocypus* dont ces
» Messieurs ont eu la politesse de me faire le
» cadeau. Je crois vous avoir déjà dit, que
» c'étoit la production d'un benêt de sophiste
» qui, encouragé par le succès de la *Tragopo-*
» *dagra*, un de mes meilleurs ouvrages, s'a-
» visa de vouloir m'imiter dans cette copie
» informe. Mais ce n'est pas là tout ce donc
» j'ai à me plaindre ; ces personnes obligean-
» tes, qui m'ont attribué ce qui n'est pas de
» moi, ont aussi jugé à propos de me voler
» ce qui m'appartenoit, & par un motif, non
» d'amour mais de haine, elles ne se sont pas

90 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fait le moindre scrupule de m'enlever mon
» *Alcyon*, croyant peut-être que l'oiseau étoit
» trop grave pour moi. « *Il est impossible*, a dit
» un de mes ennemis, *que Lucien ait pu se*
» *former une idée si juste des Dieux, & en par-*
» *ler d'une manière aussi noble.*

LE LORD LYTTELTON.

» En effet, mon cher ami, c'est vous traiter
» un peu durement ; mais, comme dit le pro-
» verbe anglois : *Dis du mal de ton chien &*
» *pends-le*. Il faut avouer aussi que vous aviez
» parlé fort librement des divinités du paga-
» nisme ; & j'ai toujours été surpris de ce que
» vous ne vous étiez attiré aucune affaire
» en tournant ouvertement en ridicule la re-
» ligion de votre pays.

LUCIEN.

» Je vous en dirai la raison, mylord. Dans
» le tems où j'écrivois, les trois quarts de
» ceux avec qui je pouvois m'entretenir, étoient
» de mon opinion ; non-seulement j'avois les
» rieurs de mon côté, mais encore la plus
» grande partie du peuple. Ajoutez à cela,
» mylord, que si par rapport à la religion,
» les anciens n'avoient pas autant de zèle que
» vos philosophes des derniers tems, ils avoient
» certainement plus d'humanité ; quelque divi-
» sés de sentimens qu'ils fussent sur les dogmes
» religieux, ils ne se coupoient pas la gorge
» pour cela, comme vous autres chrétiens.

LE LORD LYTTTELTON.

» Bien observé, mon ami, & avec votre
» âpreté ordinaire. Mais je vais vous renvoyer
» le compliment en vous accusant devant le tri-
» bunal de la critique, de répétitions trop fré-
» quentes. Quelques-uns de nos docteurs di-
» sent que vous êtes sujet à une pléthore d'es-
» prit, à une surabondance de fiel satyrique
» qui altere quelquefois votre teint. Dès que
» vous avez fait partir le gibier, vous le pour-
» suivez jusqu'à ce que vous soyez hors d'ha-
» leine; & à dire vrai, vous êtes comme un ar-
» bre qui pousse une infinité de branches qu'il
» est nécessaire d'élaguer.

L U C I E N.

» Mes fautes, je le crains, sont en trop
» grand nombre, ainsi que les comparaisons
» que vous employez pour les mieux faire pa-
» roître. Cependant tout cela revient à dire
» que je deviens quelquefois trop amusant, &
» qu'une fois dans le chemin de la bonne hu-
» meur, je ne fais guère où m'arrêter. Cette
» pléthore d'esprit & cette surabondance d'hu-
» meur satyrique sont des maladies auxquelles
» vos modernes sont rarement exposés; mais
» vous devez au moins prendre pitié de ceux
» qui y sont sujets.

LE LORD LYTTTELTON.

» Il peut y avoir de l'esprit dans ce que
» vous dites, mais ce ne sont pas-là des rai-

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fons. Maintenant, mon cher Lucien, par-
» lons sérieusement. Il y a contre vous d'au-
» tres griefs beaucoup plus considérables, &
» je crois que vous ne vous justifierez pas
» aisément. On vous accuse d'avoir souvent
» enfreint les loix de la modestie, &, comme
» mon ami Pope l'a très-bien observé, *man-*
» *quer de décence, c'est manquer de raison.* Entre
» nous, vous avez pris certaines libertés qu'a-
» vec tout l'esprit du monde, ou ce qui re-
» vient au même, avec tout l'esprit de Lu-
» cien, il est impossible d'excuser ou de pal-
» lier. Je pourrois vous rappeler certains en-
» droits fort immodestes de vos ouvrages; mais
» à présent.....

L U C I E N.

» S'il y en a de tels, & cela peut être, je
» souhaiterois, Mylord, ne les avoir jamais
» écrits. Je devine, en effet, où vous en vou-
» lez venir, & j'avoue franchement que le
» poivre assaisonne mon âne (*) un peu trop
» fort; mais, pour me servir des expressions de
» l'ami que vous venez de citer, *lorsque nous*
» *sommes entichés de notre folie, (& vous sa-*
» *vez si j'étois fou de mon âne) nous ne pré-*
» *voyons guere jusqu'où elle peut nous entraîner.*

(*) Allusion à un conte fort libre, écrit originaire-
ment par Lucien, & refait après lui par Apulée sous le
titre de *l'Ane d'or*.

LE LORD LYTTELTON.

» Oui, mais ce n'est pas-là le seul écart que
» vous avez fait. Que pensez-vous du livre
» des *Amours*, dont vous ne pouvez nier que
» vous soyez l'auteur ?

L U C I E N.

» Oh, maintenant je m'avoue atteint & con-
» vaincu ; cependant les mœurs dissolues du sie-
» cle où je vivois pourroient diminuer mon
» crime. Le fonds de ce livre étoit le sujet
» ordinaire des conversations, & on le regar-
» doit comme tout aussi innocent qu'il le paroît-
» troit peut-être aujourd'hui dans l'Italie. Vous
» direz, Mylord, que j'allegue de biens foi-
» bles excuses en ma faveur.

LE LORD LYTTELTON.

» Pas trop bonnes en effet. Les grossières ob-
» scénités qu'on rencontre non-seulement dans
» vos écrits, mais encore dans plusieurs au-
» teurs de l'antiquité, me semblent d'autant
» plus extraordinaires, que quand vous voulez
» jeter un voile sur des idées lascives, vous
» le faites d'une manière beaucoup plus adroite
» que les écrivains modernes les plus chastes,
» témoin plusieurs passages de l'écrit dont
» je viens de parler. Comment cela s'est-il
» fait, je n'en fais rien. Mais certainement nous
» sommes beaucoup plus délicats sur ce point
» que vous n'aviez coutume de l'être.

L U C I E N.

» Ce qui, par parenthese, ne prouve nulle-
 » ment que vous soyez plus vertueux que nous,
 » car, comme l'a judicieusement remarqué no-
 » tre ami Voltaire : *La pudeur s'est ensuie du cœur ;*
 » & *s'est réfugiée sur les levres*. Il ajoute aussi en
 » termes expressifs, & qui ne sont pas à votre
 » avantage : *Plus les mœurs sont dépravées, plus les*
 » *expressions deviennent mesurées ; on croit regagner*
 » *en langage ce qu'on a perdu en vertu.*

LE LORD LYTTELTON.

» Vous savez assez bien vous tirer d'affaire ;
 » mais tandis que nous en sommes sur ce cha-
 » pitre, dites moi, est-ce bien vous qui êtes
 » l'auteur de ces *Dialogues de courtisannes*, que
 » vos ennemis vous ont attribués ? Pour moi,
 » je pense qu'ils sont la production d'une au-
 » tre plume que la vôtre.

L U C I E N.

» Par Hercule ! je n'en ai pas composé un
 » seul. Je puis vous assurer qu'ils furent écrits
 » par un des prétendus sages sur qui j'exer-
 » çois si sévèrement ma satyre, & qui vou-
 » loit sans doute rabaisser mon esprit au niveau
 » du sien.

LE LORD LYTTELTON.

» Je l'ai toujours pensé ainsi, car ils sont
 » aussi fades qu'obscènes, aussi dépourvus d'es-
 » prit que de décence, & tout aussi intéré-

» sans que pourroit l'être une conversation
» tenue dans un mauvais lieu par des libe-
» rins de cour.

L U C I E N.

» Cela est vrai, mylord, & je me croi-
» rois maudit par Apollon si j'avois souillé
» mon papier de pareilles impertinences. Néan-
» moins, avec toute mon immodestie & tout
» mon dérèglement, si vous voulez juger de
» moi, par ce que j'ai fait, je n'ai pas été
» aussi méchant que bien des gens se l'ima-
» ginent, & laissant de côté mes ouvrages, je
» puis en appeler à ma vie, l'indice le moins
» trompeur de mon véritable caractère.

L E L O R D L Y T T E L T O N.

» On ne nous a jamais donné sur votre
» vie ni sur vos ouvrages, que des détails
» vagues & contradictoires, & je n'ai jamais pu
» me résoudre à lire le biographe Hollandois qui
» a écrit votre histoire en fort mauvais latin.
» Je vous ferois donc infiniment obligé, si
» tandis que nous traverserons cette belle prai-
» rie, vous vouliez me raconter vous-même
» vos aventures.

L U C I E N.

» Je le ferai volontiers.

L E L O R D L Y T T E L T O N.

» Soyez court, mon ami, car je suis pressé.

L U C I E N.

» Vous saurez, Mylord, que ma famille ;
 » qui, je l'avoue, n'étoit pas des plus nobles ,
 » étoit originaire de la Grece ; qu'elle vint de
 » Parra dans l'Achaïe, d'où, pour certains mo-
 » tifs de prudence, qu'il feroit superflu de dire ;
 » elle se retira à Samosate, ville de la Com-
 » magene en Syrie, sur les bords de l'Euphra-
 » te, & qui eut l'honneur, car je fais que
 » vous vous servez de ce terme, de donner
 » la naissance à votre ami Lucien.

L E L O R D L Y T T E L T O N.

» Certainement ce fut un honneur pour cette
 » ville ; car sans cette heureuse circonstance,
 » qui eût jamais entendu parler de Samosate ?
 » Je ne me souviens pas d'avoir jamais lu
 » qu'elle ait produit aucun homme de génie,
 » excepté vous, & j'ai souvent eu lieu d'être
 » surpris en lisant vos ouvrages de ce que vous
 » parliez si souvent du lieu de votre naissan-
 » ce, comme si vous en eussiez été fier.

L U C I E N.

» Je vous en vais dire la raison, Mylord.
 » J'avois prévu que mes ennemis qui étoient
 » en très-grand nombre, feroient certainement
 » cette remarque, si je ne la faisois pas moi-
 » même d'avance. Ils auroient continuellement
 » parlé de Syrie, & m'auroient reproché de
 » n'être pas Grec mais Barbare ; je résolus
 » donc de les prévenir & de leur faire con-
 » noître

» noître qu'un homme né à Samosate pouvoit
» écrire aussi-bien qu'eux ; mais reprenons mon
» histoire. Comme mon pere, qui étoit un pau-
» vre artisan, n'avoit pas une obole à épar-
» gner, vous devez supposer que mon éduca-
» tion fut très-négligée, & que malgré mon
» goût prématuré pour l'étude des belles-lettres,
» je trouvois rarement l'occasion de le satisfaire ;
» aussi restai-je long-tems dans la plus pro-
» fonde ignorance.

LE LORD LYTTELTON.

» Il est bien étonnant que malgré votre si-
» tuation désagréable, vous ayez pu acquérir
» un style si pur, si élégant & si correct ; &
» ce qui est encore plus extraordinaire, dans un
» âge corrompu & dégénéré, lorsque le goût
» & le génie étoient presque entièrement
» éteints, & qu'il ne restoit plus dans le mon-
» de savant aucune trace de cette perfection
» où la Grece étoit parvenue dans les siècles
» antérieurs. Ce dut être un singulier phénome-
» ne que de vous voir percer les ténèbres dont
» le jargon scholastique avoit tout couvert,
» & briller de la lumière la plus pure.

LUCIEN.

» Si comme auteur j'ai quelque mérite, je
» ne puis l'attribuer qu'à l'habitude contractée
» dès mon enfance, d'avoir continuellement
» sous les yeux les livres des meilleurs auteurs,
» tels qu'Homere, Platon, Xénophon, & deux
» ou trois autres. Il m'arrivoit souvent, lors-

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» que mon pere m'envoyoit faire une com-
 » mission , de les emprunter , ou de les voler
 » aux gens du voisinage ; je les dévorais avec
 » la plus grande avidité ; & j'avoue franche-
 » ment que je leur suis redevable de toute la
 » réputation que je m'acquis dans la fuite.

» Il n'est pas nécessaire de vous rappeler
 » ici le malheur qui m'arriva dès mon pre-
 » mier voyage , ni la querelle que j'eus avec
 » mon oncle ; *Le Songe* que vous avez lu sans
 » doute plus d'une fois , vous a mis au fait de
 » ces aventures. Je me bornerai donc à vous
 » dire qu'après cet événement mémorable , ne
 » trouvant rien à la maison paternelle , que
 » de mauvais propos , & de mauvais repas ,
 » je saisis la première occasion de décamper.
 » Elle vint , je fis un paquet de tout ce que
 » je possédois , (le ciel fait que ce n'étoit pas
 » grand-chose) & je pris gaiement le chemin
 » d'Antioche. Là , par les soins de mon illustre
 » protectrice , ayant acquis assez de connois-
 » sances , ou plutôt d'effronterie , pour ouvrir
 » une école , je me mis à enseigner la rhéto-
 » rique , art dont l'étude étoit alors fort à la
 » mode , & dont les professeurs étoient géné-
 » ralement recherchés & admirés , sur l'opinion
 » commune qu'il n'étoit pas plus difficile d'ap-
 » prendre l'éloquence qu'à danser , ou à jouer
 » de la flûte.

LE LORD LYTTELTON.

» Cette opinion , toute absurde qu'elle est ,
 » n'a pas seulement prévalu à Antioche dans

» votre siècle ; elle s'est propagée jusqu'à nos
» tems. Mylord Chesterfield , cet homme si
» rempli d'esprit & de goût , étoit infatué de
» cette idée , & il a gravement assuré que tout
» homme peut devenir orateur s'il le veut ,
» pourvu qu'il se donne la peine de se rendre
» tel. L'exemple de son fils lui a prouvé le
» contraire ; mais continuez , je vous prie.

L U C I E N.

» Je ne tardai guere à me faire une répu-
» tation , & la peine que je me donnai pour
» faire entrer l'éloquence dans la tête de la
» jeune noblesse , me valut un assez bon nom-
» bre de sesterces. Par ce moyen , & en com-
» posant des déclamations , denrée qui étoit
» alors très-en vogue , je me fis une assez
» belle fortune ; il en existe peut être encore
» quelques-unes dans le recueil de mes ouvrages.

L E L O R D L Y T T E L T O N.

» Je croyois que vous aviez encore fait
» un autre métier à Antioche , ou en Macé-
» doine , je ne fais trop en quel endroit , &
» que vous aviez embrassé la profession de
» légiste.

L U C I E N.

» J'ai honte de l'avouer , mais je fis comme
» vous le dites. Les harangues scholastiques ,
» pour lesquelles une longue habitude m'avoit
» donné de la facilité , & l'usage de défendre
» le pour & le contre d'une question , me ren-

» dirent, sans m'en appercevoir, propre pour
 » le bareau. Engagé dans ce dédale tortueux,
 » hérissé de ronces & d'épines, j'y errai long-
 » tems, & ne réussis pas mal dans l'art de
 » dire des injures, de mentir, & de chicaner.
 » A la fin cependant, un sentiment intérieur du
 » juste & de l'injuste, quelques remords de
 » conscience, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir
 » d'étouffer, me firent abandonner une car-
 » rière qui pouvoit m'être extrêmement lu-
 » crative.

LE LORD LYTTELTON.

» Nous n'en sommes pas, mon cher ami ;
 » à apprendre vos sentimens sur le métier
 » d'avocat ; vous nous les avez exposés assez
 » clairement dans plusieurs endroits de vos
 » écrits. Dites-moi, je vous prie, ce que vous
 » devîntes après votre départ d'Antioche ; car
 » je me trompe bien fort, ou vous avez été
 » un grand coureur pendant votre jeunesse.

LUCIEN.

» Vous ne vous trompez pas, Mylord. Le
 » succès dont j'avois joui comme rhéteur &
 » comme avocat, me fournit en peu d'années,
 » le moyen de satisfaire ma passion pour les
 » voyages. Aussi pendant le regne des deux An-
 » tonins, je parcourus l'Ionie & toute la Grece,
 » & ensuite la Gaule & l'Italie, d'où je revins par
 » la Macédoine dans mon pays natal. Ce voyage
 » assez agréable, me fut, comme vous pou-
 » vez bien le supposer, d'un extrême avantage ;

» j'acquis alors plusieurs connoissances utiles,
» j'étudiai les hommes , & jettai par-là les
» fondemens de ma gloire. A la fin , las de tant
» errer , je résolu de fixer ma demeure dans
» la capitale de l'Empire ; je me retirai dans
» les bosquets d'Académus , & me voyant sur
» le déclin de ma vie , je n'eus d'autre
» soin que de chercher la paix & la tran-
» quillité au sein de la philosophie.

LE LORD LYTTELTON.

» Qui , si nous vous en croyons ; ne se
» trouvoit pas elle-même dans une situation
» agréable ; comme vous , elle étoit alors sur
» son déclin.

L U C I E N.

» Je fis néanmoins tous mes efforts pour lui
» rendre son rang & sa dignité , & je crois
» que je ne lui fus pas tout-à-fait inutile. Il
» est vrai que mon rang & ma fortune ne
» suffisoient pas pour la défendre & la soute-
» nir ; j'avois perdu l'esprit de mes deux pro-
» fessions , & je voyois l'indigence & la vieillesse
» s'avancer rapidement vers moi ; mais heu-
» reusement la providence , qui veilloit sur moi ,
» inspira l'idée de me faire du bien à un hon-
» nête empereur. Le bon Marc-Aurele , me
» reçut dans son palais , me mit au rang de
» ses amis & de ses compagnons , & me donna
» la surintendance de l'Egypte , emploi aussi
» lucratif qu'honorable.

LE LORD LYTTELTON.

» Je suppose que semblable aux grands of-
 » ficiers de notre tems, vous vous reposâtes
 » sur d'autres du soin de remplir les devoirs de
 » la charge, & que vous en usâtes comme
 » d'un bénéfice simple.

LUCIEN.

» Justement, & je coulai le reste de mes
 » jours de la maniere la plus gaie.

LE LORD LYTTELTON.

» Votre carriere a été longue, à ce qu'il
 » paroît. Dites-moi comment vous l'avez ter-
 » minée : car les auteurs qui ont parlé de vo-
 » tre mort s'accordent si peu entre-eux, qu'on
 » ne fait lequel croire.

LUCIEN.

» Je le fais. Suidas m'a fait déchirer par
 » des chiens ; un autre m'a charitablement en-
 » voyé aux enfers, (cependant , comme vous
 » le voyez , j'ai eu le bonheur d'y échapper)
 » & cela à cause d'un petit traité intitulé :
 » *Philopatris* , auquel je n'eus jamais aucune
 » part. Mais , par Hercule ! la véritable cause de
 » ma mort fut cette maudite maladie qui
 » avoit tué tant d'honnêtes gens avant moi ;
 » & qui fera toujours l'opprobre de la méde-
 » cine , la goutte , en un mot ; j'en avois senti
 » depuis long-tems quelques attaques , lors-
 » quelle m'enleva au printems de ma vie , &

» me fit passer, la quatre-vingtième année de
 » mon âge, d'un monde corrompu, dans ces
 » demeures fortunées, où j'ai maintenant la
 » satisfaction de converser avec vous.

LE LORD LYTTETON.

» J'ai toujours pensé, en lisant votre *Tra-*
 » *gopodagra* que vous parliez en homme
 » qui avoit éprouvé tous les maux dont vous
 » avez fait une peinture si pathétique & si
 » originale. En considérant néanmoins la lon-
 » gueur de votre trame, vous n'avez nulle rai-
 » son de vous plaindre qu'Atropos vous l'ait
 » coupée trop tôt, quoique de la part d'une da-
 » me, élevée par vous au rang de déesse, ce
 » fût un trait d'ingratitude bien noir que de
 » tuer un homme qui l'avoit tant exaltée.

LUCIEN.

» Je ne m'attendois pas en effet à ce retour ;
 » & si j'avois pu prévoir sa conduite, je suis
 » assez porté à penser que je n'en eusse jamais
 » fait une déesse.

LE LORD LYTTETON.

» Je n'ai pas de peine à le croire. Au reste ;
 » mon cher ami, je vous remercie de votre
 » petite historiette. Je souhaiterois de tout mon
 » cœur pouvoir en instruire un de mes amis
 » de l'autre monde, qui, dans la conjoncture où
 » il se trouve, en auroit grand besoin. Je parle
 » d'un homme qui a entrepris hardiment de
 » donner une nouvelle traduction complète

104 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de vos ouvrages. Le projet est noble, mais
» l'exécution est difficile, & j'avoue que je
» tremble pour lui.

LUCIEN.

» J'en ai entendu dernièrement parler à Gold-
» smith qui l'a connu. Je pense qu'il lui sera
» plus aisé de réussir qu'à pas un de ses com-
» patriotes, qui jusqu'ici m'ont fort mal ajusté.
» Pour mon habit françois, il ne me va pas
» mieux, quoi qu'on m'ait admiré sous ce
» costume. D'Ablandcourt m'a fait dire une in-
» finité de choses, tant bonnes que mauvaises,
» auxquelles je n'ai jamais songé, & au sur-
» plus son ouvrage est plutôt une paraphrase
» qu'une traduction.

LE LORD LYTTELTON.

» Tous les efforts qu'on a faits pour vous
» traduire, au moins en notre langue, n'ont
» rien produit que de médiocre, & cela par
» la raison que peu soigneux de se rapprocher
» de l'original, les traducteurs ont toujours sub-
» titué leur propre manière à votre manière, leur
» style à votre style, leurs expressions à vos
» expressions, & leur esprit à votre esprit.
» Rien n'est plus grave que l'écrivain qui pos-
» sède le don de la bonne plaisanterie, com-
» me l'a observé un de nos meilleurs criti-
» ques ; on en voit la preuve à chaque ligne
» de Lucien. Il ne rit jamais même lorsqu'il fait
» éclater de rire ceux qui l'entendent, chose
» à laquelle vos traducteurs n'ont jamais songé.

» Au-lieu de vous conserver cet air composé,
 » cet aspect sérieux que vous avez même lorf-
 » que vous êtes le plus amusant, ils vous re-
 » présentent toujours comme faisant des gri-
 » maces; & s'il arrive qu'un air de gaieté se
 » répande sur votre visage, ils vous font rire
 » aux éclats. En général ce sont de si mauvais
 » peintres qu'il est impossible qu'on vous re-
 » connoisse dans leur barbouillage, s'ils n'ont pas
 » mis au bas du tableau, *c'est Lucien*. Je sou-
 » haite que le docteur soit plus heureux.

L U C I E N.

» Il y a des motifs de l'espérer; je fais
 » qu'il a pris beaucoup de peine pour étudier
 » mes traits, avant de jeter ses couleurs sur
 » la toile, & s'il fait un portrait ressemblant,
 » j'excuserai le défaut de coloris. Je puis vous
 » assurer que j'augure bien de ses soins, d'au-
 » tant plus que mon ami Sophocle, dont il a
 » fait le portrait, m'a dit que sans être un
 » Praxitele, il exprimoit assez bien la ressem-
 » blance. Mais il faut que je vous quitte : je
 » vois venir Swift & Rabelais, avec qui je dois
 » faire ce matin une petite partie; ainsi My-
 » lord, adieu.

L E L O R D L Y T T E L T O N.

» Et moi, il faut que j'aille trouver ma chere
 » Lucy dans le bosquet de myrthes; ainsi,
 » honnête Lucien, je vous souhaite le bon
 » jour. »

106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Non-seulement nous nous accorderons à dire avec Lucien , que le docteur a bien étudié son original , & qu'il a fait un portrait ressemblant , nous ajouterons encore que sa touche est extrêmement délicate , & son coloris admirable.

Après le jugement porté sur Lucien par M. Francklin , on doit bien sentir qu'il ne l'a pas traduit tout entier. Quelques-uns de ses écrits sont capables d'allarmer la pudeur , & nul écrivain , pour peu qu'il ait d'honnêteté , ne consentira jamais à se rendre complice du mal qu'ils peuvent faire en les tirant de l'obscurité , où l'on doit les laisser. M. Francklin a non-seulement supprimé dans sa version , le livre des *Amours* & les *Dialogues de courtisannes* ; mais encore les endroits obscènes des dialogues qui sont entrés dans son choix.

Comme il a omis certains dialogues par des motifs de modestie , il a aussi donné l'exclusion à quelques autres , parce qu'ils sont entièrement inintelligibles pour ceux qui n'entendent pas la langue grecque. Tels sont *Le Jugement des Voyelles* , (*) *Le Lexiphane* & *Le Pseudosophiste*. *L'Ocypus* a été aussi supprimé , parce que c'est un mauvais ouvrage , & que Lucien n'en est point l'auteur. Si M. Francklin avoit encore supprimé *L'Harmonide* , *Le Zeuxis* , *Le Tyranni-*

(*) Il s'agit dans cet ouvrage très-médiocre , d'un procès entre la consonne *Sigma* & la consonne *Tau* , dont la première se plaint devant les voyelles de l'alphabet grec , de ce que sa partie adverse a usurpé sa place dans certains mots grecs.

cide, *Le Fils Déshérité*, *Le Philopatris*, &c. où le style ne vaut guere mieux que le sujet, il n'auroit pas laissé grand-chose à regretter à ses lecteurs.

(*Monthly Review ; Critical Review.*)

COSMOGRAPHIE élémentaire, divisée en parties astronomique & géographique ; ouvrage dans lequel on a tâché de mettre les vérités les plus importantes de la physique céleste à la portée de ceux mêmes qui n'ont aucune notion des mathématiques, avec des planches & des cartes ; dédiée à Mgr. le duc d'Angoulême par M. MENTELLE, historiographe de Mgr. le comte d'Artois, de l'académie des sciences & belles-lettres de Rouen, &c. &c. In-8vo. de 430 pag. A Paris, chez l'auteur, hôtel de Mayence, rue de Seine, fauxbourg St. Germain. 1781.

L'ESPRIT humain ne se montre nulle part avec autant d'éclat & de grandeur que dans les sublimes découvertes qu'il a faites sur le système de l'univers. Si quelque habitant d'une autre planete, & d'une nature supérieure, daignoit visiter notre globe, il s'étonneroit sans doute qu'un être aussi foible que l'homme, aussi borné dans ses sens & dans sa durée, eût pu, franchissant l'immensité de l'espace,

108 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

connoître les loix qu'observent dans leurs mouvemens des mondes placés à des millions de lieues du monde qu'il habite , & dont il occupe à peine un point ; il ne pourroit se refuser à un juste sentiment d'admiration pour l'intelligence humaine , qui a su mesurer les distances de ces grands corps lancés dans la vaste étendue , soumettre leurs mouvemens à des calculs précis , déterminer le jour , l'heure , la minute où , après une disparition de plusieurs siècles , des globes qui ne paroissent avoir pour guide que le caprice ou le hasard , reviennent visibles à ses yeux. Il admireroit sans doute cette étonnante sagacité qui a su déterminer la grandeur & la forme , apprécier la solidité , la pesanteur relative des mondes qui nous environnent , & découvrir le principe qui entretient l'harmonie de l'univers. Les premiers habitans de la terre , aux yeux de cet étranger , ne seroient pas sans doute ces héros du vulgaire , ces conquérans , meurtriers célèbres , qui ont teint du sang de leurs semblables quelque portion imperceptible du globe sur lequel ils ont apparu un instant ; c'est dans les Képler , les Newton , les Galilée , &c. , qu'il verroit l'honneur & la gloire de notre espece.

On peut dire qu'il n'est point de science qui , par la grandeur & l'importance de son objet , ou par le nombre & l'enchaînement des vérités , soit plus propre à élever l'ame , à la détacher des petites passions terrestres , & à satisfaire sa noble ambition de connoître , que

la science & l'étude de l'astronomie; mais il n'est donné qu'au petit nombre des savans de pénétrer jusques dans le temple : la multitude ne parviendra jamais au-delà du vestibule. Il est cependant possible de mettre à la portée du grand nombre ces vérités importantes & sublimes qui trop long-tems n'ont été connues que des astronomes & des géometres, en présentant les résultats des meilleurs ouvrages astronomiques, débarrassés des calculs & de tout l'appareil de l'analyse : c'est ce que vient d'exécuter l'auteur de cette *Cosmographie*. M. Mentelle a donc bien mérité du public, en l'initiant dans les plus belles découvertes de l'esprit humain, en lui faisant connoître (si nous osons nous exprimer ainsi) les titres de noblesse de la race humaine.

Ce traité nous a paru propre à remplir le but qu'il se propose. Il a su y répandre des détails qui, en écartant la sécheresse, ne nuisent pas à la précision. La méthode qu'il a suivie est simple ; il nous a paru clair, précis, exact, & son style ne manque pas d'élégance.

Cet ouvrage est divisé en 2 parties. La première a pour objet le système du monde. La seconde est destinée à la géographie. En tête du premier chapitre est une introduction où l'auteur expose différentes notions d'arithmétique & de géométrie. Ceux qui ne sont pas initiés dans ces deux sciences, trouveront cet article un peu trop court. Beaucoup de personnes desireroient peut-être aussi qu'il eût donné quelques notions de la sphere armillaire ; ce

110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui épargneroit le soin de les chercher ailleurs.

M. Mentelle expose dans le premier chapitre le système du monde, tel qu'il est en lui-même ; il présente avec beaucoup de précision & de clarté ce que les observations ont appris de plus remarquable sur le soleil, les planetes & leurs satellites, les cometes & les étoiles.

On est parvenu à s'assurer par l'observation des taches du soleil découvertes depuis plus d'un siècle sur sa surface, que cet astre a un mouvement de rotation sur lui-même en 25 jours & 12 heures à-peu-près.

Il est probable qu'il est emporté dans l'espace par un mouvement commun à tout notre système. Son diamètre, évalué à 319 mille 397 lieues, est 111 & $\frac{1}{8}$ plus grand que celui de la terre ; d'où il suit qu'il est un million 400 mille fois plus gros qu'elle.

La lumière du soleil ne nous parvient pas dans un instant ; elle emploie 8 minutes environ à faire ce trajet ; ainsi, dans cet intervalle elle parcourt 34 millions 761 mille 680 lieues.

Les planetes dans l'ordre de leur proximité au soleil sont :

lieues.

Mercure, dont le diamètre est de	1166
Vénus.	2748
La terre.	2865
Mars.	1899
Jupiter.	32264
Saturne.	28600

Le tems qu'une planete partie d'un point de

son orbite emploie à revenir à ce même point; est ce que l'on nomme la révolution.

La distance moyenne des planetes au soleil est :

lieues.

Pour Mercure, de	13456204
Pour Vénus, de	25144250
Pour la Terre, de	34761680
Pour Mars, de	52966122
Pour Jupiter, de	180794791
Pour Saturne, de	331604504

Les rapports de ces nombres sont à-peu-près les mêmes que ceux des nombres 4, 7, 10, 15, 52, 95.

De la différente distance des planetes au soleil, il résulte nécessairement aussi une différence dans le tems qu'elles emploient à faire leurs révolutions. La planete la plus proche est celle qui emploie le moins de tems; & celle qui est la plus éloignée, en emploie le plus, ainsi que l'on va voir.

jours, heures.

Mercure fait sa révolution en	87	23
Vénus, en	224	18
La Terre, en	365	6 9' 10"
Mars, en	1 an & 321	22
Jupiter, en	11 ans & 33	
Saturne, en	29 ans & 155	

Les tems des révolutions des planetes sont plus considérables lorsqu'elles sont plus éloignées du soleil, non-seulement parce qu'elles décrivent des orbites plus grandes, mais encore parce que leur vitesse est moindre. Saturne,

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

par exemple, décrit une orbite presque dix fois plus grande que celle de la terre, & cependant il emploie 30 fois plus de tems à la décrire ; sa vitesse n'est donc à-peu-près que le tiers de celle de la terre.

Toutes ces planetes se meuvent d'occident en orient ; l'identité de cette direction de mouvement est une des choses les plus singulieres du système du monde.

On avoit cru pendant long-tems que la terre étoit parfaitement ronde. Newton & Huyghens se sont apperçus les premiers qu'elle devoit être un peu applatie vers les pôles. Huyghens se fondeoit sur ce qu'en vertu du mouvement de rotation de la terre, les parties voisines de l'équateur, décrivant de plus grands cercles, rendent avec plus de force à s'éloigner de la terre, à-peu-près comme nous voyons des corps lancés par une fronde s'éloigner avec d'autant plus de vitesse que le mouvement de la fronde est plus rapide.

L'applâtissement de la terre vers ses pôles a été constaté par la mesure faite à Tornéo en Laponie, & à Quito dans le Pérou, de deux degrés du méridien.

Le satellite qui accompagne la terre dans son cours, se nomme *lune* : c'est un corps, à peu de chose près, sphérique, opaque, & qui ne nous envoie que la lumiere qu'il reçoit du soleil.

La lune décrit autour de la terre une orbite presque circulaire : la moyenne distance de cette planete est de 86 mille 324 lieues.

Son diamètre est de 782 lieues, & sa masse n'est qu'un quatre-vingtième environ de celle de la terre.

Les comètes ne diffèrent des planètes qu'en ce que leurs orbites, au lieu d'être circulaires, sont des ellipses extrêmement allongées. D'ailleurs, elles sont assujetties dans leurs mouvemens aux belles loix découvertes par Képler.

Le soleil occupe le foyer commun des ellipses, & elles ne sont visibles que dans la partie de leur orbite voisine de cet astre.

Les comètes ne se meuvent pas toutes d'occident en orient, comme les planètes : les unes vont d'orient en occident, & d'autres d'occident en orient. Il paroît que la cause qui les a mises en mouvement dans l'espace, n'est pas la même que celle qui a lancé les planètes, ou du moins que son action sur elles a été très-différente. Les comètes, si l'on peut s'exprimer ainsi, semblent avoir été jettées au hasard, tandis que les planètes & leurs satellites se mouvant dans le même sens, presque sur le même plan, dans des orbites presque circulaires, indiquent une cause de mouvement qui leur est commune.

Des comètes M. Mentelle passe aux étoiles fixes, qui sont autant de soleils répandus dans une vaste étendue des cieux. On s'est assuré que les plus brillantes, & que, par cette raison, l'on soupçonne être les plus voisines de nous, sont au moins 20 mille fois plus éloignées que le soleil. L'analogie nous porte à croire

114 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'il y a autour d'elles, comme autour de notre soleil, des planetes qui font leurs révolutions.

Au mois de novembre 1572, il parut presque tout-à-coup une étoile dans la constellation de Cassiopée : dès le 7 du même mois, elle étoit plus brillante qu'aucune des étoiles de la première grandeur, & presque égale en clarté à Vénus dans son plus grand éclat ; elle resta ainsi stationnaire pendant plusieurs semaines ; ensuite elle diminua insensiblement, & finit par disparaître au mois de mars de l'année 1574.

En 1604, Képler observa une étoile à-peu près semblable dans la constellation du serpentaire : la durée de son apparition fut d'environ 15 mois ; on cessa de la voir au commencement de 1606.

On ignore la cause de ces phénomènes.

L'auteur finit le premier chapitre de la partie astronomique par quelques réflexions sur la question intéressante : si les planetes sont habitées comme la terre. » Imaginons-nous, » dit-il, un observateur placé au loin dans » l'espace, & considérant tout le système planétaire : il verra tourner les planetes autour » du soleil dans cet ordre de distance : Mercure, Vénus, la terre, Mars, Jupiter & » Saturne ; il les verra tourner sur elles-mêmes ; la terre lui paroîtra des plus petites » & bien inférieure à Jupiter ; & si le nombre des satellites & la succession rapide des » jours & des nuits est favorable à la végétation & à l'existence des êtres organisés, Ju-

» piter lui paroîtra , sous ce rapport , avoir
» un grand avantage sur la terre. On demande
» présentement sur laquelle de toutes ces pla-
» netes l'observateur imaginera de préférence
» des êtres animés, & si la terre ne fera pas
» une des dernières auxquelles il accordera cet
» avantage « ?

Dans le second chapitre, l'auteur traite de la cause générale des phénomènes célestes. Il parle d'abord de la pesanteur en général, & de ses principaux effets. Après avoir donné des notions très-justes de la pesanteur à la surface de la terre, il prouve que c'est elle qui retient la lune dans son orbite, & qu'elle diminue en raison du carré de la distance au centre de la terre. Il fait voir que c'est en vertu de leur pesanteur vers le soleil que les planètes & les comètes se meuvent dans des ellipses, conformément aux lois de Kepler; & il en conclut que la pesanteur a lieu généralement entre les plus petites parties de la matière, en sorte qu'à la surface du globe le plus petit qu'on puisse imaginer, il existe comme à la surface de la terre, une sorte de pesanteur proportionnelle à sa masse, & qui diminue en raison du carré des distances à son centre. De cette loi générale de la nature, il déduit les rapports des masses du soleil, de la terre, de Jupiter, de Saturne, & les principaux phénomènes de la pesanteur à leur surface. Il considère ensuite les perturbations que les planètes, leurs satellites & les comètes éprouvent en vertu de leur action mutuelle; & à cette occasion, il

116 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

parle de la diminution de l'obliquité de l'écliptique , & de l'inégalité des périodes des comètes.

Les effets dont nous venons de parler , dépendent des attractions des corps célestes considérés en masse ; il en existe plusieurs qui tiennent à la différence des attractions de leurs parties. Leur explication termine ce second chapitre l'auteur y fait voir comment la pesanteur se forme des attractions de toutes les parties de la terre ; il présente , autant qu'il est possible de le faire sans calcul , les principaux résultats de la théorie de Newton sur la figure de la terre , sur la précession des équinoxes & la nutation de l'axe de la terre , sur le flux & le reflux de la mer.

On nomme *pesanteur* cette force par laquelle un corps abandonné à lui-même se précipite vers la terre. Il n'en est aucun sur la surface du globe qui ne soit assujéti à son action ; & si quelques-uns , tels que la vapeur de la fumée , s'élèvent , au lieu de descendre , c'est qu'étant spécifiquement plus légers que le fluide dans lequel ils nagent , la pesanteur des parties de ce fluide les force de remonter à sa surface.

Mais l'attraction ou la pesanteur universelle est-elle une qualité inhérente à la matière , ou bien est-elle l'effet d'un fluide environnant ? L'auteur , sans décider la question , observe seulement que la diminution qu'occasionneroit dans le mouvement des planètes la résistance d'un fluide assez dense pour produire leur pe-

fanteur vers le soleil, semble devoir faire rejeter toute idée d'un pareil mécanisme, & nous porter à croire que l'attraction est une qualité des corps.

L'expérience est venue à l'appui de la théorie pour démontrer que la pesanteur n'est pas la même sur toutes les parties de la surface de la terre, & qu'elle diminue à mesure que l'on s'éloigne du pôle pour s'avancer vers l'équateur. L'on a trouvé que le pendule qui, dans un jour à Paris, faisoit un certain nombre d'oscillations, en faisoit moins lorsqu'il fut transporté à Cayenne, & plus lorsqu'il le fut à Pello, qui est beaucoup plus près du pôle que Paris, desorte qu'un poids de 100 mille liv. en France, ne peseroit que 99 mille 533 liv. à Cayenne, tandis que transporté à Pello en Laponie, il peseroit 100 mille 137 liv.

Le troisieme chapitre a pour objet les apparences que les corps célestes présentent à un observateur placé sur la surface de la terre. Ces apparences sont de deux especes : les unes se rapportent au mouvement des corps célestes, & les autres à leur lumiere. En considérant les premieres, l'auteur explique avec beaucoup de clarté tout ce qui est relatif au mouvement diurne des corps célestes, à l'inégalité des saisons, aux rétrogradations des planetes, & à l'aberration des étoiles. Il donne des idées très-exactes sur la longitude & la latitude des lieux de la terre, sur les différentes manieres de les obtenir, sur la parallaxe, &c. La considération des apparences relatives à la lumiere des

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

corps célestes, le conduit à parler des phases de la lune, de celles de Venus, des éclipses, &c. Enfin, il termine ce chapitre en parlant des atmosphères du soleil & des planètes, & en particulier de celle de la terre, & de ses réfractions. Les apparences sont visiblement les mêmes, soit que l'on suppose toutes les étoiles tourner autour de la terre, soit que l'on suppose les étoiles immobiles, & la terre tournant sur elle-même.

Mais si l'on fait attention à la distance prodigieuse du soleil, qui est à plus de 34 millions de lieues; à celle des étoiles, qui est au moins 27 mille fois plus grande; à la masse énorme de tous ces corps, qui sont cent mille ou un million de fois plus gros que la terre, on doit sentir combien il répugne de leur attribuer un mouvement d'une rapidité aussi considérable que celle qui seroit nécessaire pour les faire tourner en 24 heures autour de la terre.

La méthode la plus simple pour déterminer la latitude, est d'observer dans une nuit d'hiver une des étoiles qui ne se couchent jamais, telle que l'étoile polaire. Sa hauteur en passant au méridien sera celle du pôle en prenant un milieu entre elles, ou, ce qui revient au même, en prenant la moitié de leur somme.

On peut déterminer la longitude par l'observation d'un phénomène qui puisse être aperçu à la fois de deux endroits, telle qu'une éclipse de lune, ou celle d'un satellite de Ju-

piler. On suppose Brest & Cadix. La longitude de ces deux villes étant différente, on n'y comptera pas la même heure, lorsqu'on observera le commencement de l'éclipse. Ainsi, Cadix étant à l'occident de Brest, si ce phénomène arrive à Brest, à 11 heures 18' 2" du soir, il arrive, par exemple, à Cadix, à 11 heures 11' : de-là on conclut que le midi a lieu à Brest 7' 2" plutôt qu'à Cadix ; par où l'on trouve que la différence en longitude de Cadix & de Brest est de 45' 30".

Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de mettre sous les yeux des lecteurs un plus grand nombre de résultats. On voit par l'analyse que nous venons de faire de l'ouvrage de M. Mentelle, qu'il n'a rien omis de tout ce que l'astronomie offre de plus intéressant : il termine la première partie par un précis historique sur cette science, sur ses progrès, & les obligations dont elle est redevable aux grands hommes qui l'ont cultivée dans les différens siècles.

L'origine de l'astronomie, comme celle de presque toutes les sciences, est enveloppée d'une obscurité impénétrable. Si l'on en juge par quelques périodes dont les Chaldéens & les Egyptiens faisoient usage, & par les méthodes empiriques pour le calcul des éclipses, qu'une longue tradition a transmises chez quelques peuples de la terre, & en particulier dans l'Inde, l'astronomie a été cultivée avec succès dans des tems bien antérieurs à ceux dont l'histoire a conservé le souvenir. Thalès

& Pythagore ont fondé deux écoles célèbres : le second enseigna les deux mouvemens de la terre , sur elle-même & autour du soleil , système développé depuis , & mis dans un plus grand jour par Copernic , qui lui a donné son nom. Plusieurs grands astronomes ont illustré l'école d'Alexandrie , fondée par Ptolémée Lagus. Celui qui , par le nombre, l'exactitude & l'importance de ses observations , mérita le mieux de l'astronomie , est Hipparque de Bithynie. Ptolémée vint après , vers l'an 135 de notre ère. Il est célèbre par son grand ouvrage appelé *Almageste* , dans lequel il rassembla une multitude d'observations astronomiques. On connoît son système du monde. Avec l'empire des Grecs tomba l'astronomie , pour ne refleurir dans l'Europe qu'à l'époque célèbre où parurent les Copernic , les Ticho , les Galilée , les Képler , &c.

Galilée , au moyen du télescope , qu'il perfectionna , aperçut les phases de Vénus & de Mercure qu'il soupçonnoit , d'après la théorie de Copernic , & il ne douta plus dès-lors du mouvement des planetes autour du soleil. En publiant ces découvertes , il fit voir qu'elles prouvoient incontestablement le mouvement de la terre. L'on fait que l'opinion de ce mouvement fut déclarée hérétique par une congrégation de cardinaux , & que Galilée , son plus célèbre défenseur , fut cité au tribunal de l'inquisition , & forcé de se rétracter pour échapper à une prison rigoureuse ; mais ayant présenté quelque-tems après , les mêmes preuves

ves des mouvemens de la terre en forme de dialogues entre trois interlocuteurs, qui défendoient chacun les trois systèmes connus de l'univers, l'inquisition le condamna à une prison perpétuelle, d'où il ne sortit au bout d'une année que par les vives sollicitations du grand duc.

Ticho-Brahé, l'un des plus grands observateurs qui aient jamais existé, devint astronome à l'occasion d'une éclipse arrivée en 1560. La justesse du calcul qui l'avoit annoncée, lui inspira un desir vif d'en connoître les principes, & les obstacles ne servirent, comme il arrive presque toujours, qu'à l'enflammer davantage. Un nouveau catalogue d'étoiles, beaucoup plus exact que celui d'Hipparque & de Ptolémée, des observations nombreuses sur les planetes, les découvertes de quelques-unes des principales inégalités de la lune, la remarque importante que les cometes sont au-delà de l'orbite lunaire, une connoissance plus parfaite des réfractions astronomiques : tels sont les services que cet illustre observateur a rendus à l'astronomie. Il eut pour disciple le fameux Képler, que l'on doit regarder comme le créateur de l'astronomie moderne. Aucun astronome n'a fait de plus nombreuses, ni de plus belles découvertes; mais c'est à Newton qu'il étoit réservé de nous faire connoître le principe général qui meut l'univers : la nature, en le douant du plus profond génie qui ait existé, prit encore soin de le placer à l'époque la plus favorable. La géométrie de l'infini

commençoit à percer de toutes parts. Wallis, Wren & Huyghens venoient de découvrir les véritables loix du mouvement. Les découvertes d'Huyghens sur les *développées* & la force centrifuge conduisoient naturellement à la théorie des mouvemens dans les courbes. Képler avoit enfin déterminé les orbites des planetes, & entrevu leur gravitation mutuelle. La physique céleste n'attendoit ainsi, pour éclore, qu'un homme de génie qui, en combinant & en généralisant toutes ces découvertes, fût en tirer la loi de la pesanteur universelle : c'est ce qu'exécuta Newton avec le plus grand succès, & sa théorie du système du monde est sans contredit ce que l'on a jamais fait de plus important dans les sciences.

Les géometres qui ont succédé à Newton, ont repris les différens problèmes dont il n'avoit pu qu'ébaucher la solution ; & ce qui forme la preuve la plus complète de la vérité de sa théorie, c'est que l'accord entre le calcul & l'observation s'est trouvé d'autant plus parfait, que le premier a été plus rigoureux, & la seconde plus exacte.

Telle est l'analyse de l'excellent précis de M. Mentelle sur l'histoire de l'astronomie, à la suite duquel, pour ne rien laisser à desirer, il donne la description de quelques machines dont on fait usage pour expliquer les phénomènes célestes.

La seconde partie de l'ouvrage est destinée à la géographie. Elle est aussi très-méthodique & très-intéressante par l'exactitude & l'utilité

des courts détails qui accompagnent la description de chaque pays. On voit que l'auteur s'est appliqué à corriger la corruption de plusieurs noms introduits dans la plupart des géographies. C'est ainsi qu'il dit, le détroit de *Bab-al-Mandeb*, appelé vulgairement *Babel-Mandel*, (*) & qu'à l'article de la Cochinchine il ajoute :

» La Cochinchine, que je ne nomme ainsi
» que par indulgence pour l'usage & pour être
» entendu, est appelée par ses habitans *An-*
» *nam*, « & il avertit dans une note, que ce furent les Portugais qui, s'approchant de la Chine, & trouvant de la ressemblance entre cette côte & celle de Cochin, lui donnerent le nom de Cochinchine.

Les détails sur la France en particulier, sont accompagnés d'une carte de ce royaume, & concourent avec le reste à faire de cette cosmographie un livre d'une nécessité presque indispensable pour ceux qui s'occupent des deux sciences qui y sont traitées.

Le prix de cet ouvrage broché est de 5 l. ; avec les cartes enluminées 5 liv. 12 sols. Il y a une édition pour les maisons d'éducation, inférieure à quelques égards, mais aussi complète, au prix de 3 liv. 12 sols. L'auteur le

(*) C'est que par *Bal-al-Mendeb*, ou *Porte de tourmentes*, les Arabes veulent donner une idée des dangers que l'on court à ce passage difficile; l'autre mot ne signifieroit rien.

124 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

fait parvenir , franc de port , dans toutes les provinces où va la poste.

(*Journal encyclopédique ; Mercure de France.*)

LES Hochets de ma jeunesse ; par M. le chevalier DE CUBIERES ; avec cette épigraphe de Fontenelle :

Il est des hochets pour tout âge.

In-8vo. de 320 pages en deux parties. A Amsterdam , & se trouve à Paris , chez Valleyre l'aîné , rue de la Vieille-bouclerie.

1781.

QUELQUES - uns de nos poètes modernes ont l'air de se mettre à la torture , depuis plusieurs années , pour chercher des intitulés nouveaux à leurs ouvrages. Ils nous ont donné des *Loisirs* , des *Essais* , des *Débuts* , des *Prémices* , des *Récréations* , des *Folies* , des *Bagatelles* , des *Fantaisies* , de *nouveaux Torts* : voici maintenant des *Hochets* ! On veut mettre de l'esprit jusques dans le titre. Nous sommes loin de croire qu'on puisse reprocher à l'auteur des *Hochets* de s'en être tenu-là. Une grande partie a déjà paru dans les recueils & les journaux , & lui a fait la réputation d'un poète agréable & facile. C'est même un de ceux que l'on a le plus remarqués dans la foule des jeunes gens

qui ont cherché à suivre les traces de M Dorat.

L'ouvrage de M. le chevalier de Cubières est divisé en deux parties. La préface, qui est en vers, indique assez dans quel esprit la première a été faite.

ANACRÉON, mon maître, a chanté tour-à-tour,
 Bacchus, les Grâces & l'Amour :
 De la rose la plus nouvelle
 Chaque jour il se couronnoit,
 Et pour maîtresse il se donnoit
 Toujours la nymphe la plus belle :
 Puis sous la treille tour-à-tour
 Il chantoit les plaisirs, les graces & l'amour.

C'EST lui qu'au milieu d'une fête,
 D'un petit souper clandestin,
 On proclamoit roi du festin ;
 C'est lui que pour un tête-à-tête
 On préféroit encor ; c'est lui qui chaque jour
 Célébroit les plaisirs, les graces & l'amour.

Des rois, dont il eut la *tendresse*,
 Sa présence embellit la cour ;
 Il s'y fit des amis, y changea de maîtresse,
 Y chanta les plaisirs, les graces & l'amour.

VEUT-ON réussir à son tour ?
 Il faut qu'on imite ses maîtres :
 A la cour, à la ville, & sous l'ombre des hêtres,
 J'ai chanté les plaisirs, les graces & l'amour.

D'ANACRÉON le tendre ouvrage
 Sera lu, relu d'âge en âge ;
 Les belles, les amans l'admirent tour-à-tour.
 Heureux si comme lui j'obtenois leur suffrage
 En chantant les plaisirs, les graces & l'amour !

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Cette préface est une ode anacréontique très-jolie, & le retour du même vers à la fin de chaque strophe, est d'une grâce infinie.

La première partie des *Hochets* ne contient que des pièces érotiques ou galantes : elles avoient déjà paru dans différens recueils ; mais il n'en est aucune que l'auteur n'ait retouchée. Presque toutes décelent un talent aimable, fécond & gracieux. Celles adressées à Thémire méritent sur-tout d'être particulièrement distinguées. *Le Serment*, *le Portrait*, *les Pourquoi*, doivent plaire à tous les esprits sensibles & délicats.

En voici une qui prouve que, quand il veut, l'auteur fait être court & correct.

Pour chanter les appas de la belle Clarice,
Point ne faut être né sous l'étoile propice,
Qui toujours du poëte éclaira le berceau ;
Point ne faut avoir bu de l'onde du ruisseau
Qui coule entre deux monts sous le nom d'Hypocraine ;
Point ne faut invoquer la faveur souveraine
Du Dieu qui transforma sa maîtresse en laurier,
Point ne faut avoir fait galopper son courfier ;
Point ne faut tout cela pour tracer la peinture
De celle dont je suis mortellement atteint.
Si les présens divers que lui fit la nature,
Si le feu de ses yeux, si l'éclat de son teint,
Si le port de Junon, de Vénus la ceinture,
Dont à ces déités elle a fait un larcin ;
Si la rose jumelle, hôtesse de son sein,
Si les jeux, si les ris qui volent sur ses traces,
Si tout cela ne peut m'échauffer, m'embrâser ;
Le divin Appollon, les Muses, ni les Graces,
Ne me feront jamais, jamais poétiser.

Le recueil de M. le chevalier de Cubieres est très-varié & très-agréable. On y lira avec plaisir la piece sur les femmes, intitulée, *le Pour & le Contre*, l'épître d'un *Cénobite à un homme du monde*, *Chloé*, imitation de Gessner, l'épître d'un *homme du monde à ses anciennes connoissances*, & *l'éloge de Voltaire*, par lui-même. Mais beaucoup de lecteurs préféreront à toutes ces pieces estimables, les *je vous hais* & les *je vous aime*, piece vraiment charmante & originale, & que nous allons transcrire.

PHILIS, vous avez mille attraits;
Mais à tous mes desirs rebelle,
Pour vous seule vous êtes belle :
Philis, je crois que je vous hais.

MALGRÉ votre rigueur extrême,
Je me scuiens que l'autre mois
Je baisai le bout de vos doigts :
Philis, je crois que je vous aime.

UN soir chez vous j'arrive exprès
Pour vous déclarer mon martyre ;
Vous partez d'un éclat de rire :
Philis, je crois que je vous hais.

JAMAIS votre cœur n'est le même.
Qu'arriva-t-il ? le même soir
Vous me laissâtes quelque espoir :
Philis, je crois que je vous aime.

JE vous apporte deux bouquets.
Vous les donnez en ma présence,
L'un à Valcour, l'autre à Gernance :
Philis, je crois que je vous hais.

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

LE même jour , bonheur suprême
Dont je veux toujours m'occuper !
Vous m'invitâtes à souper :
Phillis , je crois que je vous aime.

UN revers suivit ce succès ;
Quel est donc l'état de mon ame ?
Vous aimé-je , en effet , Madame ?
Oui , je vous aime , & je vous hais.

Voltaire , ou M. de Saint-Lambert ; ne désavoueroient pas une piece aussi simple à la fois & aussi ingénieuse. Nous croyons que M. le chevalier de Cubieres peut remplacer , peut-avec quelque avantage , l'auteur des *Fantaisies* , s'il veut mettre à profit les conseils que son prédécesseur lui a légués en vers charmans.

Du ciel tu reçus en partage
Cette facilité , don funeste & charmant ,
Qui trop souvent , hélas ! d'un poète volage
Fait le plaisir & le tourment.
Crains cette perfide Sirene ;
Vers des écueils cachés tôt ou tard elle entraîne :
Les pleurs & les regrets sont alors superflus.
Polis tes vers long-tems ; des vers faits avec peine ,
Avec plaisir sont toujours lus.

Voici une piece intitulée : *Les secrets découverts* , que nous ne croyons pas avoir été insérée ailleurs , & qui est dans le genre tout-à-fait érotique.

Dans ce jardin où Flore a fixé son séjour ,
Thémire , je t'attends depuis l'aube du jour ;
Descends , ta mere est loin ; sans crainte de surprise ,
Nous pourrons nous livrer aux transports les plus doux ;

L'instant, le lieu nous favorise,
Et nous n'aurons ici ni témoins ni jaloux.
Ton argus quelquefois te fait verser des larmes
Par la rigueur de ses leçons ;
Descends, viens, nous la tromperons ;
Et nos embrassemens en auront plus de charmes.
Des tendres filles des saisons ,
Dont fleurit en ces lieux la nombreuse famille ,
Ta main fixe les traits à l'aide des crayons ,
Ou de l'industrielle aiguille :
Tu dessines des fleurs, & nous en cueillerons.
La plus belle rose en peinture
Vaut-elle un seul bouton, jeune enfant du hasard ?
Que sont les miracles de l'art
Près des œuvres de la nature ?
Que vois-je ? O souvenir charmant !
De nos plaisirs d'hier tout m'offre ici l'image.
Voici le verd gazon où, te rendant hommage,
Mille fois de t'aimer je te fis le serment :
Il est un peu foulé depuis ce doux moment ;
Nous le foulerons davantage.
A mes desirs ici donnant un libre essor ,
Que je fis de baisers une moisson fertile !
Là, je t'en volai cent ; là, je t'en donnai mille ;
Je veux, je veux ici t'en donner mille encor.
Dans ce lieu, préférable aux plus belles retraites,
Rien n'a pu trahir nos amours ,
Rien ne les trahira : ces plantes sont muettes ;
Je suis muet aussi, je le serai toujours.
Mais sur l'écorce de ce hêtre
Qu'aperçois-je ? Nos noms, que ta main a tracés.
Dieu ! je vois ta mere paroître ,
Et ne les ai point effacés !
Gazon, relevez-vous, chiffres, disparaissez...
Vains regrets ! desir inutile !...
Elle vient, elle approche, ... O funeste revers !

130 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Il faut fuir de ces lieux , & fuir d'un pas agile.

Dieux ! combien de secrets aujourd'hui découverts !

Une autre piece charmante qui nous a paru nouvelle aussi , est intitulée : *Les Conseils*. Nous allons la transcrire , sans craindre que nos lecteurs nous en fassent un reproche , la piece fût-elle encore beaucoup plus longue.

Desirez-vous que votre amant
Ne vous soit jamais infidele ,
Et que jamais une plus belle
Ne le rende parjure à son premier serment ?

Lorsqu'il viendra sur votre bouche
Tenter furtivement un amoureux larcin ,
Feignez de prendre un air farouche ;
Qu'il ne baise que votre main.

S'il tombe à vos genoux , s'il vous peint sa souffrance ,
En les atrofant de ses pleurs ,
Gardez-vous bien alors d'adoucir ses malheurs
Autrement que par l'espérance.

Qu'il espere un jour vous fléchir ,
Que jamais il ne vous fléchisse ;
Des trésors de l'amour n'allez point l'enrichir :
Il oublieroit sa bienfaitrice.

De fierté , de rigueur , il faudra vous armer
Pour sauver alors votre gloire ;
Si vous lui cédez la victoire ,
Il cessera de vous aimer.

A la bergere que j'adore
Un vieillard donnoit ces avis :
Elle ne les a point suivis ,
Et cependant je l'aime encore.

Il y a dans la plupart des autres opuscles qui composent ces deux parties, des idées heureuses, de la délicatesse, quelquefois du sentiment, & plus souvent une molle négligence qui ne messied pas aux poètes érotiques. On desireroit que ces qualités ne fussent jamais déparées par le mauvais goût & une trop grande recherche d'esprit & de gaité. Nous donnerons quelques exemples de ces défauts. Dans la piece intitulée : *L'Hypothese*, l'auteur assure que, quand même sa *Thémire* seroit vieille & mourante, elle ne lui plairoit pas moins, & qu'il aimeroit encore *ses levres desséchées*. Ces images, que nous sommes forcés d'adoucir beaucoup, ne sont rien moins que naturelles & agréables. Nous croyons qu'il faut toujours éviter avec soin de les mettre sous les yeux des lecteurs; car on peut être sûr qu'ils ne partageront jamais de telles voluptés. Dans une autre piece, qui a pour titre : *le Souper*, le poète s'élève contre l'usage de dévorer, dans les repas, d'innocens animaux, & cette idée lui inspire des vers charmans :

Hélas ! quel mortel, sans frémir,
Sans craindre de l'ouïr gémir,
Peut dévorer une colombe ?
Cette colombe, hélas ! cette jeune perdrix,
Dont le trépas me cause une douleur amere,
Ont un époux, ont des petits ;
L'une est amante & l'autre est mere :
De leurs chastes amours je juge par les miens ;
Ah ! Thémire, ayons pitié d'elles ;
De ces charmans oiseaux respectons les liens,
Et n'immolons point nos modeles.

132 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Quel dommage qu'après des images aussi gracieuses, aussi anacréontiques, on trouve celle-ci qui forme avec elles la plus choquante disparate !

Ne m'offre donc jamais *les squelettes rôtis*
De ces tendres oiseaux de Vénus si chéris.

Ailleurs, en déplorant l'infidélité de *Thémire*, & en parlant des *trésors que cache son sein*, il se plaint que *rien n'altère la fraîcheur de ces traîtres qu'il aime encore*. Une pièce intitulée : *l'Infidélité pardonnable*, finit par cette idée, l'une des plus recherchées du volume :

Chaque fois que tu te mires,
Deux beautés fixent mes vœux;
Je vois alors deux Thémires,
Et les aime toutes deux.

Citons maintenant un exemple de fausse gaîté. L'épître adressée à *Mélite*, sur son projet de jouer la comédie en société, est consacrée à prouver que le talent de ce genre rend les femmes plus aimables. Voyez *Elmire*, poursuit l'auteur, sa laideur est presque difforme; mais paroît-elle sur la scène : elle est applaudie, & tout retentit de son éloge :

Dirai-je tout enfin ? il n'est pas un de nous
Qui ne desire un tête-à-tête,
Pour faire à Monsieur son époux
Une niche très-malhonnette.

Et c'est ainsi que finit l'épître ! cette chute n'est

rien moins que plaisante assurément ; elle n'est pas adroite sur-tout : car si l'on vouloit faire rire le lecteur, de cette *niche*, il falloit bien se garder de lui rappeler qu'elle est *malhonnête*. Effaçons, s'il se peut, l'impression de cette mauvaise plaisanterie par une pensée délicate, genre dans lequel l'auteur réussit fort souvent. Il ne s'agit que de quatre *vers* pour le *portrait* de *M. de . . .*

C'est le plus léger des amans
Que peint cette toile fidelle :
Il n'a point trouvé de cruelle ,
Quoiqu'on ait ri de ses sermens.

Nous pourrions citer encore quelques traits de mœurs du tems saisis & rendus avec finesse, tels que celui-ci :

• • • • •
Ou bien un de ces étourdis
Formés par nos tendres laïs ,
Qui , chaque jour , avec délices ,
Vous entretient de ses coueurs ,
De ses chevaux & des coulisses ,
Et s'imagine avoir des mœurs ,
Parce qu'il est las des actrices.

(*Journal de Paris ; Mercure de France ;*
Journal encyclopédique.)

AN essay on the theory and practice of medical electricity, &c. *Essai sur la théorie & la pratique de l'électricité médicale ;* par *TIBERIUS CAVALLO*, de la société royale de Londres. In-8vo. A Londres. 1780.

QUE l'électricité soit d'une grande ressource dans le traitement de plusieurs maladies, c'est une chose tellement démontrée par l'expérience, qu'il n'est pas possible d'en douter. L'usage que la médecine fait de cet agent merveilleux a suivi de près l'invention de la bouteille de Leyde, dont les effets étonnans sur le corps humain, attirèrent l'attention de ceux qui en furent les premiers témoins, & leur fit naître l'idée, qu'un agent qui, semblable à d'autres remèdes, occasionnoit du désordre dans la machine animale, pouvoit aussi comme eux posséder la vertu d'y remédier. Pour justifier cette remarque, observons que la bouteille de Leyde fut inventée en Hollande l'an 1746, & que la cure la plus célèbre de paralysie, produite par le moyen de l'électricité, fut faite à Genève par M. Jalabert en 1747. (*)

Cependant, quelque utile que fût l'électricité dans la médecine, une connoissance plus ap-

(*) Voyez l'*Histoire de l'électricité* du docteur Priestley.

profondie de ce phénomène , a fait connoître que l'usage en étoit autrefois sujet à deux inconvéniens. Le premier résulloit de la crainte & de la douleur causées aux malades par les secouffes violentes qu'ils éprouvoient , & l'autre de la longueur d'une opération fatigante non-seulement pour celui qui la faisoit , mais encore pour celui qui la souffroit. Maintenant l'expérience a fait connoître que les coups violens, outre qu'ils sont inutiles , sont réellement dangereux en plusieurs cas , & qu'en général il est bon de n'avoir jamais recours à cet expédient.

M. Cavallo a composé cet essai dans la vue de rendre l'application de l'électricité médicale , moins pénible , & d'en obtenir des succès plus heureux. Il divise son traité en trois parties. La premiere expose la théorie de l'électricité médicale ; la seconde contient la description des instrumens nécessaires pour l'appliquer , & la maniere de s'en servir ; la troisieme renferme différentes observations relatives aux effets de l'électricité qui ont été déjà publiées , ou que l'auteur s'est procuré de plusieurs célèbres médecins.

L'auteur commence par observer que l'électricité , différente des autres remedes , exige plutôt de la délicatesse dans l'opération qu'une connoissance exacte de la maladie ; qu'il n'y a pas plus d'inconvénient à électriser une partie saine du corps , qu'à en électriser une qui ne l'est pas ; & que le degré d'électrification doit plutôt être déterminé par la sensibilité du malade que par le genre de sa maladie.

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Les philosophes, dit-il, ont observé par
» rapport aux effets de l'électricité sur le corps
» humain, qu'elle accéléroit les battemens du
» poulx, qu'elle aidoit la sécrétion glandu-
» laire & la transpiration, & qu'elle les réta-
» blissoit même lorsqu'elles avoient été entiè-
» rement interrompues. On pourroit soupçon-
» ner aisément que dans ce cas, la sécrétion
» glandulaire & la transpiration ne sont pas
» l'effet immédiat de l'électricité, mais plutôt
» de l'accélération du poulx ; cependant le con-
» traire est suffisamment prouvé, quand on
» observe que souvent une pulsation rapide
» excitée par des causes indépendantes de l'é-
» lectricité, telles que la peur, la fatigue, &c.
» ne favorisent pas, à beaucoup près, ces secré-
» tions, autant que l'électricité, & de plus
» qu'il arrive très-souvent que l'électricité aug-
» mente la sécrétion glandulaire & la transpi-
» ration, dans des cas où elle n'accélere point
» le battement du poulx.

» On n'a pas encore découvert si le fluide
» électrique agit dans l'intérieur du corps par
» quelque propriété chymique, comme font
» en général les autres remèdes ; mais l'action
» par laquelle elle produit les effets dont nous
» avons parlé, peut être considérée simplement
» comme un stimulus mécanique, puisqu'elle
» paroît s'étendre même aux parties du corps
» sur lesquelles les autres remèdes ne peuvent
» se porter, sur-tout quand ces parties sont
» affectées de quelque mal.

» On peut connoître combien l'électricité

» est supérieure aux autres remèdes en plu-
» sieurs cas, si l'on considère qu'il n'est pas tou-
» jours possible de limiter leur action à telle
» ou telle partie du corps, & qu'il est extrê-
» mement difficile de les en séparer, quand on
» a obtenu les effets qu'on desiroit. Mais le
» pouvoir de l'électricité est immatériel, quelle
» que soit la partie par où elle passe pour at-
» teindre le siège de la maladie, & elle se
» disperse aussi-tôt qu'elle a exercé son action :
» voilà pourquoi l'on a souvent guéri par le
» moyen de l'électricité, des maux obstinés qui
» n'avoient cédé à aucune autre méthode de
» curation «.

Dans les Mémoires de l'académie royale de Berlin, année 1772, M. Gerhard a observé que l'électricité pouvoit accélérer le mouvement du pouls, au point de doubler le nombre des pulsations, ou le retarder considérablement. D'autres ont assuré que le premier effet devoit être attribué à l'électricité positive, & le second à l'électricité négative. M. Cavallo observe que ces effets varient beaucoup selon le degré d'électrification, le tempérament naturel des personnes qu'on électrise, & la crainte avec laquelle elles se soumettent à l'opération, mais qu'en général l'électricité, soit positive, soit négative, augmente environ d'un sixieme, le nombre des pulsations.

» Par rapport aux maladies en général, continue l'auteur, on doit considérer sous deux points de vue, l'état des parties affectées; » en premier lieu, la cause immédiate & ré-

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» cente de la maladie; en second lieu, l'alté-
» ration des autres parties, & particulièrement
» des solides, qui est occasionnée par l'action
» continue de la première cause. Ainsi, par
» exemple, la foiblesse ou la rupture de quel-
» ques vaisseaux peuvent occasionner une ex-
» travasation des fluides, qui est le premier
» état de la maladie. Or, si ces fluides extra-
» vases continuent de séjourner dans quelque
» partie du corps que ce soit, ils occasionne-
» ront par degrés une suppuration, une in-
» flammation ou d'autres symptômes qui peu-
» vent varier selon une multitude de circon-
» stances; alors nous pouvons considérer cela
» comme le second état de la maladie. De
» plus, si une paralysie prive quelque mem-
» bre de son mouvement, les parties charnues
» & même les plus solides dépériront & de-
» viendront difformes par la suite, par un ef-
» fet du mouvement & de la circulation in-
» terrompus; ce qu'on peut encore regarder
» comme le second état de la maladie, & ainsi
» du reste. Or, on a reconnu que la vertu
» du fluide électrique remédioit au premier état
» de la maladie, mais rarement au second. Il
» paroît en effet impossible que l'électricité
» puisse remettre dans leur premier état un
» membre atrophie, ou une organisation dé-
» truite. Le docteur Franklin, qui avoit élec-
» trisé différentes personnes atteintes de para-
» lyse, observa qu'elles se sentoient soulagées
» pendant quelques jours, mais qu'ensuite elles
» retomboient dans le même état où elles avoient

» été avant l'opération. Il faut observer à ce
» sujet, que ces paralysies étoient la plupart
» invétérées, & que la méthode employée par
» le docteur, étoit de donner des coups violens,
» méthode nuisible, ainsi que nous l'avons re-
» marqué.

» En général, on a reconnu que l'application
» de l'électricité ne pouvoit guere produire
» de bons effets dans le cas d'une maladie in-
» vétérée; parce que, comme nous l'avons
» observé ci-devant, les parties les plus soli-
» des ont alors souffert une telle altération,
» qu'elles ne peuvent être rétablies par un
» simple stimulus, tel que l'action du fluide
» électrique. On a vu pourtant des maladies
» qui duroient depuis long-tems, guéries radi-
» calement par le moyen de l'électricité; ainsi,
» quoique dans ces cas, on ne puisse compter
» sur le succès, il est toujours à propos d'em-
» ployer ce remède, qui n'a jamais de suites
» funestes, lorsqu'il est prudemment admi-
» nistré.

» Je ne crois pas que, jusqu'à présent, des
» faits authentiques aient montré qu'il y ait
» de la différence entre l'application des di-
» verses especes d'électricité; dans les cas dont
» nous parlons, & il me paroît tout-à-fait
» indifférent que le malade soit électrisé par
» le premier conducteur, ou par le frottoir
» isolé de nos machines électriques ordinaires,
» c'est-à-dire, qu'il soit électrisé positivement
» ou négativement. En admettant donc l'hy-
» pothèse du docteur Franklin, on voit que

» ce n'est pas la direction du fluide électrique
 » qui détermine celle des fluides du corps , mais
 » que les effets ordinaires , produits par l'élec-
 » tricité sur le corps , doivent être attribués à
 » l'irritation ou à la dilatation , occasionnées par
 » l'action de ce fluide. «

Il est impossible , comme l'observe avec raison M. Cavallo , de prescrire avec exactitude le degré d'électrification convenable à chaque maladie en particulier , parce qu'il varie selon la foiblesse ou la force de la constitution des malades ; il affirme cependant qu'il importe peu que la personne qu'on électrise soit sur la chaise isolée ou dans toute autre situation. Il ajoute encore qu'il n'est pas toujours nécessaire de mettre à nud la partie du corps qu'on veut électriser , pour faire toucher les houpes des *directeurs* (*) à la peau ; car à moins que le malade n'ait trop d'habits sur lui (dans lequel cas il suffit d'en ôter une partie ,) le fluide électrique pénétrera facilement , sur-tout si l'on presse contre la partie affectée , les houpes des *directeurs*.

Nous ne parlerons point ici des directions particulières , que l'auteur donne relativement à l'électricité médicale , parce qu'il est difficile

(*) Ce que M. Cavallo appelle *directeurs* , est un instrument de son invention , ajouté à la machine électrique , & par le moyen duquel l'électricité est dirigée vers telle partie du corps que l'on veut , soit en étincelles , soit en rayons , ou autrement.

de les entendre sans le secours des figures ; mais nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs, les regles générales dont il recommande la pratique.

» Il faut avoir soin , dit-il , de n'employer
» que la plus petite force d'électricité , suffi-
» sante pour détruire ou pour soulager le mal ;
» ainsi l'on ne doit point faire éprouver de
» chocs à un malade , quand on peut le gué-
» rir en lui tirant des étincelles , ni le sou-
» mettre à cette opération lorsqu'on peut ob-
» tenir l'effet qu'on demande , en tirant seule-
» ment le fluide avec une pointe de bois ; &
» même il est bon de ne point user de ce der-
» nier traitement , lorsqu'il suffit de tirer le
» fluide par le moyen d'une pointe de métal.
» La difficulté consiste à connoître quel degré
» de force dans le fluide électrique ; exige
» telle ou telle maladie , après que l'on a con-
» sidéré le sexe & la constitution du malade.
» Mais relativement à cela , il est impossible
» de prescrire des regles fixes & certaines ,
» les circonstances étant d'une nature si va-
» riable , qu'on ne peut guère s'instruire à
» ce sujet , que par une longue expérience &
» une attention particuliere à tous les phé-
» nomenes. La regle la plus sûre , comme
» nous l'avons déjà observé , est de commen-
» cer toujours par le traitement le plus doux ,
» ou au moins tel , qu'en égard à la constitution
» du malade , il puisse être regardé plutôt
» comme trop foible que comme trop fort.
» Si au bout de quelques jours on voit qu'il

» ne produit aucun effet , si l'on n'apperçoit à
 » la partie électrisée aucun symptôme favora-
 » ble , alors on peut par degrés augmenter la
 » force de l'électricité , jusqu'à ce qu'enfin l'on
 » soit parvenu à trouver le degré néces-
 » faire. «

» Quant aux différens cas où l'électricité
 » doit être employée , l'expérience a fait voir
 » qu'en général toutes les especes d'obstruc-
 » tions , soit de mouvement , soit de circula-
 » tion ou de sécrétion , peuvent être souvent
 » détruites , ou du moins soulagées par ce
 » moyen.

» On peut dire la même chose touchant les
 » maladies nerveuses. Mais il est rare que l'é-
 » lectricité guérisse des maladies invétérées ,
 » quoiqu'elle soit généralement un palliatif. On
 » a regardé le fluide électrique comme dange-
 » reux pour les personnes attaquées du mal
 » vénérien , & les femmes enceintes , mais je
 » puis assurer le lecteur que , même dans ces
 » cas , on peut sans craindre employer ce re-
 » mède , pourvu qu'il soit prudemment admi-
 » nistré. Lorsque l'on veut électriser les fem-
 » mes enceintes , pour quelque maladie , on ne
 » doit jamais leur faire éprouver le choc élec-
 » trique , & même , quand on fait usage de
 » traitemens plus doux , donner l'attention la
 » plus constante à tous les phénomènes qui
 » peuvent paroître dans le cours de l'opération ,
 » afin d'en augmenter , d'en diminuer ou d'en suf-
 » pendre la force , selon que les circonstances
 » l'indiquent. Quant aux maladies vénériennes ,

» je ferai voir par la suite de quelle maniere
» & dans quels cas on peut employer l'élec-
» tricité.

» Dans les tumeurs purulentes , où les étin-
» celles & les chocs sont dangereux , la meil-
» leure méthode est de tirer le fluide électri-
» que , par le moyen d'une pointe de bois , ou
» de métal , si la premiere cause une sensa-
» tion trop douloureuse. Dans les engourdisse-
» mens , les paralyties & les rhumatismes , on
» peut employer de petites étincelles , sur-tout
» en les faisant passer à travers une double
» flanelle , & des chocs très-légers , (tout au
» plus d'un dixieme de pouce.)

» Lorsqu'un membre du corps ne peut plus
» se mouvoir , il faut observer que cette pri-
» vation de mouvement n'est pas toujours
» l'effet d'une contraction de muscles , mais
» qu'elle est souvent causée par leur relâche-
» ment. Par exemple , si la main est courbée
» en dedans , & que le malade ne puisse pas
» l'étendre , la cause en peut venir ou de la
» foiblesse des muscles extérieurs , aussi-bien
» que de la contraction des muscles intérieurs.
» Dans ce cas , comme il est extrêmement dif-
» ficile , même pour un bon anatomiste , de
» découvrir la cause véritable , la méthode la
» plus sûre est d'électrifier non-seulement les
» muscles que l'on suppose contractés , mais
» aussi leurs antagonistes ; car le fluide électri-
» que n'est jamais dangereux pour un muscle
» sain.

» Quand on tire un courant de fluide élec-

» trique, avec une pointe ou de bois ou de
 » métal, l'opération doit être de trois jusqu'à
 » dix minutes, plus ou moins, selon que l'oc-
 » casion l'exige. Lorsqu'on emploie les chocs,
 » leur nombre ne doit pas excéder douze ou
 » quatorze, excepté quand on les doit donner
 » à tout le corps dans des directions différen-
 » tes. Le nombre des étincelles doit en géné-
 » ral excéder celui que nous avons fixé pour
 » les chocs.

» Enfin, il peut être utile d'observer que
 » quand on veut électriser des enfans sur la
 » chaise isolée, comme il est difficile de les em-
 » pêcher de se mouvoir, la méthode la plus
 » convenable, est de faire asseoir avec eux
 » une personne qui les tienne pendant l'opé-
 » ration. «

En parlant des maladies dans le traitement
 desquelles l'électricité a produit de bons effets,
 l'auteur commence par les rhumatismes. Il assure
 que ce mal est toujours soulagé, & souvent
 guéri radicalement, même lorsqu'il est invé-
 téré, en tirant seulement le fluide électrique
 de la partie affectée avec une pointe de bois,
 ou en tirant des étincelles à travers une fla-
 nelle. L'opération doit durer environ quatre
 ou cinq minutes, & se faire deux ou trois fois
 par jour.

La surdité, à moins qu'elle n'ait pour cause
 un vice de conformation, peut se guérir en
 tirant des étincelles de l'oreille avec le direc-
 teur, ou en tirant le fluide électrique avec une
 pointe de bois.

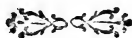
Le

Le mal de dents, causé par le froid, le rhumatisme ou l'inflammation, est presque toujours soulagé, en tirant le fluide électrique à l'extérieur du visage; mais lorsque c'est le corps même de la dent qui est attaqué, l'électricité ne produit aucun effet avantageux.

Les autres maladies auxquelles l'électricité peut servir de remède, sont les inflammations, la goutte serene, la fistule lacrymale, les paralyties, les ulceres, les éruptions cutanées, la danse de S. Vitus, les tumeurs scrophuleuses, les abcès, &c.

Si l'on considere quel progrès a fait depuis quelques années, la méthode d'électriser, & par combien d'expériences son efficacité est constatée, on peut, avec raison, présumer que l'électricité deviendra une ressource générale pour les médecins, à qui le traité de M. Cayallo peut être de la plus grande utilité.

(*Monthly Review; Critical Review.*)



DISCOURS prononcés à l'ouverture de l'école gratuite de boulangerie, le 8 juin 1780 ; par MM. PARMENTIER & CADET DE VAUX, professeurs de cette école. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, imprimeur ordinaire du roi. 1780. In-8vo. de 100 pag.

Nos lecteurs se rappellent, sans doute, que nous annonçâmes dans le tems (*) l'ouverture de l'école de boulangerie, dont on doit l'établissement au magistrat-citoyen, auquel est confiée la sûreté & la paix des habitans de la capitale de la France. Nous fîmes l'éloge des discours de MM. Parmentier & Cadet de Vaux, professeurs de cette école, & nous promîmes d'en rendre un compte détaillé, lorsqu'ils seroient rendus publics par la voie de l'impression. C'est avec un sensible plaisir que nous nous acquittons aujourd'hui de notre promesse. Rien n'est plus doux que d'avoir à exalter le patriotisme de ceux dont on a l'occasion de louer les talens.

L'ouverture de l'école gratuite de boulangerie, ne pouvoit mieux être annoncée que par l'histoire de cet art, & par l'exposé des avantages qui doivent en résulter. Le premier ob-

(*) Journal de septembre 1780, pag. 347.

jet fait le sujet du discours de M. Parmentier : le second se trouve discuté dans celui de M. Cadet de Vaux.

» L'obscurité des anciennes traditions , dit
» M. Parmentier , laisse fort peu de ressour-
» ces pour fixer l'origine de la boulangerie :
» on fait seulement que sa decouverte & ses
» progrès , sont le fruit des sociétés policées.
» Les recherches les plus savantes , faites à ce
» sujet , n'ont pu rassembler que des lambeaux
» détachés , quelques événemens épars , & sur-
» tout beaucoup de conjectures. «

En jugeant des premiers hommes , par les sauvages de l'Amérique , il est très-probable qu'ils ont commencé par arracher les épis verds & pleins de seve pour s'en nourrir. Ce secours ne pouvoit fournir long-tems , & les hommes s'apperçurent bientôt que les grains perfectionnés par la nature , pouvoient être aisément séparés des enveloppes qui les renferment. Cette decouverte , & celle du feu , mirent les hommes en état de tirer une plus grande utilité des grains ; on les mit tremper pour les gonfler , on les fit cuire pour les ramollir , & on les mangea à l'instar du riz & de l'orge mondé. Cet usage passa jusqu'aux extrémités du nord , & c'est encore celui des Tartares Kalmoucs , chez lesquels les grains simplement crevés , forment le pain journalier.

Les anciens , rebutés par la fadeur & l'état visqueux des grains , chercherent à corriger ces défauts par divers assaisonnemens. Le premier que leur industrie inventa , consistoit dans une

148 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

torréfaction , pareille à celle que nous employons pour le café. Cette pratique parut si importante , qu'il y eut des fêtes instituées à cette occasion , & que les Romains adorèrent cette invention sous le nom de la déesse Fournaise , *Dea Fornax*.

Le second pas de l'art de la boulangerie , fut l'invention des pilons & des mortiers , à l'aide desquels on concassoit grossièrement le bled. A cette méthode succéderent bientôt les moulins à bras , dont quelques auteurs font remonter l'invention aux Egyptiens , avant la sortie des Israélites , & que quelques autres attribuent à Mileta , fils de Lelex , roi de Lacédémone , 1500 ans avant l'ère chrétienne. Il s'écoula un grand nombre d'années avant l'invention des moulins à eau , dont on fait communément honneur à Vitruve. Celle des moulins à vent est due aux peuples orientaux , chez lesquels nous les avons trouvés en usage , & d'où nous les avons apportés en Europe du tems des Croisades.

Les meules broyant les grains d'une manière plus parfaite , on fit les tamis plus serrés , pour obtenir une farine moins grossière & plus pure. Le crin des animaux , le fil d'archal , la laine , la soie , le chanvre & le lin furent successivement employés à en former le tissu. La bluterie commença par s'exécuter au moulin , puis chez les particuliers. Il y avoit des gens qui alloient de maison en maison tamiser les farines , & ils étoient connus sous le nom de *Tameliers*. L'art de moudre &

de bluter avoit déjà fait du progrès; qu'on ne connoissoit pas encore le boulanger, ou plutôt ce dernier n'étoit désigné que sous la double dénomination de meûnier & de farinier; car ces professions étoient réunies ensemble. Peut-être seroit-il à désirer que la meûnerie ne fût point séparée de la boulangerie. Il paroît qu'il en étoit ainsi chez les Romains. » Les trois cens boulangers distribués dans les » quatorze quartiers de Rome, avoient chacun leur moulin; on y cuisoit le pain de » ceux qui venoient y moudre, & ces endroits » publics où les femmes s'assembloient se nommoient des *boulangeries babillardes*, comme » on appelle encore aujourd'hui, les fontaines » de nos campagnes, le *secrèt du village*.

Les farines étoient déjà distinguées suivant leur degré de finesse & de blancheur; cependant on ne connoissoit que les bouillies, les galettes & les gâteaux, il n'étoit pas encore question du pain, proprement dit. Il dut son existence à la découverte fortuite du levain. (*) Après quelques observations sur cette découverte, M. Parmentier parle de la cuisson du pain; puis il passe en revue toutes les autres manipulations de la boulangerie; il montre

(*) Il est certain que l'invention du levain est d'une date fort ancienne. Les Egyptiens faisoient fermenter leur pain, puisque Moïse ordonna aux Hébreux, de célébrer la pâque avec du pain *Azime*, c'est-à-dire, sans levain.

150 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

comment les divers instrumens qui servent à l'exercice de cet art, acquièrent insensiblement de nouveaux degrés de perfection ; & comment ils contribuèrent à faire du pain une nourriture & plus saine, & plus agréable : il insiste encore ici sur la mouture.

Quoique les moulins à eau & à vent fussent devenus plus nombreux & plus parfaits, il s'en falloit encore que le meunier connût l'art de retirer des grains la totalité de la farine qu'ils renfermoient ; la portion la plus dure échappoit à la première trituration, & cette fleur de farine tant vantée n'en étoit nullement la plus précieuse, puisque les gruaux dans lesquels réside la moitié de la farine, étoient confondus dans les sons, & qu'il y avoit des ordonnances qui défendoient de remoudre les gruaux & de les introduire dans l'économie animale. » Quelle dut être alors la » consommation ? Faut-il s'étonner si les disettes étoient si fréquentes, & si les animaux, » auxquels on donnoit à manger les gruaux, » regorgeoient de nourriture, lorsque les hommes n'avoient pas de pain. «

» On assure, dit ici l'auteur, dans une note ; » qu'il falloit autrefois quatre setiers de bled » mesure de Paris, c'est-à-dire, neuf cens » soixante livres pour la subsistance d'un seul » homme ; mais l'art de moudre s'étant perfectionné, ces quatre setiers furent réduits » à trois ; la mouture économique ayant encore opéré une réduction, deux setiers suffisent aujourd'hui ; tandis que dans la plus

» part de nos provinces, où l'art de moudre
» & de fabriquer le pain est très-défectueux,
» il faut peut être employer trois setiers, &
» même plus, pour produire le même effet; il
» est certain que les moutures vicieuses, & la
» mauvaise fabrication du pain renchérissent
» davantage le prix de cet aliment, que les
» années pluvieuses, le dégât de la grêle &
» du vent; ces différens accidens qui font mai-
» grir, noircir, rouiller & germer les bleds
» pendant & après leur végétation. Ce seroit
» donc une richesse presque inconnue dans le
» royaume qu'une bonne meûnerie, & une
» bonne boulangerie, puisqu'il seroit possible
» d'épargner un tiers des grains qu'on y em-
» ploie, d'où succéderoit l'abondance dans la
» circonstance où l'on croiroit n'avoir que le
» nécessaire, & la suffisance, lorsqu'on pourroit
» craindre une disette. «

C'est sur-tout dans les dernières pages de son discours, que l'orateur emploie son éloquence pour relever l'état de boulanger; il en parle avec une sorte d'enthousiasme; il voudroit qu'on accordât aux boulangers, la considération & les privilèges, que l'utilité de leur état exige. Il nous rappelle que les nations les mieux policées ont toujours honoré cette profession; que les Grecs protégerent singulièrement les boulangers: que les Romains, après la conquête de la Grece, en firent venir à Rome; qu'ils leur fondèrent un college; que les réglemens leur défendoient de se mésallier, ne permettoient pas à leurs enfans d'embrasser d'autre

152 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

état : qu'ils étoient affranchis de toutes les charges publiques, afin qu'aucune occupation étrangère ne vînt les distraire dans la pratique de leur art ; que malgré l'état d'engourdissement où le vulgaire ingrat & frivole tient parmi nous les boulangers, différens procès-verbaux attestent que dans le tems de disette, plusieurs d'entr'eux ont fait volontairement le sacrifice de leur propre intérêt à celui des pauvres.

» Enfin, dit M. Parmentier, je vous citerai la communauté entière des maîtres boulangers de la capitale, qui sollicite pour l'intérêt du public, & la tranquillité de leur commerce, la permission de vendre le pain au poids. «

» Il leur est physiquement impossible de déterminer, à quelques onces près, le déchet que la pâte éprouve durant & après la cuisson : le degré de sécheresse des farines, leurs diverses qualités, la température de l'eau employée au pétrissage, l'apprêt des levains, l'emplacement des fournils, la force & l'adresse des ouvriers, la construction du four, & la nature du bois destiné au chauffage, sont autant de causes qui font varier à l'infini le poids des pains entre eux, & même des fournées.

» Si l'attention, l'intelligence, la probité, ne sauroient influer sur toutes les circonstances que je viens de réunir, pourquoi rendre garant d'une évaporation inappréciable, le boulanger, trop souvent victime d'une

» fraude apparente ? Plus, le commerce de la
 » boulangerie doit être par sa nature soumis à
 » la rigueur des loix, & à la sévérité du ma-
 » gistrat, qui en est le dépositaire, plus l'hon-
 » neur qui le suit a besoin d'être accueilli &
 » protégé : le citoyen avili est bientôt décou-
 » ragé, & s'il ne jouit d'aucune considéra-
 » tion, on est bientôt disposé à le mépriser ;
 » quelque soit l'utilité de son état, & la
 » maniere distinguée avec laquelle il l'exerce. »

Nous devons tous sentir la justesse des raisons de M. Parmentier, & pour notre propre intérêt nous devons contribuer à rendre à la profession du boulanger le degré de considération qu'elle mérite, en attendant qu'une loi sage la délivre des liens qui la resserrent, & la mette à l'abri des troubles qu'elle effuie, & des humiliations qui l'avilissent.

M. Parmentier, avant de terminer son discours, rend un hommage sincère aux travaux de M. Malouin, qui le premier a éclairé l'art de la boulangerie du flambeau de la chymie.

Le discours de M. Cadet de Vaux est écrit d'un style plus tempéré, mais les observations qu'il contient ne sont pas moins intéressantes; il entreprend d'y répondre aux questions suivantes, qui lui paroissent un peu indiscrettes.

A quoi donc servira une école de boulangerie ? Pourquoi le professorat en est-il confié à des chymistes ? Depuis le tems que les hommes se nourrissent de pain, ils ont dû apprendre à le faire.

Si l'on reconnoît avec M. Cadet, que la

154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

chymie est la première & la plus utile de toutes les sciences , qu'elle est la mère de tous les arts , que tous lui doivent leur origine & leur perfection , on ne s'avisera pas de demander pourquoi l'enseignement de l'art de la boulangerie est confié à des chymistes.

Il est certain que la plupart des boulangers , ainsi que les autres artisans , se laissent guider par une routine aveugle ; que ces hommes opéreroient avec plus de succès , s'ils connoissoient davantage la nature des produits qu'ils emploient. La qualité du pain dépendant de la qualité du bled dont il est fait , ainsi que de la perfection de la mouture , il faut donc que le boulanger connoisse la meûnerie ; il seroit même utile qu'il eût quelque notion de l'agriculture ; or c'est dans la nouvelle école qu'il pourra puiser ces connoissances. L'orateur continue à faire sentir les services que les chymistes & les naturalistes ont rendus à l'agriculture , en découvrant les véritables maladies des grains , en enseignant ce qu'il faut faire pour les garantir de ces maladies , & la manière de les conserver. Si cette classe de savans a été si utile à l'agriculture , elle ne l'a pas été moins à l'art du meûnier.

» Qui est-ce qui a introduit la mouture économique ? Sûrement ce ne sont pas les meûniers. Comment auroient-ils pu l'imaginer ;
» puisqu'ils ne savent pas l'adopter , & qu'aux
» portes de la capitale on ose encore recourir
» à des procédés de mouture qu'un faux système de liberté laisse subsister , & qu'en bonne

» politique, on devroit interdire comme atten-
» tatoire à la subsistance du peuple. »

Ces considérations engagent M. Cadet de Vaux à donner une comparaison du produit de l'ancienne mouture, qu'il appelle mouture rustique, & de la mouture économique. Cet article est trop intéressant pour que nous le passions sous silence.

Dans la mouture rustique un setier de bled pesant 240 liv. donne 90 liv. de fleur de farine & 150 de son, contenant gruau, & encore faut-il déduire de ce produit 8 à 10 l. de déchet.

Dans la mouture économique le même setier de bled donne 185 liv. de fleur de farine, & 55 liv. seulement de son & de gruau; le déchet n'est que de 3 liv. environ, & peut-être moindre.

La mouture économique double d'abord le produit en farine, elle donne en outre huit neuvièmes de farine blanche, c'est-à-dire, environ 160 liv. sur 180 que produit le setier; & seulement 20 liv. de farine bise, tandis que la mouture rustique n'a que 90 liv. de farine blanche.

Un troisième avantage consiste dans ce que la farine de la mouture économique, absorbe beaucoup d'eau au pétrissage, & donne conséquemment plus de pain.

» D'où il faut conclure, qu'au moyen de
» la mouture économique, les villes se trou-
» vent plus abondamment approvisionnées de
» farine blanche; approvisionnement d'autant

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» plus nécessaire , que le peuple ne fait plus
» manger de pain bis. «

Il est étonnant qu'il faille une loi pour établir cet usage que sollicitent tout-à-la fois l'intérêt particulier & l'intérêt général.

On objectera que la mouture économique expédie moins ; mais , répond l'auteur , on multipliera les moulins , & conséquemment il y aura un plus grand nombre d'hommes employés. Le paysan donnera vingt sols de plus , mais aussi il retirera pour six francs de farine de plus. M. Cadet désireroit qu'on établît dans les campagnes l'usage des *moulins pédales* dont on se sert maintenant à Bicêtre. Ces moulins , qui sont de l'invention de M. Berthelot , savant mécanicien , pourroient fournir aux pauvres habitans des campagnes de l'occupation pendant l'hiver , lorsque tous les travaux champêtres sont suspendus ; ils seroient aussi d'une grande ressource dans des tems de sécheresse occasionnée soit par les chaleurs de l'été , soit par les gelées de l'hiver , enfin dans toutes les circonstances où les autres moulins ne vont pas.

» Tout récemment , dit M. Cadet , le pain
» a valu quinze sols la livre à Briançon , & le
» prix du bled n'avoit pas varié : disette a-
» freuse au milieu de l'abondance , & qui étoit
» due à la suspension de la mouture , occasion-
» née par la fonte subite des neiges qui avoient
» inondé les rivières. En pareil cas , les bras
» du paysan auroient suppléé au défaut des
» moulins. Si la capitale , malgré sa situation ,

» malgré le nombre de ses moulins à vent &
» à eau, malgré l'abondance soutenue de ses
» marchés, a été alarmée en 1776 (quatre
» jours encore, elle alloit peut-être manquer
» de farines, en regorgeant de bled ;) si la
» capitale, dis-je, malgré ses avantages réunis,
» peut s'appercevoir de l'inaction de la mou-
» ture, que n'a-t-on pas à redouter dans nom-
» bre de nos provinces ? C'est particulière-
» ment aux villes de guerre que ces moulins ;
» dans le tems de blocus, deviendroient d'une
» utilité précieuse. Le grain pourroit s'y mou-
» dre au milieu du tumulte des armes, sans
» jamais être exposé aux insultes des assiégeans.
» Quatre hommes suffiroient pour assurer la
» subsistance de huit cens. Les magasins, le
» moulin & la boulangerie pourroient alors ;
» réunis dans un seul & même lieu, éviter
» des frais de transport, toujours coû-
» teux, parce qu'ils se renouvellent tous les
» jours. «

Des avantages de la mouture économique
M. Cadet de Vaux passe à ceux que procu-
rera l'enseignement sur l'art même de la bou-
langerie.

On ne peut nier que la fabrication du pain
ne soit véritablement un art, & que cet art
exige des connoissances qu'il n'est pas aisé d'ac-
quérir. La vérité de cette proposition se prou-
ve par la différence qui se rencontre entre le
pain d'un boulanger habile, & le pain com-
posé par un boulanger moins entendu, quoi-
que tous les deux s'approvisionnent des mê-

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mes bleds , des mêmes farines , & aux mêmes marchés.

Mais il est un fait plus important , & qui prouve invinciblement que la bonté du pain , & l'abondance du poids tiré de la même quantité de farine , dépendent moins de la qualité des grains que de la fabrication.

» Sous l'administration de M. de Sartine ,
» les marchés de la capitale furent un moment approvisionnés de farines inférieures ,
» dont il résultoit un pain de médiocre qualité. Ce magistrat n'avoit à opposer aux
» plaintes fondées des habitans qu'une douleur
» stérile , lorsque M. Brocq fit de très-bon
» pain avec de ces farines que lui fournissoit
» M. Maliffet.

» On en servit sur la table de M. de Sartine , sans l'en prévenir : il gémissoit en le
» mangeant de ne pouvoir pas en procurer
» de semblable à tout Paris. Mais , quel fut
» son étonnement en apprenant que la farine
» qui excitoit tant de réclamations , donnoit un
» pain de cette qualité ! Que ce changement
» heureux , la manutention seule l'avoit opéré ;
» & que les excellens boulangers de la capitale justifioient cette proposition ! «

M. Cadet de Vaux , confirme les avantages de l'enseignement de l'art du boulanger , par ceux que retirent aujourd'hui les hôpitaux de Paris.

La routine aveugle qu'on y suivoit dans la mouture des bleds , & dans la fabrication du pain , rendoit ce dernier si inférieur qu'il oc-

caſionnoit des révoltes fréquentes, ſoit à Bicêtre, ſoit à l'Hôpital-général. L'adminiſtration de ces hôpitaux, convaincue par le bel ordre & l'économie qui regnent dans la boulangerie de l'hôtel royal des invalides, travailla à faire diſparoître les abus que l'ignorance avoit introduits, & qu'elle laiſſoit ſubſiſter; & le pain des hôpitaux ne préſente aujourd'hui d'autre inconvéniement que d'être trop bon; l'amélioration dans cette partie fait une économie de plus de 100000 liv.

(*Journal de l'agriculture, du commerce, des arts & des finances; Journal de littérature, des ſciences & des arts.*)

LETTERS to His Excellency the count de Welderen, &c. *Lettres à Son Excellence le comte de Welderen, ſur l'état actuel des affaires de la Grande - Bretagne & des Provinces-Unies; par JEAN ANDREWS. In-8vo. A Londres, chez White. 1781.*

CES lettres, au nombre de deux, renferment des réflexions ſur la conduite des Hollandois envers les Anglois, leurs anciens amis & leurs alliés naturels.

Le docteur Andrews commence la première de ces lettres en expoſant les maximes politiques, dont l'obſervation avoit fait de la Hollande une puiffance respectable, & qui l'ont

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

élevée à ce degré de prospérité dont elle a joui jusqu'à présent. Il fait ensuite pressentir au comte de Welderen les conséquences fatales que peut produire pour la Grande-Bretagne & les Provinces-Unies, un changement de la part des Etats-Généraux qui, en renonçant à leur ancien système, se sont laissés conduire par les ennemis des deux puissances, en lui prouvant que, si au milieu des efforts qu'elle est obligée de faire aujourd'hui, l'Angleterre a le malheur de succomber, sa chute entraînera inévitablement celle des Provinces-Unies.

Dans l'extrait suivant, l'auteur met dans son vrai point de vue, le fondement peu solide sur lequel la Hollande appuie ses prétentions.

» Qu'ils sont vils & méprisables ces trésors
 » que l'avarice cherche avec tant d'ardeur,
 » lorsque votre nation est contrainte de les
 » acheter au prix de son honneur & de sa
 » sûreté, deux objets dont votre excellence
 » fait que la conservation ne peut s'accorder
 » avec le soin que prennent ses concitoyens
 » d'entretenir une branche de commerce qui
 » favorise nos ennemis. Considérons mainte-
 » nant, sur quel fondement sont appuyées ces
 » malheureuses prétentions, & s'il est possible
 » de leur en trouver un assez solide pour les
 » supporter. Votre Excellence ne permettra
 » de les appeler malheureuses, parce que si
 » je ne réussis pas à lui en démontrer la foi-
 » ble, il restera toujours cette vérité désolante,
 » dont il seroit superflu de donner des
 » preuves, que l'acharnement à les faire va-

» loir, doit infailliblement produire une foule
» de malheurs.

» Ces prétentions, est-il dit, sont fondées
» sur le droit de faire le commerce de muni-
» tions navales, droit qui a été garanti par
» un traité, & dont les sujets des Provinces-
» Unies ont toujours joui pendant l'espace de
» plus de cent ans. Voilà sans doute une ex-
» position très-claire & très-positive des droits
» réclamés par une nation qui, animée du
» même esprit, se déclare d'avance l'ennemie
» de quiconque osera s'opposer aux efforts
» qu'elle fera pour les exercer dans le sens le
» plus étendu.

» Mais avant d'examiner le mérite de la
» cause, Votre Excellence me permettra-t-elle
» de lui faire une question, & d'exiger une
» réponse cathégorique, de ceux qui font cette
» réclamation avec assez de confiance, pour la
» regarder seule comme un argument suffisant?
» Cette question ne sera point de celles qu'un
» voile épais enveloppe, & sur le sens des-
» quelles il peut arriver qu'on se méprenne.
» Elle sera claire, simple & directe. Les mar-
» chands, les commerçans, qui se promènent
» à la Bourse d'Amsterdam, pour peu qu'ils
» aient de sens commun, peuvent y répondre
» aussi aisément, que le politique le plus ha-
» bile qui brille dans les assemblées de La
» Haye.

» Les Etats-Généraux, la nation Hollandoise;
» regardent-ils les Anglois comme leurs amis
» ou comme leurs ennemis?

162 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Cette question , & une réponse fans équi-
» voque , font des préliminaires nécessaires à
» toutes les discussions qui peuvent être agi-
» tées relativement aux droits que réclament
» les compatriotes de Votre Excellence. Dans
» des questions qui intéressent les peuples , il
» est impossible de séparer la justice de la con-
» venance. Il y a mille choses qui peuvent
» être légitimes en elles-mêmes , abstraction
» faite des circonstances dont elles sont ac-
» compagnées , & qui néanmoins , comme Vo-
» tre Excellence le sent parfaitement bien , pa-
» roissent sous un autre point de vue tout
» différent , lorsqu'on les pèse avec ces mêmes
» circonstances. Je demande donc une réponse
» à cette question simple , claire & décisive :
» êtes-vous nos amis , ou êtes-vous nos en-
» nemis ? Y a-t-il un Hollandois , connoissant
» les affaires de son pays , qui puisse affirmer
» la dernière partie , ou votre excellence ima-
» gine-t-elle que ses compatriotes judicieux
» n'affirmeroient pas unanimement la première ?
» Si donc nous sommes vos amis , (& veuille
» le ciel que nous le soyons toujours) si
» Votre Excellence & ses compatriotes sont
» choqués de la seule idée qui leur infirmeroit
» le contraire , que doit penser le reste du
» monde , quand il voit cette manière d'inter-
» prêter les traités , & de se conduire en consé-
» quence , qui fait des Hollandois nos pires en-
» nemis , des ennemis sous le nom d'amis ?
» Lorsque deux états puissans , comme la
» Grande-Bretagne & la Hollande , sont ensem-

» ble des ligues & des traités, peut-on con-
» cevoir que, semblables à des légistes qui
» chicannent dans le barreau, ils aient pour
» but de disputer sur des mots, & de s'em-
» brouiller l'un & l'autre par des subtilités
» d'expression ?

» On a toujours supposé que les traités faits
» par des nations libres & indépendantes, avoient
» été dressés, conclus & ratifiés par les per-
» sonnes les plus sages de chaque côté. On ne
» peut donc jamais soupçonner qu'aucun arti-
» cle préjudiciable aux intérêts, & encore
» moins à l'existence de l'une ou de l'autre,
» ait pu se glisser dans de pareils traités, soit
» explicitement, soit implicitement.

» L'objet de tous les traités est, ou de met-
» tre fin à des hostilités, ou de raffermir les
» liens de la paix; mais si l'on admet qu'ils
» puissent être susceptibles d'interprétations dé-
» savantageuses à l'une ou à l'autre des par-
» ties contractantes, il sera impossible de les
» regarder comme des liens de paix; ce ne
» seront plus au contraire que des pièges ten-
» dus à l'imprudence.

» Ainsi, puisque le bon sens, la voix;
» de l'honneur, & le consentement de toutes
» les nations, nous apprennent que les con-
» trats publics ont toujours été considérés
» comme des actes, dont les deux parties doi-
» vent tirer leur avantage, comment se fait-il
» qu'un peuple si connu par la sagesse de sa
» conduite, ait pu se résoudre à oublier, ou
» ce qui est pis encore, à mépriser des maxi-

164 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» mes reques fans balancer dans tous les états ;
» & adoptées par ceux des hommes sages à qui
» l'administration de ces mêmes états s'est con-
» fiée , ou par ceux que leur expérience , leurs
» talens & leurs connoissances , ont rendus ca-
» pables de discuter ces sortes de questions.

» Ceux qui ont le maniemment des affaires
» publiques , ne sauroient réfléchir trop sou-
» vent , combien il est convenable , combien
» il est nécessaire d'interpréter les réglemens
» qui concernent l'intérêt d'un peuple , avec
» le même esprit dans lequel ils ont été faits ;
» car ce qui leur a donné la naissance , peut seul
» les rendre efficaces. Lorsqu'on n'a plus qu'un at-
» tachment pédantesque pour les mots , les for-
» mules peuvent rester , mais l'esprit & l'ame
» qui doivent les vivifier , se perdent insen-
» siblement. «

Après avoir démontré l'impossibilité morale qu'il y a de séparer la convenance & la justice dans les traités que font entre elles des nations indépendantes , & fait voir , en bon Anglois , qu'il n'est pas convenable que la Hollande aide la France dans les conjonctures présentes , l'auteur examine dans la seconde lettre , tout ce qu'ont dit à ce sujet , les ennemis de l'Angleterre & des Provinces-Unies.

La maniere dont l'auteur a traité son sujet , annonce un homme plein de candeur & de bon sens , & quoique ses efforts pour ouvrir les yeux des Etats-Généraux sur leurs propres intérêts , puissent ne produire aucun effet , ils pourront du moins servir , disent les Anglois , à justifier les me-

tures que la cour de Londres a été obligée de prendre , quoiqu'avec répugnance. Quant à la personne à qui les deux lettres sont adressées , nous devons observer que M. Andrews lui parle toujours du ton le plus honnête & le plus respectueux. M. Andrews est non-seulement un bon politique , mais encore un homme poli.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)

LES portraits ou caractères & mœurs du XVIIIe. siècle : suivis de maximes & de pensées diverses sur les passions , les vertus & les vices ; par M. FERRI, de l'académie des Arcades. A Amsterdam , & se trouve à Paris , chez Cailleau , imprimeur-libraire , rue St. Severin. 1 vol. in-8vo. 1781.

L s'est fait depuis la Bruyère un si grand changement dans nos mœurs , qu'on pourroit aujourd'hui composer sur les objets qu'il a traités , un ouvrage absolument neuf ; mais il est rare de trouver des peintres comme la Bruyère. M. Ferri ne s'est pas dissimulé combien il étoit dangereux de marcher sur les traces d'un si fameux écrivain , & se défiant de ses propres forces, il a recueilli & fondu dans son ouvrage ce qu'il a trouvé de meilleur dans les imitateurs de la Bruyère ; son attention à nommer les sources où il puise , le met à l'abri

de tout reproche. Cependant une pareille bigarrure ne sera peut-être pas du goût de tous les lecteurs. Ces différens morceaux ainsi rapprochés , peuvent donner à l'ouvrage l'air d'une compilation. M. Ferri n'a songé qu'à être utile , sans s'embarrasser de paroître original ; cette modestie est d'autant plus estimable que l'auteur pouvoit voler de ses propres aîles , & se passer du secours des autres. Les endroits qui sont de lui ne sont pas les moins agréables. Voici , par exemple , deux portraits assez bien frappés & d'un coloris vrai.

» *Grichard*, médecin de réputation , *habile*
 » *ou non*, n'importe ; *Grichard*, dis-je, l'air som-
 » bre , l'œil farouche , le front ridé , dérochant
 » la moitié de son individu sous une forêt de
 » crins postiches , va visiter un respectable prêtre ,
 » horriblement tourmenté par les douleurs
 » cuisantes de la pierre. Il opine pour qu'il soit
 » taillé incessamment. On y consent & on le
 » remercie de ses soins , en le priant de les
 » continuer. Le lendemain , *Grichard* revient ,
 » & trouvant son malade dans cet état de perplexité où la crainte d'une si terrible opération est capable de réduire les esprits les
 » plus forts , comment , lui dit-il , d'un ton
 » brusque , vous hésitez à souffrir qu'on vous
 » taille. Si vous n'êtes pas plus ferme , vous
 » ne seriez donc pas martyr de votre religion ?
 » En disant ces mots il sort , & ne seroit peut-être pas revenu ; si on ne l'eût sollicité avec
 » les plus vives instances. Cet homme , dit-il ,
 » regimbe contre l'aiguillon ; il appréhende la

» mort ; qu'il s'accommode ; je ne rends jamais
» deux fois mes ordonnances. Cet air de sévé-
» rité est d'ordinaire le propre des vieux mé-
» decins dont la fortune est faite. Ceux qui
» sont dans un âge avancé, & qui travaillent
» encore à la faire , prennent une route toute
» opposée.

» *Figellus* , la physionomie ouverte , la voix
» gracieuse , l'esprit insinuant , paré des plus
» superbes dentelles , sans affectation dans sa
» chevelure , le gros diamant au doigt , & por-
» tant un magnifique corbin , est surnommé le
» médecin des Dames. Sa réputation est aussi
» bien établie qu'elle a été rapide. La jeune
» marquise * * * le mande ; il arrive dans un
» joli équipage , mais *pourtant* modeste. Après
» les premiers complimens de civilité , il s'assied
» à côté du lit de la malade , qui se plaint
» d'un mal de tête , d'une insomnie & d'un
» affadissement de cœur étonnant. *Figellus* se
» leve , prend le bras de la prétendue malade
» avec grace , lui touche délicatement le bout
» de la langue avec le petit doigt , & tâte en
» souriant si le ventre est mollet. Cet examen
» fait , il se remet dans son fauteuil. Cela ne
» sera rien , dit-il , Madame , nous y mettrons
» ordre ; votre indisposition est occasionnée par
» un épanchement de bile , que peut-être quel-
» que petit chagrin a mis en mouvement.
» *Figellus* n'ignore pas que l'aimable marquise
» adore un officier aux gardes-françoises , dont
» le marquis est jaloux , parce qu'il aime pas-
» sionnément sa femme. Celle-ci se plaint à son

168 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» *Esculape* des caprices de son époux , qui , par
 » ses soupçons & sa méfiance , lui cause tant
 » de chagrin qu'il lui en coûtera la vie. En
 » achevant cette confidence , les beaux yeux
 » de la marquise versent quelques larmes que
 » *Figellus* ne voit pas sans émotion. Après un
 » petit mot de consolation , il égaie sa malade
 » par le récit de l'histoire du jour. En la quit-
 » tant , il ordonne quelque ptisanne & un
 » clystere ; puis , passant dans l'appartement de
 » Monsieur , qu'il veut saluer , il lui insinue
 » adroitement que la maladie de son épouse
 » pourroit avoir des suites , si elle continue à
 » demeurer dans l'état de mélancolie où il l'a
 » trouvée , & dont il ne peut attribuer la cause
 » qu'à quelque violente agitation d'esprit qu'elle
 » s'obstine à cacher. Il ajoute tout ce qu'il croit
 » propre à émouvoir le mari , en lui conseil-
 » lant de voir cette épouse si chère , qui a
 » témoigné quelque mécontentement de ce qu'il
 » ne s'est pas trouvé présent à la visite du
 » médecin. Tout de bon , répond le marquis ,
 » elle y a été sensible ? Cette pauvre petite !
 » Je vais lui tenir compagnie. Le fin *Figellus*
 » n'en veut pas davantage ; il sort à l'instant.
 » Le mari va trouver sa femme ; on s'embrasse ;
 » la paix est faite. Le lendemain , quand le mé-
 » decin vient réitérer sa visite , on lui fait com-
 » pliment sur sa ptisanne & son clystere , qui
 » ont produit des effets merveilleux. La malade
 » est dans un état de tranquillité d'autant plus
 » grand , que le mari persuadé de l'injustice de
 » sa jalousie , & voulant réparer ses torts , a
 » envoyé

» envoyé prier l'officier aux gardes à dîner.
 » L'admirable cure ! Le grand homme que *Figgellus* ! Faut-il s'étonner qu'il soit couru de
 » toutes les femmes ? «

Moliere a peint, dans le *Malade imaginaire*, un médecin brusque & emporté ; quant aux médecins doucereux & petits-mâîtres, il n'y en avoit point de son tems, ils étoient tous pédans. On trouve, dans la petite comédie du *Cercle*, un portrait à peu-près semblable à celui que M. Ferri a tracé, mais il l'a relevé par de nouveaux traits.

La Bruyere a beaucoup plus attaqué les hypocrites que les esprits-forts, parce qu'ils étoient bien plus communs dans le siècle où il a vécu ; aujourd'hui il n'y a plus d'hypocrites ; si la Bruyere revenoit parmi nous, quels portraits ne feroit-il pas de certains philosophes ! M. Ferri ne fait qu'effleurer ce caractère particulier à notre tems, & il nous semble qu'il pouvoit en tirer un plus grand parti.

» *Nicandre* s'est fait incrédule par crédulité.
 » Il s'est laissé persuader par l'autorité de quelques beaux-esprits, à qui il a souvent entendu dire, d'un ton ferme, que la religion
 » est une chimere, un épouvantail de vieilles
 » femmes & d'enfans, & qui savoient accomplir cette décision d'un ris moqueur &
 » de quelques anecdotes scandaleuses. Pour
 » s'affermir dans son incrédulité, *Nicandre* est
 » à la quête de toutes les brochures philosophiques ; il en extrait, souvent il en apprend
 » par cœur les maigres sophismes & les impu-

» dens sarcasmes , afin d'en être l'écho. Y
 » trouve-t-il des citations défavorables au chris-
 » tianisme ? Elles lui font trop de plaisir pour
 » qu'il essaie d'en vérifier aucune. Si par ha-
 » sard il rencontre dans quelque écrit une re-
 » marque en faveur de la religion , il épuise
 » toutes les forces de son esprit , non pas à
 » chercher si l'auteur a raison ; mais à trou-
 » ver qu'il a tort. Lance-t-il d'un ton gogue-
 » nard , dans la conversation , quelque trait
 » contre le christianisme ? Il est si joyeux d'a-
 » voir tant d'esprit que son incrédulité lui en
 » devient beaucoup plus chère. *Nicandre* cher-
 » che à guerroyer contre les croyans & à
 » faire des prosélytes à sa cause , pour mieux
 » s'en pénétrer. Car , moins on est ferme dans
 » ses principes à cet égard , plus on cherche
 » à les faire adopter aux autres. Il sonne sans
 » cesse le tocsin contre l'évangile & ses parti-
 » sans. Ce n'est que du bruit , mais le bruit
 » étourdit & très-souvent persuade. «

Après avoir donné une idée de la manière
 de M. Ferri , nous allons jeter un coup d'œil
 sur les morceaux qu'il a empruntés de diffé-
 rens auteurs pour enrichir son ouvrage. M.
 Toussaint est un de ceux qu'il a mis à con-
 tribution. Voici un caractère de sa façon où
 il y a quelque énergie.

» *Thériode* , homme rustre & sauvage , sans
 » goût , sans talens & sans mœurs , a du moins
 » su se rendre justice : il a pris le parti des
 » armes , c'étoit le seul qu'il pût prendre. Au-
 » tant il est inepte à tout autre état , autant

» il est propre à celui-ci , s'il ne s'agit pour
» le bien remplir que d'être violent, farou-
» che, inhumain & cruel. Il ne lui en coûte
» point d'efforts pour s'exciter au massacre; il
» est né sanguinaire, & ne reconnoît plus les
» hommes pour ses semblables lorsqu'il est
» payé pour les tuer. La crainte d'un fort pa-
» reil ne ralentit point sa rage; il ne porte
» pas sa pensée au-delà de l'instant, & ne s'est
» jamais amusé à songer s'il y a quelque dif-
» férence entre vivre & avoir vécu. C'est un
» automate armé, une machine de guerre
» placée sur un champ de bataille, qui se monte
» au bruit des tambours, des trompettes &
» des clairons, le fracas de l'artillerie achève
» de la mettre en branle; alors elle frappe à
» droite & à gauche; tout ce qu'elle a de vie
» & d'action est ramassé dans ses bras. «

M. Ferri ne nous paroît pas avoir été toujours assez délicat sur le choix des tableaux qu'il a fait entrer dans sa galerie; il auroit pu, par exemple, se dispenser d'y donner place à cette peinture basse & triviale du même Tousseint.

» *Eupotime, cette futaille organisée, ne fait*
» rien autre chose sur la terre, que boire,
» dormir & juger. Voyez-le chanceler quand
» il monte au tribunal; écoutez-le ronfler quand
» il y a pris séance; suivez-le lorsqu'au milieu
» d'une cause dont le détail lui semble trop
» long, il court en attendant qu'elle soit plai-
» dée, de l'audience à la buvette. Trouvez-
» vous sur son passage, lorsqu'au milieu de la

» nuit, on le rapporte ivre chez lui, sans mou-
 » vement, sans connoissance & sans poulx,
 » meurtri, livide & sanglant de vingt chûtes
 » qu'il a faites. «

Ces traits sont bien dégoûtans, & qui pis est, ils sont faux. On ne trouveroit point aujourd'hui, dans la société, l'original de cette copie. L'ivrognerie n'est plus à la mode; c'est un vice relégué parmi le peuple le plus vil. Le tableau de M. Touffaint ressemble à ces portraits antiques, dont la coëffure & l'habillement nous paroissent bizarres, parce que la mode en est passée depuis un siècle.

Les peintures basses sont du goût de M. Touffaint. C'est ainsi qu'il s'exprime, en décrivant le repas d'un avare : » Sur deux ais
 » vermoulus & mal joints, posés sur un pied
 » chancelant, paroît un bouilli réchauffé, noyé
 » dans un potage clair, un bout de pain noir &
 » rassis, &c. «

Quoique vous écriviez, évitez la bassesse,
 Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

M. Soret a également fourni son contingent à cet ouvrage; entre plusieurs morceaux, nous choisissons ce portrait d'un écrivain célèbre par son éloquence & ses paradoxes, que l'auteur a peint sous le nom de *Diogène*.

» *Diogène* ne prend la plume que pour écrire
 » contre les hommes, & fronder leurs opi-
 » nions. C'est assez qu'un principe soit reçu
 » pour qu'il le combatte. Il appelle vérité ce
 » que tous les autres regardent comme para-

» doxe ; il impute au talent les écarts de ceux
» qui en abusent , comme lui-même abuse du
» sien. Sa valeur ne se borne pas à lutter con-
» tre quelques adversaires , il attaque des peu-
» ples entiers ; que dis-je ? c'est à l'univers
» qu'il en veut : on diroit que la raison , ban-
» nie de toutes les têtes , s'est réfugiée dans
» la sienne. Il prétend rappeler le genre-hu-
» main à son état naturel , qu'il a deviné ; il
» voudroit que tous les hommes véussent en
» Caraïbes , il les trouveroit encore mieux ,
» s'ils étoient antropophages. Mais , dites-moi ,
» *Diogène* , si votre système pouvoit préva-
» loir , si les hommes alloient se désunir , vi-
» vre dans des antres & brouter l'herbe , que
» deviendroît votre gloire ? Que feriez-vous
» de votre mérite , de cette hardiesse dans les
» idées , de cette force dans les expressions ,
» si justement applaudies , & dont vous faites
» tant de parade ? Dites donc , ô *Diogène* ! où
» en seroit votre amour-propre , si vous étiez
» réduit à être l'orateur des bêtes fauves ? «

Peu content des richesses nationales , M. Ferry a eu recours aux productions étrangères , il a même emprunté aux Anglois nos ennemis. Il faut convenir que les caractères sont une des parties brillantes de la littérature Angloise. Leurs romans sur-tout sont à cet égard bien supérieurs aux nôtres. Quel est le poëte dramatique dont les caractères soient mieux dessinés , mieux soutenus , plus intéressans que ceux de Richardson & de Fielding ; ces deux écrivains , & particulièrement le premier , dont

174 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les romans sont de véritables poèmes, savent peindre sans faire de portraits; on reconnoît assez leurs personnages à leurs actions & à leurs discours. M. Ferry n'a donc pu profiter d'aucuns des tableaux de ces grands maîtres; il s'est borné à extraire quelques morceaux des fatyres & des épîtres de Pope, & la plupart de ces morceaux sont assez médiocres; voici le plus saillant.

» Le vieux *Cotta* déshonora, par son avare,
 » rice, sa fortune & sa naissance; & cependant le vieux *Cotta* ne manquoit ni d'esprit
 » ni de mérite. Sa cuisine, où l'on avoit oublié
 » l'usage barbare de la broche, le disputoit en
 » froideur avec les grottes de son jardin; sa
 » cour remplie de jeunes orties, & ses fossés
 » couverts de creffon, fournissoient sa table
 » de soupe & de salade, qui ne lui coûtoient
 » rien. Si *Cotta* vivoit de légumes, ce n'étoit
 » au reste que ce qu'avoient fait avant lui
 » les philosophes & les saints. Raffasier le riche,
 » c'eût été une dépense de prodigue, &
 » il se seroit bien gardé de soustraire le pauvre
 » au soin de la providence. Son vieux château
 » ressembloit à une chartreuse solitaire; le
 » silence regnoit au dehors, le jeûne au-dedans;
 » ni danses, ni tambourins n'en faisoient re-
 » tentir les planchers, & la cloche qui sonne
 » à midi, n'invita jamais le voisinage. Ses vases
 » faux regardoient en soupirant, des tours que
 » la fumée n'obscurcissoit jamais; & faisant
 » violence à leurs haquenées, leur faisoient
 » prendre un autre chemin. Le voyageur égaré

» dans la forêt pendant la nuit, maudissoit l'a-
» vare qui épargnoit sa lumière, & qui refu-
» soit l'entrée de sa maison; un chien déchar-
» né, qui aboyoit à la porte, en défendoit
» l'approche au mendiant qu'il auroit voulu
» dévorer. »

Cet ouvrage est divisé en deux parties; la première contient des portraits; la seconde des réflexions courtes & détachées. Peut-être eût-il mieux valu, pour éviter l'uniformité, mêler ensemble les réflexions & les portraits. Nous citerons quelques-unes de ces maximes & pensées sur les passions, les vertus & les vices.

N'est-ce pas être né vicieux, que de paroître né sans vertu & sans vices?

C'est faire une bonne action, que de tenter d'en faire une.

Les bienfaits sont le seul trésor qui s'accroît à mesure qu'on le partage.

Il faut peu de choses pour rendre le sage heureux; rien ne peut rendre un sot content; c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

L'homme, dans la fortune, méconnoît tout le monde; dans les disgrâces, il n'est connu de personne.

Il faut faire de ses amis comme de sa vertu; il est également dangereux d'éprouver l'un & l'autre, sans nécessité.

Deux amans se cachent mutuellement leurs défauts, & se trahissent; deux amis se les avouent & se les pardonnent.

Entre deux personnes qui s'aiment, celle qui

a le cœur plus tendre, est toujours un peu drape; mais elle jouit d'avantage.

L'amour n'est vrai que lorsqu'il est involontaire.

Rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme, que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

Il n'est point d'encens qui entête si fort une femme, que celui qui ne brûle pas pour elle.

Une dame auteur, qui doit bien connoître le sexe, a dit qu'on n'amuse pas long-tems les femmes avec de l'esprit.

Certaines femmes sont comme les énigmes; elles cessent de plaire après qu'on les a devinées.

La plupart des femmes sont comme les beaux-esprits, qui préfèrent les mortifications de la censure à la honte de l'oubli.

On s'ennuie presque toujours avec ceux qu'on ennue.

L'homme excessivement poli, fatigue d'autant plus, qu'il semble exiger moins, & cette façon d'exiger est souvent usuriere.

On ne doit être flatté que des louanges de ceux qui n'en donnent pas indifféremment à tout le monde.

La louange, ainsi que le vin, augmente nos forces, lorsqu'elle ne nous enivre pas.

On loue quelquefois, par ignorance, ceux qu'on blâme par orgueil.

Les grands ont cela de commun avec les arbres des forêts, qu'ils donnent quelquefois de l'ombre, mais rarement du fruit.

C'est presque toujours la manie des gens en place, de se faire demander, à titre de grace, ce qu'ils doivent par état, & souvent par reconnaissance.

Les grands ont du mépris pour ceux à qui leur grandeur en impose, & ils n'aiment point ceux à qui elle n'en impose pas.

La modestie des auteurs est un château de cartes, que le moindre choc anéantit.

L'empressement à montrer de l'esprit, est le plus sûr moyen de n'en point avoir.

La marque de l'esprit borné d'un siècle, c'est lorsque tout le monde en a; c'est la preuve qu'il n'y a point d'esprit supérieur.

Il en est des livres comme de la lumière; la trop grande quantité n'éclaire point, elle éblouit, elle aveugle, & nuit plus qu'elle ne ferr.

Les bibliomanes sont comme les avares, la manière d'amasser leur tient lieu de jouissance.

Il n'est pas un auteur qui ne souffre plus patiemment une critique injuste, qu'un éloge médiocre.

Le savant, dont les mœurs sont dérégées, ressemble à un aveugle qui tient un flambeau dont il éclaire les autres, mais dont il n'est pas éclairé.

La plupart des écrivains sont comme les femmes à la mode, toujours appréciés au-dessus ou au-dessous de leur juste valeur.

Il n'est point de plus douce vengeance que de pouvoir perdre un ennemi & de lui faire grace.

Il en est de la plupart des préjugés reçus,

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

comme des grands qu'il faut respecter sans s'y attacher.

Il est des défauts aimables, comme il y a des laideurs qui font fortune.

Ceux qui croient que l'argent fait tout, sont fort sujets à tout faire pour de l'argent.

Il n'y a point de gens plus extrêmes dans leurs excès, que ceux qui l'étoient dans leurs scrupules.

Pourquoi ne joue-t-on plus les *Parasites* sur le théâtre ? Ne seroit-ce point parce que cette profession est devenue commune à trop d'honnêtes gens ?

On ne méprise ordinairement la réputation, que quand on l'a perdue.

Une ame foible est capable de tout le mal qu'on veut lui faire commettre.

On ne devrait pas être jaloux de la presséance, quand on ne la doit qu'à sa vieillesse.

On affoiblit tout ce qu'on exagere.

Ne faites rien dans la passion : on ne doit point se mettre en mer durant l'orage.

Souvent la maniere dont on blâme les défauts des autres, est plus blâmable que ces défauts mêmes.

A la cour, on s'embrasse sans se connoître, on se sert sans amitié, on se dessert sans haine ; l'intérêt, & non le sentiment, est le fruit de ce terroir.

Un prince est bientôt sans conseil, lorsqu'il dit toujours son avis le premier.

Toute compagnie est peuple ; ainsi tout y dépend des instans.

Il n'y a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif; & le chef-d'œuvre de la bonne conduite, est de connoître & de prendre ce moment.

L'ambition la plus fine, est quelquefois celle qui paroît bizarre dans ses projets.

Une imprudence légère vaut souvent un trait de prudence.

Le chef-d'œuvre d'un courtisan consiste à dissimuler même l'art nécessaire de la dissimulation.

Cromwel disoit qu'on ne monte jamais si haut, que quand on ne fait où l'on va.

M. Ferri est bien loin de l'énergie & de la profondeur de la Bruyere, il n'a pas même l'esprit & la finesse de M. Duclos; son style est foible & sans couleur; il y a dans son livre bien des choses communes & rebattues; mais on y trouve souvent des traits ingénieux & agréables; sa maniere est naturelle & facile, exempte de toute affectation; il est par tout raisonnable & judicieux. Si l'on considère que l'auteur est un jeune homme & un étranger, on accueillera cet essai avec indulgence. Il est difficile à son âge d'être un observateur profond, & il est étonnant qu'un Italien s'exprime avec autant de pureté dans notre langue.

(*Journal de MONSIEUR.*)

THE Works of the right reverend Father in God , - Thomas Wilton , &c. *Œuvres du très-révérénd pere en Dieu , THOMAS WILSON ; docteur en théologie , lord-évêque de Sodor & de Man , précédées de sa vie , écrite sur des mémoires authentiques , & mises au jour par C. CRUTWELL. 2 vol. In-4to. A Londres , chez Dilly , 1781.*

Ces deux volumes renferment la collection complète des œuvres de l'évêque Wilton. Elle est formée en partie de plusieurs traités publiés depuis long-tems ; les autres étoient restés dans le porte-feuille de l'auteur , qui les avoit destinés à l'impression.

A la tête du premier volume , sont les mémoires de sa vie ; ils ont été rédigés d'après un journal , des lettres & plusieurs autres papiers authentiques , écrits de la main de Wilton lui-même , & communiqués par son fils à l'éditeur. Nous allons tirer de ces mémoires , un abrégé des événemens les plus remarquables de la vie du vertueux prélat.

Thomas Wilton naquit le 20 décembre ; 1663 , à Burton dans le comté de Cheshire , où sa famille demouroit depuis un tems immémorial. Il fit ses premières études à Chester , d'où ses parens l'envoyèrent au college de

la Trinité de Dublin. Son dessein fut d'abord d'embrasser la profession de médecin , mais il en fut détourné par l'archidiacre Hewerfon , qui lui conseilla d'employer ses talens au service de l'église. Il resta donc au college jusqu'en 1686 , & au mois de juin de la même année , il fut ordonné diacre. La cérémonie de l'ordination se fit pour lui seul , le jour même de la dédicace de l'église de Kildare , en présence d'une nombreuse assemblée , & le pieux ecclésiastique en regarda toujours l'anniversaire comme un jour saint & sacré.

On n'est pas bien sûr du tems ou Wilson sortit de Dublin , mais on fait que les disputes de religion qui s'éleverent alors , lui firent quitter cette ville beaucoup plutôt qu'il ne se l'étoit proposé.

Le 10 décembre de la même année , il fut nommé à la cure de New-Church à Winwick , dont le docteur Sherlock(*), son oncle maternel , étoit recteur. » Les émolumens de cette place , » dit son historien , n'étoient que de 30 liv. sterl. » par an , mais comme une de ses vertus étoit » l'économie , & qu'il avoit l'avantage de vivre avec son oncle , ils lui suffisoient pour » subvenir non-seulement à ses propres besoins ; » mais encore à ceux des pauvres , au soulage-

(*) Connu par un ouvrage intitulé : *The practical christian , or devout penitent*. Il s'en est fait différentes éditions , dont la sixième renferme un abrégé de la vie de l'auteur , écrite par l'évêque Wilson.

» gement desquels il consacroit la dixieme
 » partie de son revenu. « Ses talens , son caractere , & sa piété lui attirerent l'estime de Guillaume comte de Derby , qui , en 1692 , le fit chapelain de sa maison , & lui confia l'éducation de son fils , le lord Strange. Quelques années après , ayant été élu aumônier de la maison de charité de Latham , Wilfon se trouva maître d'une fortune qui surpassoit son espérance , & qu'il n'avoit jamais désirée , sinon avec le dessein de l'employer à faire du bien. Né avec un cœur généreux & disposé naturellement à la charité , il réserva dès-lors la cinquieme partie de son revenu pour le soulagement de l'indigence.

L'année suivante le lord Derby lui offrit le bénéfice considérable de Baddefsworth , dans le comté d'York ; mais comme il exigeoit qu'il conservât en même tems sa place de chapelain , & qu'il continuât l'éducation de son fils , Wilfon rejetta ses propositions , parce qu'il ne pouvoit les accepter sans renoncer aux maximes qu'il s'étoit faites sur la non-résidence. Cette ferme intégrité fut toujours le mobile de sa conduite , & il ne tarda pas à donner à son patron une preuve encore plus sensible de son désintéressement , & de son attachement aux loix les plus rigides de l'équité. Mylord avoit mis ses propres affaires dans le plus triste état par ses prodigalités excessives ; quoiqu'accablé de dettes , & importuné par ses créanciers , il ne songeoit à rien moins qu'à les satisfaire. Wilfon vit avec inquiétude le danger qui menaçoit son bienfaiteur , & voulut prévenir sa ruine.

La conjoncture étoit délicate, il n'ignoroit pas qu'il s'exposoit à perdre son amitié, peut-être toute sa fortune ; mais de pareilles considérations ne furent pas capable de l'arrêter. Il alla trouver le comte, lui fit les reproches les plus sérieux sur sa folle conduite, l'avertit du précipice où l'alloit jeter son aveuglement, & lui peignit la situation déplorable où il avoit réduit ses créanciers. Bien loin d'être choqué de cette démarche, le comte n'en conçut que plus d'estime pour celui qui avoit eu le courage de la faire ; il s'abandonna entièrement aux conseils du digne ecclésiastique, & lui fut redevable de la conservation de son honneur, & du plaisir d'acquitter ses dettes en très-peu de tems. Pour lui témoigner sa reconnoissance d'un si grand service, mylord lui offrit l'évêché de l'isle de Man, vacant depuis la mort du docteur Levinz, qui étoit arrivée en 1693. Il le refusa par un sentiment d'humilité, & le siege resta encore vacant. L'archevêque Sharp s'en plaignit à Guillaume III, qui pressa le comte de Derby de nommer un évêque, ou qu'autrement il iroit lui-même remplir le siege. Alors le comte réitéra ses instances, & Wilson se vit élever malgré lui à l'épiscopat ; ministère dont personne n'étoit cependant plus capable que lui de remplir les fonctions.

Wilson avoit pris beaucoup de peine à l'éducation de son élève. (*) Le lord Strange

(*) On lit dans la biographie britannique que

étoit d'un caractère extrêmement vif, & incapable de la moindre réflexion ; l'instituteur fit tous les efforts pour le corriger de ces défauts. Le trait suivant peut donner une idée de l'attention avec laquelle il veilloit sur le jeune homme. Un jour comme mylord s'appretoit à signer un papier qu'il n'avoit point lu, Wilfon lui laissa tomber sur les doigts un peu de cire brûlante ; la douleur qu'il éprouva le rendit d'abord furieux, mais son maître l'eut bientôt apaisé, en lui disant qu'il n'en avoit ainsi agi que pour le faire ressouvenir toute sa vie de ne jamais signer aucun papier sans l'avoir examiné attentivement. On dit que la leçon produisit son effet.

Ce fut au mois de janvier 1697-8, que Wilfon fut sacré évêque de Man, après avoir été fait docteur ès loix par l'archevêque de Cantorbery. Au mois d'avril suivant, il partit pour son isle, & prit possession de sa nouvelle dignité. Vers ce tems, le comte de Derby lui offrit encore le bénéfice de Baddesworth, pour le posséder en commende ; Wilfon refusa une seconde fois de l'accepter, ne pouvant accorder cette possession, avec son devoir, ni avec l'obligation qu'il s'étoit imposée de ne jamais prendre à-la-fois deux bénéfices avec charge d'ames.

Wilfon accompagna le lord Strange dans un voyage d'Italie ; c'est une erreur. Le lord Strange mourut à Lisbonne, en 1699, dans la vingt-unième année de son âge.

Au mois de septembre de la même année, il fit un voyage en Angleretterre, où il épousa Marie, fille de Thomas Patten, de Warrington, avec laquelle il revint dans son diocèse au mois d'avril, 1699. Il a eu de cette dame quatre enfans, qui moururent tous dans leur jeunesse, excepté le docteur Wilson, prébendier de Westminster, qui vit encore.

» Les revenus annuels de son évêché, dit
» M. Crutwell, n'excédoient pas la somme
» de 300 liv. sterl. Obligé de payer en argent
» la plus grande partie de ce qui étoit nécessaire
» faire pour sa maison, il aidait aussi de sa
» bourse les malheureux matelots qui faisoient
» naufrage sur les côtes; mais il faisoit
» nourrir & habiller les pauvres de l'île, du
» produit de ses terres, sans leur donner d'argent.
» Ceux d'entre eux qui savoient filer
» ou faire de la toile, ne pouvoient porter
» leur ouvrage à un meilleur marché que la
» cour de leur évêque. Il entretenoit constamment
» dans sa maison des tailleurs & des
» cordonniers, pour faire des habits ou des
» souliers avec les étoffes ou les cuirs qu'il recevoit
» en échange de son bled. Les vieillards &
» les infirmes étoient soulagés selon leurs différents
» besoins. M. Moore de Douglass
» m'a dit, qu'il fut une fois témoin d'un
» exemple frappant de l'attention particulière
» que le bon évêque avoit pour quelques
» pauvres vieillards de l'île. Comme il distribuait
» un jour des lunettes à ceux qui avoient
» la vue très-foible, M. Moore lui en témoigna

» sa surprise ; d'autant plus qu'il étoit persuadé
 » que pas un d'eux ne savoit lire. *N'importe*, dit
 » l'évêque en souriant, *ils trouveront assez à en*
 » *faire usage ; ces lunettes les aideront à enfiler une*
 » *aiguille , à rapiécer leurs habits , ou même à se*
 » *tenir exempts de vermine.* »

En 1699, Wilson publia un petit ouvrage en manque & en anglois, intitulé : *Les principes & les devoirs du christianisme*, à l'usage des habitans de son isle, le premier livre en leur langue qui ait été imprimé, & bientôt, aidé des secours du docteur Thomas Bray, il parvint à former des bibliothèques paroissiales, dans tout son diocèse, les fournissant de bibles, de nouveaux testamens & de quelques livres de piété. En 1703, il obtint la ratification d'un acte passé entre le seigneur de l'isle & ses vassaux, par lequel ces derniers ont acquis le droit de laisser leurs biens à leur postérité, moyennant certaines rentes & quelques corvées : depuis ce tems l'industrie & le bonheur se sont répandus dans l'isle. La même année il écrivit ses *Constitutions ecclésiastiques*, qui renferment un tableau de l'ancienne discipline, telle qu'elle est recommandée dans la préface du livre intitulé : *The commination office*. Le grand chancelier King fut si charmé de ces constitutions, qu'il dit après les avoir lues : *Si l'ancienne discipline de l'église étoit perdue, on pourroit la retrouver dans toute sa pureté dans l'isle de Man.*

En 1705, le prélat perdit son épouse ; on peut juger combien il fut sensible à cette perte, par la manière dont il en parle dans les prie-

res qu'il composa à cette occasion. En 1707, il fut créé docteur en théologie, dans les universités d'Oxford & de Cambridge, & la même année il fit imprimer la traduction qu'il avoit faite du catéchisme de l'église en langue manque, avec l'original anglois. En 1711, se trouvant pour quelques affaires à Londres, & ayant prêché devant la reine Anne, elle lui offrit un évêché en Angleterre; mais il la remercia, & lui dit : *Je puis, aidé par les bénédictions du ciel, faire un peu de bien dans le petit coin de terre où j'ai toujours résidé ; si je passois dans une sphere plus vaste, je pourrois m'y perdre, & oublier ce que je dois à mon troupeau & à Dieu.* Elle ne put jamais non plus l'engager à venir dans la chambre des Lords, quoiqu'il y ait une place pour l'évêque de Man, séparée du banc des autres évêques. (*)

Nous pourrions nous étendre sur mille traits de bienfaisance, qui ont rendu la mémoire de Wilson précieuse à tous les habitans de l'isle de Man; mais nous sommes forcés de renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage même, & nous nous hâtons de passer à une aventure qui fut pour le digne prélat, une source de désagréments & de perplexités. Nous ne pouvons la mieux faire connoître, qu'en transcrivant la narration de M. Crutwell.

» En 1719, Mistris Horne, épouse du gou-

(*) L'évêque de Man n'a point de voix au parlement.

188 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» verneur de l'isle , accusa une veuve , nom-
 » mée Mistrifs Puller , femme d'une vertu
 » reconnue , d'entretenir un commerce honteux
 » avec sir James Pool ; en conséquence , l'ar-
 » chidiacre Horrobin , pour complaire à Mis-
 » trifs Horne , refusa la communion à Mistrifs
 » Puller. Piquée de ce refus , celle-ci offrit
 » de prouver son innocence , en se servant
 » des moyens indiqués par les constitutions de
 » l'église , c'est-à-dire , par le ferment , qu'elle
 » & sir James Pool firent devant l'évêque ,
 » accompagnés de plusieurs témoins qui dépo-
 » serent en faveur des deux accusés. Aucune
 » preuve n'ayant été donnée du crime préten-
 » du , l'évêque les déclara innocens , & con-
 » damna Mistrifs Horne à demander pardon
 » à ceux qu'elle avoit calomniés. Elle refusa
 » de le faire , & se permit des expressions
 » fort indécentes contre le prélat & son au-
 » torité. Par ce mépris indécent des loix de
 » l'église , Mistrifs Horne s'attira une censure
 » qui lui interdit la communion jusqu'à ce qu'elle
 » eût expié sa faute. L'archidiacre , qui étoit
 » chapelain du gouverneur , ne tint aucun
 » compte de la censure , & pour causer du dé-
 » plaisir à l'évêque , il reçut Mistrifs Horne
 » à la communion. Le prélat eût aisément par-
 » donné une injure faite à lui seul , mais il ne
 » put souffrir qu'on désobéît à l'église & à ses
 » loix ; il interdit l'archidiacre , qui , au lieu
 » de s'adresser à l'archevêque d'York , son
 » métropolitain , & par conséquent le juge
 » naturel à qui il devoit en appeller dans

» cette circonstance , eut recours au pouvoir
» civil. Le gouverneur , sous prétexte que l'évê-
» que avoit agi d'une manière illégale & con-
» tre les formes juridiques , le condamna à une
» amende de cinquante liv. sterl. & ses deux
» vicaires-généraux , qui étoient impliqués dans
» l'affaire de l'interdit , chacun à une amende
» de vingt liv. Ils refusèrent tous les trois de
» payer ; le gouverneur envoya aussi-tôt un dé-
» tachement de soldats pour les appréhender au
» corps , & le 29 juin 1722 , ils furent con-
» duits aux prisons du Château-Rushin , où on
» les tint étroitement renfermés , sans permet-
» tre à qui que ce fût , de leur parler.

» Les habitans de l'isle furent extrêmement
» affligés , lorsqu'ils eurent appris l'insulte faite
» à leur pasteur , à leur ami. Ils vinrent s'at-
» troupier autour de la maison du gouverneur ,
» & l'auroient sans doute démolie , s'il n'en
» eussent été empêchés par un discours plein
» de douceur de l'évêque , auquel on per-
» mit de leur parler par une fenêtre grillée
» de la prison , & qui les assura que son
» dessein étoit d'en appeller à César , vou-
» lant dire le roi , dont il se flattoit d'obtenir
» une prompte justice , s'il avoit agi avec
» équité. Il adressa à son clergé une lettre
» circulaire , pour être lue publiquement dans
» toutes les églises de l'isle , & vint à bout
» d'appaier le peuple , qui avoit tant de mo-
» tifs de respecter & d'aimer son évêque.

» Il fut enfin élargi au bout de deux mois ,
» sur sa requête présentée au roi & à son con-

» feil , qui annullerent toutes les procédures
 » faites contre lui ; mais l'arrêt rendu en sa
 » faveur ne put l'indemniser de tous les frais
 » que lui coûta cette malheureuse affaire ,
 » quoique les habitans de l'isle lui eussent
 » fourni par souscription une somme de 300 li-
 » vres. On lui conseilla de poursuivre le gou-
 » verneur pour obtenir des dommages & in-
 » térêts : les maximes du christianisme dont il
 » étoit pénétré , ne lui permirent point d'em-
 » ployer cette voie. Dans ce tems-là , le roi
 » George I. lui offrit l'évêché d'Exeter , va-
 » cant par la translation de Blackburn au siege
 » d'York , pour le dédommager de ce qu'il
 » avoit souffert , il ne voulut jamais quitter son
 » diocèse. «

En 1730 , Wilson établit , d'après le conseil de son fils , un fonds pour l'entretien des veuves & des enfans des ecclésiastiques de l'isle , & en 1734 , il publia un ouvrage intitulé : *Instruction claire & succinte sur la cène du Seigneur*. Le fameux hiver de 1740 lui fournit une nouvelle occasion d'exercer sa charité vraiment pastorale. L'isle de Man étoit presqu'entièrement dépourvue de grains , & ses habitans alloient être exposés aux horreurs de la famine ; le prélat fut pourvoir à leurs besoins en partageant avec eux tout ce qu'il pouvoit posséder alors. La même année il publia une nouvelle édition augmentée de son *Traité sur les principes & les devoirs du christianisme* , sous le titre de *Connoissance & pratique du christianisme , mises à la portée des personnes les moins éclairées* , ou *Essai sur*

la maniere d'instruire les Indiens. En 1745, ou quelque tems auparavant, il entreprit une traduction du Nouveau Testament en langue manque, ouvrage dont il avoit conçu l'idée lorsqu'il étoit detenu prisonnier à Château-Rushin; mais il ne vécut pas assez long tems pour l'exécuter entièrement; il ne put traduire que les évangiles, & il n'y eut que celui de S. Matthieu qu'il vit imprimer.

Depuis l'année 1746, il paroît que le prélat ne fut plus occupé que de ses fonctions pastorales, qu'il ne cessa de remplir avec la plus grande exactitude jusqu'à son dernier soupir. Il mourut généralement regretté le 7 mars, 1755, dans la quatre-vingt-treizieme année de son âge, & fut inhumé dans le cimetiere de Kirk-Michael. On posa sur sa fosse une table de marbre avec une inscription très-moderne, qui indique seulement le jour de sa mort, son âge & le tems qu'il occupa le siege de Man. Il avoit recommandé à son fils de n'y pas mettre autre chose; on y a cependant par la suite ajouté ces mots : *Que cette isle dise le reste.*

Wilson, outre ses vertus peu communes, étoit doué de beaucoup de talens. Il savoit parfaitement les langues latine, grecque & hébraïque; il avoit acquis de grandes connoissances en géométrie, en botanique & en agriculture, & l'étude de la médecine à laquelle il s'étoit appliqué, dans sa jeunesse, l'avoit mis en état de rendre bien des services aux pauvres de son diocèse. Il instruisoit lui même les jeunes gens qui se destinoient à l'état ecclésiastique.

tique , & les élevoit auprès de lui , mais il ne les ordonnoit jamais qu'ils n'eussent acquis toutes les qualités nécessaires. Il étoit ennemi de l'intolérance , & la douceur de son caractère lui avoit attiré l'amour & le respect des non-conformistes , des quakres & des catholiques qui habitoient dans l'isle.

Terminons cette narration par trois anecdotes concernant ce prélat.

Le cardinal Fleury , dit M. Crutwell , avoit
 » fort envie de le voir ; il lui envoya une per-
 » sonne pour s'informer de sa santé , de son
 » âge , & du tems où il avoit été sacré , &
 » l'inviter à venir en France ; la maniere dont
 » Wilson répondit à cette proposition inspira
 » au cardinal une si grande idée du bon évê-
 » que de Man , qu'il donna des ordres pour
 » qu'aucun corsaire françois ne fit des rava-
 » ges dans cette isle. «

» La reine Caroline aimoit beaucoup Wil-
 » son , & desiroit l'attirer en Angleterre. Etant
 » allé un jour lui rendre ses devoirs , la reine ,
 » en le voyant entrer , se leva , & se tournant
 » vers quelques prélats qui étoient présens ;
 » *Voilà , leur dit-elle , un évêque qui ne vient*
 » *pas demander un autre évêché. Non , Mada-*
 » *me , dit Wilson , & vieux comme je suis ,*
 » *je ne quitterai certainement pas ma femme ,*
 » *parce qu'elle est pauvre. «*

» En 1750 , le docteur Pococke étant revenu
 » en Angleterre , alla faire une visite à l'évê-
 » que de Man , & pour se faire annoncer il
 » lui envoya ses *Voyages* , superbement reliés

» en

» en maroquin. L'évêque le reçut avec bonté,
» mais il lui dit : *On ne doit pas faire des*
» *présens au pauvre évêque de Man, comme à un*
» *prince de l'Orient.* »

Les différens écrits du prélat que renferme l'édition complète qu'en a donnée M. Crutwell, sont des preuves incontestables qu'il employoit utilement les momens qu'il passoit dans son cabinet. Comme ils ne sont guere susceptibles d'être analysés, nous nous contenterons d'en donner ici les titres. Le premier volume contient :

I. *Instruction claire & succincte pour bien comprendre la nature de la cène du Seigneur, avec des directions pour suivre les différentes parties du service de la communion, & des prieres analogues à cette cérémonie.* Ce traité fut publié pour la première fois en 1734, comme nous l'avons dit; la clarté & l'onction qui y regnent, l'ont toujours fait estimer.

II. *Instructions pour les Indiens, publiées pour la première fois en 1692, & réimprimées avec des additions, en 1740.* Excellent manuel de morale chrétienne, où les maximes de la religion sont mises à la portée des personnes les moins éclairées.

III. *Sacra privata.* Cet ouvrage est composé de méditations & de prieres sur une multitude de sujets.

IV. *Prieres à l'usage des familles & de ceux qui prient en particulier.*

V. *Maximes pieuses & chrétiennes.* Les matieres que renferme cet ouvrage, & qui sont en

grand nombre , sont disposées par ordre alphabétique.

VI. *Courtes observations sur la maniere de lire avec fruit , les livres historiques de l'ancien testament.*

VII. *Parochialia* , ou *Instructions à un ecclésiastique , sur la maniere de remplir son devoir.* Ce traité fut composé par Wilson , pour l'usage de son clergé , & il en fut délivré une copie manuscrite à tous les ministres de l'isle de Man. Les instructions qu'il renferme sont générales , & peuvent être utiles pour le clergé de tout autre diocèse.

VIII. *Formule de priere pour les pécheurs de l'isle ; formule d'excommunication ; formule pour recevoir les pénitens , &c.*

IX. *Instructions pour un jeune étudiant de l'université.*

X. *Instructions en forme de catéchisme , pour ceux qui se destinent aux ordres sacrés.*

XI. *Histoire de l'isle de Man.* Cette histoire succincte , qui ne tient pas plus de soixante pages , renferme une description générale de l'isle , & fait connoître ses habitans , leurs mœurs , leurs usages , leurs loix , leur langue , &c. Nous allons en extraire un endroit concernant les antiquités de l'isle.

» Les habitans de l'isle de Man furent convertis à la religion chrétienne par S. Patrice ,
 » vers l'an 440 , tems où fut fondé l'évêché
 » de Man. St. Germain , sous l'invocation duquel l'église cathédrale a été bâtie , en fut le
 » premier évêque , & ses successeurs n'eurent

» que cette isle pour diocese, jusqu'au com-
 » mencement du onzieme siecle, où les Nor-
 » vègiens la conquirent avec les autres isles
 » occidentales; ce fut alors que l'evêché des
 » isles appellées *Sodorenfes*, fut réuni à celui
 » de Man. Depuis cette époque les possesseurs
 » des sieges réunis, s'intitulerent évêques de
 » Sodor & de Man, & quelquefois de Man
 » & des isles, & eurent pour métropolitain
 » l'archevêque de Drontheim. Les choses reste-
 » rent dans cet état jusqu'au tems où l'isle fut an-
 » nexée à la couronne. Elle eut dès-lors ses
 » évêques particuliers, qui prirent des titres
 » différens, s'appellant quelquefois seulement
 » évêques de Man, & quelquefois de Sodor
 » & de Man. On donne le nom de Sodor
 » à une petite isle éloignée de la terre d'en-
 » viron une portée de mousquet, & à la
 » quelle les Norwégiens avoient donné celui
 » de Holm, & les habitans, celui de Peel. On
 » retrouve encore ces noms dans un acte de
 » 1505, par lequel Thomas, comte de Der-
 » by & seigneur de Man, confirme Huan
 » Hesketh, évêque de Sodor, dans la posses-
 » sion des terres & autres biens qui avoient
 » appartenu anciennement aux évêques de Man.
 » *Ecclesiam cathedralem Sti. Germani in Holm;*
 » *Sodor vel Pele vocatam, ecclesiamque Sti. Patricii*
 » *ibidem & locum præfatum in quo præfatæ eccle-*
 » *siæ sitæ sunt.* Cette cathédrale fut bâtie par
 » Simon, évêque de Sodor, qui mourut en
 » 1245.....

» L'évêque de Man fait sa résidence dans la

196 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» paroisse de Kirk-Michael , où il a une mai-
 » son , sinon pompeuse au moins très-commode.
 » Elle est environnée de grands jardins & de
 » belles promenades , & si bien située , que
 » l'évêque peut aller dans quelque endroit de
 » son diocèse qu'il veut , & revenir le même
 » jour. (*) Les évêques de Man sont barons
 » de l'isle , ils y ont même un tribunal civil ,
 » où siege , comme juge , un des deemsters (**)
 » de l'isle

» On trouve dans cette isle beaucoup plus
 » d'inscriptions runiques , qu'il n'y en a peut-
 » être dans tout autre pays. (***) Ce sont
 » pour la plupart des épitaphes gravées sur
 » de longues pierres peu épaisses , avec des fi-
 » gures d'hommes montés à cheval , de cerfs ,
 » de chiens & d'oiseaux. Elles sont écrites dans
 » l'ancien langage norwégien , qui n'est plus
 » entendu que par les habitans de l'isle de
 » Théro.

» On convient généralement que l'isle de
 » Man a été , comme l'Angleterre , possédée

(*) Cette remarque , pleine de naïveté , suffiroit seule
 pour donner une idée de l'auteur. Elle annonce bien un
 évêque dévoué entièrement aux fonctions de son minis-
 tère , un pasteur qui ne trouvoit point de situation plus
 heureuse pour lui , que celle qui le mettoit à portée
 de voir aisément tout son troupeau , & de subvenir à
 ses besoins. *Note des rédacteurs.*

(**) On donne ce nom aux juges temporels.

(***) Voyez l'*Esprit des Journaux* , août 1780 , pag.
 213.

» par les anciens Bretons ; mais elle passa sous
» la domination des Ecoffois , lorsque les peu-
» ples du nord vinrent inonder comme un tor-
» rent , le midi de l'Europe. Oroſe dit qu'au
» tems d'Honorius & d'Arcade , elle étoit ha-
» bitée par les Ecoffois , ainſi que l'Irlande , &
» Binius parle d'un Ecoffois , nommé Binle, qui
» en fut le maître. Le même auteur nous ap-
» prend qu'ils furent chaffés de la Bretagne &
» des iſles adjacentes , par Cuneda , aïeul de
» Maglocunus , que Gildas appelle le dra-
» gon des iſles , à cauſe des ravages qu'il y
» fit. Dans la ſuite l'iſle de Man & celle
» d'Angleſey , furent réunies à la monarchie
» Angloiſe par Edwin , roi des Northumbres.
» Mais de nouvelles hordes de barbares étant
» ſortis du nord , les pirates Norvégiens qui
» infeſtoient la mer ſeptentrionale , s'empare-
» rent encore de cette iſle & des Hébrides ,
» où ils établirent quelques-uns de leurs chefs.
» Il en garderent la poſſeſſion juſqu'en 1266 ,
» lorsque Magnus IV , roi de Norwege , &
» Alexandre III , roi d'Ecoſſe , firent enſemble
» un traité par lequel l'iſle de Man fut rendue
» aux Ecoſſois. En conſéquence , Alexandre
» chaffa de ſon trône le prince qui l'occupoit ,
» & la réunit à l'Ecoſſe , l'an 1270.

» En 1426 , il s'étoit fait un nouveau traité
» entre le roi de Norwege & celui d'Ecoſſe ,
» concernant l'iſle de Man , mais dès l'année
» 1405 , la poſſeſſion en avoit été accordée par
» Henri IV , roi d'Angleterre , au lord Stan-
» ley , dont les héritiers furent obligés d'en-

» tretenir constamment des garnisons pour la
 » défendre , jusqu'à l'avènement de Jacques I
 » au trône d'Angleterre ; desorte que cette il-
 » lustre famille a toujours joui paisiblement de
 » ses droits jusqu'en 1739 , si l'on en excepte
 » douze années pendant les guerres civiles ,
 » lorsque l'isle fut donnée par le parlement au
 » lord Fairfax ; mais à la restauration , les an-
 » ciens maîtres rentrèrent dans leurs droits. (*)

» La langue des habitans est la langue erse ,
 » dialecte de celle que parlent les montagnards
 » de l'Ecosse , & mêlée de quelques mots grecs ,
 » latins , & welches. Il s'y est aussi introduit
 » quelques termes de la langue angloise , pour
 » exprimer certaines choses auparavant incon-
 » nues à un peuple qui conserve encore la
 » simplicité des premiers tems. «

Le second tome des œuvres du prélat ,
 contient quatre - vingt-dix-neuf sermons ; ils
 sont suivis d'une oraison funebre , prononcée
 à ses funérailles , par le révérend Philippe
 Moore.

Nous n'extrairons de ces discours que le
 morceau suivant qui pourra faire connoître de
 quelle maniere l'auteur prêchoit l'évangile.

» Souvenez-vous , dit-il , que tous les hom-
 » mes sont vos freres , & qu'ils peuvent tirer
 » un avantage de votre amour envers eux ;
 » que Dieu est notre pere commun ; que nous

(*) L'éditeur a oublié de dire que l'isle de Man est
 maintenant réunie à la couronne.

» sommes tous les membres d'un même corps;
» donc J. C. est le chef; que Dieu a disposé
» les choses dans un ordre qui fait que les
» membres de ce corps sont dans une mu-
» tuelle dépendance les uns des autres; que
» le pauvre dépend du riche, qui lui fournit
» la subsistance nécessaire, & que les riches,
» quoi qu'ils en puissent penser, reçoivent un
» plus grand avantage des prières du pauvre.
» Rappelez-vous donc de quelle manière vous
» devez exprimer votre amour envers le pro-
» chain. La loi dit : *vous l'aimerez comme vous*
» *même.* Or vous savez, sans avoir besoin de
» maître, comment vous vous aimez vous-mê-
» me. Vous savez que vous desirez le bon-
» heur & la prospérité; que vous trouvez de
» la satisfaction à vous les procurer; que les
» malheurs qui tombent sur vous, vous affli-
» gent; que vous n'aimez pas à voir vos fau-
» tes aggravées, ni votre réputation flétrie; en
» un mot, vous savez comment vous voulez
» que les autres se conduisent à votre égard;
» & c'est une grande consolation pour les sim-
» ples, & ceux qui sont peu instruits, que
» leur devoir soit expliqué en peu de mots
» qu'ils peuvent aisément comprendre, en con-
» sidérant combien ils desirent d'être aimés. «

Quoiqu'on ne puisse regarder les sermons de Wilson comme des modèles d'éloquence, ils ne sont pourtant pas sans mérite. Ce sont des discours familiers qu'il prêchoit d'abondance de cœur, sans envie de briller, & seulement dans la vue de faire du bien. Ils respirent par-

200 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tout l'opération la plus tendre , les maximes du christianisme y sont exposées avec beaucoup de candeur , & la lecture en peut-être infiniment utile à ceux qui cherchent Dieu dans la simplicité de leur ame.

(*Monthly Review ; Critical Review ; Gentleman's Magazine.*)

MÉLANGES tirés d'une grande bibliothèque. Recueil N. De la lecture des livres françois, VIIIe. partie. Livres de philosophie , sciences & arts du 16e. siecle. A Paris , chez Moutard , imprimeur-libraire , rue des Mathurins , hôtel de Cluny , 1781. In-8vo. de 359 pag.

LE titre seul de ce volume fait connoître l'importance des matieres qu'il renferme , & l'analyse exacte & suivie des autres volumes de cette collection , a mis nos lecteurs au fait de la maniere intéressante dont l'auteur fait présenter les objets. Il est vrai qu'il y a bien peu de livres de philosophie , de sciences & d'arts écrits en françois pendant le courant du 16e. siecle , que les gens du monde puissent lire aujourd'hui. Cependant on ne sauroit contester les progrès des connoissances philosophiques à cette époque. C'est depuis ce tems que nous nous sommes appropriés les connoissances des anciens , ce qui nous a été facilité par l'impression de leurs ouvrages , & l'intelligence des

langues grecque & latine plus généralement répandues. » Nous nous sommes bientôt trouvés en état, dit M. le marquis de P^{re}. de » n'avoir qu'à perfectionner les connoissances » anciennement acquises ; c'est ce que l'on a » commencé à faire à la fin du 16e. siècle, » ce que l'on a continué avec le plus grand » succès pendant tout le cours du 17e. le » 18e. dure encore, & peut espérer de voir » mettre à fin une si belle & si glorieuse » entreprise. «

Pour suivre avec méthode la marche de l'esprit humain, il falloit commencer par rendre compte des traductions des philosophes anciens qui ont paru dans le 16e. siècle, & tel est l'objet de ce nouveau volume des *Mélanges*. *Zoroastre* & *Hermès* ou *Mercur* *Trismégiste* seroient certainement les premiers & les plus curieux des anciens philosophes, si nous avions leurs véritables ouvrages. Dans le 16e. siècle on connoissoit à peine le législateur des Indiens & des Perses, qu'on regardoit comme l'inventeur de la magie ; on donnoit même son nom à de prétendus oracles ; mais dans le fait on ne savoit rien de sa doctrine. On attribuoit alors à Hermès un livre intitulé : *Pimandre*, qui a été traduit en françois, dans ce tems-là, par François de Foix, évêque d'Aire, oncle d'Henri IV, à la mode de Bretagne, grand mathématicien, le premier qui ait publié un commentaire françois sur Euclide. Le *Pimandre* est un ouvrage des premiers siècles du christianisme, destiné à concilier le système de Platon

202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

avec la religion chrétienne, d'ailleurs fort obscur, fort ennuyeux & fort inutile.

On étoit plus instruit de la philosophie grecque & romaine, que de celle des Indiens & des Egyptiens. M. de P**. nous parle d'abord des sept sages de la Grece ; ils méritoient d'autant mieux ce nom qu'ils n'ont point laissé de gros livres, nous n'avons d'eux que quelques sentences & maximes qui nous ont été transmises par leurs successeurs. On aimera ces deux maximes de *Thalès*. » Jeune homme, considère » s'il n'est pas trop-tôt pour te marier : vieillard, prends garde qu'il ne soit trop tard. --- » Le sage est toujours assez riche ; mais il est » bien rare que le riche soit sage. « --- Il y a un grand sens dans cette réponse de Solon, à qui on demandoit quel étoit le meilleur prince & le meilleur magistrat ? » C'est celui, disoit-il, qui se gouverne bien lui-même ; car il » est aussi difficile de corriger un peuple dont » le chef se gouverne mal, que de redresser » l'ombre d'une baguette, quand la baguette » même est tortue. « --- » La probité reconnue, disoit encore Solon, est le meilleur » de tous les sermens. « --- » Ne faites point » le roi, si vous n'avez pas appris à le faire. « --- » Effectivement, dit un ancien François, suivant la note de M. le marquis de P**, la » royauté est un métier, & il feroit bon que » les fils de maîtres ne se crussent pas dispensés de l'apprentissage. --- «

Chilon, l'amî d'*Esopé*, regardé comme le troisième sage de la Grece, étoit *Lacédémone*.

nien. On lui attribue l'établissement des éphores, & il fut revêtu lui-même de cette dignité. Il dit en mourant que, dans le cours de sa magistrature, il n'avoit commis qu'une seule faute, c'étoit d'avoir sauvé la vie à un criminel qui étoit son meilleur ami. Il étoit froid, parloit peu, & débitoit ses sentences en peu de mots. C'est lui qui disoit : » Gardez-vous » de vous-même. --- Ne desirez point l'impossible, & regardez tout ce qui est injuste » comme impossible. --- On lui demandoit un » jour ce qu'il y avoit de plus difficile ? C'est, » dit-il, de garder un secret, de bien employer » son tems, & de supporter les injures. — » Soyez le maître chez vous, & ne cherchez » point à l'être chez les autres. — «

Le quatrième sage, *Pittacus* de Mitylène ; législateur & défenseur de sa patrie, disoit avec raison : » si tes amis ont quelques différends, » ne te mêle point d'être leur juge ; car c'est » le moyen de te brouiller avec l'un ou avec » l'autre, & peut-être avec tous les deux. «

Bias, le cinquième sage, étoit prince & général de la petite ville de Priene ; sa patrie, qu'il sauva plusieurs fois, & qui fut enfin prise par Cyrus. La ville étant mise au pillage, Bias en sortit presque nud, répondant à ceux qui lui reprochoient de n'avoir pris aucune précaution : *je porte tout avec moi.* » Les » circonstances de sa mort, dit M. de P** , » furent singulières. Il étoit déjà très-âgé, » lorsqu'un de ses amis le pria de se charger » de sa cause. Il consentit, parce qu'il la trou-

204 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» va bonne, & la plaida devant le sénat de
 » sa patrie avec beaucoup d'éloquence & d'ac-
 » tion. Pendant la réponse de sa partie adver-
 » se, il parut fatigué, & s'endormit dans les
 » bras de son petit-fils, auprès duquel il s'é-
 » toit assis, & ne repliqua rien. Cependant les
 » juges décidèrent en sa faveur : mais quand
 » on voulut lui annoncer ce jugement favo-
 » rable, on s'aperçut qu'il étoit mort. Le
 » plus fameux des bons mors de Bias, ou plu-
 » tôt la plus sage réflexion qu'il ait faite, est
 » celle que voici. En voyant les immenses
 » trésors que Crésus avoit amassés, il s'écria :
 » *Que de choses dont je peux me passer !* «

C'est encore Bias qui disoit : » le sage ne
 » fait point de mal, même quand il le peut ;
 » & le fou s'efforce de nuire, même quand il
 » ne le peut pas. «

Cléobule, le sixième sage, est moins connu
 que Bias. Originaire, comme lui, de la Carie,
 il y naquit dans une petite ville nommée
 Linde, où il vécut heureux & tranquille, pos-
 sédant toutes les bonnes qualités du corps &
 de l'esprit, & n'ayant pour tout défaut que
 d'être sujet à la colère. Il étoit père de la belle
 Cléobuline qui fit la douceur de sa vie, &
 avoit l'art de calmer la violence de ses tran-
 sports. C'est à cette fille aimable qu'on doit,
 dit-on, l'invention du vers hexamètre, c'est
 dans cette mesure de vers qu'elle tournoit les
 énigmes & les sentences de son père. » On
 » aura peut-être peine à croire, dit M. de
 » P^{**}, que le refrain d'une chanson très-jolie,

» mais triviale & fort connue, est la principale
 » le maxime d'un des sept sages de la Grece.
 » Voici ce refrain. «

Tout consiste dans la maniere
 Et dans le goût,
 C'est la façon de le faire
 Qui fait tout.

Nous rapporterons encore deux autres maximes de Cléobule, qui nous paroissent dignes d'être retenues. » Ne sortez jamais de chez-vous, sans penser à ce que vous allez faire, & n'y rentrez jamais, sans réfléchir sur ce que vous avez fait. — Ne caressez, ne vantez, ni ne grondez jamais votre femme en public. «

Le septieme sage de la Grece étoit *Mison*, fils du tyran de la petite ville de Chenes, sa patrie. Il ne voulut point succéder à son pere, & vécut solitaire & tranquille. Nous ne connoissons aucune de ses maximes. C'étoit un sage obscur, remarque judicieusement l'auteur des *Mélanges*, mais sa sagesse n'en étoit pas moins réelle.

Quelques-uns ont voulu compter parmi les sept sages, *Périandre*, tyran de Corinthe, mais il n'avoit d'autre titre, pour prétendre à cet honneur, que celui de régaler quelquefois magnifiquement les sages, à l'exception de *Mison*, qui restoit constamment dans sa solitude. *C'est tout comme chez nous*, dira-t-on plus d'une fois avec le valet de la comédie, en lisant certains détails sur les philosophes anciens.

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Après les sept sages, M. le marquis de P** passe en revue *Pythagore*, *Socrate*, *Xénophon*, *Platon*, *Alcinoüs*, *Maxime de Tyr*, *Potin*, *Porphyre*, *Proclus*, *Jamblique*, *Aristote*, *Théophraste*, *Démocrite*, *Héraclite*, &c. ainsi que leurs traducteurs & éditeurs du 16^e. siècle. La plupart de ces articles sont très-intéressans ; mais il en est qu'on peut regarder comme des articles capitaux qui mériteroient chacun un extrait particulier. Tels sont ceux de *Socrate*, *Platon*, *Aristote*, celui de *Platon* sur-tout. Nous nous arrêterons à celui de *Démocrite* & *Héraclite* qui nous a fait le plus grand plaisir.

Démocrite, quoique très-habile physicien ; puisqu'il avoit imaginé ou du moins perfectionné le système des atômes, ne passoit que pour un moraliste agréable & jovial, dont le système opposé à celui du sombre *Héraclite* ne paroïssoit que plus piquant. On sait que, né à Abdere, assez riche, il dépensa la plus grande partie de son bien à voyager pour s'instruire. Il se retira ensuite dans un petit bien de campagne où il vivoit dans une obscure tranquillité. Il n'est pas vrai qu'il se fit crever les yeux pour étudier & réfléchir ; cet acte de folie, digne d'*Héraclite*, auroit justifié le soupçon que conçut mal-à-propos le sénat de sa patrie. » Ces républicains ignorans, dit M. le marquis de P**, s'imaginèrent que, parce qu'il vivoit seul, & rioit quelquefois au nez des gens qui vouloient le tirer de sa solitude ; il étoit fou. On croit qu'ils chargèrent *Hippocrate* d'examiner soigneusement leur con-

» citoyen. Ce grand médecin, qui avoit dès-lors
» la réputation d'être le premier dans son art,
» fut bientôt convaincu que Démocrite étoit
» non-seulement un des plus raisonnables, mais
» même un des plus éclairés de tous les hom-
» mes. Il passa plusieurs jours avec lui à rai-
» sonner profondément sur des matieres de
» physique & de morale. Démocrite fit gou-
» ter à Hippocrate son système de la plura-
» lité des mondes; car c'est une de ses opi-
» nions physiques à laquelle il tenoit le plus.
» Quant à la morale de Démocrite, Hippo-
» crate ne put qu'approuver sa méthode, qui
» étoit de corriger les hommes en riant de leurs
» défauts, & en les faisant rire eux-mêmes. Il
» est sûr que le ridicule est quelquefois plus
» efficace pour corriger, que la colere & les
» lamentations. C'étoient de ces deux derniers
» moyens qu'usoient les autres philosophes qui
» prétendoient rendre les hommes sages & heu-
» reux. Les uns les reprenoient & les rançoient
» vivement; Héraclite pleuroit & se lamentoit
» sur leurs vices : pauvre & triste ressource !
» Héraclite, dont on a fait le contraste si con-
» nu de Démocrite, étoit contemporain de ce
» dernier, & natif d'Ephese. Il avoit aussi un
» système de physique qui consistoit à suppo-
» ser que tout provenoit du feu : opinion bien
» plus absurde que celle de son rival, &c. «

On a imprimé dans le 16e. siecle, quelques
livres sur la morale de Démocrite. Tels sont :
les Ris de Démocrite & les Pleurs d'Héraclite,
traduction en vers héroïques françois, par Mi-

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

chel d'Amboise, dit l'*Esclave fortuné* (morceau de poésie, imprimé à Paris en 1546 ;) le *Pleur d'Héraclite & le Ris de Démocrite*, philosophes, publié en 1551 par Erienne Forcadel, jurisconsulte & poëte ; le petit traité intitulé : *De la cause du Ris de Démocrite, expliquée & témoinnée par Hippocrate dans une lettre d'Hippocrate à Damagete, sur le Ris de Démocrite*, mis à la suite du *Traité du Ris de Laurent Joubert*. L'original de cette lettre d'Hippocrate est réellement grec, & doit faire partie de ses œuvres. La traduction est d'un nommé Guichard, médecin de Montpellier & du roi de Navarre. M. de P** nous en donne une traduction libre & en françois moderne qui est réellement l'un des morceaux les plus agréables & les plus instructifs de ce volume. On en jugera par ce que nous allons en rapporter.

HIPPOCRATE à DAMAGETE. Salut.

» Je te l'avois bien dit, Damagete, que Démocrite n'étoit point fou, au contraire sage, & capable de rendre sages les autres. Je suis heureusement arrivé de Rhodes à Abdere le jour précis que je l'avois promis. Une foule nombreuse de citoyens m'attendoit sur le port : il y avoit parmi eux des femmes, des vieillards, des enfans ; tous avoient l'air affligé de l'accident arrivé à Démocrite & sembloient m'inviter à y apporter remède.... Je traversai la ville, suivi de la même foule : l'un me crioit : sage Hippocrate, sauve par ton art notre bon concitoyen Démocrite ; l'autre : guéris-le, nous

t'en prions , il ne nous a jamais fait que du bien ; un troisieme disoit , il est bien fou : hélas ! grand médecin , croyez-vous que l'on puisse encore apporter du remede à son mal ? Heureusement , répétoit une vieille femme , il n'est ni furieux , ni méchant , car il rit toujours. Enfin , ayant traversé toute la ville , j'arrivai sur un petit coteau , voisin de ses murailles : on voyoit au pied de cette colline la simple & modeste habitation de mon prétendu malade. A côté de sa maison , couloit un ruisseau clair & limpide , qui avoit sa source auprès d'un petit temple dédié aux nymphes. Démocrite étoit assis sur les bords de cette eau , à l'ombre d'un platane ; son vêtement étoit simple & léger , ses pieds nuds , son visage assez maigre , sa barbe vénérable. Auprès de lui étoient d'un côté , quelques livres ; de l'autre , les cadavres de quelques bêtes dont il avoit fait récemment l'anatomie ; sur ses genoux étoit un livre plus grand que tous les autres , dans lequel il écrivoit : le voici , s'écrierent tous ses concitoyens , aussitôt qu'ils l'apperçurent & purent me le montrer. Demeurez ici , leur répondis-je , & laissez-moi m'approcher seul de lui : ils y consentirent , mais après m'avoir bien fait remarquer ce qu'ils croyoient être des signes de folie Démocrite entendant parler à quelque distance de lui , tourna la tête , & jetta un grand éclat de rire. Vous l'entendez , me répéta-t-on : je cours au remede , repliquai-je , & bientôt j'abordai le philosophe : il écrivoit encore. Dès qu'il me vit près de lui , se retournant honêtement : Dieu vous garde , étranger , me dit-il ; les Dieux vous soient en aide. Démocrite , lui répondis-je aussitôt. Excusez-moi , me repliqua-t-il , si je ne vous appelle pas aussi par votre nom , il ne

m'est pas connu. Je suis , lui dis-je , le médecin Hippocrate , natif de l'isle de Cos. --- Ah ! s'écria-t-il , pourrois-je ignorer , &c. »

Ils entrent ensuite dans une conversation réglée ; Démocrite dit à Hippocrate que lorsqu'il est venu , il s'occupoit à rechercher la cause de la folie , qu'il attribue à la bile noire. Hippocrate en convient ; mais il observe à Démocrite que cet excès de bile noire est causé par les chagrins de la vie , dont il lui fait une énumération. Démocrite en rit de toute sa force ; le prince des médecins s'en étonne & lui dit :

» Ah ! Démocrite , n'est-ce pas une grande erreur de rire également de tout ce qu'il y a d'heureux ou de malheureux dans le monde ? --- Hippocrate , il y a autant de raisons pour s'affliger de tout , que pour s'en divertir. Héraclite d'Ephèse a pris le parti de pleurer de tout ce qu'il voit & qu'il entend dire ; & moi , je prends celui d'en rire : je crois qu'il est bien plus fou que moi , car il fait de la bile noire , & je n'en fais point. Eh ! peut-on voir tout ce qui se passe dans le monde , sans le trouver extraordinaire & ridicule ? Je ne parle que de ce monde-ci , dit-il , en se reprenant , quoiqu'il y en ait une infinité d'autres Oui , oui , reprit Démocrite , je trouve de quoi me faire rire , même dans ce qui vous paroît le plus extraordinaire & que l'on voit tous les jours. Et comment ne rirois-je pas de la folie générale d'estimer bien plus des métaux que l'on va chercher avec grande peine au sein de

la terre ; qui exigent de nouveaux travaux pour être nettoyés , purifiés , employés , que l'on n'estime des biens qui viennent sans peine sur la surface de notre globe , qui servent par eux-mêmes à notre nourriture , & se bonifient & se multiplient infiniment pour peu qu'on les cultive ? Quelle folie de donner des terres pour de l'argent à des gens qui emploient ensuite le produit de ces terres à se procurer d'autre argent ?..... Ne vois-je pas tous les jours que celui qui est déterminé à rester dans le célibat , se moque de l'homme marié ? Vraiment , dit-il de lui le jour même de ses nûces , voici un homme bien satisfait , il croit avoir acquis des richesses , & s'être assuré des plaisirs en touchant une dot & prenant une jolie femme ; mais bientôt la dot sera mangée , & la femme , fut-elle honnête & vertueuse , aura grand nombre d'enfans qui altéreront ses charmes , obligeront les deux époux à beaucoup de peines ; à les nourrir & à les élever , & leur causeront peut-être bien du chagrin quand ils seront vieux... Que cet homme est fou , répond de son côté le marié ! Il se divertit bien à présent , parce qu'il est jeune , mais il ne songe pas que , quand il sera vieux , il ne trouvera point de femme qui veuille l'épouser , & n'aura point d'enfans qui prennent soin de lui dans sa vieillesse..... «

» Les femmes sont toutes réciproquement l'objet de leurs critiques & de leurs railleries : les plus jeunes traitent les plus âgées de vieilles coquettes & de radoteuses ; & celles-ci appellent leurs cadettes mijaurées & impertinentes. Les brunes & les blondes se reprochent d'être rousses ou noires ; les petites disent que les grandes sont des colosses ou des échalas ;

212 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

celles-ci les qualifient de naines ou d'avortons. O sage Hippocrate ! les favans & les philosophes ne se méprisent & ne s'injurient-ils pas aussi ? L'astronome ne regarde-t-il pas avec mépris le botaniste , & celui-ci ne traite-t-il pas l'autre de fou & de visionnaire ? &c. &c.

Quel peintre & quel prophete que ce Démocrite ! C'est avec la même sagacité qu'il examine la plupart des folies des hommes , & ces folies ont été , sont & seront de tous les temps , de tous les âges , de tous les lieux. Aussi Hippocrate lui dit-il : » ô Démocrite , » vous êtes le plus sage & le plus spirituel de » tous les hommes. «

A ce morceau intéressant succèdent les articles d'*Epicure* , *Pyrrhon* , *Sextus Empyricus* , *Timon* , *Zénon* , *Lucrèce* , *Cicéron* , *Séneque* , *Epistète* , *Philoftrate* , *Apollonius de Tyane* , *Plutarque* , *Marc-Aurèle* & *Boëce*. Enfin ce volume des *Mélanges* offre une superbe galerie des anciens philosophes : on y retrouve leurs pincipes , leurs vertus , leurs défauts , & souvent tracés de main de maître.

On distinguera particulièrement les articles de *Cicéron* , *Séneque* & *Plutarque*. Voici le portrait du premier. » Grand politique , savant » rhéteur , orateur sublime ; il étoit de plus » philosophe sensé & judicieux : nous pouvons » même avancer hardiment que c'étoit la partie » dans laquelle il excelloit ; car il a quelque- » fois employé son éloquence à plaider de » mauvaises causes. Ses préceptes de rhétori- » que sont plus souvent puisés dans son carac-

» tere personnel , que dans la nature. On ap-
» perçoit dans sa politique beaucoup de vanité
» & un peu de foiblesse ; défauts auxquels
» l'histoire de sa vie prouve qu'il n'étoit que
» trop enclin. Mais quant à sa philosophie,
» elle étoit composée d'après les réflexions qu'il
» avoit faites sur toutes les maximes des phi-
» losophes Grecs , qu'il avoit étudiées les unes
» après les autres. Toujours en garde contre
» leurs subtilités & leurs erreurs , il les com-
» bat tour-à-tour , pese les raisons de chacun ;
» & prononce avec sagesse. Il promene ses
» lecteurs dans le labyrinthe de la philosophie ;
» en homme qui en connoît les détours , &
» s'il ne les fait promptement arriver au but ,
» il les amuse du moins agréablement sur la
» route ; car en qualité d'orateur , de rhéteur
» & de bel-esprit , il fait souvent des digres-
» sions , mais elles sont heureuses & char-
» mantes ; ce sont des fleurs qui naissent sous
» ses pas , & qu'on ne peut pas se dispenser
» de cueillir avec lui. Sa conclusion est tou-
» jours que rien ne peut nous rendre heu-
» reux que l'exercice constant de toutes les
» vertus. «

Depuis long-tems on a beaucoup trop né-
gligé l'étude des ouvrages philosophiques de
Cicéron ; ce tableau est bien propre à en re-
donner le goût. Ce qu'il y a de certain , c'est
qu'on n'a point de traité de morale aussi com-
plet , aussi sublime & aussi vrai , & qui pré-
sente un plus bel ensemble que les livres des
Offices de cet orateur philosophe. Quand on a

lu quelques pages de cet ouvrage admirable ; on ne sauroit s'accoutumer à l'afféterie & au clinquant de la morale du précepteur de Néron. Cependant nous invitons nos lecteurs à lire l'article qui le concerne ; c'est un des plus soignés & des mieux raisonnés de ce volume. Il offre d'ailleurs des ressemblances frappantes qui le rendent extrêmement piquant.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

THE history of the hereticks, &c. *Histoire des hérétiques des deux premiers siècles qui se sont écoulés depuis J. C. contenant un détail sur le tems où ils ont vécu, sur leurs opinions, & le témoignage qu'ils ont rendu au nouveau testament ; précédée d'observations générales sur les hérétiques ; publiée d'après les manuscrits de feu NATHANIEL LARDNER, & augmentée par JEAN HOGG. In-4to. A Londres, chez Johnson, 1780.*

LES grands services que le docteur Lardner a rendus à la religion par ses écrits, rendront son nom à jamais célèbre dans l'histoire de l'église chrétienne. En parlant de lui, le docteur Priestley l'appelle presque toujours le *prince des théologiens modernes*, & il n'est personne assez injuste pour refuser de souscrire à cet

éloge. Le docteur Lardner avoit fait des recherches laborieuses sur l'histoire ecclésiastique, & les connoissances étendues qu'il avoit acquises dans la littérature grecque & latine, le rendirent capable plus qu'aucun autre, d'apprécier le mérite respectif des écrivains sacrés & prophanes. A l'érudition la plus vaste il joignoit l'impartialité d'un véritable historien, & ces qualités assez estimables par elles-mêmes, étoient encore relevées chez lui par toutes les vertus que la religion peut donner.

L'histoire que nous annonçons aujourd'hui ; n'est qu'une partie d'un grand ouvrage dont le savant auteur avoit tracé le plan, dans le dessein d'exposer toutes les preuves du christianisme, & qui devoit renfermer les témoignages rendus à la vérité des faits consignés dans le nouveau testament par les auteurs payens, juifs & chrétiens, avec une histoire des hérétiques des deux premiers siècles de l'église. Cette dernière partie du plan du docteur Lardner est la seule qu'il ait pu exécuter, encore a-t-il fallu que l'éditeur entre les mains de qui ses papiers ont été remis après sa mort, ait pris la peine d'y faire des additions.

L'ouvrage est divisé en deux livres, dont le premier renferme des observations générales sur les hérétiques, & le second l'histoire particulière de différens hérétiques qui sont : Saturnin, Basilide, Carpocrate, Cérinthe, Prodicus, les Adamites, Marc & les sectateurs, Héracléon, Cerdon, Marcion, Lucien ou Leucius, Apelle, les Sethiens, les Caïnites, les

Ophites, Artémon, Théodote, Hermogène, Montan, Praxéas, Jules, Cassien, les Helcésaïtes ou Offenes, & les Alogiens.

Dans la première section l'auteur tâche de fixer le sens du mot *hérésie*, & fait voir que dans son acception simple & primitive, il ne signifie autre chose qu'une *opinion adoptée volontairement*. C'est dans ce sens que Suidas & Diogene Laërce appellent *hérésies* les divers sentimens qui partageoient les philosophes de la Grece, sans prétendre que ce fût une dénomination injurieuse. Mais écoutons ce que dit le docteur Lardner à ce sujet :

» Le mot *hérésie* dans la langue grecque, veut
 » dire simplement *élection* ou *choix*, & est d'u-
 » sage pour exprimer telle ou telle opinion
 » qu'un homme adopte, parce qu'il la regarde
 » comme la plus vraie, ou du moins comme
 » la plus probable. Les anciens auteurs s'en
 » servoient encore pour signifier les points de
 » doctrine sur lesquels les philosophes étoient
 » divisés d'opinions (*). Le nouveau testament
 » offre plusieurs passages où ce même mot est
 » pris dans une acception peu différente. Act.
 » des Ap. chap. V. v. 17. *Alors le grand-prêtre*
 » *& tous ceux qui étoient comme lui de l'hérésie*
 » *des Sadducéens, furent remplis de colere*; chap.

(*) Ce mot a été aussi employé pour signifier une opinion fondée sur l'expérience. Platon dit dans le Clétophon : Αἵρεσις, δοκιμασία ὀρθή, *Hæresis, experimentum rectum*. Note des rédacteurs.

» *XV, v. 5. Mais quelques-uns de l'hérésie des*
 » *Pharisiens, qui avoient embrassé la foi, s'é-*
 » *leverent & soutinrent qu'il falloit circonci- les*
 » *Gentils; chap. XXVI, v. 5. Car s'ils veulent*
 » *rendre témoignage à la vérité, ils savent que*
 » *suivant l'exemple de mes ancêtres, j'ai vécu en*
 » *Pharisien, faisant profession de cette hérésie,*
 » *qui est la plus exacte de notre religion. Flavius*
 » *Josephe, lorsqu'il parle des Pharisiens, des*
 » *Sadducéens & des Esséniens les appelle sectes*
 » *ou hérésies, sans aucune apparence de cen-*
 » *sure; c'étoient différentes sortes de philoso-*
 » *phes parmi les Juifs.*

» *Il est vrai néanmoins que ces mots héré-*
 » *sie & hérétiques sont pris en mauvaise part;*
 » *dans plusieurs passages des livres du nou-*
 » *veau testament. Iere. Ep. aux Cor. chap. IX,*
 » *v. 19. Car il faut qu'il y ait des hérésies, afin*
 » *qu'on découvre par-là ceux d'entre vous qui ont*
 » *une vertu éprouvée. Sec. Ep. de St. Pierre,*
 » *chap. II, v. 1. Or, comme il y a eu de faux*
 » *prophetes parmi le peuple, il y aura aussi de*
 » *faux docteurs qui introduiront de pernicieuses hé-*
 » *résies. Ep. à Tite, chap. III, v. 10. Evitez*
 » *celui qui est hérétique, après l'avoir averti une*
 » *premiere & une seconde fois. Act. des Ap. cha-*
 » *pitre XXIV, v. 5. Nous avons trouvé cet hom-*
 » *me, qui est une peste publique, qui met la di-*
 » *vision & le trouble parmi les Juifs, & qui est*
 » *le chef de l'hérésie séditionneuse des Nazaréens. Ibid.*
 » *chap. XXVIII, v. 22. Mais nous voudrions*
 » *bien que vous nous disiez vous-même vos senti-*
 » *mens, car ce que nous savons de cette hérésie,*

218 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» *c'est qu'on la combat par-tout. Ibid. chap. XXIV,*
» *v. 14. Il est vrai & je reconnois devant vous,*
» *que selon cette secte qu'ils appellent hérésie, je*
» *fers le Dieu de nos peres, croyant toutes les*
» *choses qui sont écrites dans la loi & les pro-*
» *phetes.*

» Ici l'apôtre avoue ingénument à Felix
» qu'il est Chrétien, ou de cette religion que
» les Juifs appellent hérésie ou nouvelle secte.
» Mais en même tems, (quoique peu soigneux
» de se justifier de l'imputation), il fait sentir
» que les dogmes qu'il professe & qu'il ensei-
» gne, s'accordent tellement avec la loi & les
» prophetes, qu'il n'y a aucune raison suffisante
» de les qualifier d'hérésie, ou de regarder ceux
» qui les adoptent comme formant une secte
» nouvelle.

» Parmi les auteurs chrétiens, ces termes
» sont pris fréquemment en mauvaise part, &
» la raison en paroît venir de ce que Tertul-
» lien a dit relativement à la signification lit-
» térale du mot hérésie; c'est-à-dire, opinion
» ou doctrine adoptée par choix. Il ne doit
» point, dit-il, y avoir d'hérésies parmi les
» chrétiens; les hérétiques perdent le droit
» qu'ils pourroient avoir à ce nom, parce
» qu'il n'est point laissé aux Chrétiens de rien
» inventer. Ils doivent tous s'attacher à ce qui
» a été enseigné par J. C. & ses apôtres, qui
» nous ont expliqué les principes de la vraie
» religion. C'est pour cela, continue-t-il, que
» Marcion est convaincu d'hérésie, puisqu'il
» a choisi un dogme différent de celui qui est

» reçu dans l'église catholique, & qu'Adam
» pourroit être aussi appelé hérétique, pour
» avoir fait un choix contraire à l'ordre de
» Dieu. Quant à ces hommes hardis, qui ont
» assez présumé d'eux-mêmes, pour introduire
» de nouvelles opinions, il ajoute assez plaisamment, que l'invention est un privilège
» des hérétiques, à qui il est accordé, comme aux
» poètes & aux peintres, de prendre des licences : *si forte poetica & pictoria licentia, & tertia*
» *jam hæretica.*

» Les écrivains catholiques blâment assez
» ordinairement ceux qu'ils appellent hérétiques, de tirer leur nom de celui que portoit le chef de leur secte, c'est ce que prouve
» sur-tout les écrits de Justin le martyr ; & nous voyons que les plus raisonnables & les plus
» éclairés d'entre les Chrétiens, désavouoient
» en diverses occasions, tout autre nom que
» celui de leur maître.

» Il n'est pas hors de propos de rappeler
» ici une observation faite par plusieurs savans
» modernes, que, quoique le mot hérésie soit
» employé par les auteurs chrétiens, comme
» l'équivalent d'opinion, & particulièrement
» d'opinion erronnée, cependant il n'a signifié
» dans sa première acception, que secte ou
» parti ; & c'est dans ce sens qu'il faut l'entendre dans les différens passages rapportés au
» commencement de cet article. Je puis ajouter
» encore que Chrysostôme, Théodoret &
» plusieurs autres, dont les expressions sont citées par Suicer, n'entendent point par hérésie

» fies , des opinions erronnées , mais des dif-
 » putes & des divifions. «

Quoique tout ce qu'on vient de dire , fuffife pour éclaircir le fens grammatical du mot hérésie , il n'est pas facile de définir bien exactement ce que c'est qu'une hérésie , ce que c'est qu'un Hérétique. St. Auguftin dit que toute hérésie eft erreur , mais que toute erreur n'est pas hérésie ; il dit encore que celui-là eft Hérétique , qui , par des motifs humains , comme feroit , par exemple , le defir de la gloire , invente ou embraffe une nouvelle doctrine , oppofée à la véritable , & il croit qu'il y a une grande différence entre cet imposteur & un homme qui , trompé par une apparence de vérité & de piété , fe laifferoit séduire par lui. Cette décision peut abfoudre bien des gens , ou du moins diminuer de beaucoup leur crime.

Observons de plus , que dans bien des cas , il eft difficile de déterminer fi telle ou telle opinion eft fauffe ou véritable. Tous les Chrétiens prennent , il eft vrai , l'écriture pour le fondement de leur foi ; mais tous ne s'accordent pas fur la maniere de l'interpréter ? (*) Il y a peu de matieres controverfiales , fur lesquelles les écrivains les plus célèbres & les plus éclairés aient adopté les mêmes fentimens , & il arrive affez fouvent qu'une opinion embrassée dans un ficle , foit rejetée dans un autre.

(*) Un Catholique pourra répondre à cela , qu'il fe

» Origene, remarque le docteur Lardner ;
» paroît avoir supposé qu'on ne devoit mettre
» au nombre des hérésies que les erreurs grossières,
» comme celles de Marcion, de Valentin, de Basilide, & de quelques autres qui
» ne croyoient pas que le même Dieu fût
» celui de l'ancien & du nouveau testament. «

Il y a beaucoup de méprises dans les ouvrages de ceux qui ont écrit l'histoire des hérésies ; voici la raison qu'en donne l'auteur :
» C'étoit une tâche bien pénible & bien longue, que de composer l'histoire d'un grand
» nombre d'hérésies & de leurs auteurs ; d'autant plus que leur doctrine pouvant être fort
» obscure & fort abstraite, & l'occasion de
» trouver leurs livres fort rare, il devoit être
» difficile de s'en former de justes notions.
» Irénée lui-même avoue que plusieurs honnêtes gens avoient pris avant lui la plume
» contre les Valentiniens, mais que peu éclaircis sur les sentimens de ces Hérétiques, ils
» n'avoient pu les réfuter. D'ailleurs, les personnes les plus sages ne sont pas toujours
» exemptes de préjugés, & tous les hommes
» en général ont trop d'aversion pour ceux
» qui ne pensent pas comme eux. Quant à moi,
» ajoute-t-il, je tâcherai d'être impartial, & je

repose du soin d'interpréter l'écriture à l'église, qui, seule a droit de le faire ; & il verra dans l'état d'incertitude où flottent les sectateurs des autres communions, une nouvelle preuve en faveur de la sienne,

» ne chercherai point à aggraver les fautes vé-
 » ritables ou supposées de ceux qu'on a flétris
 » du nom d'Hérétiques , ni les erreurs , les
 » inadvertences ou les injustices de leurs his-
 » toriens & de leurs adversaires. J'ai résolu
 » même d'éviter une exactitude trop scrupu-
 » leuse , sur-tout en traitant d'opinions qui sont
 » ou évidemment absurdes , ou trop abstraites ,
 » & dont la connoissance ne peut être d'au-
 » cune utilité à mon siècle ; en cela , je ne
 » ferai que suivre l'exemple de ceux qui ont
 » le mieux écrit l'histoire ecclésiastique. «

Le docteur a bien fait de supprimer les petits détails , il s'est épargné à lui-même & à ses lecteurs beaucoup de peine & d'ennui ; les rê-
 ves absurdes des différens novateurs , ne méritent pas tous d'être connus , & d'ailleurs l'on
 a jadis multiplié sans raison le nombre des
 hérésies. Philaster en comptoit de son tems
 122 , depuis J. C. , & St. Augustin en a porté
 le nombre jusqu'à 128. Cependant parmi les
 assertions qu'ils condamnent comme hérétiques ,
 il en est plusieurs de si peu de conséquence ,
 qu'on ne peut concevoir comment elles ont
 pu être des objets de censure. Philaster & St.
 Augustin s'accordent tous deux à regarder com-
 me hérésie cette vérité que la philosophie a
 démontrée par la suite , qu'il y a plusieurs
 mondes. Le premier , dans son zèle contre les
 innovations , étend même le sens du mot or-
 thodoxe , au-delà de ses limites , au point d'ins-
 crire dans la liste des Hérétiques , ces contem-
 plateurs du ciel , assez hardis pour donner aux

constellations des noms qui ne se trouvent pas dans la bible. Le mot *Hyades* offense les oreilles, & ceux qui l'ont emprunté des Païens, ne lui paroissent que des insensés. Cependant cet ennemi terrible de l'hérésie & du paganisme, n'est point choqué de l'usage d'un autre mot venu de la même source empoisonnée, & il permet d'appeller les sept étoiles, *Pléiades*. Pourquoi donc cette prédilection, puisque ce second mot est autant grec que le premier ? Philaster en donne une raison très-orthodoxe ; c'est qu'on trouve *Pléiades* dans le livre de Job. Ainsi une expression, qui, auparavant, étoit prophane, est sanctifiée par la parole de Dieu.

Après avoir prouvé qu'il faut beaucoup rabattre du nombre des anciens Hérétiques, le docteur Lardner établit ensuite une proposition qui peut d'abord paroître étrange, mais qui n'en est pas moins appuyée par des témoignages incontestables & des raisonnemens très-judicieux, c'est que » la plupart des hérésies des » deux premiers siècles, peuvent être réduites » à deux. « La première est celle qui eut pour auteur, selon Théodoret, Simon-le-Magicien, pere des Gnostiques, & sur laquelle le Persan Manès bâtit depuis son système, appelé *Manichéisme*. Cette première hérésie, la plus pernicieuse de toutes, enseignoit deux principes, un bon & un mauvais, gouvernant le monde, & indépendans l'un de l'autre. Ses sectateurs nioient que Dieu ou le bon principe eût créé l'univers, & que J. C. fût réellement homme.

224 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

La seconde hérésie née dans le tems de la primitive église , est celle qu'on suppose communément avoir été répandue par Ebion , dont l'erreur fut de croire que J. C. n'étoit simplement qu'un homme. Les sectateurs de cet hérésiarque soutenoient encore avec beaucoup de zele l'obligation d'observer tous les rites de la loi mosaïque. Telles furent les deux sources d'erreur où ont puisé tous les autres Hérétiques qui ont troublé la paix & les beaux jours de l'église naissante. Quant à la vérité de son observation , le docteur Lardner en appelle au témoignage de Tertullien , qui ne parle que de deux hérésies du tems des apôtres , savoir : celle des Gnostiques , & celle des Ebionites. Mais celui sur l'autorité duquel il se repose le plus , est Théodoret. Nous traduirons ici un passage de ce pere , cité dans une note de l'ouvrage. » Simon , (le Magicien) Ménandre , » Marcion , Valentin , Basilide , Bardesane , » Cordon & Manès , nioient l'humanité de » Christ. Artemon , Théodote , Sabellius , Paul » de Samosate , Marcellin & Photin , tombant » dans une erreur diamétralement opposée , soutenoient que le Christ n'étoit qu'un homme , » & nioient sa divinité & sa préexistence. «

Quelque blamables qu'aient été la plupart des premiers novateurs de répandre beaucoup de dogmes absurdes , il n'en est pas moins vrai qu'ils ont aussi été souvent calomniés ; qu'on leur a imputé bien des erreurs où ils n'étoient jamais tombés , & que parmi leurs adversaires il s'en est trouvé qu'un zèle imprudent fit pé-

cher contre le précepte de la charité chrétienne.

» Il paroît, dit l'auteur, que les ennemis des
» premiers Hérétiques, se croyoient en droit de
» leur imputer tous les crimes imaginables, &
» de croire tout le mal qu'on disoit d'eux. J'ai
» déjà eu plusieurs fois l'occasion de réfuter
» quelques imputations dont on les a chargés,
» en particulier les Manichéens & les Origé-
» nistes, si jamais il y eut une pareille secte.
» Il est à propos maintenant d'observer ce qui
» concerne d'autres Hérétiques plus anciens,
» qui parurent vers la fin du premier siècle
» ou au commencement du second. La plu-
» part de ces sectaires ont été accusés de ma-
» gie. Marc, dont les Marcosiens tirèrent leur
» nom, est souvent appelé magicien ou im-
» posteur; Irénée dit que les Basilidiens usoient
» de conjurations, d'enchantemens & de toutes
» sortes de sortilèges, & suivant Epiphane,
» on ne put jamais engager Basilide à re-
» noncer à cet art imposteur. Irénée reproche
» la même chose aux Carpocratens, & Eusebe
» affirme d'eux, sur l'autorité d'Irénée, qu'ils
» exerçoient la magie, non point secrète-
» ment, mais ouvertement, plus ouvertement
» que Simon lui-même.

» Cependant plusieurs sçavans ont révoqué
» ces faits en doute, & ils ont demandé si
» ces accusations pouvoient avoir d'autre fon-
» dement qu'un préjugé populaire contre des
» hommes qui s'adonnoient à l'étude des ma-
» thématiques & sur-tout de l'astronomie.

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Beaufobre a examiné cette matiere avec
 » beaucoup d'attention , & j'exposerai ici
 » son sentiment de la maniere la plus suc-
 » cincte que je le pourrai. Quant à l'accusa-
 » tion de magie , il n'est guere possible d'y
 » fouscrire ; car, en premier lieu , Irénée est
 » le seul qui l'ait réellement attestée , son ou-
 » vrage étant la source dont tous les autres
 » peres ont emprunté ; en second lieu , Ter-
 » tullien, son premier copiste, n'en dit pas un
 » mot ; en troisieme lieu , Clément d'Alexan-
 » drie garde le silence à ce sujet, ainsi qu'O-
 » rigene, quoiqu'il saisisse toujours l'occasion
 » de blâmer Basilide , Valentin & Marcion ;
 » en quatrieme lieu , les anciens peres con-
 » fondent toujours l'astronomie & l'astrologie
 » avec la magie ; un mathématicien & un ma-
 » gicien sont pour eux la même chose. Ces
 » considérations suffisent pour rendre fort dou-
 » teuse l'imputation qu'on a faite à ces Héré-
 » tiques, d'exercer l'art des enchantemens. Je
 » ne nie pas absolument que les Basilidiens
 » eussent des pratiques superstitieuses , c'est
 » une conséquence assez naturelle d'un systéme
 » dans lequel on suppose que les étoiles sont
 » animées par des génies qui les gouvernent,
 » ainsi que le monde sublunaire, à l'exception
 » de la volonté des hommes , que les philo-
 » sophes n'ont jamais soumise à l'influence des
 » astres ; mais quoique je ne nie pas absolument
 » qu'ils fussent livrés à des superstitions , néan-
 » moins je ne prétends pas l'affirmer.
 » Il est en effet des superstitions qui ressem-

» blent beaucoup à la magie, mais à qui l'on
 » ne peut sans injustice donner ce nom. Que
 » des hommes fassent usage de cérémonies cri-
 » minelles en elles-mêmes, & dont l'objet est
 » d'obtenir le secours des démons, voilà de la
 » magie. Les magiciens, dit Clément d'A-
 » lexandrie, se vantent d'avoir des démons
 » pour les aider, & de pouvoir par certains
 » enchantemens les forcer à les servir: voilà
 » précisément ce que fait le magicien... Mais
 » les sectateurs de Basilide n'avoient pas moins
 » d'horreur pour les démons que les autres
 » Chrétiens, & probablement ils n'employoient
 » d'autres armes contre eux, que le baptême,
 » la foi & le nom de Jésus. Les Valentinien-
 » dont les sentimens étoient assez conformes
 » aux leurs, pensoient que le baptême donné
 » au nom de Jésus, étoit suffisant pour déli-
 » vrer un Chrétien de l'empire des astres &
 » des démons, & le rendre capable de marcher
 » sur les scorpions & les serpens, c'est-à-dire,
 » de résister aux esprits malins.

» Beaufobre fait encore plusieurs observations
 » à ce sujet, j'y renvoie le lecteur; quant à
 » la dernière, elle peut servir à justifier diffé-
 » rens hérésiarques, & en particulier Saturnin,
 » que Théodoret met le troisième depuis Si-
 » mon-le-Magicien, & qui enseignoit que
 » comme les démons aident les hommes mé-
 » chans, de même le Christ étoit venu se-
 » courir les hommes vertueux contre ces dé-
 » mons.

» On a encore accusé les Hérétiques de s'a-

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» bandonner au libertinage le plus affreux ;
 » & de donner des leçons de débauche. Théodoret en parle , & les peint en général comme
 » des hommes perdus de crimes. Les infâmies
 » commises & enseignées par eux , si on le
 » croit , étoient si grandes , que les comédiens
 » même auroient rougi d'en faire ou d'en entendre le récit , & il assure qu'ils avoient
 » surpassé de beaucoup en méchanceté les plus
 » insignes malfaiteurs. Mais certainement il y
 » a de l'exagération en cela ; il n'est nullement
 » probable que ces hommes aient été plus vicieux
 » que tous les autres , ni honorable pour
 » les Chrétiens & leur religion , de multiplier
 » ainsi les sectes , & d'aggraver leurs crimes.
 » Dans toutes les sociétés nombreuses il se trouve
 » toujours des méchants , mais il est impossible
 » que les membres en soient tous livrés au
 » vice , & qu'ils en tiennent école ; il faut , pour
 » ajouter foi à de pareilles accusations , que
 » les faits soient bien attestés.

» Eusebe dit des Carpocratiens , qu'ils don-
 » nerent aux Gentils l'occasion de blasphémer
 » contre l'évangile , & de se faire une idée
 » défavorable du christianisme , comme si tous
 » les Chrétiens eussent été semblables à eux ,
 » & il ajoute que si les Chrétiens furent accusés
 » de se livrer à toutes sortes de débauches
 » & de crimes dans leurs assemblées ;
 » c'est sur les Carpocratiens qu'on en doit
 » jetter la faute. Irénée s'exprime à-peu-près
 » de même , mais non d'une manière aussi
 » précise. Il dit : *Ces hommes ont été formés par*

» *Jatān*, afin que nous fussions calomniés ; mais il
» n'affirme pas positivement qu'ils eussent été
» la cause des reproches qu'on faisoit aux
» autres Chrétiens , ni de l'opinion injuste
» qu'on avoit conçue de leurs assemblées d'a-
» près les récits ordinaires.

» Il y a ici deux choses à observer ; pre-
» mièrement , la méchanceté des premiers Hé-
» rétiques & sur-tout des Carpocratiens ; se-
» condement , que leurs mœurs dissolues avoient
» donné lieu aux calomnies dont on chargeoit
» les Chrétiens. C'est cette seconde particu-
» larité que je me propose d'examiner main-
» tenant ; quant à la première , je réserve
» dans l'histoire des différens Hérétiques , ac-
» cusés de tant d'extravagances , un article
» concernant leurs mœurs & leurs maximes.

» I. J'observe qu'il y a beaucoup de
» ressemblance entre les accusations élevées
» contre les Chrétiens , dans le commencement
» du second siècle , & les reproches que di-
» vers auteurs ont faits plus tard aux Héréti-
» ques. Ce qui peut faire soupçonner que les
» uns servirent de modele aux autres , &
» qu'ainsi ils étoient mal fondés. Quels étoient
» les forfaits imputés aux premiers Chrétiens ,
» on le fait par les auteurs grecs & latins.
» Je mettrai en marge divers passages de Jus-
» tin , d'Athénagore , de Théophile d'Antio-
» che , de Minucius Félix , & de Tertullien ,
» par lesquels il paroît qu'outre l'athéisme &
» le mépris des dieux , universellement adorés ,
» on leur reprochoit encore de posséder leurs

» femmes en commun , de commettre mille
 » obscénités , de tuer des enfans & d'en man-
 » ger la chair , au milieu de leurs assemblées
 » nocturnes , où se trouvoient des personnes de
 » tout sexe & de tout âge.

» Ces abominations furent mises sur le
 » compte des Chrétiens , avant l'hérésie des
 » Carpocratens , qui ne furent connus qu'au
 » tems d'Adrien. M. Turner dit même que ces
 » sortes de calomnies sont aussi anciennes que
 » le christianisme ; au moins est-il aisé de prou-
 » ver qu'elles ont suivi de près son origine.
 » Tacite , en parlant des Chrétiens du tems
 » de Néron , dit que leur méchanceté les avoit
 » en général rendus odieux , & que le peuple
 » en avoit conçu une fort mauvaise opinion ;
 » & , comme l'observe M. Turner , Méliton
 » de Sarde , qui vers l'an 170 de J. C. com-
 » posa une apologie de la religion chrétienne ,
 » fixe l'époque de ces accusations sous l'empire
 » de Néron & de Domitien. Ce qu'il y a de
 » sûr , c'est qu'elles étoient répandues avant
 » que Justin eût embrassé le christianisme ,
 » puisqu'il nous assure lui-même qu'étant en-
 » core plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie ,
 » il regardoit comme impossible que les Chré-
 » tiens , supposés antropophages , & esclaves de
 » la débauche la plus crapuleuse , pussent souf-
 » frir avec tant de constance & de courage
 » les persécutions suscitées contre eux.

» III. Quoique Eusebe parle des Carpocra-
 » tiens comme d'Hérétiques , qui exposèrent
 » les Chrétiens à ces calomnies , tous les an-

» ciens auteurs ne s'accordent pas cependant sur
» ce point. Epiphane, il est vrai, dit comme
» Eusebe, que la faute en étoit aux Carpo-
» riens, mais Cyrille la rejette sur les Monta-
» nistes, & Origene sur les Ophites. Origene
» en effet dit que Celse objectoit aux Chré-
» tiens qu'ils admettoient plusieurs dogmes ab-
» surdes & impies, particuliers à la secte des
» Ophites, autrement appelée Caïnites. Mais
» ces Hérétiques, ajoute-t-il, n'étoient pas des
» Chrétiens; ils avoient pour Jesus autant de
» haine que Celse lui-même, & n'admettoient
» personne dans leur société sans lui faire ab-
» jurer sa religion.

» IV. Justin dit expressément dans sa secon-
» de apologie, qu'il ne fait pas si les actions
» scandaleuses dont on accusoit en général les
» vrais Chrétiens, avoient été commises ou non
» par les Hérétiques. Cette apologie a été com-
» posée, selon quelques auteurs, l'an 145, ou
» au plutôt, en 140. La secte des Valentiniens,
» celle des Carpocratiens, &c. s'étoient for-
» mées avant ce tems, & Justin écrivoit con-
» tre tous les Hérétiques en général; cepen-
» dant il avoue franchement qu'il ignoroit
» s'ils étoient coupables des crimes dont on
» parloit tant alors.

» V. Tous les premiers apologistes Chré-
» tiens attribuent à d'autres causes, & non
» point à la méchanceté de ceux qu'ils appel-
» loient Hérétiques, les calomnies dont on les
» accabloit alors. Justin dit que les accusateurs
» n'ajoutoient pas eux-mêmes foi à leurs pro-

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» pres dépositions, & que si elles ont été ac-
 » créditées jusqu'à certain point dans quelques
 » lieux , il falloit l'attribuer à la méchanceté des
 » Idolâtres , trop disposés à croire d'autrui les
 » horreurs qu'ils commettoient eux-mêmes.
 » Tatien & Théophile d'Antioche , parlent de
 » ces calomnies , sans dire que ce fussent les Hé-
 » rétiques qui y eussent donné lieu. Athénago-
 » re dit clairement que c'est à la méchanceté
 » des Payens qu'il faut les attribuer ; & c'est
 » ainsi que s'exprime la prétendue Sybille. Ire-
 » née , Minutius Felix & Tertullien ne leur
 » assignent pas d'autre cause. Quelquefois Jus-
 » tin paroît insinuer que c'étoient les Juifs qui
 » avoient semé ces faux bruits ; Tertullien le
 » dit aussi ; Origene rejette sur les Juifs les
 » crimes dont les Chrétiens étoient accusés ,
 » & il a été observé depuis long-tems par He-
 » raldus , que les anciens apologistes qui ré-
 » futerent ces calomnies , n'ont jamais fait aux
 » Hérétiques de pareils reproches.

» VI. Il paroît par ce que dit Tertullien , que
 » c'étoit de son tems une chose inconnue , si
 » parmi les Chrétiens il se trouvoit des gens
 » coupables des crimes qui leur étoient im-
 » putés par leurs ennemis. Ces calomnies n'a-
 » voient , selon lui , d'autre fondement que les
 » préjugés du vulgaire & des rapports vagues ,
 » au lieu que s'il y eût eu parmi ceux qui s'a-
 » rogoient le nom de Chrétiens , des hommes
 » connus par leurs débauches & leurs abomina-
 » tions , il eût été naturel de dire pour se
 » justifier , qu'il y avoit des Hérétiques qui

» donnoient des exemples scandaleux ; mais
» qu'on ne voyoit rien de tel chez les vrais
» Chrétiens. Donc , puisqu'il nié absolument
» le fait sans aucune distinction , il est clair
» qu'il ne connoissoit point d'Hérétiques cou-
» pables de ces abominations. Théophile d'An-
» tioche dit aussi que ces reproches n'étoient
» fondés que sur des bruits incertains , & les
» martyrs de Jesus ne connoissoient pas non
» plus que les sectes Hérétiques , ou d'autres
» sociétés , fussent coupables de ce dont on
» accusoit alors les Chrétiens.

» VII. Un autre argument contre la vérité
» de ces accusations , c'est qu'elles sont in-
» croyables. Justin demande à Tryphon s'il
» ajoute foi à ce que les Idolâtres disent des
» Chrétiens; celui-ci répond qu'il ne croit rien
» des forfaits dont on les accuse , parce qu'il
» est impossible que la nature humaine se dé-
» grade jusqu'à ce point. Cela est clairement
» démontré par Minutius Felix & Tertullien ,
» qui en appellent souvent aux Payens , leur
» demandant s'ils pensent que parmi eux il y
» ait des gens capables de commettre les hor-
» reurs dont on charge les Chrétiens , & tour-
» nant en ridicule la crédulité de ceux qui
» trouvent possible dans autrui ce qui leur pa-
» roît impossible dans eux-mêmes. C'est sur-tout
» ce dernier argument sur lequel Tertullien
» insiste de la manière la plus victorieuse.
» Avec quelle énergie singulière d'expression
» il invite tous les Idolâtres à venir aux as-
» semblées des Chrétiens , & essayer s'ils pour-

» roient commettre eux-mêmes de pareilles ac-
 » tions , ou même les voir commettre à d'au-
 » tres ! Il examine tous les chefs d'accusation ;
 » & prouve par un appel direct au cœur hu-
 » main , qu'il n'y a point de créature dans
 » l'ordre actuel des êtres , capable d'abomina-
 » tions aussi monstreuses. Quant à l'infanticide ,
 » il fait voir l'absurdité de ce soupçon , en
 » exposant certaines maximes des Chrétiens dia-
 » métralement opposées à ce crime , puisque
 » leur scrupule alloit jusqu'à s'abstenir de sang
 » dans leur repas , ainsi que de la chair des
 » animaux étouffés ou qui étoient morts na-
 » turellement , de peur de contracter quelque
 » souillure.

» Les mêmes argumens peuvent servir en
 » faveur des Hérétiques , puisqu'on les a aussi
 » accusés des mêmes horreurs qui avoient été
 » imputées aux premiers Chrétiens. Car si elles
 » sont incroyables à l'égard des uns , elles doi-
 » vent aussi l'être à l'égard des autres. De plus ;
 » Epiphane & Théodoret rapportent des Gnos-
 » tiques , des usages qui n'ont jamais pu être
 » pratiqués par des individus ; encore moins
 » peut-on supposer qu'ils aient constitué les
 » rites & les sacremens d'aucune secte reli-
 » gieuse.

De toutes ces considérations , le docteur
 Lardner ne peut s'empêcher de conclure que
 les reproches faits aux anciens Hérétiques par
 leurs adversaires , n'étoient guere mieux fon-
 dés que les accusations des auteurs Payens ,
 contre les premiers Chrétiens. Selon lui , il est

plus raisonnable de penser que les peres de l'église n'ont pas assez connu les dogmes & les maximes des novateurs, que de supposer que des hommes aient pu à la fois regarder l'usage des plaisirs les plus sales, comme un moyen d'opérer leur salut, & croire que J. C. a ouvert par sa mort les portes du ciel aux hommes.

Les sections suivantes du premier livre contiennent une exposition de la doctrine générale des Hérétiques. L'auteur fait observer qu'ils croyoient un seul Dieu; qu'ils étudioient beaucoup les écritures; que quelques-uns d'entre eux faisoient usage de livres apocryphes, dont la plupart furent forgés par eux, particulièrement un évangile de St. Pierre, composé par un membre de la secte des Docetes, & d'autres ouvrages supposés, écrits par les Ebionites ou Unitaires. Mais les Hérétiques, dit l'auteur, ne sont pas les seuls qui se soient deshonorés par ces impostures, & l'on peut sans injustice faire porter aux orthodoxes la moitié du fardeau.

» Ils ont aussi forgé des livres apocryphes,
» & les ont attribués à d'autres qu'à leurs véritables auteurs. Parmi ces livres, on peut
» compter les *Actes de Paul & de Thécle*, les
» poèmes Sibyllins, les ouvrages attribués à
» Hydaspe, à Hermès Trismégiste, &c. Plusieurs savans, & en particulier Isaac Casaubon, sont convenus de tout cela. Mosheim
» a publié une dissertation pour faire voir les
» motifs qui engagerent les Chrétiens, dans les
» deux premiers siècles, à forger ces écrits
» supposés, & il avoue que les Chrétiens de

» toutes les communions furent coupables de
 » cette supercherie.

Les sectes suivantes traitent de la vénération que les Hérétiques eurent pour les écrits des apôtres, & pour les traditions apostoliques; des talens & du génie des anciens Hérésiarques, & enfin de leurs efforts pour enter les subtiles spéculations de la philosophie sur la doctrine simple du christianisme. St. Jérôme & St. Augustin ont tous deux reconnu, que les premiers corrupteurs de la foi avoient été des hommes d'un profond savoir, & d'une sagacité peu commune. Le premier de ces deux peres de l'église, reconnoît qu'il n'y a que des génies vigoureux & brillans qui puissent défendre une hérésie. *Tels, dit-il, ont été Valentin & Marcion; que nous osons regarder comme les plus savans des hommes. Tel a été Bardeſane, dont le génie fut un objet d'admiration pour les philosophes mêmes.* Ces éloges devoient être bien flatteurs, quoiqu'ils ne fussent pas donnés dans le dessein de flatter; car il y a bien des gens qui consentiroient volontiers à être appelés Hérétiques; si par-là ils s'assuroient la réputation de grands philosophes. Ils pourroient entendre avec une certaine joie les injures d'un ennemi furieux; mais ils ne supporteroient point les mépris d'un adversaire qui les tourneroit en ridicule.

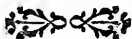
Les autres sectes de ce livre sont employées à réfuter une objection faite par les infidèles contre la religion, & tirée de la multitude de sectes qui ont divisé les Chrétiens, & à faire voir que les Hérétiques étoient pour la plupart

des gens doués de l'esprit de recherche, qu'ils ne bornoient point leurs vues à de petits objets, & qu'en général, ils ont usé d'une grande modération (*) envers ceux qui n'adoptoient pas leurs sentimens.

Les réflexions que suggere la lecture de cet ouvrage, sont, 1^o. que les hérésies & les schismes s'accordent parfaitement avec les prédictions de J. C. & de ses apôtres. 2^o. Qu'ils ont produit quelques bons effets. Ce sont les hérésies qui ont donné occasion aux défenseurs de la vraie foi, de composer d'excellentes apologies du christianisme, & d'expliquer avec soin les saintes écritures, dont l'autorité est le fondement stable de l'église chrétienne.

(*Monthly Review ; Critical Review.*)

(*) Le savant auteur auroit pu ajouter : lorsqu'ils ont été les plus foibles ; qu'on se rappelle les persécutions exercées par les Ariens contre les Catholiques au tems de St. Athanase, & l'on pourra se faire une idée de la tolérance des Hérétiques.



M Ê L A N G E S.

CONSTANCE ET LUCETTE,

A N E C D O T E.

C O N S T A N C E naquit à Paris, de parens fort pauvres. Il sembloit que la nature eût voulu la venger de la fortune ; elle lui donna la beauté. Mais ce don précieux, en procurant à une jeune personne des moyens de bien-être, multiplie aussi autour d'elle les dangers. Elle étoit née dans la pauvreté ; cela suppose une éducation négligée ; elle étoit jolie, par conséquent exposée aux regards & aux poursuites ; elle vivoit à Paris, c'est-à-dire, au milieu de toutes les séductions, sur un vaste théâtre, où l'on sent si bien les privations par le spectacle des jouissances. On conçoit combien, dans une pareille position, il faut de courage pour ne pas désirer les richesses, ou de bonheur pour les acquérir innocemment. Ce courage & ce bonheur manquèrent à Constance ; elle ne put éviter tant d'écueils ; ou plutôt elle ne les aperçut qu'après son naufrage. Le mauvais succès d'une première foiblesse en nécessite une seconde ; & bientôt on

ne regarde plus au nombre. On a peint l'honneur comme

Une île escarpée & sans bords,
Où l'on ne rentre plus dès qu'on en est dehors.

On pourroit ajouter qu'une fois dehors, en être à cent lieues ou à quelques milles, est à-peu-près la même chose. Dès qu'on est en chemin, on ne s'arrête plus; & l'on semble se consoler, en se disant : on ne perd qu'une fois l'honneur.

Les aventures de Constance firent du bruit; elle occupoit toutes les bouches de la renommée galante. Sa beauté la faisoit désirer, & son esprit rendoit son commerce agréable. Sa course fut aussi brillante que rapide. Constance avoit un caractère à tout approfondir. Quand, par l'état dans lequel elle vivoit, elle n'eût pas senti cette ivresse qui ôte la faculté de réfléchir, Constance avoit reçu de la nature une de ces imaginations vives & ardentes, propres à exagérer les vices comme les vertus. Rien ne réprimoit ses desirs; rien ne faisoit obstacle à ses jouissances. Mais elle avoit aussi des qualités précieuses : elle avoit de la sensibilité, & même de la franchise; elle aimoit à donner, non pas pour dépenser, mais pour être utile; ses présens, en un mot, venoient de sa bienfaisance, & non de sa prodigalité.

Au milieu de sa carrière, trop peu édifiante; Constance devint mere d'une fille, bien digne de la pitié des cœurs sensibles. Cette innocente

créature étoit rejetée par les loix ; & quand la loi l'abandonnoit , nul protecteur , personne au monde n'étoit dans le cas de la réclamer. Elle demeurera fans asyle , si elle est repoussée du sein maternel. Mais si cette enfant étoit fondée à lui reprocher sa naissance illégitime , sa mere ne voulut pas du moins qu'elle eût à lui reprocher un abandon plus criminel encore. Elle fit choix d'une nourrice , & lui confia Lucette ; c'est ainsi qu'on nommoit sa fille. Le tourbillon qui l'entraînoit ne l'empêcha pas de lui donner ses soins , ou tout au moins son attention. Elle avoit voulu l'envoyer à la campagne , non pour l'éloigner d'elle , mais pour lui faire respirer un air plus sain. Plusieurs fois par semaine il en venoit des nouvelles ; ou si elles n'arrivoient point , elle alloit les chercher elle-même. Rien ne fut négligé de ce qui étoit nécessaire à sa santé ou à son éducation. Mais à mesure qu'elle avançoit en âge , Constance sentoit des inquiétudes qu'elle ne pouvoit vaincre. Que dis-je ? dès le moment où elle étoit devenue mere , il s'étoit fait une révolution dans son ame. La tendresse qu'elle sentoit pour sa fille , lui fit faire de sérieuses réflexions sur le sort qu'elle avoit à lui faire. Elle commença à s'effrayer du désordre de sa conduite , en songeant que sa fille en partageroit la honte. Mais quoi ! si elle alloit tomber dans les mêmes fautes , & justifier par son inconduite le préjugé qui la flétrit injustement ? Cet effroi la poursuivit partout , & troubloit tous ses plaisirs. Enfin , soit que

que l'amour maternel, devenu la passion dominante, la seule passion de son cœur, l'eût changé entièrement; soit qu'elle n'eût eu besoin que d'avoir à réfléchir un moment sur son genre de vie pour le détester; elle s'indigna contre elle-même. Elle fit plus. J'ai dit que Constance étoit capable d'une résolution ferme, & même d'une action courageuse. Mais on ne s'attend pas au projet qu'elle a osé concevoir. Elle avoit un peu de fortune; elle la mit en valeur; elle réalisa tous les effets qui lui étoient restés, rompit toutes ses liaisons, & s'éloigna même de Paris pour tâcher d'en être oubliée. Dès le moment où elle jugea que ses traits pourroient s'imprimer dans la mémoire de sa Lucette, elle cessa de la voir pour n'en être pas reconnue. Elle fut, de loin comme de près, pourvoir à tous ses besoins. Bientôt elle feignit de disparaître tout-à-fait. Et une personne qui lui étoit acquise par l'amitié ou qu'elle acheta par ses bienfaits, la remplaça dès-lors auprès de Lucette. Enfin, quand celle-ci eut atteint l'âge de puberté, elle fut appelée à Paris chez ce prétendu bienfaiteur, qui n'étoit que l'agent de Constance.

A peine y fut-elle arrivée, que sa mere s'y rendit aussi, mais sans se faire connoître à sa fille. Ce n'étoit plus cette nymphe brillante qui savoit relever sa beauté naturelle par toutes les séductions de la parure. Une grossière *cornette* cachoit sa belle chevelure aplatie; de gros fouliers bleissoient ses pieds délicats; & un *juste* de grosse laine déroboit exprès à tous

242 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les yeux la finesse de sa taille. Enfin la belle Constance , déguisée en paysanne , vint se présenter pour servir la jeune personne ; & comme elle avoit averti le prétendu bienfaiteur , celui-ci l'accepta sur l'heure , & prépara un appartement pour Lucette & la fausse suivante. Pour suivie par le souvenir & le regret de sa vie passée , Constance vouloit sauver Lucette du piège où elle s'étoit laissée prendre elle-même. Elle ne voulut confier qu'à soi-même l'emploi de veiller sur ses jours , & de guider sa jeunesse : par ses propres fautes , elle croyoit avoir perdu le droit de lui parler de vertu ; mais à la faveur de son déguisement elle espéroit obtenir de nouveaux titres auprès d'elle. En prenant cette nouvelle résolution , elle avoit totalement changé ses sentimens ; elle s'assujettit à tous les devoirs de l'état qu'elle venoit d'embrasser ; elle remplissoit , en un mot , auprès de Lucette les fonctions du dernier domestique. L'amour-propre étoit chez elle un sentiment que le remords & l'amour maternel venoient éteindre sans retour.

Constance ne tarda pas à gagner la confiance de Lucette ; son amitié étoit si tendre & si empressée ! Lucette ne lui cachoit aucune de ses pensées , & la fausse suivante avoit soin de l'éclairer par ses avis , mais ne l'attristoit jamais. Elle avoit senti qu'il falloit lui plaire d'abord pour parvenir ensuite à lui être utile. Vint le moment enfin où le desir parla au cœur de Lucette. Ce fut alors que cet amour maternel qui maîtrisoit l'ame de Constance , lui

donna les plus vives inquiétudes. Elle redoubla de soins & de zèle. Mais en ne perdant pas de vue une seule de ses actions, elle sembloit toujours lui donner des soins, sans avoir jamais l'air de l'espionner. Elle causoit fréquemment avec elle, même sur l'amour; elle évitoit également de l'instruire trop, & de la tenir trop dans l'ignorance. Lucette étoit jolie; les soupirans rôdèrent bientôt autour d'elle. Mais sa mère veilloit sur elle, ne dormoit plus; & la funeste expérience que ses fautes lui avoient acquise, elle fut l'employer au moins à dérober sa fille aux dangers qui la menaçoient. Si elle s'appercevoit quelquefois que le péril augmentoit, elle alloit se cacher un moment pour donner un libre cours à ses larmes. Comme son cœur étoit agité! elle craignoit à chaque instant que le ciel ne voulût punir ses fautes par celles de sa fille.

Dans la foule des amans qui couroient après Lucette, & qui n'hésitoient point à se déclarer (car il n'y avoit rien ni chez elle ni autour d'elle qui pût leur en imposer,) on distingua deux jeunes gens plus aimables ou plus empressés. L'un d'eux, né de parens fort riches, s'adressa un jour à Constance, & lui fit, pour Lucette, des propositions qui alarmerent son cœur maternel. Elle en connoissoit le danger, car elle y avoit succombé autrefois. Cet amant offroit de donner à la jeune personne une maison brillante, un équipage, & tout ce qui peut séduire un jeune cœur. Constance étoit loin de seconder ce projet; mais

elle crut qu'il y avoit plus de danger à le taire à Lucette qu'à le lui déclarer. Elle favoit trop que le jeune homme trouveroit bien sans elle le moyen de faire parvenir ses offres. En les portant elle-même, elle espéroit prémunir Lucette contre la séduction, ou pénétrer au moins les dispositions de son cœur. Lucette, lui dit-elle un jour, ce jeune homme qui nous a salués hier, (en faisant le portrait du jeune homme) vous aime, (à ce mot Lucette rougit) & il m'a chargée pour vous de propositions très-avantageuses. Son état ne lui permet point de vous donner sa main; mais voici ce qu'il vous offre pour vous en dédommager. Alors Constance fit exprès à Lucette la peinture la plus séduisante du sort qu'on lui destinoit. Mais ayant cru lire un moment dans ses yeux que son cœur étoit prêt à s'émouvoir, une tendre frayeur la précipite dans ses bras : ma chere enfant, s'écrie-t-elle en fondant en larmes! Qu'avez-vous, ma bonne, lui dit Lucette effrayée? Lucette, répondit Constance avec une voix entrecoupée de sanglots, ma chere Lucette! craignez de tomber dans le piège qu'on tend à votre jeunesse. En courant après les plaisirs, croyez que vous ne rencontreriez que la honte & le remords. Vous en avez un exemple effrayant, ma chere Lucette (& je ne craindrai pas de vous le citer ici, parce que ce n'est pas l'orgueil que j'ai besoin de vous inspirer) c'est votre malheureuse mere. Ce mot ne put échapper à Constance sans que son cœur se sentît déchirer;

mais Constance avoit renoncé à elle-même, & ne vivoit plus que dans sa chere Lucette. Après un long soupir qu'elle ne put étouffer, rappelant toute la fermeté de son ame, elle ose lui présenter le tableau le plus énergique des égaremens de sa mere, de la violence de ses remords, de sa fin déplorable (car Lucette se croyoit orpheline.) Ce tableau lui fait verser un torrent de larmes. Constance profite de cet attendrissement, la presse dans ses bras, & lui fait jurer de vivre toujours fidelle à la vertu. Il n'en coûta rien à Lucette pour prononcer ce serment; car son cœur étoit honnête & sensible, & ce serment fit tant de plaisir à sa malheureuse mere!

Quelques jours après, elle hasarda devant Lucette l'éloge d'un jeune homme qu'elle avoit remarqué, plus amoureux, & par conséquent plus timide que tous ceux qui venoient offrir leur hommage. C'étoit l'enfant d'une famille honnête, mais nullement remarquable par le rang ni par les richesses. Sa physionomie avoit intéressé Constance; elle avoit cherché à le connoître; & contente du résultat de ses démarches, elle lui avoit laissé un libre accès auprès de Lucette. Elle s'aperçut avec joie qu'il prenoit fort bien auprès de sa chere eleve; elle le seconda de son mieux sans affectation; & enfin quand elle crut les choses assez avancées : Lucette, lui dit-elle, il faut enfin faire un choix. Voilà deux rivaux qui se disputent sa possession. L'un ne veut être que ton amant, mais il est riche; l'autre veut devenir ton

époux, mais il est pauvre. Ah ! ma bonne, s'écria Lucette, je suis sûre que je vais vous plaire, que je vais vous répondre selon vos desirs : c'est le jeune homme pauvre que je choisis. Constance l'embrassa en pleurant de joie. Elle ne perdit pas un moment. Sa tendresse avoit tout disposé pour laisser à sa fille une dot assez honnête. Les parens du jeune homme consentirent au mariage de leur fils, & Constance conduisit à l'autel les deux époux. Le mari de Lucette étoit devenu le fils de Constance ; il eut part comme elle à sa tendresse. Elle ne négligea rien pour en faire un homme aimable ; elle vouloit qu'il eût de quoi plaire à sa jeune compagne, persuadée qu'il est plus facile à une femme d'avoir de l'honnêteté quand elle est heureuse.

Constance, après cela, ne crut pas encore avoir acquis le droit de se reposer. Ses bons conseils & sa vigilance avoient fait de Lucette une fille sage ; elle crut devoir en faire une femme vertueuse. Elle avoit pris le plus fort ascendant sur elle, & même sur son époux : on l'écoutoit ; elle réussit. Il ne manquoit plus enfin que d'en faire une mere tendre. Mais pour cet article, elle s'en reposa sur la nature & sur la sensibilité de Lucette. Constance n'avoit plus rien à désirer. Aussi, comme si elle n'eût vécu que pour sa fille, quand elle n'eut plus rien à faire pour son bonheur, elle fut atteinte d'une maladie mortelle. Lucette lui prodigua en vain les plus tendres soins. Quand Constance vit qu'elle touchoit à son dernier moment, elle fit venir Lucette auprès de son

lit, & l'appellant, pour la première fois, du tendre nom de fille : vous voyez, lui dit-elle, cette malheureuse mère dont j'ai tremblé de vous voir suivre les traces. J'ai osé vous citer son exemple effrayant, pour vous empêcher à jamais de devenir coupable & malheureuse comme elle. Je crois avoir réussi ; je quitte la vie sans regret. Qu'on se peigne la situation de Lucette, qui retrouve sa mère au moment où elle va pour jamais s'en séparer. Elle se jette dans ses bras, l'arrose de larmes, & lui demande cent fois pardon de l'avoir méconnue. Il m'en a coûté, ma chère enfant, reprit Constance, non pour te rendre des soins, mais pour te cacher ce que j'étois. Je suis bien payée de tous mes sacrifices. Adieu. Je m'étois rendue indigne du titre de mère ; mais je l'ai mérité par ma tendresse ; & j'ose t'appeler ma fille en mourant.

A peine avoit elle prononcé ces mots, qu'elle expira dans les bras de Lucette. Elle laissa un exemple des prodiges que peut enfanter l'amour maternel ; & prouva, que si l'honneur une fois perdu ne peut plus se recouvrer, il est toujours tems de retourner à la vertu.

(*Mercur*e de France.)



LETTRE à MM. les rédacteurs de l'Esprit des Journaux, sur quelques anciens Poètes François, inconnus aux éditeurs des Annales poétiques.

Vous venez d'insérer, Messieurs, dans l'*Esprit des Journaux* du mois de mars, deux lettres intéressantes sur le poète *Jamyn* : l'une nous fait connoître quelques particularités de sa vie, ignorées des éditeurs des *Annales poétiques* ; l'autre nous donne une idée de quelques chants de l'*Illiade*, traduits par cet auteur, & que ces mêmes éditeurs n'avoient point vus. Ces deux lettres m'ont rappelé, qu'en lisant ce recueil immense & bien fait de nos anciens poètes, je m'étois aperçu que les éditeurs en avoient omis quelques-uns. Ce n'est pas un reproche qu'on doit leur faire : dans un ouvrage qui demande tant de recherches & de travail, il n'est pas étonnant que plusieurs de ces poètes à présent oubliés, leur soient échappés. Au reste, par un supplément, il est facile de rendre cet ouvrage, qui mérite si bien l'accueil favorable que le public lui a fait, aussi complet qu'il puisse l'être : c'est ce qui m'engage, Messieurs, à vous envoyer cette notice de quelques poètes François, que l'abbé Goujet, quelquefois si minutieux, n'a pas connu lui-même.

Ce n'est pas ici, où nous manquons de secours nécessaires, où nous ne possédons point de bibliothèques publiques, qu'on peut approfondir un sujet pareil : tout ce qu'on peut atten-

dre d'un littérateur Liégeois, c'est d'indiquer ces poètes; il suffira de rapporter leurs noms, & quelques-uns de leurs vers, pour ouvrir la carrière à de plus amples recherches, sur-tout à Paris, où tout facilite les travaux d'un littérateur. Cependant je n'ai rien négligé pour découvrir quelques circonstances de leur vie : on s'en convaincra aisément.

Je commence par *Etienne Brillet*, poète angevin. Voici de cet auteur une traduction de la belle épigramme latine de Jacques Bouju, qui commence par ces mots, *Impubes nupsi valido*, &c.

Impuissante à Vénus, j'eus mari vigoureux :
 Puissante, j'en ai un secchement languoureux.
 L'un en vain me lassa d'amoureuses blandices;
 L'autre frusta mes nuits de nocieres délices.
 Ne voulant, je pouvois; je ne le puis, voulant.
 Hymen rend-moi l'autre âge, ou l'autre époux vaillant.

Cette épigramme est la piece la moins mauvaise des poésies de Brillet, & sans cette naïveté qui fait souvent tout le prix des vers de ce tems, je ne l'aurois point transcrite. On en a fait plusieurs autres traductions : Jacques Moyfant, sieur de Brieux; en a donné une dans son recueil de poésies françoises; recueil que M. Dreux du Radier, assure être au-dessous du médiocre, & qu'on a imprimé à Caën en 1671. L'abbé Goujet, dans sa *Bibliothèque françoise*, tom. 15, pag. 249, parle d'un *Louis Brillet*, sieur de Limon, gentilhomme Parisien : peut-être étoit-il frere ou parent d'Etienne Brillet ? Je ne crois pas nécessaire de remarquer qu'il m'est impossible d'observer l'ordre chronologi-

250 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

que ; je dirai seulement que la plus grande partie des poètes inconnus , dont je vais vous entretenir , florissoient au seizieme siecle.

Antoine de Nerveze , secretaire de Henri II , prince de Condé , étoit contemporain de Malherbe , mais il n'avoit ni son génie , ni cet enthousiasme qui caractérise le poète.

Il a laissé un recueil de vers sous ce titre : *Essais poétiques , &c.* (*) J'ai lu ce volume avec ennui , & M. Dreux du Radier , qui l'a parcouru , n'y a trouvé qu'une seule piece qui mérite d'être conservée ; encore y a-t-il fait quelques légers changemens ; la voici.

Déjà la triste Philomèle
Se plaint aux échos d'alentour ;
Ah ! que ne puis-je aussi-bien qu'elle ,
Chanter librement mon amour !

Que ne puis-je , au fort de mes peines ,
Me transformer en cet oiseau !
J'irois soupirer sur les chênes
L'ennui qui me miet au tombeau.

En proie à toute ma tendresse ,
J'en voudrois enchanter nos bois :
Et je voudrois que ma maîtresse
Ne fût sensible qu'à ma voix.

Tantôt dans quelque route sombre ,
Tantôt dans quelque cabinet ,
Recherchant la fraîcheur de l'ombre ,
Je chanterois-là mon regret.

Si le sommeil , sur sa paupiere ,

(*) Edition de 1605.

Venoit doucement reposer,
Reprenant ma forme première,
Je hasarderois un baiser.

Mais si l'adorable Thémire
Ne s'offensoit point de mes feux;
Dieux ! quel transport l'amour inspire !
Nous les partagerions tous deux.

Cette pièce ne dépareroit pas nos meilleurs recueils de vers. Le beau regne de la poésie commence à passer ; j'ose croire que dans l'espece de disette où nous sommes actuellement de bonnes pièces fugitives, tout amateur aura lu avec plaisir, celle que je viens de lui présenter. Il ne faut pas confondre Antoine de Nerveze, avec Guillaume Bernard de Nerveze, que les éditeurs des *Annales poétiques*, font connoître dans leur 14e. vol. L'abbé Goujet, *Bibliot. Franc.* tom. 15, pag. 65, dit un mot de notre Nerveze, au sujet d'un recueil de poésies sur la mort d'Henri-le-Grand, que du Peyrat donna au public en 1611. On lit dans ce recueil quelques poésies d'Antoine de Nerveze ; il étoit probablement de la même famille que l'autre.

Si dans les *Annales poétiques*, on a recueilli avec précaution quelques poésies de François I, de Charles IX, de Henri IV, de Marie Stuart, reine d'Ecosse, & de Marguerite de Navarre, sœur de François I, je m'étonne qu'on n'ait pas eu la même attention pour Jeanne d'Albret, mere d'Henri IV, qui réunissoit en elle toutes les qualités qui font les grands rois. On connoît son goût pour les lettres ; elle faisoit aussi des vers, & par conséquent méritoit une place dans cet ouvrage. Dans plusieurs éditions des

252 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Œuvres de Joachim du Bellay. (*) On trouve quelques pieces de cette princesse. Je vais en copier deux sonnets , où elle répond aux louanges que ce poëte lui avoit donné.

De leurs grands faits les rares anciens
Sont maintenant contents & glorieux,
Ayans trouvé poëtes curieux
Les faire vivre; & pour tels je les tiens.

Mais j'ose dire , & cela je maintiens,
Qu'encor ils ont un regret ennuyeux,
Dont ils seront sur moy-mesme envieux,
En gémissant aux champs élysiens :

C'est qu'ils voudroient , pour certain je le sçay,
Revivre icy , & avoir un Bellay ,
Ou qu'un Bellay de leur temps eust esté.

Car ce qui n'est sçavez si dextrement
Feindre & parer , que trop plus aisément
Le bien du bien seroit par vous chanté.

Le papier gros , & l'encre trop espee,
La plume lourde & la main bien pesante,
Stile qui point l'oreille ne contente,
Foible argument , & mots pleins de rudesse ,

Monstrent assez mon ignorance expresse,
Et si n'en suis moins hardie & ardente
Mes vers semer, si sujet se présente :
Et qui pis est, en cela je m'adresse

(*) Voy. l'édit. de ce poëte, de Paris, chez Ab Langelier, 1584, in-12. & l'édition de Rouen, pour George Loyselet, 1592, aussi in-12, aux pag. 165 & suiv. & à la pag. 351.

A vous, qui pour plus aigres les gouter,
En les meslant avecques des meilleurs,
Faites les miens & vostres escouter.

Telle se voit différence aux couleurs,
Le blanc au gris sçait bien son lustre oster.
C'est l'heur de vous, & ce sont mes malheurs.

M. Dreux du Radier, dans son livre plein de recherches, intitulé : *Récréations historiques*, &c. avoit avant moi instruit le public du talent de cette princesse pour la poésie. Il en cite une chanson qui peut, dit-il, servir à réformer bien des bevvues dans les historiens François, sur les amours de la maréchale de Saint-André, de la belle Limeuil & du prince de Condé : il cite encore de cette femme illustre un quatrain sur l'imprimerie, adressé à Robert Estienne, qu'on ne trouve pas parmi ses poésies dans les *Œuvres* de du Bellay :

Art singulier, d'icy aux derniers ans,
Représentez aux enfants de ma race
Que j'ai suivi des craignans Dieu la trace,
Afin qu'ils soyent les mesmes pas suivans.

Presque tous les éditeurs de nos anciens poëtes ont pris la liberté de changer leur orthographe ; cependant il me paroît qu'ils auroient beaucoup mieux fait de n'y rien changer du tout ; c'est en conservant leur orthographe, qu'on peut voir par combien de révolutions elle s'est enfin perfectionnée & parvenue au point où elle est aujourd'hui : & c'est ce que j'observerai dans les morceaux de poésie des différens auteurs que je rapporterai ici.

Si le projet qu'eut Benferade, & qu'il exécuta, de mettre les *Métamorphoses* d'Ovide en

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rondeaux, fut trouvé ridicule de son tems, je ne fais qu'elle idée eut le 16e. siecle de l'entreprise d'un auteur qui versifia la bible en quatrains. On se ressouvient des métamorphoses de Benferade, on en cite même quelques rondeaux, mais l'auteur des quatrains de la bible est tout-à-fait ignoré : il s'appelloit *Claude Paradin*. Voici le titre de ce livre singulier : *Quadrins historiques de la Bible, revuz & augmentez d'un grand nombre de figures.* (Ce qui suppose une édition antérieure.) A Lion, par Jan de Tournes, 1560, petit in-8vo. Cet ouvrage est dédié à très-révérende Dame de la Rochefoucault, abbesse de Notre-Dame de Xaintes. Ce mot si connu & si véritable d'Horace, *ut pictura poesis*, occupe les trois quarts de cette petite dédicace. L'auteur étend cette idée, il fait le parallele de la peinture & de la poésie, & il finit en disant que ce qui est dédié aux temples doit être estimé : c'est ce qui l'a engagé à consacrer son livre à cette dame de la Rochefoucault, comme au *vray sacraire de la religion, temple d'intégrité & oratoire du St. Esprit*. Suit un sonnet qui ne mérite pas d'être rapporté : après vient un avis de l'imprimeur aux lecteurs qui, de même que ce sonnet, ne nous donne aucun éclaircissement sur cet auteur. Il suffira seulement de citer ici quelques-uns de ses quatrains pour offrir au lecteur la maniere de versifier de ce poëte inconnu.

Le faux serpent, à tromper entendu,
Vint finement, à Eve se renger,
Et tourna tant, que du fruit défendu
Elle & Adam se prindrent à manger.

.

Lors commençans de péché les malheurs,
L'homme son pain mange en suëur & peine.

La femme aussi enfante en grands douleurs,
Et le serpent sur son ventre se treine.

.
Voyant Moïse un homme Egyptien
Faire grand tort, & cas insurmontable
A un Ebrieu, le chastia si bien,
Qu'il le tua & l'enfouit au sable.

.
Durant vingt ans Sisare l'agresseur
Fort Israel persécute & moleste :
Mais, se mussant & pensant estre seur
Jahel lui vint d'un clou percer la teste.

Observons que Claude Paradin n'a mis en quatrains que l'ancien testament; ils sont ornés de petites figures en bois qui valent mieux que les vers. L'abbé Goujet, *Bibliot. franç.* tom. 12. pag. 77, parle d'un *Guillaume Paradin*, auteur d'une histoire de Lyon : il est probable qu'il est de la même famille que notre Paradin. Un autre poète contemporain, mais beaucoup plus connu, *Charles Fontaine* (*), n'a pas voulu laisser cet ouvrage imparfait, & renchérissant sur son modele, au lieu de vers de dix syllabes & rangés quatre-à-quatre, il mit le nouveau testament en vers de huit, rangés par sixains. Tel est le titre de ce livre : *Figures du nouveau testament*. Lion, par Jan de Tournes, 1559. petit in-8vo. L'épître dédicatoire à Marguerite de France, duchesse de Berri, ne doit pas avoir ennuyé cette dame, puisqu'elle n'est que de six vers; c'est son principal mérite : la voici :

(*) Quoique son nom, à la tête du livre dont je vais m'occuper, soit écrit *Fontaine*, je ne doute pas que ce ne soit le même.

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ma basse & petite facture
N'ose approcher de ta hauteffe ;
Mais le suget , prins d'escriture ,
Qui est toute divine & pure ,
Se veut adresser , & s'adresse
A ta vertueuse noblesse.

Les fixains de Fontaine sont plus mauvais encore que les quatrains de Claude Paradin : on en jugera par les deux que je vais prendre au hasard , car il n'y a point de choix.

L'ange fait savoir la naissance
De Jesuchrist aux pastoureaux :
Puis vont souz foy & grand'fiance
En Bethleem , pour l'assurance :
Et laissent de nuit leurs troupeaux ,
Leurs moutons , brebis , & agneaux.

Jesus dormant en la navire ,
Un grand vent se leve si fort
Qu'il vous la trouble , & vous la vire ,
Et la single comme par ire :
Mais luy esveille , met d'accord
Le vent & mer pleins de discord.

Rien de plus barbare. Les gravures en bois , dont ce volume est aussi orné , paroissent être faites par le même artiste qui a gravé celles du livres de Paradin. L'auteur , à la fin de l'ouvrage , dans un avertissement au lecteur , dit que , si on lui reproche que ses rimes ne sont pas assez riches , il répondra qu'il *estime toujours la rime devoir , comme chambriere , soi humilier & obéir au sens* ; excellent principe que Fontaine a mal suivi : il ajoute qu'il a principalement consulté St. Luc , parce que c'est celui des évangélistes dont le *style* est le plus histo-

rique. L'abbé Goujet, les éditeurs des *Annales poétiques*, & M. le marquis de Paulmi n'ont point connu cet ouvrage.

Je crois pouvoir joindre ici deux quatrains, extraits d'un livre de dévotion que je possède, imprimé sur velin en beaux caractères gothiques. Voici ce qu'on lit à la fin de ce livre, rempli de gravures enluminées, & dont toutes les pages ont des cadres différens très-bien exécutés : *Cy-finissent ces présentes heures à l'usage de Rome, toutes au long sans rien requérir, avec plusieurs belles histoires nouvelles, c'est à savoir au kalendrier, aux heures nostre-dame, &c. &c. Nouvellement imprimées à Paris par Thielman Kerver, &c. & furent achevées le 5 jour de septembre, l'an 1522. Grand in-8vo. On doit entendre par ces belles histoires nouvelles, quelques vers latins & une 60e. de quatrains éparpillés dans ce volume à la tête de tous les offices ; présentons deux de ces quatrains au lecteur :*

Ung chanoine de Paris
Ainsi qu'on faisoit son service,
Respondit au cueur par ses diâtz
Que damné estoit pour son vice.

L'homme est né & vient de la famme
Du monde ayant peine & misere,
Subject à maleur & diffame
Comme on peult veoir à veue claire.

Je ne me permettrai sur ces vers aucune réflexion; je passe à d'autres poètes dont les extraits de leurs différentes pieces présenteront du moins de tems en tems quelques beaux vers. Je commence par vous donner leurs noms ;

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

du Sonan, Louis Gourdin, du Maurier, Pierre Gasselin, Frerot de Corton, Antoine du Vermeil. Je n'ai pu trouver la moindre circonstance de leurs vies : ce que je vais citer de leurs poésies est tiré du recueil intitulé : *Les muses Françaises ralliées de diverses parts*, &c. imprimé, comme je conjecture, sur la fin du 16e. siècle, car le titre de l'exemplaire de ce livre que je possède, est déchiré. Soit que l'abbé Goujet n'ait pas jugé que le premier de ces poètes méritât une place particulière dans sa *Bibliot. Franc.*, soit, comme il est vraisemblable, qu'il lui fût presque ignoré, il n'en fait mention que par rapport au recueil de poésies sur la mort d'Henri IV, que j'ai déjà cité : il étoit par conséquent contemporain de ce roi, & il a répandu quelques fleurs sur son tombeau. L'abbé Goujet nous apprend seulement qu'il étoit l'un des 100 gentilshommes de ce grand prince ; il ne rapporte aucuns vers de Sonan ; pour vous en donner une idée, voici un sonnet qu'il fit sur la mort d'un baron de Mirambeau, décédé en 1599 :

Les muses & la mort, eurent une querelle,
Ains qu'avint le trespas du sage Mirambeau :
La mort vouloit pousser sa jeunesse au tombeau,
Et les muses vouloient qu'elle fust immortelle.

Tandis que de saints vers la source pure & belle,
Doucement distilloit de son docte cerveau,
La mort qui le surprint d'un accident nouveau
Arresta de ses jours la course perennelle.

Mais ainsi que l'esprit voloit dedans les cieux
Les muses à ses vers donnerent de beaux yeux
Pour conduire à son jour les aîles de sa gloire :

Ainsi la mort qui fit ses plus rudes efforts,
Sépara bien l'esprit de la masse du corps,
Mais le ciel en eut l'ame, & France la mémoire.

Ce sonnet nous fait connoître un poëte qui est plus inconnu que son auteur. Je m'empresse à vous entretenir du second de ces poëtes qui étoit Parisien, & je vais vous en transcrire quelques passages qui décelent un vrai talent poétique ; ils sont tirés d'une pastorale, intitulée ; *Nérée*. Coridon, rêvant dans les bois, adresse ces vers à sa maitresse ; je t'aime, dit-il, plus que la vie ; je t'aime sans espoir de retour, quelle situation !

Mon œil n'a plus d'esclat, & mon teint est tout blesme ;
Tant je porte en mon sein une fureur extrême. . . .
Les ruisseaux à ma voix ont arrêté leur cours,
Les oiseaux se sont teus pour ouïr mes discours,
Les prées ont fané leurs fleurs & leur verdure,
Les vents ont oublié en volant leur murmure,
Les rochers ont pleuré amolis par mes chants,
Mes troupeaux égarés ont erré par les champs,
Et mon chien, estonné de voir que ma musette,
Attachée à ce saule, est devenu muette,
S'est couché contre terre & heurlant attristé
S'est plaint avecque moy de ta sévérité

.
Ne te fie point tant en ta beauté, *Nérée* ;
Les roses & les lys sont de peu de durée ;
Au matin le soleil les voit espanouir,
Le mesme astre couchant les voit esvanouir . . .

Pour gagner le cœur de son amante, *Coridon* lui offre deux petits faons ; je les rendrai si familiers, dit-il, qu'ils vous suivront partout ; il ajoute que, s'il n'est pas riche en biens,

260 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

du moins il possède un troupeau , du lait , du grain & une cabane champêtre.

Ne méprise les champs , les prés ny les bois ;
Amour ne fust jamais dans les palais des rois ,
Ou s'il y fust jamais il y fust en contrainte ;
Ayant pour surveillants le soupçon & la crainte.

.
Ayme celui qui t'ayme , imite les grands dieux ;
Ils aiment qui les ayme , & sont plus glorieux
D'avoir acquis un cœur dévot à leur service
Que d'avoir leurs autels sanglans de sacrifice.
Voy la vigne embrassant les bras de son amant ,
Voy la belle colombe estreignant doucement
Les baisers saourés de sa moitié ravie ;
Voy le ciel amoureux de la terre s'ayme.

.
Mais pendant que je crie en vain par ces campagnes ,
Le soleil s'est caché derrière ces montaignes ;
Le jour me laisse bien , non l'amour qui me point ;
Le temps change tousiours , mais je ne change point.

Ces différens passages suffisent , je crois , pour
prouver que ce poète n'étoit point sans talent ;
il n'en est pas de même de celui qui suit : par-
mi plusieurs stances de *Dumaurier* sur la mort
de la duchesse de Beaufort , maîtresse de Henri
IV , je n'en ai lu qu'une qui soit supportable.

Voudrois-tu , grand monarque , indomptable aux
allarmes ,
Contre qui rebouchoient tous les dards du malheur ,
Invaincu jusqu'ici te laissant vaincre aux larmes ,
Toi qui fléchissois tout , fléchir souz la douleur ?

Dans ce que j'ai vu de *Gasselin* & de *Frerot*
de *Corton* , je n'ai su rencontrer un seul vers

à citer : le dernier étoit probablement ami de *Dubartas*, puisqu'il fit un sonnet à la louange du célèbre auteur des *Semaines*. *Du Vermeil* étoit né poète, il a de l'imagination, de l'enthousiasme, & quelques-unes de ses pieces élaguées auroient pu orner le recueil des *Annales poétiques* : voici une comparaison de ce poète qui me paroît bien rendue pour ce tems.

Car ainsi qu'un grand pin, seul honneur d'un bocage,
Que les vents ont en vain mille fois combattu,
Cede enfin à l'effort d'un furieux orage :
Ainsi céda Cléon, combien que son courage
N'eust appris à céder qu'à sa seule vertu.

Sous le nom de Cléon il désigne Henri IV, qui venoit de perdre sa maîtresse. C'est peut-être dans cet ancien recueil des *Muses françoises* que Piron a trouvé l'idée de cette ode trop fameuse & qu'on n'ose citer ; la piece de vers, intitulée, *Gaieté à une jeune mariée, le jour de ses nopces*, paroît avoir été le canevas de cette ode orduriere. Si nos poètes actuels ont quelquefois imité avec succès nos anciens poètes, si souvent nous avons transporté dans notre langue les beautés des poètes latins tant anciens que modernes, les poètes latins modernes ont aussi, & peut-être plus souvent qu'on ne croiroit, puisé dans nos anciens versificateurs des idées très-heureuses ; témoin cette épigramme d'Owen, que tout le monde fait par cœur :

*Principium dulce est, a finis amoris amarus ;
Læta venire venus, tristis abire solet, &c.*

Dans le *Loyer des folles amours*, petit poëme inséré dans le livre des *quinze joies de mariage* on lit ces vers :

262 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Folz amoureux , voyez que c'est d'aimer !
Voici la fin qui en sera tousiours ,
Au premier doux , en la fin tant amer , &c.

Owen est donc redevable à Crétin auteur de ce poëme , de cette belle épigramme. Combien nos anciens poëtes François n'offriroient-ils pas de traits d'imitation semblables ! mais ce n'est pas ici le moment de poursuivre ces recherches : rentrons dans notre sujet. Les éditeurs des *Annales poétiques* auroient dû consulter les recueils de poésies imprimés sur la fin du 16e. siecle & au commencement du 17e. ; ils y auroient trouvé quantité de poésies de plusieurs poëtes dont ils n'ont point parlé : j'en ai fait connoître quelques-uns dont les poésies ont été insérées dans le livre *des Muses Françaises* , &c. , je vais à présent m'occuper d'un recueil plus considérable , où j'ai déterré 13 ou 14 poëtes absolument inconnus : cet ouvrage a pour titre : *Le temple d'Apollon , ou nouveau recueil des plus excellens vers de ce tems.* Rouen , 1611. 2 vol. in-12.

Parcourons cette collection : le premier qui se présente est d'*Hemery d'Amboise* , maître des requêtes de l'hôtel du roi ; on y voit deux pieces de vers de sa façon. La premiere est remarquable , & prouve que quelques poëtes de ce tems n'avoient pas oublié le genre futile & minutieux des rimes redoublées , dont les poëtes du siecle précédent , comme Crétin , Moulinet , farcissoient leurs poésies. Vous en conviendrez aisément en lisant le commencement de sa piece à son jeune portrait :

Mais di moy , di moy mon pourtrait ,
Mon pourtrait , di moy qui l'a fait ,

Qui t'a fait à moy si semblable,
 Si semblable à moy misérable,
 Moy misérable que l'amour,
 Amourache, hélas ! nuit & jour, &c.

Le sonnet qui suit du même auteur est ingénieux, & malgré quelques vers de mauvais goût, mérite d'être conservé.

Amour & ma maîtresse ensemble avoient querelle,
 Ils s'armoient au combat d'arc & de cruauté ;
 Mais elle, s'assurant sur sa fière beauté,
 Le defia de mettre en terre sa *quadrille*.

Il laisse l'arc & vient luïster à bras contre elle ;
 Mais sage elle saisit l'arc qu'il avoit quitté,
 L'enfonce sur le lieu, luy perce le costé,
 Luy plante dans le flanc une fleche cruelle.

Amour, qui d'autrefois avoit aymé Pliché,
 Porte son propre trait dedans son cœur fiché,
 Serf de cette beauté que j'honore & que j'ayme.

Amour, mon ennemy ; mais compagnon d'amour,
 Pour néant veux-je donc luy demander secours,
 Veux qu'il ne sçauroit pas le donner à soy-mesme.

Après ce d'*Hemery d'Amboise*, on rencontre 43 stances de six vers du sieur de *Pomeny*. Je n'ai rien vu de plus empoulé, de plus emphatique & plus hyperbolique. Jugez-en.

Ne vous travaillez plus, vous tous, à discourir
 Par qui, quand & comment le monde doit périr :
 Voyez comme je brule, & puis comme je pleure,
 S'il doit finir par feux, mes feux le bruleront,
 S'il doit finir par eau, mes pleurs le noyeront :
 Belle fin, que mourant, tout le monde se meure.

264 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

La stance suivante , quoique dans le même goût , exprime assez bien un cœur asservi par l'amour :

Amour n'a point de traits sinon pour me blesser ,
Amour n'a point de nœuds sinon pour m'en'asser ,
Amour n'est point armé , sinon contre moy-mesme ,
Amour n'a point de feux que pour me martirer ,
Amour n'a de carquois sinon pour me tirer ,
Et amour n'est amour qu'afin que je vous ayme.

Voici quelques vers , que je ne transcris , que parce qu'ils rappellent l'opéra de *la Fauffe Magie* de M. de Marmontel.

On dit que par magie on fait quelque miroir
Où l'esprit enfermé fait dedans apparoir ,
Quand il est consacré , la forme qu'on demande :
Qu'on m'apporte un miroir je le veux conjurer ,
Pour voir si quelque esprit la (*sa maîtresse*) viendra
figurer

Finissons l'extrait de cette piece par deux stances assez bien tournées. Pomeny desiroit avoir le portrait de la maîtresse :

Comme je souspirois.
.
Amour , qui de pitié , accompagnoit ma plainte ,
Amant , ce me disoit , faut-il d'autre pourtrait
Que celui qu'en l'amour j'ay gravé de mon trait
L'essence mesme y est & non pas une feinte.
Le peintre est donc l'amour , mon penser son tableau ;
De mes dolens desirs il en fit son pinceau :
Sur vos beautés il peind les traits de son image ,
De mes affections il mesla les couleurs ,
Pour huyle il se servit de mes tristes douleurs ,
Et l'honneur conduisoit l'aveugle à son ouvrage.

Le

Le poëte qui vient après est le fleur d'*Ago-*
neau, dont on lira, je crois, avec plaisir ces
 stances pour mademoiselle du Pleffis :

Amour, c'est en vain que tu veux,
 Que contre l'ordre de mes vœux,
 Je face des vers à ta gloire,
 Car j'ay quitté, laissant ta loy,
 L'art, le service, & la mémoire,
 Des vers, des beautés, & de toy.

Mais pour me remettre à la raison,
 Rends-moy ceste verte saison,
 Et ceste jeunesse premiere,

.

Sinon, amour, n'espere pas
 Qu'estant insensible aux appas
 Des plus grandes beautez du monde,
 Je puisse chanter dignement
 La beauté qui vit sans seconde,
 Comme moy sans ressentiment.

Que si de son bel oeil riant,

.

Tu veux publier le mystere;
 Amour, je veux bien consentir,
 Que ma main soit le secrétaire
 Du mal qu'il te fera sentir.

Dis donc en vers à mon penser,
 Tout ce dont scaura t'offenser
 La belle à qui tu rens les armes,
 Et je diray par l'univers :
 Qu'amour, le grand donneur d'allarmes,
 Est devenu faiseur de vers.

Et vous belle, dont le pouvoir
 Le doit ranger à ce devoir,

Tome V.

M

266 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Si vous desirez que ma plume ,
Ecrive ce qu'amour dira ;
Gardez que vôtre oeil ne m'alume.
De l'amour qu'amour sentira.

Les éditeurs des *Annales poétiques* rapportent, d'après du Verdier, que Catherine de Navarre, sœur d'Henri IV, duchesse de Bar, faisoit des vers avant même l'âge de douze ans; &, ce qui est plus admirable, comme ils le remarquent, qu'elle en faisoit en dormant : ils finissent son article, inféré dans la notice du 14c. vol. pag. 223, par assurer qu'il ne » reste aucunes des poésies composées par Cathérine de Navarre, les yeux ouverts ou fermés. « Cependant s'ils avoient vu le *Temple d'Apollon*, ils y auroient lu à la pag. 263, un sonnet de cette princesse, qui atteste son talent pour la poésie, & qui est préférable à quantité de sonnets de ce tems, faits même par les plus célèbres poètes : le voici.

Cet œil par trop hardi, cet œil audacieux,
Qui a osé me voir, avoir-il espérance
D'estre exempt de douleur, n'avoit-il cognoissance
Que le soleil est beau, mais qu'il blesse les yeux ?

Avoit-il oublié ce que peuvent les dieux
Sur l'orgueil des mortels, si de telle oubliance
Aveuglé maintenant il n'en fait pénitence, (*)
A-t-il pas mérité d'estre puni par eux ?

Puis donc que vôtre mal vient d'estre téméraire,

(*) Il y a dans le texte : *Il en fait pénitence. Mais* je crois que c'est une fautive d'impression

Et le vous faut souffrir, & patient vous taire,
Sans de pleurs & de cris importuner les cieux.

Ils le veulent ainsi, & moy la fille aînée
De ce grand Jupiter, chef de la destinée,
Je punis par mes yeux les vôtres curieux.

Ces paroles & moy la fille aînée de ce grand Jupiter, & le ton de grandeur qui regne dans ce sonnet, prouvent évidemment qu'il est de cette princesse.

En poursuivant toujours la lecture de ce recueil, je tombe sur quelques poésies d'un nommé d'*Infrainville*. Ce poète est quelquefois aussi hyberbolique que Pomeny, dont nous avons parlé plus haut : il finit des stances par ces deux vers :

Que si le feu d'amour ne desseichoit mes larmes,
Je pense que mes yeux noyeroient l'univers.

Pomeny a employé la même idée. On trouve si rarement de nos anciens poètes, qui aux charmes de la poésie joignirent la philosophie, que je ne peux assez m'étonner de l'obscurité dans laquelle on a laissé jusqu'à présent Mr. de Beaumont, sans doute de l'illustre famille de ce nom, dont on lit dans le *Temple d'Apollon*, pag. 381, une très-belle ode pour ce tems. On remarque en lisant cette ode, adressée à *Desyvetaux*, que l'auteur s'étoit familiarisé avec Horace : elle n'eût point déparé le *Récueil des Annales poétiques*, je me contenterai d'en copier quelques strophes.

Eh quoy ! nous faut-il étonner
Pour ouïr Jupiter tonner
Et verser sur nous son orage ?
Non, au plus fort de ses éclairs,

M 2

Aussi redoutables que clairs,
Qui moins s'esmeut est le plus sage.

· · · · ·
Icy tout regne tour-à-tour ;
La nuit y ramene le jour ,
Le calme couvre la tempeste ,
La santé présage la mort ,
Le bon attire un mauvais sort ;
Rien en mesme estat ne s'arreste.

· · · · ·
Rien n'est plus grand que nos esprits,
Lorsqu'ils veulent prendre à mespris
Ce que le monde glorifie ,
Et qu'ils ne sont point arrestez
Aux idoles de vanitez
A qui votre cœur sacrifie.

· · · · ·
Qui se contente est grand assez :
Je lairay faire aux insensez
Des desseins plus fous que durables ;
Cherchant & trouvant mon plaisir
Dedans un vertueux loisir ,
Je vous tiendray tous miserables.

· · · · ·
Lorsque le soleil s'esclipsoit ,
Le peuple grossier frémissait ,
Craignant les éternelles ombres ;
Mais la maîtresse des esprits ,
L'expérience a bien appris
Qui fait ces intervalles sombres ;

· · · · ·
Désormais je veux nuit & jour ,
Exempt des tourmens de l'amour ,
Sacrifier au bon génie :
Et, surmontant les passions
Qui troublent nos affections ,
M'exempter de leur tyrannie.

Ce poète , je ne fais pourquoi , s'étoit attiré

la disgrâce de son roi : on apperçoit seulement dans cette ode qu'il se *montra contre son devoir*.

Beaucoup plus sensible que sage.

Dans le recueil que je parcours on lit deux pieces distribuées en stances du poëte *Le Cordier de Maloifel* : la premiere n'offre rien ; la seconde , à la louange d'un héros , mort en combattant pour la patrie , doit intéresser tout François. L'auteur , après avoir chanté les victoires de ce guerrier , se représente sa mort & s'écrie :

Le chant de ta victoire est mêlé de regrets ,
Ton triomphe se change en des pompes funebres ,
Et ton si clair midy se couvre de ténèbres ,
Laisant tes beaux lauriers estouffez de cyprès.

Il seroit à souhaiter que ces vers engageassent les poëtes François à célébrer tant de guerriers valeureux qui aujourd'hui se dévouent à soutenir la gloire des fleurs de lys : on diroit que la trompette héroïque est à présent étrangere aux nourrissons des muses.

Il n'y a quelquefois dans ce recueil qu'une seule piece du même poëte : telle est celle sur une puce d'un nommé *Sainte-Barbe*. Ces vers sont trop libres pour que je puisse les transcrire. L'auteur préféreroit d'être puce au fort d'un roi puissant : métamorphosé en puce il iroit se cacher

Au lit , où ma belle Rose
Toutes les nuits se repose.

Là , sautillant de tout côté , il ne manqueroit pas de se tapir dans l'oreille de sa maîtresse , &

270 L'ESPRIT DES JOURNAUX :

. . Bruyant & tempestant ,
 Je lui ferois tout contant
 Souffrir la fiere tempeste
 Qu'amour me fait dans la teste :
 Lors elle confesseroit
 Quand elle me sentiroit ,
 Qu'il n'est angoise pareille
 Qu'avoir la puce à l'oreille ;
 Je dy la puce d'amour , &c.

A Sainte-Barbe associons du Bellet , qui n'a de même fait imprimer dans cette collection qu'une seule piece de poésie : ce sont des stances assez ingénieuses , mais mal rendues , à madame de Montpensier. Il plaint le sort de Narcisse , qui , en se regardant dans une fontaine , devint épris de lui-même , & le poète s'écrie :

Las ! s'il étoit encore au monde ,
 Pour vous il eust méprisé l'onde
 Où son œil trop vain le deçeut.

Pierre Pyard de la Mirande ne s'est pas contenté d'insérer dans ce recueil une seule piece comme les deux précédens : vous y verrez à la pag. 392 , sous le titre de *Bergeries* , la collection de ses poésies. Ces bergeries contiennent 29 sonnets , quelques chansons & plusieurs stances : tout cela à la louange d'une maîtresse dont il chante la beauté , les yeux charmans , & surtout les rigueurs. Pyard étoit tout prêt de se faire

Soit capucin , soit fueillant , soit minime
 Ou soit encor les chartreux que j'estime
 Pour n'estre veus & pour ne voir jamais
 L'objet trompeur qui nos ames assolle , &c.

Lorsqu'heureusement pour lui cette cruelle se laissa attendrir. Feuilletons les poésies de *la Mirande*, nous y rencontrerons par-ci-par-là, mais rarement, quelques vers bien faits : tels sont les cinq suivans.

O Bienheureux celui de qui l'ame contente,
Fuyant l'ambition, l'orgueil, les vanitez,
Jouit parmy les champs des naïves beautez,
Des fleurs qu'un doux zéphire au printemps luy présente!
Bienheureux qui des cours & des villes s'absente,
Content de sa fortune ! &c.

Ces vers rappellent ceux-ci de l'illustre Racine :

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Il me semble que les quatre vers qui suivent, malgré leur air gothique, dépeignent assez bien l'hiver.

Voicy du triste hyver la saison revenue ;
Que toute chose perd son lustre & sa beauté ;
De mille honneurs la terre opulente en esté,
Veufue de sa richesse est ors toute chenue.

Les poètes de ce temps avoient beaucoup de présomption : Pyard espéroit par ses vers transférer le nom de sa maîtresse à la postérité.

Par eux vostre beau nom se doit rendre immortel.

Il prétendoit même quelque chose de plus fort : il vouloit communiquer à ses lecteurs

272 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mour violent dont il étoit tourmenté. *Huxati-*
me, autre poète de ce recueil, avoit autant d'hu-
milité que celui-ci avoit de présomption : il se
compare à un serpent qui rampe ,

Je suis comme un crapaut qui en la fange trampe
Et pense les boubiers estre de clairs ruyssaux.

Je passe à un autre versificateur , nommé
Saint-Luc , auteur de deux morceaux de poé-
sie , qui ne me permettent pas que je vous y
arrête long-tems : le premier consiste en quel-
ques mauvais vers sur les cheveux de sa femme
morte ; dans le second , c'est cette femme qui
lui apparoit , & vient , pour le consoler , lui dé-
bitier plusieurs lieux communs de morale. *Saint-*
Luc , qui ne vouloit pas survivre à sa compa-
gne , s'attendrit , & ne se résout à vivre que
parce qu'il est pere de cinq enfans.

Vous n'avez vu jusqu'à présent que des poë-
tes qui chantoient presque tous ou leurs amours
ou leurs maîtresses : *Nicolas Renouart* n'a pas
suivi leur exemple. Les trois & senles pieces
qui soient de lui sont consacrées à des objets
plus intéressans : la premiere est une paraphrase
du *Miserere* , & se fait encore lire avec une sorte
d'intérêt. J'en détache quelques vers :

..... Pour expier mes crimes ,
Je t'eusse en sacrifice offert mille toreaux :
Mais tu ne te plais pas au meurtre des victimes
Que t'offre un criminel pour esviter tes fieux.
Tu veux qu'il se repente , & ce que tu demande
N'est qu'un cœur de regrets saintement tourmenté :
Car un esprit contrit est la plus chere offrande
Et le plus riche don qui te soit présenté , &c.

La deuxieme est un sonnet à la vierge , & la

troisième une paraphrase de l'hymne, *Jesu salvator mundi*. L'abbé Goujet, dans sa *Bibliot. franç.* dit que Renouart a loué les poésies de Bertaut. Tels sont les poètes, que le *Temple d'Apollon* m'a fait connoître, & dont les poésies étoient autrefois estimées, puisqu'à la tête de ce livre on lit, ainsi qu'on l'a déjà vu, *Recueil des plus excellens vers de ce temps*. Je vais encore vous entretenir de quelques autres poètes.

Jacques Maniquet & *Jean de Morel*, seigneur de Grygny, &c. & ami de du Bellay, ont tous les deux ornés d'épitaphes le tombeau de ce fameux poète : il seroit superflu de les rapporter, de même que quelques autres pieces de leur composition, qui se trouvent au titre de quelques livres ou dans différens recueils de ce tems, parce que ces pieces n'offrent pas un seul beau vers. *Guillaume Aubert* a aussi pleuré la mort de du Bellay : les éditeurs des *Annales poétiques* en font mention dans la notice du 8e. vol. p. 248. Ils disent que cet auteur n'a composé que deux pieces, & que, selon Duverdier, elles n'ont point été imprimées ; ce qui pouvoit être du tems de Duverdier ; mais ces éditeurs auroient dû ajouter, que l'*Élégie sur la mort de du Bellay*, l'une de ces pieces, est insérée à la fin des œuvres de ce poète. (*) Dans cette élégie parmi des vers barbares, on en voit quelques-uns dignes de du Bellay lui-même : tels sont ceux-ci. On doit remarquer que du Bellay mourut jeune.

(*) Du moins dans les deux éditions que j'ai citées au commencement de cette lettre, & dont Aubert est l'éditeur.

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ainsi sont pris sans plume au nid les oisillons ,
Et les espics tout verts tranchez de leurs sillons ;
Ainsi devant l'automne un violent orage
Des tendres arbrisseaux abbat l'aigre fruitage.

S'adressant à la mort :

En la fleur de leurs ans ainsi tu pris Catulle
Et le guerrier Virgile & l'amoureux Tibulle.

L'auteur ne donne , sans doute , cette épithète
à Virgile , que parce qu'il a célébré les guerriers ;

En parlant de ses poésies :

Tu les admireras, juste postérité !
. Du roy Henry il chanta la bonté,
Ses gestes généreux, sa magnanimité,
Ses vertus, ses hauts faits, ses combats, ses allarmes,
Et l'immortel renom qu'il conquit par les armes.

Les graces ont aussi répandu des fleurs sur le
tombeau de du Bellay : c'est ainsi que s'exprime
Antoinette de Loines, touchant laquelle je n'ai
pu rencontrer aucune particularité :

. Si je ne puis exprimer par ma voix
Ce qu'estimerent tant les princes & les rois,
Je diray pour le moins avec toute la France ;
Que du Bellay estoit des poètes l'honneur ;
Et si ne perdray pas de Ronsard la faveur,
Car je ne puis ne veux lui faire aucune offense.

Tant on craignoit alors d'irriter le trop fa-
meux Ronsard , qui étoit regardé , & qui se
regardoit lui-même comme le chef de la litté-
rature !

Nous venons de voir quelques poètes ho-
norer les cendres de du Bellay , nous en ver-

rons à présent d'autres, également inconnus, prodiguer des éloges à du Bartas ; parmi ceux-ci il y en a quelques-uns d'illustres, comme monseigneur le prince d'Angoulême, grand-prieur de France, le baron de Salignac. Voici les noms des autres : *Simon de Campagnan, de Chambrun, de Thovart & Alizet* : il n'y a rien que de faible dans les éloges que les quatre derniers donnent à Salustre du Bartas. Mais je crois qu'on lira volontiers les quatre premiers vers du sonnet du prince d'Angoulême.

Si les plus hauts objets de la divinité
Logerent quelquefois au palais de nostre ame ;
Et si la sainte ardeur d'une céleste flamme
Embraza les esprits de nostre humanité :
Saluste est cestui-là, &c.

Le baron de Salignac composoit facilement
des vers :

Que j'aime à voir ces envieux,
Lesquels d'un cœur malicieux
Dessus toi vomissoient leur rage,
Ores cognoistre leur erreur,
Non pas pour changer leur fureur,
Mais pour cognoistre leur dommage.
.
. . . Et te voulant mespriser
Ils ont presché leur ignorance.
Tout le monde honore tes vers,
Leur envie court l'univers
Qui noircit toute leur mémoire.

Si dans la notice du 14e. volume des *Annales*. L'on n'a pas oublié le nom de Catherine de Navarre, duchesse de Bar, dont, selon les

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

éditeurs, aucunes de ses poésies n'étoient parvenues jusqu'à nous, il me semble très-surprenant qu'on n'y ait pas inséré celui de *Marguerite de Navarre*, première femme de Henri IV, dont on a des mémoires intéressans. Le dieu des vers daignoit aussi l'inspirer : c'est ce que témoigne Brantôme, qui étoit son contemporain, par ce passage : » Elle compose, dit-il, tant en prose qu'en vers, sur quoi ne faut penser autrement que ses compositions ne soient très-belles, doctes & plaisantes, car elle en fait bien l'art, & si on les pouvoit voir en lumière, le monde en tireroit un grand plaisir & profit. Elle fait souvent quelques vers & stances très-belles qu'elle fait chanter, & même qu'elle chante, car elle a la voix belle & agréable, &c. « Je ne sache pas que ses vers depuis Brantôme aient été imprimés ; mais ne seroit-il pas possible de les recouvrer ? Quelques amateurs de la capitale ne les possèdent-ils point dans leurs bibliothèques ? Quand bien même on ne retrouveroit aucunes de ses productions, ne méritoit-elle pas une place dans les notices de cet ouvrage, où on a relégué tant de poètes dont on ne cite aucun vers ?

Les éditeurs des *Annales poétiques* n'auroient-ils pas dû compter le célèbre Rabelais au nombre de nos poètes ? Son roman singulier de *Pantagruel* est connu de tout littérateur : ses poésies ne doivent pas l'être moins, puisqu'elles y sont annexées, & qu'on les imprime toujours à la suite de ce roman, peut-être trop peu lu aujourd'hui : elles consistent en trois épîtres, l'une est intitulée : *Épître du Limousin de Pantagruel, grand exoriateur de la lingue latiale, envoyée à ung sien amicissime résident en l'inclyte & famosissime urbe de Lugdune* : les deux au-

tres sont adressées à deux vieilles de différentes mœurs. Nous n'avons point d'autre monument des poésies de Rabelais, (*) mais cela ne suffisoit-il pas pour le ranger parmi les poètes François, puisque, selon la remarque de le Duchat, son commentateur, les meilleurs poètes François ses contemporains se faisoient un honneur de le reconnoître pour leur confrere en Apollon ?

Pour les mêmes motifs que nous avons associé Rabelais à nos poètes, on pourroit y associer aussi *Guillaume Bouchet*, sieur de Brocourt, juge & consul des marchands de Poitiers, & auteur d'un livre intitulé : *Serées*. Cet ouvrage, comme l'observe très-bien Bayle, dans son *Dictionnaire critique*, est farci de toutes sortes de plaisanteries & de quolibets ; les obscénités grossieres y sont fréquentes ; mais il a ce caractère particulier, que l'on y trouve une érudition, qui fait connoître que Bouchet avoit beaucoup lu. Il ne vivoit plus, lorsque l'épître dédicatoire de son troisieme volume fut faite le 1 jour de novembre 1607. Outre quelques citations des poètes François de son tems, Bouchet a fait entrer dans son livre plusieurs morceaux de poésie de sa façon, les uns plus singuliers que les autres. On fait, je crois, que le lyrique Rousseau a tiré hors de ces *Serées* le sujet de plusieurs de ses épigrammes : mais on ignore peut-être que M. de Beaumarchais a transporté dans son *Barbier de Séville* quelques saillies contre les médecins qu'on trouve dans

(*) Il a fait entrer dans son roman quelques autres petits morceaux de poésie.

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cet ouvrage. Telle est celle-ci, extraite de la dixieme *Série*, pag. 315. (*) Un médecin se glorifioit de ce que personne ne parloit en mal de lui : un sien familier lui dit, » & vraiment je le croy bien, car tu les a tuez : & comme dit Nicocle, adjousta-il, les médecins sont heureux, de ce que le soleil regarde leurs belles cures, & la terre couvre leurs fautes, &c. « Puisque le hasard me fait parler de ce livre, je dois transcrire deux strophes d'une ode de son imprimeur, où j'ai cru appercevoir quelques images poétiques assez bien rendues malgré quelques inversions forcées :

Toujours dessus la mer aagée
Ne bruit la tempeste enragée ;
Toujours ses flots contrebatu
D'escume les rocs ne blanchissent ;
Dedans les vagues ne périssent
Toujours les nochers abbatus.

Toujours la puissance du foudre
Ne brulle & ne réduit en poudre
Le sourcil d'un mont orgueilleux ;
Toujours par l'haleine irritée
D'aquilon, n'est en bas jettée
La cyme du pin fourcilleux.

Le monde par vicissitude
Mue & change son habitude,
Après l'hyver, vient le printemps, &c.

L'imprimeur présente ce livre à la France
qui commençoit à jouir de quelque calme ,

(*) Edition de Rouen, 1635.

après les tems malheureux de la ligue; il finit
par faire des vœux pour Henri-le-Grand :

Dieu soit sa force & sa deffence,
Que bientôt repose sa lance,
Pour le peuple qui le craindra ?

L'imprimeur de l'édition que j'ai sous les yeux
s'appelle *Louis Loudet* ; nous en avons une édi-
tion antérieure, faite à Lyon, chez Rygaud ;
je ne fais auquel des deux de ces imprimeurs
il faut attribuer cette ode.

Si je ne craignois d'ennuyer par la longueur
de cette lettre, je pourrois encore faire mention
de quelques poètes aussi inconnus ; je parlerois,
par exemple, des poètes satyriques *Berthelot*,
Sigognes, de *Larance*, que ces éditeurs n'au-
roient pas dû omettre dans le volume, où ils don-
nent l'extrait des poésies du satyrique Regnier ;
puisque'ils étoient ses contemporains ; *Berthelot*
étoit, selon *Brossette*, l'ami de Regnier : mais
ils reviendront peut-être sur ces poètes. Je fini-
rai par cette remarque : Ces éditeurs disent, ainsi
que beaucoup d'autres, que le pere de Mellin
de Saint-Gelais étoit Octavien de St. Gelais ;
évêque d'Angoulême ; le pere Nicéron paroît en
douter, & *Symphorien Champier* confirme ou
plutôt évanouit ce doute ; voici les propres ter-
mes de cet écrivain, tirés de son épître dedica-
toire de la vie du chevalier Bayart à Mellin lui-
même : » Donc, mon ami Merlin, je te prie
» veuilles excuser les fautes de ce petit livre,
» si aucunes y en a, & si ne sont écriptes en
» vraie réthorique françoise, commes les épî-
» tres de Ovide translatées de latin en notre
» langue gallicane, par feu ton oncle, évêque
» d'Angoulême », Que répondre au témoignage

280 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

d'un auteur contemporain? Il faut conclure que Mellin de Saint-Gelais étoit fils d'un frere de l'évêque d'Angoulême.

J'ai l'honneur d'être, &c.

H. DE VILLENFAGNE, *Coad.
de St. Denis.*

Liege, 29 mars 1781.

LE PRÉCEPTÉ DE MAHOMET,

Apologue, traduit de l'anglais.

» **F** Ideles Musulmans, gardez-vous bien de
» faire servir du porc sur vos tables; il y a
» dans cet animal une certaine partie dont au-
» cun de mes disciples ne doit manger sous
» peine de l'enfer ». Ainsi parla Mahomet, & le
ton mystérieux dont il s'exprima, mit ses secta-
teurs dans un grand embarras. » Encore, disoient-
» ils, s'il eût spécifié cette partie dont il veut
» qu'on s'abstienne, on pourroit du moins man-
» ger les autres en sûreté de conscience; mais
» pour un seul morceau être obligés de se les
» interdire tous, c'est une chose bien dure à di-
» gérer. « Et chacun de se mettre l'esprit à la
torture pour deviner quel est ce morceau dé-
fendu. Les uns opinent pour le ventre, les
autres pour le dos. Ceux-ci disent que le pro-
phete n'a certainement pas défendu la hure;
ceux-là soutiennent que c'est la queue qu'il a

voulu dire. Enfin, la question bien éclaircie; les scrupules sont levés, & nos dévots Musulmans finissent par manger du porc chacun selon son goût. Vous riez, lecteur; c'est fort bien. Mais faites l'application de la fable, vous rirez peut-être encore davantage. » Fuyez le » monde, « crient les prédicateurs. Une multitude répond : » Nous le fuyons aussi ». Et tout en disant cela, l'un va s'enivrer à la taverne, & n'y trouve pas grand mal; l'autre perd son tems au jeu, & ne s'en fait pas beaucoup de scrupule. Celui-ci court aux spectacles, & n'y voit qu'un amusement honnête; celui-là au concert ou à une partie de chasse, & ne trouve à tout cela qu'un passe-tems fort innocent. Ainsi toujours haï & toujours aimé, toujours fui & toujours recherché; le monde est comme une table dont tous les plats sont bientôt dévorés. Chaque convive trouve toujours à redire aux mets qui flattent le goût de son voisin; quoique lui-même il ne se refuse pas le plaisir de tâter de ceux qu'il aime. On assaisonne la sauce avec un peu de sophisme, & puis le porc se trouve mangé depuis la tête jusqu'à la queue.

LE NOUVEAU ZADIG, ou le MANÈ
TELET trouvé.

ON lit dans un papier anglois une annonce d'un genre très-piquant; il s'agit d'un mantelet

282 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

trouvé au Panthéon par M. de B***. qui étoit alors à Londres. Comme toute femme a un droit égal à un mantelet trouvé, pour empêcher que celui-ci ne fût remis à la première laide ou vieille qui auroit jugé à propos de le réclamer, M. de B***. imagina cette plaisanterie. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce mantelet appartenoit en effet à une des plus belles femmes de l'Angleterre.

A M. l'Editeur du Chronique-Matin.

» M. L'ÉDITEUR,

» Je suis un étranger, François, plein d'honneur. Si ce n'est pas vous apprendre absolument qui je suis, c'est au moins vous dire en plus d'un sens, qui je ne suis pas; & par le tems qui court, cela n'est pas tout-à-fait inutile à Londres.

» Avant-hier au Panthéon, après le concert & pendant qu'on dançoit, j'ai trouvé sous mes pieds un manteau de femme, de ruffetas noir, doublé de même & bordé de dentelle. J'ignore à qui ce manteau appartient, je n'ai jamais vu, pas même au Panthéon, la personne qui le portoit, & toutes mes recherches depuis, n'ont pu rien m'apprendre qui fût relatif à elle.

» Je vous prie donc, M. l'éditeur, d'annoncer dans votre feuille ce manteau trouvé, pour qu'il soit rendu fidèlement à celle qui le réclamera.

» Mais afin qu'il n'y ait point d'erreur à cet égard, j'ai l'honneur de vous prévenir que la personne qui l'a perdu, étoit ce jour-là coëffée

en plumes couleur de rose ; je crois même qu'elle avoit des pendeloques de brillans aux oreilles ; mais je n'en suis pas aussi certain que du reste. Elle est grande , bien faite , sa chevelure est d'un blond argenté ; son teint éclatant de blancheur ; elle a le col fin & dégagé ; la taille élancée , & le plus joli pied du monde. J'ai même remarqué qu'elle est fort jeune , assez vive & distraite ; qu'elle marche légèrement , & qu'elle a sur-tout un goût décidé pour la danse.

» Si vous me demandez , M. l'éditeur , pourquoi , l'ayant si bien remarquée , je ne lui ai pas remis sur le champ son manteau , j'aurai l'honneur de vous répéter ce que j'ai dit plus haut ; que je n'ai jamais vu cette personne ; que je ne connois ni ses yeux , ni ses traits , ni ses habits , ni son maintien , & ne fais ni qui elle est , ni quelle figure elle porte.

» Mais si vous vous obstinez à vouloir apprendre comment , ne l'ayant point vue , je puis vous la désigner aussi-bien ; à mon tour je m'étonnerai qu'un observateur aussi exact ne sache pas que l'examen seul d'un manteau de femme suffit pour donner d'elle toutes les notions qui la font reconnoître.

» Mais sans me targuer ici d'un mérite qui n'en est presque plus un , depuis que feu Zadig , de gentille mémoire , en a donné le procédé. Supposez donc , M. l'éditeur , qu'en examinant ce manteau , j'aie trouvé dans le coqueluchon quelques cheveux d'un très-beau blond attachés à l'étoffe , ainsi que de légers brins de plumes rose échappés de la coëffure , vous sentez qu'il n'a pas fallu un grand effort de génie pour en conclure que le panache & la chevelure de cette blonde doivent être en tout semblables aux échantillons qui s'en étoient détachés. Vous sentez cela parfaitement.

» Et comme une pareille chevelure ne germe jamais sur un front rembruni , sur une peau équivoque en blancheur ; l'analogie vous eût appris , comme à moi , que cette Belle , aux cheveux argentés , doit avoir le teint éblouissant. Ce qu'aucun observateur ne peut nous disputer , sans déshonorer son jugement.

» C'est ainsi qu'une légère éraflure au taffetas ; dans les deux parties latérales du coqueluchon intérieur ; (ce qui ne peut venir que du frottement répété de deux petits corps durs en mouvement) m'a démontré , non qu'elle avoit ce jour-là des pendeloques aux oreilles , aussi ne l'ai-je pas assuré ; mais qu'elle en porte ordinairement ;* quoiqu'il soit peu probable , entre vous & moi , qu'elle eût négligé cette parure un jour de conquête ou de grande assemblée , c'est tout un ; si je raisonne mal , M. l'éditeur , ne m'épargnez pas , je vous prie ; rigueur n'est pas injustice.

» Le reste va sans dire. On voit bien qu'il m'a suffi d'examiner le ruban qui attache au col ce manteau , & de nouer ce ruban juste à l'endroit déjà frippé par l'usage ordinaire , pour reconnoître que l'espace embrassé par ce nœud , étant peu considérable , le col enfermé journellement dans cet espace , est très-fin & dégagé. Point de difficulté là-dessus.

» Mesurant ensuite avec attention l'éloignement qui se trouve entre le haut de ce manteau , par derrière , & les plis , ou froissement horizontal , formé vers le bas de la taille , par l'effort du manteau , quand la personne le serre à la françoise , pour animer sa stature , & qu'elle fait froncer toute la partie supérieure aux hanches , pendant que l'inférieure garnie de dentelle , tombe & flotte avec mollesse sur une

croupe arrondie & fortement prononcée; il n'y a pas un seul amateur qui n'eût décidé, comme je l'ai fait, que le buste étant très élancé, la personne est grande & bien faite. Cela parle tout seul; on voit ici le nud sous la draperie.

» Supposez encore, M. l'éditeur, qu'en examinant le corps du manteau, vous eussiez trouvé sur le taffetas noir, l'impression d'un très-joli petit soulier, marquée en gris de poussière; n'auriez-vous pas réfléchi que si quelqu'autre femme eût marché sur le manteau depuis sa chute, elle m'eût certainement privé du plaisir de le ramasser? Alors il ne vous eût plus été possible de douter que cette impression ne vint du joli soulier de la personne même qui avoit perdu le manteau. Donc, auriez-vous dit, si son soulier est très-petit, son joli pied l'est bien davantage. Il n'y a nul mérite à moi de l'avoir reconnu; le moindre observateur, un enfant trouveroit ces choses-là.

» Mais cette impression, faite en passant, & sans même avoir été sentie, annonce, outre une extrême vivacité de marche, une forte préoccupation d'esprit, dont les personnes graves, froides ou âgées, sont peu susceptibles; d'où j'ai conclu très-simplement, que ma charmante blonde est dans la fleur de l'âge, bien vive & distraite en proportion. N'eussiez-vous pas pensé de même, M. l'éditeur? Je vous le demande; & ne veux point abonder dans mon sens.

» Enfin, réfléchissant que la place où j'ai trouvé son manteau, conduisoit à l'endroit où la danse commençoit à s'échauffer; j'ai jugé que cette personne aimoit beaucoup cet amusement, puisque cet attrait seul avoit pu lui faire oublier son manteau qu'elle fouloit aux pieds. Il n'y avoit pas moyen, je crois, de conclure autrement;

& quoique François, je m'en rapporte à tous les honnêtes gens d'Angleterre.

» Et quand je me suis rappelé le lendemain que dans une place où il passoit autant de monde, j'avois ramassé librement ce manteau (ce qui prouve assez qu'il tomboit à l'instant même) sans que j'eusse pu découvrir celle qui venoit de le perdre (ce qui dénote aussi qu'elle étoit déjà bien loin) je me suis dit : assurément cette jeune personne est la plus allerte beauté de l'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande; & si je n'y joins pas l'Amérique, c'est que depuis quelque tems on est devenu diablement allerte dans ce pays-là.

» En poussant plus loin mes recherches, peut-être aurois-je appris dans son manteau quelle est sa noblesse & sa qualité; mais quand on a reconnu d'une femme qu'elle est jeune & belle, ne fait-on pas d'elle à-peu-près tout ce qu'on en veut savoir? Du moins en usoit-on ainsi de mon tems dans quelques bonnes villes de France, & même dans quelques villages, comme Marly, Versailles, &c.

» Ne soyez donc plus si surpris, M. l'éditeur, qu'un François, qui, toute sa vie, a fait une étude philosophique & particulière du beau sexe, ait découvert, au seul aspect d'un manteau d'une Dame, & sans l'avoir jamais vue, que la belle blonde aux plumes roses qui l'a perdu, joint à tout l'éclat de Vénus, le col dégagé des Nymphes, la taille des Graces & la jeunesse d'Hebé; qu'elle est vive, distraite & qu'elle aime à danser au point d'oublier tout pour y courir, sur le petit pied de Cendrillon, avec toute la légèreté d'Atalante.

» Et soyez encore moins étonné, si, rempli toute la nuit des sentimens que tant de graces n'ont pu manquer de m'inspirer, je lui ai fait,

à mon réveil, ces petits vers innocens, auxquels
son manteau, votre feuille & vos bontés, M.
l'éditeur, serviront de passe-port.

O vous que je n'ai jamais vue,
Que je ne connois point du tout ;
Mais que je crois, par avant goût,
D'attraits abondamment pourvue ;
Hier, quand vous vous échappiez,
Parmi tant de belles en armes,
Je sentis tomber à mes pieds,
Le manteau qui couvroit vos charmes.

A l'instant cet espoir secret
Qui nous saisit & nous chatouille,
Quand nous tenons un bel objet,
Me fit mieux sentir le regret
De n'en tenir que la dépouille.

Je voudrois vous la reporter :

Mais examinons s'il est sage

A moi de m'en laisser tenter.

Si l'Amour me guette au passage,

Le sort ne m'aura donc jetté

Dans un pays de liberté,

Que pour y trouver l'esclavage ?

Peut-être aussi pour mon malheur ;

Un époux, un amant, que fais-je ?

A-t-il déjà le privilege

De sentir battre votre cœur !

Et pour prix de ma fantaisie

Loin que le charme de vous voir,

Fit naître en moi le moindre espoir,

J'expirerois de jalousie !

Il vaut donc mieux, belle inconnue,

Ne pas chercher, dans votre vue,

Le hasard d'un tourment nouveau.

A votre amant soyez fidelle :

Mais plus son sort me paroît beau,

Plus je vous crois sensible & belle ,
Moins je veux garder le manteau.

En rendant ce manteau-là , permettez, M. l'éditeur , que je m'enveloppe dans le mien , & ne signe ici que

L'AMATEUR FRANÇOIS.

(*Journal de Paris.*)

[QUATRIÈME lettre de M. l'abbé AMADUZZI ;
à M. l'abbé BANDINI , en date du 22 juillet
1780. (*)]

Voyant que les détails que je vous envoie sur nos monumens antiques , vous sont agréables , je continuerai de vous en parler. L'on a découvert dans une des excavations que l'on fait actuellement à la place S. Marc , une main de bronze qui fait peut-être partie de la statue de *L. Turcius Asterius Secundus* ; ou de celle de sa femme *Eunomia* , la tête de la statue de la *Fortune* , deux autres statues d'un travail médiocre , dont l'une représente *Jupiter* , & l'autre *Mars* , avec divers fragmens d'une colonne ; mais tous ces objets sont peu de chose , en comparaison du fragment d'une ancienne inscription que voici :

(*) Voyez le Journal précédent , page 250.

..... MVNI : AT
 RVSTICELLI . HVI
 M. DECREVIT . ET . INT
 OS . ADLEGAVITQVE . HONO
 HS . L . M . N . ARCAE . FORVM
 EXCEPTA . STIPVLATIONE . VT . EX . VSVRIS III . SS
 QVOD . ANNIS . IDIBVS . IVNIS . NATALI . SVO . IN . CONVENTV
 INTER . PRESENTES . HORA . II . VSQVE . AD . ASSE . DIVIDATVR
 DEDVCTA . ORNATIONE . STATVAE . HS . C . N . QVOD . SI . ITA
 FACTVM . NON . ERIT . TVNC . EA . HS . L . M . N . DARI . REIP . OSTIENS
 SVB . EADEM . CONDICIONEM ^(f^{ce}) . STIPVLATVS . EST . POSQVE ^(f^{ce})
 VETVRIA . Q . F . RVFINA . ET
 Q . VETVRIVS . Q . F . FELIX . SOCRATES
 DEC . LAVRENT . VIC . AVG . ET . DEC . OST . SVMPTVM . STATVAE
 ORDINI . REMISERVNT . OB . CIVIS . DEDICATIONEM . DEDIT
 SPORTVLAS . DECVRIONIBVS . X . III . EX . AVGVSTALIBVS . X . V
 CVRANTE . Q . VETVRIO . FELICISSIMO . LIB
 SEVIR . AVG . QQ . ET . CVRATORE . ORDINIS . EIVSDEM

N

Les hommes ont toujours aimé leur existence, & cet amour n'a pu être limité par la mort , puisqu'ils l'ont étendu même au-delà du tombeau. Le desir de perpétuer sa mémoire en se faisant bâtir des sépulcres, a été pour quelques philosophes, une preuve que les hommes ont en eux-mêmes une idée de l'immortalité de l'ame. On peut ajouter à cela ces cérémonies que les mourans ordonnoient que l'on fît chaque année auprès de leurs tombeaux ou de leurs statues , & pour lesquelles ils affignoient certains fonds : telle est celle qui est indiquée dans le monument que je vous mets sous les yeux. Quoique le tems ait mutilé en grande partie le marbre sur lequel est gravée l'inscription , ce qui en reste , suffit néanmoins pour nous faire connoître que l'ordre de la colonie d'Ostie avoit décerné à une personne de l'ancienne famille *Veturia*, l'honneur d'une statue, qui probablement fut élevée dans cette partie du *Forum de Trajan*, où, comme je vous l'ai déjà dit, on rassembloit les statues des hommes illustres. La personne qui mérita cet honneur, dut sans doute en être bien flattée, puisqu'elle l'accrut encore elle-même par une nouvelle décoration anniversaire & perpétuelle. Elle laissa à un College de la colonie dont il vient d'être parlé, une somme de 5000 sesterces, pour que tous les ans, au 13 juin, on célébrât auprès de sa statue une fête, où un certain nombre de gens devoit se rendre ; mais comme elle ne vouloit pas qu'ils y vinssent sans être payés de leurs soins, elle ordonna que les intérêts de la

Comme indiquée ci-dessus, fussent partagés entre ceux qui auroient honoré sa statue de leur présence à l'heure prescrite; & comme elle desiroit aussi que dans ce même jour cette statue fût magnifiquement parée, elle réserva 100 sesterces qui devoient être employées aux ornemens nécessaires. Ces ornemens sont indiqués dans l'inscription par le mot *ornatio*, mot qui ne se rencontre pas communément dans les auteurs latins, mais dont *Vitruve*, écrivain du siècle d'Auguste, a pourtant fait usage. C'est une chose connue que les anciens avoient coutume de vêtir d'étoffe les simulacres de leurs divinités, de leur mettre des couronnes de fleurs & de feuilles sur la tête, & de leur peindre le visage & les autres parties du corps. C'est de cette sorte d'habillement que le célèbre *Winckelman* a parlé dans trois endroits de son *Histoire des arts du dessin chez les anciens*. Aux exemples cités par ce savant, on peut joindre un passage de *Pline* (Liv. III, chap. 7.) qui, sur l'autorité de *Verrius Flaccus*, nous fait connoître que dans des jours de fêtes, on avoit l'usage de peindre en vermillon le visage des simulacres de *Jupiter*. Cette cérémonie se pratiquoit sur-tout pour les *Dieux Salutaires*, par ceux qui en avoient obtenu des bienfaits. *Libanius* dit dans sa trente-neuvième déclamation: Τον Ασκληπιον ως ευεργετην γραφουσι, *Æsculapium ut beneficum pingunt*. Les peuples de *Siti-phe* en Afrique peignoient de rouge l'effigie d'*Hercule*, comme nous l'apprend *S. Augustin* dans sa lettre à ces peuples. Cet usage devint par

292 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

la suite assez commun pour les statues des empereurs , & même des simples particuliers. Comme elles étoient la plupart nues , on les revêtoit quelquefois de cuirasses , & d'autres accoutremens militaires , sur-tout si le défunt s'étoit signalé dans les combats. Afin de pourvoir à l'exécution de leurs dernières volontés , les testateurs ne manquoient pas de faire certaines restrictions au désavantage de ceux de leurs héritiers qui ne seroient pas exacts à les remplir. Pour que le College d'*Ostie* ne négligeât donc pas d'observer la cérémonie prescrite , le testateur de notre inscription stipula , qu'en cas de négligence , le College perdrait l'administration des deniers provenans des intérêts de la somme marquée ci-dessus , & qu'elle seroit donnée au peuple d'*Ostie* sous les mêmes conditions. Nous voyons ensuite les noms de deux autres personnes de la même famille , (peut-être les enfans du défunt) savoir *Veturia Rufina* , & *Veturius Felix Socrate* , qui remirent au peuple d'*Ostie* les frais de la statue. Il paroît aussi que les habitans de cette ville , pour être tout-à-fait généreux , donnerent à titre de sportule , trois deniers à chaque Décurion , & cinq deniers aux Augustaux. Vous voyez que j'explique les abréviations de la quatorzième ligne où sont indiquées les charges dont Q. *Veturius* étoit revêtu , par ces mots : DECurio . LAVRENTi . VIComagister . AVGustalis . ET. DECurio . OSTiae. Il est inutile de vous parler des autres abréviations qui marquent les sesterces & les deniers , & lors-

qu'enfin j'aurai ajouté que ce fut un *Quintus Veturius Felicissimus*, affranchi, sévir augustal, quinquennal, & curateur de la république d'Ostie, qui eut la direction de toutes ces choses, je vous aurai exposé tout ce que renferme notre monument, auquel nous sommes redevables de quelques nouveaux éclaircissemens sur un usage de l'antiquité. Il ne me reste plus rien à vous dire maintenant ni sur cette inscription, ni sur aucune autre.

Je suis, &c.

(*Novelle letterarie.*)



POÉSIES FUGITIVES.

LA FIN DE L'AUTOMNE.

I D Y L L E.

(Imitation libre de M. l'abbé de REYRAC.)

QUE sont-ils devenus ces jours, ces heureux jours,
 Si chers à mon ame attendrie,
 Où voltigeant sur l'épine fleurie,
 Le rossignol chantoit la saison des amours !
 Ah ! soit qu'il célébrât sa compagne chérie,
 Ou le triomphe du printemps,
 Que mon oreille étoit ravie
 De l'entendre la nuit cadencer ses accens !
 Il ne sont déjà plus ces plaisirs de ma vie !
 Dieux ! comme tout languit & tout meurt dans les champs !
 Le zéphir est chassé par les fougueux autans ;
 Flore fuit sans guirlande au bruit de la tempête ;
 Et sa corbeille sur sa tête,
 Pomone court à pas légers
 Cacher dans les hameaux les trésors des vergers.

LA triste nuit accroît l'empire de son ombre ;
 Le terrible aquilon souffle les noirs frimats,
 Et voilé de vapeurs, l'aïre roi des climats,
 Répand au lieu du jour un crépuscule sombre ;
 Ou si son char penché laisse échapper un trait,
 Un trait vainqueur enfin de cette nuit obscure ;

Il semble, en s'éloignant, n'éclairer qu'à regret
Les ruines de la nature.

HÔTES brillans des airs, vifs & charmans oiseaux
Qui mêlez les couleurs de votre doux plumage
Au verd naissant des arbrisseaux,
De long-tems sous ces frais berceaux,
Hélas ! je n'entendrai votre aimable ramage !
De long-tems je ne reverrai
Du mois riant des fleurs l'agile messagere,
Progné happant le moucheron doré,
Par ses cris dans les airs lui déclarer la guerre,
Et raser d'une aîle légère
Le liquide crystal de ce lac azuré !

CHASSÉ par les enfans de la triste Orythie,
Cet oiseau voyageur abandonne nos toits,
Ces toits hospitaliers, où l'argile arrondie
Fut façonnée en nids avec tant d'industrie :
Il s'envole, il s'enfuit vers des climats moins froids ;
Le plus jeune, imprudent ! regrette sa patrie.
Aimable oiseau ! pars, vole ; encore quelques mois,
Et tu les reverras ces lieux qui t'ont vu naître,
Et de tes chers enfans tu connoîtras la voix :
Mais pour moi, malheureux ! ah ! je mourrai, peut-être,
Sans revoir l'asyle champêtre
Où le jour m'éclaira pour la première fois !

CICOGNES au long bec, & vous rapides grues,
Qui traversez les airs, qui devancez les nues,
Vous allez les chercher ces beaux cieux sans hiver ;
Tandis que le corbeau fatigue, attriste l'air
D'un vol pesant & bas, d'une voix rauque & dure
Que l'écho d'alentour répète avec douleur,
Et dont le crédule pasteur,
Pour ses tendres agneaux tire un sinistre augure.

MOI-MÊME, je l'avoue, en ces longs jours de deuil,

296 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Je me crois assailli par des spectres funebres.
La mort qui m'apparoît dans le sein des ténèbres,
De son doigt menaçant me découvre un cercueil.
D'une sombre terreur mon ame est poursuivie :

Au bord des eaux, au milieu des forêts,
Par-tout, des penfers noirs, de lugubres objets
Redoublent ma frayeur & ma mélancolie.
J'écoute.... je frémis.... quels assauts véhémens!
J'entends rugir au loin la voix des ouragans.
Ciel ! ont-ils conspiré la ruine du monde !
Nos toits sont ébranlés par leurs mugissemens ;
La mer gronde & bondit sur ses bords écumans,
Les rochers qu'elle roule entreheurtés dans l'onde,
Augmentent des humains l'épouvante profonde.

CES antiques forêts qui bornent l'horizon,
Retraites dont j'aimois l'horreur silencieuse,
Ces ormes immortels, à la tête pompeuse,
Ont perdu, dépouillés par l'humide Orion,
Leur majesté religieuse.

O combien sont déshonorés
Ces fertiles côteaux & ces vastes prairies !
Nos champs d'un vif émail n'a gueres diaprés.
Ne me présentent plus que des beautés flétries.
Au lieu de ses raisins ambrés,
Et de ses longs festons en tonnelles ceintrés,
La vigne n'offre aux yeux que des feuilles rougies
Qu'enlèvent la froidure & les vents conjurés.
Je ne reconnois plus vos plaines si fécondes,
Lieux que j'aimois ! tant vous êtes changés,
Tant vous me paroissez maintenant ravagés,
Par le débordement des ondes.

AINSI dans ces vallons, où du cruel ennui
Je n'ai jamais senti les langueurs odieuses,
Mon ame n'éprouve aujourd'hui

Que des impressions tristes & douloureuses !
 La vague inquiétude & le morne dégoût,
 Je ne fais quel tourment, quelles vapeurs affreuses,
 S'exhalent de mon cœur, & m'affligent par-tout.

O H ! que vous m'inspirez d'ameres rêveries,
 Parterres dépeuplés de roses & de lys !
 Oui, c'est vous, oui, ce sont vos tiges défleuries,
 Vous gazons pâlisans, vous, bordures noircies,
 Qui causez mes regrets, mes dégoûts, mes ennuis !
 Et vous, & vous encore arbres veufs de vos fruits !

Hélas ! vos cimes jaunissantes,
 Qu'insultent les vents pluvieux,
 Vos têtes chauves, impuissantes,
 Font couler des pleurs de mes yeux.
 Telle est, de ma douleur, telle est la juste cause,
 C'en est fait, mon dernier beau jour
 S'est envolé sans retour,
 Avec la dernière rose

Que ma main a cueillie en ce riant séjour.

QUE dis-je ? il naîtra ce tems que je regrette,
 Ces dociles tilleuls bientôt reverdiront,
 Tous ces jeunes rosiers bientôt refleuriront,
 Nous entendrons encore la touchante fauvette ;
 Lorsque le Dieu du jour rapprochant son flambeau,
 Inondera les cieux de ses flammes nouvelles,
 L'univers ranimé sortira du tombeau.
 Tout meurt & tout renaît. Couronnés d'immortelles,
 Cybele & le printems s'unissent par l'amour.

Mais pour nous, mortels misérables,
 Quand des Parques impi toyables
 La main ferme nos yeux à la clarté du jour,
 Dans leurs gouffres insatiables
 Nous disparoîssons sans retour.

D'où ce lumiere de la vie !
 De ce sommeil de fer quand nous nous endormons,

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX

Quand ta faveur nous est ravie,
Jamais, jamais nous ne te revoyons.
Une fois descendus sur l'inférieure rive,
Après tes feux sacrés nous soupçons en vain;
LE SORT reste inflexible à notre voix plaintive.
Nous sommes enchaînés par le bras du *DESTIN*.
C'est en vain qu'on gémit, c'est en vain qu'on soupire,
Et ces aveugles Dieux, ces Dieux sourds & cruels,
Laisent se consumer en regrets éternels,
Les pâles habitants du ténébreux empire.

Par M. BERENGER.

S T A N C E S

SUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE ()*

QUE m'annoncent les fleurs dont ce temple se pare
Et cet encens fumant sur les autels sacrés?
Quelle fête nouvelle aujourd'hui se prépare
En ces lieux révévés?

JE le vois; il est tems que mon cœur s'affermisse,
Ces voiles, ces bandeaux, saints & mystérieux,
Vont orner la victime offerte en sacrifice
Au souverain des cieux.

OH! courage! oh! verrus! ô fille aimable & chère,
Toute entière à ce Dieu qui seul fut t'attirer,
Toi-même élèveras l'éternelle barrière
Qui doit nous séparer!

(*) Ces stances ont concouru en 1779, à l'académie
de l'Immaculée Conception.

J'ENTENDS déjà ta voix saintement homicide
A la mort des reclus dévouer tes appas,
Et déjà le sépulchre où ta ferveur te guide,
S'entr'ouvre sous tes pas.

ARRÊTE, entends mes cris, sois sensible à mes larmes,
J'en atteste le ciel que tu prétends servir.
A-t-il à ta jeunesse accordé tant de charmes
Pour les ensevelir ?

DE tes paisibles jours passés dans l'innocence
Dois-tu dans les tourmens expier la douceur ?
Non, pour les criminels Dieu fit la pénitence,
Et pour toi, le bonheur.

MAIS la foi sur tes yeux répandant sa lumière,
T'offre le prix des maux que tu fais endurer ;
Dieu parle, tu l'entends ; ma douleur doit se taire,
Mon cœur doit s'admirer.

EPOUSES du Seigneur, vigilantes vestales,
Chez qui le feu divin se conserve en dépôt,
Elevez les concerts de vos voix virginales
Au trône du Très-haut.

TENDEZ vos chastes bras à votre heureuse élève,
Recevez ses sermens, couronnez-là de fleurs ;
Et nous irons offrir au Dieu qui nous l'enleve,
Nos regrets & nos pleurs.

O vierge, épouse & mere, ainsi ta beauté sainte
S'unit par un nœud chaste à la divinité ;
Et ton heureux hymen ne porta point d'atteinte
A ta virginité !

Par M. DREUX.

ÉPIGRAMME.

NE vantons plus les mœurs du bon vieux tems :
 Ce siècle-ci ne vaut-il pas les autres ?
 On voit l'esprit jusques chez les traitans ;
 Nos chers abbés sont de petits apôtres....
 De cent façons nous varions l'ennui ;
 Au lieu d'amis , on a des connoissances ,
 Et nous nommons femme sage , aujourd'hui ,
 Celle qui craint de faire les avances !

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

LE SERPENT.

IDYLLE.

TElle qu'au lever de l'aurore ,
 Dans un verger riant arrosé de ses pleurs ,
 On voit la jeune rose éclore ,
 Et bientôt effacer l'éclat des autres fleurs ;
 Telle Emire en beauté croissoit dans les campagnes ;
 Telle par mille attraits vainqueurs
 Emire triomphoit des cœurs
 Et déjà l'emportoit sur toutes ses compagnes.
 Ses champs étoient couverts des plus riches moissons ;
 Cinquante agneaux païssoient sous son empire :
 Les dieux sembloient se plaisir à combler de leurs dons
 La jeune & séduisante Emire ;
 Les bergers à l'envi voltigeoient sur ses pas ;
 Heureux qui d'un ruban peut payer sa boulette !

Pour elle chaque jour ce n'étoit que combats

De chants, des vers ou de mufette.

Céphis, le seul Céphis, pasteur infortuné,

N'osoit venir lui rendre hommage :

De tous les charmes du bel âge

La nature l'avoit orné ;

Mais hélas ! dès l'enfance, errant, abandonné ,

Deux agneaux lui restoient pour unique partage.

Le cœur rempli d'Emire & du plus tendre amour ,

Il vivoit ignoré dans les bois d'alentour.

Un jour quand du midi la chaleur dévorante

Invitoit les bergers aux douceurs du repos ,

Plongé dans la douleur, rêvant à son amante ,

Il parcouroit de pénibles côteaux.

Mais quel objet, grands Dieux, s'offre à sa vue !

Près d'un ruisseau, dans un riant vallon,

Il apperçoit son Emire étendue,

Qui sommeilloit sur un lit de gazon.

Il y vole soudain transporté d'allégresse ,

Et derrière un feuillage, immobile, enchanté ,

Contemple sa jeune maîtresse

D'un œil brûlant de volupré.

Son teint frais & vermeil, sa bouche purpurine ,

Son corps parmi les fleurs couché négligemment ,

De son front gracieux la candeur enfantine ,

Quel aspect pour Céphis douloureux & charmant !

Quand tout-à-coup glissé sous l'herbe ,

Auprès d'Emire, un serpent monstrueux,

Dressant une tête superbe ,

Roule en sifflant ses replis tortueux.

Céphis le voit, s'élance, enleve son amante ,

Vole, franchit le mont, traverse le verger ,

Et remet son fardeau d'une main triomphante,

Dans un bocage à l'abri du danger.

Figurez-vous la pauvrete éperdue ,

Cheveux épars & gorge demi-nue ,

Sortant du bras de l'amoureux berger !

302 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Mais que Céphis à ce moment d'alarmes
 Fait succéder un doux ravissement !
 Amour, amour, combien de charmes
 Tu fais prêter à la voix d'une amante !
 Emire l'écoutoit ; ses yeux mouillés de larmes
 Tournés vers lui le fixoient tendrement.
 La sensible bergere enfin rompt le silence ,
 Et d'un ton qui trahit le trouble de son cœur :
 „ O généreux Céphis, ô mon libérateur ! “
 „ Emire à ton bienfait doit une récompense. “
 En prononçant ces mots, d'une aimable rougeur
 Son front timide se colore ;
 Tremblante elle saisit la main du beau pasteur ,
 Et plus émue ajoute encore :
 Maîtresse d'un troupeau nombreux ,
 Je goute les douceurs d'une paisible vie :
 O Céphis ! je le fais, ton sort est moins heureux ;
 Mais si le mien te fait envie ,
 Que dis-je ? ... ah ! si ton cœur en moi
 Prend le peu d'attraits dont les Dieux m'ont ornée ;
 O Céphis ! ... Emire est à toi !
 Viens partager sa destinée !

Par M. REYNIER ; de la société d'émulation de Liège.

S T A N C E S.

GLYCERE a trahi ses sermens ;
 Jeunes filles de ce village ,
 N'enviez plus ses traits charmans ;
 Glycere est belle, mais volage.

Oiseaux , ne foyez plus jaloux
 De la voix de cette infidelle ;
 Elle sait mieux chanter que vous :

Mais vous savez mieux aimer qu'elle.

Fleurs, qui deviez orner son sein,
Je vous cultivois pour lui plaire ;
Vous ne parerez plus Glycere :
N'embellissez que mon jardin.

Mes fruits qui firent ses délices,
Palémon les partagera ;
L'amour en avoit les prémices :
L'amitié seule les aura.

Pour être aimé de cette belle,
Vénus, je t'offris un agneau ;
De mon cœur bannis l'infidelle :
Je te consacre mon troupeau.

Par Madame la marquise DE LA FÉ

LES TROIS NOVICES,

V I E U X C O N T E .

FLANQUÉ d'un jeune récollet,
Et du suppôt de la justice,
Un maraudeur pris sur le fait,
S'en alloit gaîment au supplice.
Le moine s'écrioit : hélas !
Mon fils, assez mal je t'exhorte ;
Des agonisans de ta sorte,
Jamais je n'ai conduit les pas.
L'autre acolyte disoit : frere,
Pardonne au trouble où tu me vois ;
C'est un essai que je vais faire.
Messieurs, répondit le grivois,
C'est aussi la première fois

304 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Que je cours dans cette carrière ;
A notre honneur , pourtant j'espere
Que nous en fortirons tous trois.

Par M. le Chevalier DE LA LOGE.

LE VILLAGE DÉTRUIT ,

IDYLLE.

ENFIN je vous revois , agréables vallons ,
Lieux où mes premiers ans couloient dans l'innocence !
Campagne où régnoit l'abondance ,
Je reviens fouler tes gazons.
Mes regards vont chercher du haut de la colline ,
Le ruisseau qui fuyoit d'une roche voisine ,
Intarissable dans son cours ,
La ferme cultivée où je passois mes jours ,
L'église vénérable , & le bois d'aubépine
Qui servoit d'asyle aux amours
Comme tout est changé ! ce ruisseau solitaire
Roule , couvert de mousse , au milieu des roseaux :
On n'entend sur ses bords que les tristes vaneaux ,
Et ce haut peuplier dont la feuille légère
Fremet autour de ses rameaux.

Sur le rivage de cette onde ,
Je prétendois fixer ma course vagabonde :
Je voulois , heureux casanier ,
Vivre avec mes voisins dans une paix profonde ,
Les attirer souvent auprès de mon foyer ,
Végéter dans l'insouciance ,
Et vieillir sous le maronier
Dont la cime touffue ombragea mon enfance.
Combien de fois sous son berceau ,
Qui maintenant protege une triste bruyere ,

J'ai vu les jeux naïfs des filles du hameau,
Les danfes qu'on formoit sous les yeux d'une mere,
Les prix donnés par un vieillard,
Et leur gaité sans feinte, & leurs plaisirs sans art!
Combien de fois, le soir, dans la saison fleurie,
J'entendis résonner les frêles chalumeaux,
Le cornet des bouviers rappelant leurs taureaux,
Le bruit d'une rustique orgie,
Le chant du villageois libre de ses travaux,
Et le bêlement des agneaux
Qui regagnoient la bergerie !

Dans cette friche inculte où rampe le chardon,
Le pasteur vertueux avoit son presbytere :
C'étoit un bon vieillard, adoré du canton,
Occupé des devoirs de son saint ministère,
Riche avec peu de biens, n'ayant d'ambition
Que celle d'aider la misere.

A tous les malheureux, il ouvroit sa maison ;
Sa bourse leur étoit commune ;
De jeunes orphelins, des soldats mutilés,
Et d'humbles passagers jouets de l'infortune,
Près de son feu, l'hiver, se trouvoient rassemblés.
Tous ces rebuts de l'indigence
A sa table frugale étoient sûrs d'être admis,
Et recevoient l'accueil qu'après sa longue absence,
On fait au meilleur des amis.

Ici, du magister la demeure bruyante
Étoit près des rosiers qui bordent le chemin
De leur muraille verdoyante.
Dès qu'il paroissoit le matin,
Les enfans, à sa voix, paisible ou menaçante,
Étoient instruits de leur destin.
Quand par fois un bon mot s'échappoit de sa bouche,
Son front épanoui brilloit d'un ris flatteur ;
Mais il inspiroit la terreur

306 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Si-tôt qu'il reprenoit son air dur & farouche.

Ses grands talens le rendoient vain;

Car il se connoissoit un mérite suprême :

Il savoit lire , écrire , & chanter au lutrin ,

Prédire la marée , arpenter un terrain ;

Il chiffroit aisément , & le bruit couroit même

Qu'il savoit un peu de latin.

Sa gloire a disparu : triste effet de la guerre !

Ce toit abandonné n'entend plus ses accens.

Plus loin , sur ces débris , un feston de lierre

Attiroit les regards des avides passans :

Là , le joyeux convive , en buvant à la ronde ,

Débitoit son histoire , & régloit le canton ;

Là , tout en gouvernant le monde ,

Le grave politique oublioit sa raison.

J'aime à me rappeler encore

L'humble appareil de ce réduit ,

Le mur blanc , le plafond sonore ,

Le meuble sagement construit ,

Servant le jour d'armoire , & d'alcove la nuit ;

Le jeu de l'oie & les images ,

Les foyers égayés dans la belle saison

D'une tenture de feuillages ,

Et le chambranle orné de tasses du Japon ,

Qui du tems ennemi laissoient voir les ravages ,

Et l'horloge de bois suspendue au salon.

Agreable séjour ! ta rustique opulence

Qui donnoit à chaque buveur

Un soupçon de son importance ,

N'a pu retarder ton malheur.

Le bûcheron , sous la tonnelle ,

Ne va plus dire sa chanson ;

L'épouse du fermier , raconter sa nouvelle ;

L'artisan , pour l'entendre , immobile auprès d'elle ,

N'a plus le coude à table & les mains au menton ,

Et l'hôte à les servir , prodigue de son zèle ,

Ne fait plus circuler l'écumante boisson:

Maintenant exilés dans les champs du tropique,
Ils vont s'enfvelir au fond de ces déserts,
Où les flots irrités de la mer atlantique
De leurs mugissemens épouvantent les airs.
Quel contraste à leur vue offrira ce rivage !
Des traits de feu tombant d'un soleil sans nuage,
Des bois qu'aucun oiseau n'anime par ses sons,
Un marécage impur & fertile en poisons,
Des animaux cruels, l'homme encor plus sauvage !
Combien de fois, dans ces prisons,
Ils regretteront leur village,
Et la fraîcheur de son boccage,
Et son ruisseau limpide, & ses riches vallons !

Qu'ils ont maudit le jour où loin de leur patrie,
Ils fuyoient sous un nouveau ciel !
Que de pleurs en quittant leur cabane chérie !
Comme ils tournoient les yeux vers ce toit paternel
En proie à la flamme ennemie !
L'adieu qu'ils lui disoient devoit être éternel.
Près de s'en séparer, leur troupe fugitive
Y retournoit, pleuroit, baisoit encore la rive.
Hélas ! s'écrioient-ils dans leurs sanglots amers,
Sur des bords inconnus, nous trouverons peut-être
Un asyle semblable au lieu qui nous vit naître :
Mais comment traverser ces effroyables mers ?
Un vieillard, le premier, s'approcha du rivage :
Il pleuroit, mais pour eux ; car le monde nouveau
Dont l'espoir flattoit son courage,
Etoit au-delà du tombeau.

Sa fille, jeune objet embelli par ses larmes,
De ses débiles ans unique & cher appui,
Morne, & les yeux baissés, marchoit auprès de lui,
Abandonnant les bras d'un amant plein de charmes.
Une mere explorée exhaloit sa douleur,
Frappoit de ses deux mains ses mamelles tremblantes,

308 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Pour ses tendres enfans prioit un dieu vengeur ,
Les couvroit de baisers & de larmes brûlantes ,
Et sentoit son amour accru par le malheur.

Ils partoient : avec eux , s'éloignoit l'industrie ,
La piété , l'amour , la franche loyauté ,
Le zèle bienfaisant de l'hospitalité ;

Et toi , divine poésie !

Source d'inquiétude & de félicité !

Toi , que l'ignorance décrie !

Toi , qui m'enorgueillis dans mon obscurité !

Tu portois loin de nous le flambeau du génie.

Ah ! soit que du midi tu charmes les climats ,

Soit qu'au cercle polaire assiégé de frimats ,

Tu fasses de tes airs entendre l'harmonie ;

Puisses-tu consoler la triste humanité ,

Aux aveugles mortels montrer la vérité ,

Et leur faire oublier les peines de la vie !

Par M. LÉONARD.

ÉPIGRAMME.

CHRYSOPHILE se désespère.

Son vin s'est-il gâté dans ses celliers ?

--- Non. --- Auroit-on volé son bled dans ses greniers ?

--- Non. --- Son fils touche-t-il à son heure dernière ?

--- Non. --- Ne peut-on connoître les malheurs
Dont l'accable le sort contraire !

--- Ecoutez , & versez des pleurs :

Il regretteroit moins & sa femme & sa mère ,

Et son fils & son père ,

Que ce qu'il a , dit-on , perdu.

--- Ciel ! qu'est-ce donc ? --- Hélas ! c'est un écu.

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

*VERS au sujet du Compte rendu au Roi par
M. NECKER, directeur-général des Finances.*

DE Geneve telle est la gloire,
Que dans les fastes de l'histoire
Deux de ses citoyens tiennent le premier rang;
L'un, (*) qui par ses leçons forma Pierre-le-Grand ;
L'autre, qui de Louis signalant la puissance,
De la postérité nous ouvrit les canaux;
Et qui, pour attérer l'orgueil de nos rivaux ,
Ne fit que leur montrer le tableau de la France.

Par M. CARACCIOLI.

*VERS trouvés au bas d'un ancien portrait DE
COLBERT.*

DES ministres de la Finance,
Que l'on connoît sans les nommer,
Voici quelle est la différence :
Ils nous avoient , du roi, fait craindre la puissance ,
Et celui-ci la fait aimer.

(*) M. le Fort, Genevois.

A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

ACADÉMIE françoise.

LES lettres viennent de perdre un homme dont la conduite & les talens les honoroient également, M. Jean-Baptiste de la Curne de Sainte-Palaye, l'un des quarante de l'académie, membre de celle des inscriptions & belles-lettres. Il étoit né à Auxerre le 6 juin 1697. Il fut reçu à l'académie royale des inscriptions en 1724, & à l'académie françoise en 1758. On a peu d'ouvrages de lui, mais tout ce qu'il a publié est intéressant & respire le bon goût & l'érudition. Personne n'étoit plus instruit que lui des progrès de notre langue, & de nos anciens usages. Il est fâcheux qu'il n'ait pas achevé le *Glossaire françois*, dont il avoit donné le projet depuis long-tems. C'est un ouvrage vraiment utile, qui peut beaucoup

contribuer à la perfection de notre idiôme. Les *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, par M. de Sainte-Palaye, sont dans toutes les bibliothèques, & ses dissertations nombreuses, renfermées dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, seront toujours recherchées, non-seulement par les savans, mais même par les lecteurs les plus superficiels.

L'académie, dans son assemblée du jeudi 5 avril, a élu M. de Champfort, à la place vacante par la mort de M. de Sainte-Palaye.

(*Journal de littérature, des sciences
& des arts.*)

I I.

'SOCIÉTÉ royale de médecine de Paris.'

Le 6 du mois de mars, la société a tenu sa séance publique au Louvre. A l'ouverture de cette assemblée, le secrétaire a dit :

» La société avoit proposé, dans sa première séance publique de l'année 1778, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, la question suivante : *Déterminer quel est le meilleur traitement de la rage.* La valeur de ce prix ayant été portée à 1200 livres, il fut annoncé de nouveau dans la seconde séance publique de la même année. Un espace de trois ans ne parut pas trop considérable pour faire des recherches & réunir des observations sur un sujet aussi important : le terme fixé pour la

fin du concours fut le premier janvier 1781; Plusieurs mémoires ont été envoyés à cette époque.

» Il falloit, pour avoir des droits à ce prix; ajouter quelques connoissances nouvelles à celles que l'on avoit déjà acquises; répandre, par des observations exactes & authentiques, un nouveau jour sur la question; en un mot, rendre le traitement de cette maladie plus sûr qu'il ne l'étoit auparavant. Aucun des concurrens n'ayant rempli ces conditions, la société ne peut adjuger ce prix, dont elle croit devoir différer la distribution jusqu'à la première séance publique de l'année 1783.

» Quoiqu'aucun des auteurs n'ait répondu à la question d'une manière assez satisfaisante pour être couronné, la société en a distingué plusieurs, aux travaux desquels elle doit des éloges. Elle a sur-tout remarqué cinq mémoires, dont trois lui ont paru mériter des encouragemens à ceux qui les ont adressés : elle a pensé qu'il devoit être fait une mention honorable des deux autres.

» M. Lenoir, lieutenant-général de police; & membre de la compagnie, à la bienfaisance duquel ce prix est dû, a été informé de ces détails. Il n'a point voulu que les auteurs des trois mémoires qui ont été jugés le plus favorablement demeurent sans récompense, & il a fait frapper à ses frais trois médailles d'or, chacune de la valeur de cent livres, ayant la même empreinte que le jetton de la société, lesquelles leur seront distribuées.

» La

» La premiere médaille a été adjugée à M. Mathieu , maître en chirurgie à Conze en Sarladais , près de la Linde en Périgord. Cet auteur est celui qui promet le plus ; il dit avoir administré avec succès le mercure sous la forme de frictions , soit comme préservatif , soit comme curatif ; avec cette différence qu'il le conseille dans cette derniere vue à des doses très-fortes & inusitées. (*) Il a employé dans certains cas une ou deux onces , & même plus de pommade mercurielle , en une seule friction : quelquefois il a fait étendre cette pommade sur presque toute la surface du corps. (**)

La salivation , suivant lui , est une crise heureuse. Il convient que cette pratique n'est pas tout-à-fait exempte de danger ; mais le cas étant extrême & la mort inévitable , il ne balance point à y avoir recours. Il résulte de ses observations , que la rage même confirmée est curable par cette méthode. Il ajoute qu'il a guéri deux chiens atteints de cette maladie ,

(*) On trouve dans le journal de Geneve quelques observations de rage confirmée , guérie par des frictions mercurielles à grande dose.

(**) Il a été employé , pour un des malades guéris dans l'accès de la rage , dont l'observation est rapportée , treize onces de pommade mercurielle , en frictions , soit locales aux environs de la plaie , soit universelles sur le reste du corps. L'auteur s'est servi d'une pommade préparée avec deux parties de graisse & une de mercure , & il a eu recours au vinaigre pour modérer les effets du mercure , donné à une grande dose.

en frictionnant les plaies & la tête de ces animaux avec une grande quantité de pommade mercurielle , & en leur faisant prendre chaque matin , pendant plusieurs jours , dix grains de thurbith minéral. M. Mathieu offre à la société de lui fournir les preuves les plus authentiques des faits qu'il avance. La compagnie l'engage à les donner au plutôt ; elle invite en même-tems les personnes de l'art à déterminer jusqu'à quel point ces secours peuvent être utiles dans le cas de rage confirmée : l'état du malade étant alors sans ressource , semble permettre au médecin de faire des tentatives que la prudence doit toujours diriger. M. Mathieu ayant d'ailleurs fait connoître sa manière d'opérer sur les animaux , on pourra employer cette voie pour essayer ce que sa méthode présente de plus énergique & de plus dangereux.

» La seconde médaille a été remportée par M. Bouteille , médecin à Manosque en Provence. Il seroit difficile de présenter sur la nature & le traitement de la rage des idées mieux liées entr'elles , un plan curatif mieux dirigé , & des vues plus sages & plus simples en même-tems. Il ne manque au mémoire de M. Bouteille , pour remporter la palme , que des observations qui lui soient particulières , & qui viennent à l'appui de sa doctrine.

» M. Baudot , médecin à la Charité-sur-Loire , a obtenu la troisième médaille. L'auteur cite un très-grand nombre d'observations qui tendent à prouver l'efficacité de sa méthode , seulement

comme préservative. Tous les faits exposés ne sont pas également probatoires. Nous invitons M. Baudot à les classer, à les développer davantage.

» Les deux dissertations qui méritent d'être citées après les trois premières, sont les suivantes. 1°. Celle de M. de Saint-Martin, médecin à Domfront, contient des recherches très-nombreuses : on y trouve quelques observations intéressantes. En faisant une mention honorable du travail de M. de Saint-Martin, la compagnie n'a en vue que la partie pratique de son ouvrage. 2°. Celle de M. Sumeire, médecin à Marignane en Provence, offre des remarques très-judicieuses sur le traitement de la rage par les acides. Nous l'exhortons à rendre son traitement plus simple & sa méthode moins compliquée.

» La société est forcée de garder le silence sur plusieurs autres mémoires qui annoncent, à la vérité, des talens dans leurs auteurs, mais dans lesquels l'esprit de système a tout défiguré. Il n'y a point de matière sur laquelle il soit en même-tems aussi facile & aussi dangereux de faire des hypothèses, que sur une maladie dont la nature & le traitement sont presque inconnus. La société est bien éloignée d'exiger qu'on lui indique une méthode curative absolument nouvelle ; mais elle demande au moins que l'on détermine d'une manière plus précise les circonstances du traitement, & qu'on apprenne par des faits bien avérés à quel

316 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

ordre de moyens on doit donner la préférence. (*)

» Les mémoires qui concourront à ce prix, de la valeur de 1200 liv., seront envoyés francs de port avec un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur & la même épigraphe que le mémoire, à M. Vicq-d'Azyr, secrétaire-perpétuel de la société royale de médecine, rue du Sépulcre, à Paris, avant le 1 janv. 1783.

» La société avoit proposé dans sa première séance publique de l'année 1778, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 liv., la question suivante : » Déterminer quels sont les rapports » des maladies épidémiques avec celles qui sur- » viennent en même-tems & dans le même » lieu, & que l'on appelle *intermittentes* ; quel- » les sont leurs complications, & jusqu'à quel » point ces complications influent sur leur » traitement ? « Ce prix devoit être adjugé dans la séance publique du 1er. mardi de carême 1779 ; mais la compagnie n'ayant point

(*) Les dissertations déjà envoyées, pourront être adressées de nouveau pour le prochain concours, après que leurs auteurs les auront retouchées & y auront fait les changemens indiqués dans le programme. La compagnie espere qu'un délai de deux années sera suffisant pour qu'il lui soit envoyé de nouveaux mémoires, & pour augmenter le nombre des concurrens. Les auteurs qui rapporteront des observations nouvelles, voudront bien faire remettre, dans un paquet cacheté, les preuves authentiques des faits qu'ils indiqueront, & les succès qu'ils auront obtenus.

été fatistaite des mémoires envoyés au concours, proposa de nouveau le même sujet. En doublant la valeur du prix, elle en différa la distribution jusqu'à l'époque actuelle. Cette question, une des plus importantes qu'il soit possible de proposer en médecine, étoit en effet très-difficile à résoudre. M. Raymond, médecin à Marseille, ayant rempli les conditions du programme, ce prix, de la valeur de 600 liv., lui a été adjugé.

» Le mémoire de M. Paris, médecin à Berre près d'Arles, a mérité l'*accessit*. «

Le secrétaire, après avoir annoncé la distribution des prix, a fait mention d'un avis qui doit être répandu par la société, dans les provinces, & dont le but est d'exposer le plan de la correspondance entretenue par cette compagnie avec les médecins & physiciens regnicoles & étrangers. Il a ensuite donné une courte notice d'un mémoire sur la meilleure manière de faire les observations météorologiques, lequel doit être distribué aux correspondans de la société. Il a lu un extrait d'un rapport sur plusieurs questions relatives aux sépultures de l'île de Malte, lesquelles ont été proposées à cette compagnie de la part de Mgr. le grand-maître, par M. l'ambassadeur de la religion. Ce rapport a été imprimé d'après le vœu & aux dépens de l'ordre de Malthe.

2°. M. Lorry a lu ensuite un mémoire sur les odeurs des médicamens, divisés en cinq classes naturelles.

318 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

3°. M. Carrere a lu le plan d'un catalogue raisonné de tous les ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales du royaume. Ce travail a pour but de faciliter les expériences à faire sur l'analyse & les propriétés de ces différentes eaux.

4°. M. de Fourcroy a lu un mémoire sur une nouvelle manière d'employer certains réactifs dans l'analyse des eaux minérales.

5°. M. Vicq d'Azyr , secrétaire de la société, a lu l'éloge de feu M. Navier , associé regnicole, médecin & chimiste célèbre , à Châlons-sur-Marne.

6°. M. Caille a lu des recherches chimiques sur les différens procédés employés jusqu'ici par les pharmaciens pour la préparation du tartre-stibié.

7°. M. l'abbé Tessier a fait la lecture d'un mémoire sur une maladie très-meurtrière , appelée *Maladie rouge* , qui enlève chaque année une grande partie des moutons de la Sologne , & au traitement de laquelle il a été employé par le gouvernement.

8°. La séance a été terminée par la lecture d'un mémoire de M. Mauduyt , sur les effets de l'électricité appliquée à l'incubation & à la végétation.

(*Journal de Paris.*)

I I I.

*ACADÉMIE établie à Rouen, sous le titre de
l'Immaculée Conception.*

Séance publique du jeudi 21 décembre 1780.

» Toute société littéraire doit avoir pour but d'étendre l'empire des lettres, d'en inspirer le goût, & d'offrir des modèles que l'on puisse imiter : tels sont les principes développés par le secrétaire, à l'ouverture de la séance ; principes constamment adoptés par l'académie, dans l'examen des ouvrages soumis à sa décision.

» On a lu ensuite l'éloge historique de M. Marin le Pigny, prêtre, docteur de la faculté de théologie & de celle de médecine, chanoine de l'église métropolitaine de Rouen, vicaire-général du même diocèse, archidiacre du grand Caux, aumônier & prédicateur du roi, & fondateur en 1612 d'un prix de poésie française au *Puy des Palinods*. Cet éloge intéressant est dû à M. Guiot, ancien secrétaire, académicien vétérane. Accoutumé à payer chaque année le tribut de son zèle, il a enrichi l'académie d'une collection de pièces de poésie française, autrefois couronnées sur ce théâtre, un des plus anciens de notre littérature. Ce recueil lui a été communiqué par M. le duc de la Vallière, protecteur éclairé que les lettres viennent de perdre, & auquel la compagnie s'est fait un devoir d'offrir l'hommage de sa reconnaissance & de ses regrets.

» La perte récente de M. le président de Beéthomas, ancien prince des *Palinods*, a fourni

la matière d'un second éloge historique. Comme l'académie n'a pu se procurer des détails aussi circonstanciés qu'elle l'auroit désiré, elle a du moins jetté quelques fleurs sur sa tombe.

» Avant de rendre compte des différens ouvrages envoyés au concours, on a fait une mention distinguée d'un poëme latin avec ce titre : *Virgo sine labe Concepta*. L'auteur n'a point prétendu disputer le prix. C'est un hommage offert à la protectrice de l'académie. Zélé partisan des muses latines, le poëte adresse son ouvrage à un corps littéraire qui travaille à perpétuer leur gloire. Il suffit de nommer M. l'abbé Boscovich, pour rappeler un savant connu par plusieurs ouvrages d'astronomie & de mathématiques, & que la France s'est hâtée d'enlever à l'Italie. L'Europe littéraire retentit encore des éloges donnés à son poëme en 6 chants, dédié au roi : *de solis & lunæ defectibus*. » Par l'art le » plus singulier, M. l'abbé Boscovich a renfermé dans un poëme agréable le traité d'astronomie le plus curieux & le plus intelligible. » Il s'est fait un jeu de développer le génie & toutes les découvertes de Newton, &c. (*) Les divers chants du poëme sont embellis par des épisodes, lus par l'auteur à l'académie des Arcades, dont il est membre. La nouvelle production envoyée par M. Boscovich à l'académie de la Conception, est une fiction ingénieuse, dont le sujet est tiré de l'Apocalypse. (**)

» Quoique de plus de 200 vers, cet ouvrage

(*) M. l'abbé de Fontenay, *Affiches & avis divers*, N^o. 52, 1779.

(**) *Signum magnum apparuit in cælo*, &c. &c. C. 12, V. 1.

est le fruit de 24 heures : facilité qui suppose les dons les plus heureux de la nature, perfectionnés par l'habitude du travail. Par le début que nous allons citer, on verra avec quelle abondance, avec quelle profusion, les vers coulent de la plume de ce poëte astronome.

*Nox erat & puro radiantia sidera cœlo
 Vibrabant rutilum latè jubar : omne ferarum
 Alituum que genus , pecudum genus omne , gregesque
 Lanigeros , ponto quæque agmina muta sub imo ,
 Quæ fluviis lacubusque natant , sopor altus habebat
 Gens hominum & curis , & duro fracta labore
 Mulcebat fessos stratis in mollibus artus.
 Non & ego : æthereos , trans vitrea septa tubosque ,
 Assuetus servare ignes , sub nocte silenti ,
 Imensas cœli lustrabam pervigil oras.
 Hinc mihi se tardum Saturni sidus , & orbem
 Qui medium latus complectitur annulus , atque
 Astantes lateri comites : se Jupiter inde
 Luce nitens placidâ , & comitantia sidera , & atris
 Distindum trabeis latus ostentabat : at igne
 Sanguineo Mavors cœlo fulgebat in alto.
 Æquoreas phæbo sese condente sub umbras ,
 Exciderat Maiâ genitus : Venus aurea nondum
 Eoo extulerat radiantem è littore frontem ;
 Cum subitò , &c.*

» Depuis plusieurs années l'académie propose un prix, dont le sujet patriotique est vraiment digne d'exciter l'émulation des poëtes & des orateurs : la réunion de la Normandie à la couronne de France, sous Philippe-Auguste, & la constante fidélité de cette province à ses rois comme à ses ducs. (*) Un discours avec cette épi-

(*) Voy. le programme de la séance publique de 1777.

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

graphe : *semper honos nomen que tuum laudes que manebunt*, a d'abord fixé les regards des juges ; il auroit même déterminé leurs suffrages , si , avec plusieurs beautés , & un grand nombre de détails intéressans , le plan n'eût paru défectueux. On n'y trouve point cette unité dont les maîtres de l'art ont fait un précepte. D'ailleurs le style trop coupé n'a point la marche que demande la gravité de l'histoire. L'académie a donc cru que l'importance du prix , le respect dû au public , le goût délicat du prince qui couronne le vainqueur , exigeoient un ouvrage plus parfait.

» On avoit choisi pour sujet du prix d'éloquence cette maxime , dont le développement semble offrir la plus abondante matière : *l'amour de la patrie s'accroît dans le cœur des peuples , à proportion de la confiance qui leur est inspirée par ceux qui les gouvernent*. Aucun des concurrens n'a mérité la couronne.

» Le secrétaire a observé que les auteurs apportent souvent aux combats littéraires des armes plus brillantes que solides. Séduits par une imagination qui les égare , ils saisissent avidement une description fleurie , une figure vive & animée , un lieu commun , susceptible des ornemens de l'art oratoire. Ils s'étendent avec complaisance sur des détails ingénieux. Ils cherchent à éblouir par la vivacité du coloris. Ils ne se rappellent point que l'ordre & la méthode doivent conduire la plume de tout écrivain ; que le premier mérite d'un discours est un plan nettement dessiné ; qu'il faut lier les pensées , enchaîner les preuves ; en un mot , que si l'ouvrage ne porte sur une base solidement établie , les ornemens accesssoires n'en déguisent point la frivolité.

» Si l'éloquence françoise a trompé les espérances de l'académie, la poésie latine l'a parfaitement dédommagée, soit par le nombre, soit par la qualité des pieces présentées au concours. On a sur-tout distingué un poëme héroïque, intitulé : *Buffardi Deppensis nauæ erga naufragos pietas*. L'auteur couronné est M. Carré, maître-ès-arts en l'université de Paris, au college de la Marche. L'action du brave homme est connue. Le panégyriste ne pouvoit élever à son héros un monument plus flatteur & plus digne de lui. A l'intérêt du sujet se joignent un plan bien tracé, une marche rapide, la noblesse des idées, la grandeur des images, une harmonie pittoresque & imitative. Les citations suivantes donneront une idée des talens de l'auteur.

*Ecce fragor latè latrantibus intonat undis
Ingens, horrificus : ripæ ingemuere, cavisque
FleBILE respondens tellus immugiit antris.*

*Nec mora : corripuens funem Buffardus, adunco
Hunc morsu ligat ad littus ; pars altera corpus
Involvit medium : ruit ille per undas
Lapsu precipiti, quâ proximus exauditur
Clamor. At hunc circum ludantes flatibus Austri,
Et crebrâ strident crepitantes grandine fluctus.*

» Après avoir peint vivement la reconnoissance des malheureux échappés au naufrage, le poëte apostrophe ainsi leur libérateur.

*Nobiliore tamen splendebit fama theatro.
Nempe ubi Casaræa LODOIX cum conjuge latus
Virtutes sociat, juvenisque seniliter orbi
Largitur curas, & ponit præmia laudi,
Borbonidum venies, spectabilis hospes, ad Aulam.*

324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Non stratas acies memorabis-, & eruta ferro
Oppida , vel nostris feliciter addita regnis ,
Captivos que duces , tristem longo ordine pompam ,
Ostentabis ovans.
Solutus eris , solus sine cæde , sine agmine Victor.
Undarum prædam , dulcis monumenta triumphæ ,
Civibus ostendes raptos à funere cives.*

» M. Carré a terminé son poëme par un épisode , intitulé : *Epicædium in Mariam Theresiam Imperatricem , recens defunctam.*

*Quanto excipiet turbato gurgite fletus
Ister ! Adoratum resonabunt littora nomen.
Tu quoque Casareos fraterno flumine luctus ,
Sequana , sensisti. Raptam Germania matrem
Quam dolet , hanc mœrens sibi Gallia credit
ademptam , &c.*

» Il seroit à souhaiter que les piécés françoises eussent présenté un mérite aussi soutenu. Parmi les auteurs qui ont disputé le prix de l'Idylle , deux se sont rencontrés dans le choix du sujet. Ils expriment les regrets d'une mere , qui perd un fils moissonné dans les premières années. Ils ont , l'un & l'autre , obtenu des éloges. Mais ils font trop souvent desirer ces tendres accens d'une muse éplorée , cette versification pure & facile , qui fait émouvoir les cœurs , après avoir agréablement frappé les oreilles.

» L'académie avoit proposé un autre prix pour un poëme françois. Aucun des rivaux n'a atteint le but. On a cependant remarqué des vers harmonieux dans un poëme , dont le sujet est le *Patriotisme* ; il a pour devise : *A tous les cœurs bien nés , que la patrie est chère !* L'auteur

teur annonce des dispositions. Une oreille exercée semble avoir présidé au choix des nombres & à l'arrangement des mots. Mais le sujet n'est point rempli. Point de plan ; des vers sonores , mais incohérens ; des idées fortes , mais sans liaison ; des pensées gracieuses , mais hors de leur place : tels sont les motifs allégués par le secrétaire , pour justifier la sévérité de l'académie. C'est ainsi que l'auteur débute :

Toi qui soutiens le trône , & par des nœuds de fleurs,
 Unis des citoyens les esprits & les cœurs :
 Toi dont le charme heureux féconde l'industrie ;
 O noble sentiment, amour de la patrie !
 Reçois mes premiers vers : les plus foibles écrits
 A l'ombre de ton nom empruntent quelque prix.
 Tandis qu'un peuple aimable & l'émule d'Athene
 T'encense avec Louis sur les bords de la Seine ,
 Ma muse ose , pour plaire à de sages mortels ,
 Déposer son hommage aux pieds de tes autels.

» Comme c'est à regret que l'académie réserve ses couronnes , elle a cru que , pour encourager l'émulation , elle pouvoit user de ses droits , & transporter le prix du poëme françois à un poëme latin , d'une versification pure , aisée , naturelle , embellie par un style , des pensées & des descriptions , dont Ovide a fourni le modele. Ce poëme a pour auteur M. Formage , professeur de troisieme au college royal de Rouen. Il retrace dans ses vers ce fléau destructeur , objet inépuisable des chants de la plus haute poésie , (*) la peste qui ravagea la capitale

(*) Lucr. *de rerum natura* , L. 6. Virgil. *Georg.* L. 2. Ovid. *Métamorph.* L. 7. &c. &c.

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de Normandie en 1637. A la lecture des vers dont nous allons donner quelques fragmens , on reconnoît qu'un coloris doux & facile caractérise le pinceau de M. Formage.

*Eheu ! Vana precor : patet Orci janua , mortis
Angelus erumpit. Vapor igneus inficit Urbem.
Mille sepulchra viam populo fecere sub umbras.
Corpora procubuerunt : jacent per compita , & efflant
Singultantem animam ægra inter suspiria cives.
Matris in amplexu , matri causa altera mortis ,
Filius expirat. Frustra vagitibus infans
Inclamat nutricis opem ; negat igne rubentes
Cruclis pietate sinus depromere nutrix ;
Vel si lætæ puer tetro humectaverit ora ,
Heu ! mortem vitæ vel in ipsis fontibus haurit.*

*. . . . En video languentes ire per Urbem
Reliquias hominum , & lugubrem ducere pompam.
Turba sacerdotum præit agmen , & hostia vellet
Pro populo devota mori. Sub pectore pastor
Ægras portat oves & publica vulnera , præsul
Officio , sed amore pater. Non insula cingit
Ambitiosa caput , sed nubes atra doloris
Augustam nigrâ obducit caligine frontem.*

„ Enfin , l'académie offroit un dernier prix ; celui des stances françoises. Il a été remporté par M. Formage , déjà couronné dans la même séance. Cette seconde victoire relève l'éclat de la première. Le sujet est bien choisi. Dans *des stances sur la guerre présente* , le poëte célèbre le généreux dévouement des héros du patriotisme. La gloire de nos guerriers est un dépôt spécialement remis entre les mains des élèves du Parnasse. Quel tribut plus légitime , que les éloges donnés par M. Formage aux d'Estaing ,

aux la Fayette ! Ce n'est point sur un théâtre voisin de nos frontieres qu'ils vont cueillir des lauriers. Ils joignent aux périls inévitables de la guerre, les dangers répandus sur la surface des mers. Les premieres stances de l'ouvrage couronné suffiront pour faire apprécier celles que les bornes de cette feuille ne nous permettent pas de mettre sous les yeux du lecteur.

Quelle homicide ardeur aux combats nous entraîne ?
De la tranquille paix nous brisons les autels.
Ministre de la mort, la discorde inhumaine
A soufflé son poison dans le cœur des mortels.

Nos vaisseaux fortunés transportoient sans alarmes
Les fruits de l'industrie au bout de l'univers :
Tout-à-coup, l'Océan s'émeut au bruit des armes,
Et le dieu de la guerre est le tyran des mers.

Fier Anglois, oui, c'est toi qui formas cet orage :
Ton orgueil, en dictant ses despotiques loix,
Veut plier sous le joug d'un injuste esclavage
Le droit des nations & le sceptre des rois.

Tu disois dans ton cœur : » J'étendrai mon empire
» Sur le vaste élément où voguent mes vaisseaux.
» Contre mon pavillon l'Europe en vain conspire,
» Mon trident s'est acquis le domaine des eaux.

» Qu'au joug d'un peuple roi, l'Amérique soumise,
» Au soin de m'enrichir immole sa splendeur;
» Que du fond de l'Asie aux ports de la Tamise
» Les flots obéissans respectent ma grandeur, &c. «

„ L'académie aura cinq prix à distribuer dans la séance publique du mois de décembre 1781.

„ 1^o. Elle offre une seconde fois pour la matiere du prix d'éloquence le développement de

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cette vérité, spécialement gravée dans tous les cœurs françois : *L'amour de la patrie s'accroît chez les peuples , à proportion de la confiance qui leur est inspirée par ceux qui les gouvernent.*

» 2°. L'académie est persuadée qu'elle recevra enfin le prix de sa constance , en continuant de proposer le sujet intéressant & patriotique , suggéré par M. le duc de Harcourt , gouverneur de cette province , prince actuel de l'académie : *La réunion de la Normandie à la couronne de France , sous Philippe-Auguste , & la constante fidélité de cette province à ses rois comme à ses ducs.* Le sujet pourra être traité en prose françoise , ou en vers françois.

» 3°. Les prix de poésie françoise annoncés pour l'année prochaine , sont une *Ode* & un *Poëme* d'environ 200 vers.

» 4°. Le prix de poésie latine sera décerné à une *Ode*.

» Les sujets de poésie sont laissés au choix des auteurs. On les exhorte à ne traiter que des matieres intéressantes. Tel est , par exemple , le tribut si justement dû aux vertus & aux qualités héroïques de l'auguste impératrice , dont la perte est spécialement sensible à la France. On fait que toute composition satyrique ou tirée de la mythologie , est toujours rejetée du concours. Les ouvrages seront envoyés doubles & francs de port , au R. P. prieur des Carmes , trésorier de l'académie. Les auteurs sont priés d'écrire lisiblement & correctement chacune des deux copies , & de renfermer leur nom , avec une sentence ou devise , dans un billet cacheté. Cette sentence sera répétée au bas de la piece & sur l'adresse du billet.

S P E C T A C L E S.

P A R I S.

O P É R A:

LE jeudi 22 février, on a donné à ce théâtre une représentation de la *Fête de Mirza*, nouveau ballet pantomime, en quatre actes, que le public a très-mal reçu, & qui probablement ne reparoîtra qu'avec des changemens considérables, si l'on se décide à en hasarder encore quelques représentations. Dans le premier acte, de ce prétendu ballet pantomime on déjeûne; au second acte l'on tue des sauvages à coups de fusils, spectacle digne des Cannibales. Le troisieme acte représente quelques soldats manœuvrant sur une place d'armes, les apprêts d'un supplice, & les angoisses d'une femme implorant la grace de son mari prêt à périr sur un bûcher. Au quatrieme acte.... Mais en voilà assez pour justifier la conduite des spectateurs qui ont fait justice de cette rapsodie par des cris, des éclats de rire, des huées & des sifflets.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le mardi 23 janvier, on a donné la première représentation de l'*Amour conjugal* ou l'*Heureuse Créduité*, comédie en un acte & en prose.

Un président, marié depuis long tems, & qui a trouvé le bonheur dans les suites de son mariage, ne veut point consentir à l'union de son neveu avec Rosalie sa pupille. Malheureusement pour les deux jeunes gens, la présidente n'est pas dans de meilleures dispositions. Un valet intrigant, que le neveu a su mettre dans ses intérêts, tente de faire réussir ce mariage, en faisant croire au président que sa femme est amoureuse du jeune homme, & en faisant entendre à celle-ci que son mari est amoureux de Rosalie. Par le profond chagrin que leur donne cette idée, le valet leur fait comprendre qu'il n'est point de peine plus cruelle pour deux cœurs bien réellement enflammés, que celle de renoncer à l'espoir d'être unis. Cette réflexion les conduit tout naturellement à la nécessité de consentir au mariage des deux amans.

Cette piece est de l'auteur des *deux Oncles*. On y remarque beaucoup de connoissance de la scene, un esprit agréable & gai, un dialogue facile, mais point assez de reflexion dans le choix des ressorts qui font mouvoir une intrigue, & l'amenent à sa fin d'une maniere faite pour plaire à tous les bons esprits.

Nous devons néanmoins dire ici que les défauts qu'on peut lui reprocher, n'alterent en rien les premières espérances qu'a données son auteur.

Le lundi 29 janvier, on a donné la première représentation de la *Mélomanie*, pièce en un acte mêlée d'ariettes, musique de M. Champain. Les paroles sont peu de chose, comme dans presque tous les ouvrages de ce genre. L'intrigue est très-commune. Un enthousiaste de la musique ne veut donner sa fille qu'à un fameux compositeur Italien, qui doit arriver incessamment. Cet arrangement n'est nullement du goût de la jeune personne, encore moins de celui de son amant. Celui-ci, à l'aide des intrigues d'un valet, vient à bout de persuader au vieillard qu'il est un des plus fameux Virtuoses de l'Italie, & il obtient sa fille en mariage. La musique a fait tout le succès de cette pièce : elle est agréable & variée.

Le mardi 20 février, on a donné la première représentation de l'*Amant statue*, pièce en un acte & en vaudevilles, par M. Desfontaines. En voici le sujet.

Dorval a vu Célimène, & en est devenu amoureux ; il lui a fait l'aveu de sa flamme en amant timide, c'est-à-dire, par lettres ; ces lettres sont restées sans réponse, mais on les a gardées. Encouragé par ce procédé, il a mis dans ses intérêts la femme-de-chambre de sa maîtresse ; il s'introduit chez elle d'abord en

chanteur , & lui remet un almanach , qui a pour titre l'*Amour Fidele* ; ensuite il se place sur un piedestal au lieu d'une statue que Célimene attend. Frontin, son valet , qui joue le rôle d'un sculpteur , prétend que la statue est organisée ; en conséquence Dorval exécute plusieurs airs de flûte , ce qui jette Célimene dans un ravissement inexprimable : elle ne veut pas qu'un si bel ouvrage reste exposé dans son jardin aux rigueurs des saisons ; son appartement est l'asyle qu'elle lui destine. A peine a-t-elle dit ces mots , que Dorval se jette à ses genoux , se fait connoître , & vient à bout d'obtenir sa main.

Il n'y a , comme on le voit , nulle vraisemblance dans une pareille intrigue , & jamais consentement n'a été obtenu d'une maniere si bizarre. Mais ce petit ouvrage n'est pas sans agrément ; il est écrit avec facilité ; les couplets sont bien coupés , & les idées en sont fraîches & gracieuses.

On a donné , pour la premiere fois , le mardi 27 février , un opéra-comique en un acte , en vaudevilles , qui a pour titre *Les deux Morts* , ou la *Ruse de Carnaval*.

Léandre aime Isabelle ; mais comme M. & Mde. Cassandre ne veulent point lui donner leur fille , il ne peut voir sa maîtresse qu'en cachette , & par l'entremise de Pierrot & de Colombine , domestiques de la maison. Surpris par les vieillards , il est chassé honteusement , & les valets sont mis à la porte. Mais Colom,

bine imagine un stratagème, elle n'ignore pas que Pierrot, son mari, a plû à Mde. Cassandre, & qu'elle a touché le cœur de son vieux maître; en conséquence chacun d'eux contrefait le mort tour-à-tour, & chacun d'eux aussi, en versant des larmes sur le sort de l'autre, qu'il dit mort de désespoir, obtient sa grace de M. & de Mde. Cassandre. Ceux-ci, en s'expliquant ensemble sur le pardon qu'ils ont accordé, se querellent sur celui de leurs domestiques qui est mort, & conviennent de s'en convaincre en examinant le cadavre; ils sont bien surpris d'en trouver deux au lieu d'un; ils le sont davantage, quand Léandre, qu'on a averti du stratagème, arrive déguisé en commissaire, & les accuse d'avoir empoisonné ces deux prétendus morts. Néanmoins, il consent à étouffer l'affaire, si on veut lui donner Isabelle en mariage. Après quelque résistance on y consent; Léandre se fait connoître; les deux morts ressuscitent, & M. Cassandre, ainsi que Mde. son épouse, ne reprennent point leur parole; ce qui ne laisse pas que de paroître ridicule, même dans une ruse de carnaval.

Très-peu de gâité, quelques équivoques dont on peut rire à la foire, deux ou trois idées assez jolies, des vaudevilles la plupart mal coupés, des vers lâches & mal tournés, beaucoup de fausses rimes : voilà à-peu-près tout ce qu'on peut dire de ce petit opéra, qui ne nous a point paru comique.

Le lundi 5 mars on a donné la première

334 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

représentation de *Blanche & Vermeille*, comédie en trois actes , mêlée d'ariettes , musique de M. Righel. Cette piece est dans le genre de la féerie.

Blanche & Vermeille ont été élevées par une fée qui veut faire leur bonheur. La première a aimé Colin ; mais depuis qu'elle a rencontré un prince dans une forêt, l'ambition a pris dans son cœur la place de l'amour. La seconde, aimée de Lubin , ne desire d'autre bien que sa tendresse ; c'est le vœu qu'elle forme , quand la fée donne aux deux sœurs un souhait à faire à leur choix. Pour Blanche , elle demande à régner. Elle est conduite à la cour ; & tandis qu'on la revêt des habits convenables à son nouvel état , Colin vient implorer la pitié du prince , & lui raconter la perfidie de sa maîtresse. Celui-ci se propose d'éprouver la tendresse de Blanche ; il feint que pour la séduire il a pris un nom & un rang qui ne lui appartiennent point ; que le prince qui l'a aperçue s'est enflammé pour elle d'une passion très violente ; il lui demande si l'amour qu'il a cru lui inspirer lui fera obtenir la préférence sur un rival si redoutable : l'embarras , la surprise de Blanche indignent le prince , qui lui déclare qu'il l'a trompée , & l'abandonne à l'instant même où les courtisans viennent chanter son honneur & sa gloire. Confuse , désespérée , elle fuit , marche au hasard , entre dans un bois , y trouve une chaumière où brillent la gaité & l'abondance ; elle est sur le point d'y demander un asyle , &

n'ose s'y présenter, quand on lui dit qu'elle appartient à Vermeille & à Lubin. Enfin, la bonne fée a pitié d'elle. Colin, conduit par ses rêveries amoureuses, traverse le bois en racontant ses peines aux échos ; il retrouve Blanche avec surprise, apprend son aventure, ses remords, lui pardonne son infidélité, & l'épouse.

Le premier acte de cette comédie est très-agréable ; le second n'a pas le même mérite. On n'aime point à y voir un personnage tel qu'un prince, y faire un rôle à-peu-près épisodique, & disparaître pour qu'il ne soit plus question de lui. Le troisième acte vaut beaucoup mieux, mais le dénouement est trop prévu pour n'être pas un peu froid. On retrouve dans ce petit ouvrage tout l'esprit, toute la grace qui ont fait accueillir l'auteur des *Deux Billets* & de *Jeannot & Colin* ; néanmoins on lui désireroit quelquefois un style plus soigné, & moins de recherche dans les idées.

La musique est de M. Righel, déjà connu sur ce théâtre par plusieurs succès mérités. On a retrouvé dans sa musique l'auteur du *Savetier & le Financier*, & de *Rosanie*. Mais il y a peu de morceaux faillans, quoiqu'en général sa musique soit agréable, sur-tout dans la partie du chant.

(*Journal de Paris ; Mercure de France ; Affiches & annonces de Paris.*)

ARLEQUIN FRANC-MAÇON, pantomime donnée pour la première fois, au théâtre de Covent-Garden, le 29 décembre, 1780.

L'opinion adoptée par les Francs-Maçons, que le prototype de l'architecture est tiré du grand édifice, qui est l'homme, a suggéré l'idée de cette pièce monstrueuse. Dans la première scène on voit trois maçons qui travaillent à une figure représentant l'homme, composé des différens ordres de l'architecture. La tête est composite, les bras corinthiens, le tronc ionique, les cuisses doriques, & les pieds toscans. A un signal qui se donne, les maçons quittent leur ouvrage, & l'on voit paroître l'ombre d'Hiram Abiff, sur-intendant du palais de Salomon. De la figure dont on vient de parler, Hiram produit Arlequin, lui donne un tablier de maçon, lui enseigne l'usage qu'il doit faire de ses outils, & le munit d'une truelle qui, par sa vertu magique, doit lui faire opérer les plus grandes merveilles, & le tirer de tous les embarras où il pourra se trouver. Il le quitte aussi-tôt, & le premier objet qu'apperçoit Arlequin, est la fille d'un juif, appelée Colombine, qui s'amuse à considérer avec son pere les fondemens d'une maison qu'il fait bâtir. A peine Arlequin & Colombine se voient-ils, qu'ils deviennent amoureux l'un de l'autre. Arlequin fait ici le premier essai de sa truelle ; il en touche seule-

ment

ment les fondemens de la maison , & l'édifice est achevé en un clin-d'œil. Tandis que ceux qui se trouvent là, sont pétrifiés d'étonnement à la vue du prodige, Arlequin enleve Colombine ; mais son pere la retrouve peu de tems après , & la présente à un Hollandois qui veut l'épouser.

Arlequin parvient à s'introduire dans la maison du Hollandois, en se cachant dans un coffre-fort, que le vieux juif y fait porter. Scene entre Colombine & le Hollandois. Arlequin enleve une seconde fois sa maîtresse. Le Hollandois s'endort, & il descend par la cheminée un ramoneur qui lui vole son argent, & qui se sauve par où il est venu. On court après le voleur ; la scene change, & présente successivement un jardin , un temple de Bacchus, les serres chaudes de Covent - Garden , où l'on conserve l'aloës américain, & enfin le pilori. Cependant Arlequin & Colombine s'embarquent, & arrivent en Hollande. Vue d'une campagne couverte de neige & de glace, où sont assemblés une foule de gens qui glissent avec des patins. Nouveaux changemens de théâtre. La scene représente d'abord le rivage de la mer, où l'on voit les deux aventuriers se rembarquer pour passer en Angleterre, & ensuite une vue de Towerhill, où Arlequin est arrêté avec Colombine. On lui ôte sa truelle, & on le conduit devant les juges de Westminster, pour lui faire son procès comme à un ravisseur. Là, les graves légistes se chantent pouille, se donnent mutuellement les noms de coquins & de fripons, & finissent par se battre ; les sacs & les perruques volent en l'air. Le théâtre représente ensuite le marché de Billingsgate, où les légistes sont battus de leurs propres armes, par une

338 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

troupe de poissardes. Enfin Hiram reparoit ; il appaise tout, & obtient du vieux juif son consentement pour le mariage d'Arlequin & de Colombine. L'affaire une fois baclée, Hiram ordonne au héros de la piece de venir à la grande loge voir la fête annuelle qu'on célèbre pour l'installation d'un nouveau grand-maitre de l'ordre des Francs-Maçons. Ceci amene une scene dans laquelle on voit passer en procession, tous les grands-maitres de l'ordre qui ont existé depuis Hénoch, chacun précédé de sa banniere. Voici dans quel ordre ils se suivent.

Premiere Banniere. HENOCH. Deux hommes portant des pilastres.

Seconde Banniere. NEMROD. Deux chasseurs ; quatre hommes portant la tour de Babel.

Troisieme Banniere. MESRAÏM. Deux suivans ; deux hommes portant une pyramide.

Quatrieme Banniere. Six soldats ; quatre trompettes ; six musiciens ; quatre enfans ; le grand-prêtre ; SALOMON porté sur son trône, & ayant à ses côtés HIRAM ABIFF & HIRAM roi de TYR.

Cinquieme Banniere. LA REINE DE SABA. Quatre jeunes Egyptiennes qui portent des vases ; quatre hommes portant le temple.

Sixieme Banniere. DARIUS, fils d'HYSTASPE ; & ZOROASTRE. Deux hommes portant le temple du Soleil.

Septieme Banniere. CÆSAR AUGUSTE. Deux soldats ; deux hommes portant le Panthéon.

Huitieme Banniere. TITUS. Le soldat qui mit le feu au temple, chargé de fers ; deux gardes ; deux hommes portant le temple qui brûle.

Neuvieme Banniere. CONSTANTIN. Deux sé-

nateurs Romains ; quatre hommes portant l'arc triomphal.

Dixieme Banniere. GUILLAUME-LE-CONQUÉ-
RANT. La Grande-Bretagne ; Gundolph ; Mont-
gommeri ; deux hommes portant la tour de
Londres.

Onzieme Banniere. EDOUARD III. Le prince
Noir ; Jean roi de France, & Philippe son fils
enchaînés ; le lord Audley ; deux hommes por-
tant le château de Windsor.

Douzieme Banniere. ELIZABETH , LE COMTE
D'ESSEX, & SIR WALTER RALEIGH. Quatre mai-
tres maçons avec leurs tabliers.

Treizieme Banniere. JULES II. MICHEL-ANGE,
LE BRAMANTE , RAPHAEL , JOCONDE & SAN
GALLO. Deux hommes portant le temple de St.
Pierre.

Quatorzieme Banniere. JACQUES I. INIGO
JONES. Deux hommes portant le palais de White-
Hall ; Guy-Vaux ; Sir Thomas Pervit ; un Sei-
gneur.

Quinzieme Banniere. CHARLES II. Sir WILLIAM
DAVENANT , KILLEGREW & le général MONK.
Un capitaine Hollandois ; quatre matelots Hol-
landois ; le lord Maire ; deux hommes portant
le Monument. (*).

Seizieme Banniere. GUILLAUME III & la reine
MARIE. Deux hommes portant l'Obélisque.

Dix-septieme Banniere. Sir CHRISTOPHE WREN.
Deux seigneurs ; deux hommes portant l'église
de St. Paul.

(*) C'est ainsi qu'on appelle une colonne élevée à
Londres, en mémoire de l'incendie qui arriva dans cette
ville le 2 de septembre, 1666.

340 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Dix huitième Bannière. Six templiers ; deux hommes portant les marques de l'ordre.

Dix-neuvième Bannière. Six maçons ; deux hommes portant un char de triomphe.

Vingtième Bannière. Les maçons modernes ; un tuilier ; deux maçons portant la colonne de Salomon ; quatre intendans , ayant des baguettes dans leurs mains ; le grand-maréchal avec le bâton de commandement ; le secrétaire avec des plumes en fautoir ; le grand-trésorier avec des clefs.

Telle est en abrégé cette piece extravagante, dont la simple exposition suffit sans doute pour en faire la critique. Tout y est incohérent & bizarre , & l'on peut appliquer avec justice à l'auteur les premiers vers de l'art poétique d'Horace. Cependant elle a été représentée trente-sept fois de suite ; mais ce succès prodigieux a été probablement dû au décorateur & au machiniste , qui ont réuni leurs efforts pour enchanter les yeux de la multitude.

(*Universal Magazine ; Gentleman's Magazine.*)

DRURY-LANE.

ROBINSON CRUSOË , ou ARLEQUIN VENDREDI , pantomime représentée pour la première fois au théâtre de Drury-Lane , le 29 janvier 1781.

Dans la première scene de cette piece , le théâtre représente la caverne de Robinson , telle qu'elle est décrite dans le roman. Le pauvre aventurier en descend par le moyen d'une échelle ,

& après avoir examiné le tems, & porté sa vue au loin pour reconnoître les environs, il fait une entaille sur un des pieux qui forment l'enceinte de sa demeure, pour marquer un nouveau jour de malheur. La scène change ensuite, & offre l'endroit de l'isle déserte où Robinson est occupé à creuser le tronc d'un arbre pour en faire un bateau. Pendant qu'il travaille, il est tout effrayé de s'entendre appeler par son nom; mais bientôt sa frayeur se dissipe, lorsqu'il voit le perroquet auquel il avoit appris à parler, descendre d'un arbre, & se percher sur son épaule. Robinson le porte dans sa caverne, & est saisi d'une nouvelle terreur en appercevant sur la terre l'empreinte du pied d'un homme. Il prend aussi-tôt son fusil, & sort. La scène change encore, & représente les bords de la mer couverts de canots de sauvages, qui viennent à terre pour sacrifier quelques prisonniers; ils débarquent, se mettent à danser, & amènent ensuite Arlequin-Vendredi qu'ils veulent tuer. Le malheureux s'échappe & on le poursuit. La scène est ensuite dans une forêt. Robinson y entre par un côté, & Vendredi par l'autre, toujours poursuivi par les sauvages; Robinson tire sur eux, & ils s'enfuient saisis de frayeur. Il appelle ensuite Vendredi qui se met à genoux, en lui baisant les pieds & les posant sur son col, en signe de soumission & de reconnoissance. Vendredi apprend à son libérateur quelle étoit l'intention des sauvages; en conséquence celui-ci lui donne des armes pour se défendre, en cas que les ennemis reviennent les attaquer. Ils se retirent ensuite vers la caverne auprès de laquelle on voit, d'un côté, le verger planté d'arbres fruitiers, & de l'autre, l'enclos où Robinson nourrit ses chevres. Il recharge son fusil, & tire sur

un pigeon qu'il tue ; Vendredi en est tout effrayé , tombe sur ses genoux , & se met à baiser le fusil. Nouveau changement de scene. On voit les sauvages assis autour d'un grand feu. Robinson & Vendredi paroissent & tirent sur eux ; ils s'enfuient & laissent leurs prisonniers , parmi lesquels se trouvent Pantalon & Pierrot , qui sont aussi-tôt délivrés de leurs chaînes. Robinson les conduit vers sa caverne , où il leur sert à manger. Pendant le repas on entend un coup de canon ; Vendredi & Pierrot vont pour découvrir de quel côté vient ce bruit , & ils reviennent sur le champ annoncer qu'ils ont aperçu un vaisseau. Tous quittent la table , & se rendent au bord de la mer , où ils voient en effet un bâtiment dont l'équipage descend à terre , & permet de faire la même chose au capitaine , au contre-maître & à un passager contre lesquels ils s'étoit mutiné. Tandis que les matelots se dispersent pour reconnoître l'isle , ces trois personnes sont rencontrées par Robinson qui leur apprend son histoire , leur fournit des armes & se retire avec elles. Le théâtre représente ensuite un petit bois , où les matelots se rassemblent. Robinson arrive aussi avec sa compagnie , ce qui amène une scene où l'équipage se réconcilie avec le capitaine ; après quoi tout le monde s'embarque pour l'Espagne. Ainsi finit le premier acte.

Au second , la scene est en Espagne , premièrement dans la maison du capitaine Espagnol , où se trouvent Colombine , son amant & sa mere. Pierrot entre , leur annonce l'arrivée de Pantalon , & tous sortent pour aller au-devant de lui jusqu'au port. Grands complimens à Pantalon sur son arrivée ; Colombine devient amoureuse de Vendredi , & le demande à Robinson ,

qui consent , quoiqu'avec répugnance , à s'en séparer ; après quoi il s'embarque pour l'Angleterre , & il n'est plus question de lui. Le reste de la piece n'offre plus que des scenes burlesques , dans l'une desquelles on veut faire à Arlequin les honneurs d'un *auto-da-fé*.

(*Universal Magazine.*)



HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

C H Y M I E . B O T A N I Q U E .

I.

*LETTRE sur le cabinet de curiosités de Stutgard ,
sur une femme qui avoit de la barbe , sur un
loup apprivoisé , &c.*

STUTGARD, Monsieur, est peut-être un des endroits de l'Allemagne qui mérite le plus l'attention d'un voyageur. D'abord il est difficile de trouver une position plus agréable ; on ne voit de tous côtés que des jardins & des côteaux de vigne. Il seroit à souhaiter que le souverain eût employé à embellir son palais dans cette résidence, les sommes immenses que lui a coûté Ludwigsburg. Quoi qu'il en soit, le palais de Stutgard est très digne de l'examen des curieux, & le cabinet des raretés seul (*Kunstkammer*) a de quoi les satisfaire.

On y voit beaucoup de portraits de la famille Ducale, des pétrifications, des inventions mécaniques ou mathématiques, mais sur-

tout des manuscrits , des chefs-d'œuvre de l'art du tourneur , des pierres & des vases précieux , des momies , des médailles & des monnoies anciennes , &c. J'y ai remarqué entr'autres le portrait d'une femme avec une très-longue barbe , telle qu'elle l'avoit à l'âge de vingt-cinq ans , en 1587 ; elle s'appelloit *Bartel Græje* , & on la retrouve peinte une seconde fois dans un âge plus avancé.

C'est toujours un être fort extraordinaire qu'une femme semblable. Cependant les physiciens expliquent facilement cette monstruosité , & l'histoire nous en offre plusieurs exemples remarquables. *Marguerite* , gouvernante des Pays-Bas , avoit une barbe longue & forte , & jouissoit de la meilleure santé du monde. Au carnaval de Venise , en 1726 , une danseuse qui joignoit à des talens peu ordinaires une barbe fort touffue , attira les regards des spectateurs. Une nouvelle Amazone , qui fit toutes les campagnes de Charles XII , en qualité de grenadier , donna des preuves de la plus grande valeur , & fut prise enfin à la bataille de Pultawa , étoit dans le même cas que les précédentes ; elle fut ramenée de Sibérie & présentée au Czar à Pétersbourg , en 1724 , avec une barbe longue d'une aulne & demie (mesure de Russie). Le duc de Saxe-Meinungen , Ernest-Louis , fit peindre une paysanne Suisse appelée *Elizabeth-Knechtinn* , qui portoit une barbe d'une longueur peu commune. Hippocrate cite un exemple de cette singularité naturelle , & la manière dont le fait est rapporté en donne

346. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'explication. Voy. de *Morbis vulgar.* Liv. VI ;
Sect. 7.

Le château de Ludwigsburg (que vous appelez sans doute en France Louisbourg) n'a pas moins satisfait ma curiosité que celui de Stutgard. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description des trésors qu'il renferme. On y voit les portraits d'une quantité de beaux chevaux & de chiens , mais on y distingue entr'autres celui d'un loup noir , qui a été long-tems nourri & élevé à la cour. L'histoire de ce loup mérite de trouver une place dans les observations des naturalistes. On l'appelloit *Melak* , il accompagnoit le duc partout où il alloit , & dormoit devant son lit. Il le suivit à l'armée du Rhin ; mais comme la campagne se prolongea , apparemment un peu trop dans l'automne , au gré de cet animal , on le trouva un beau jour devant la chambre du duc à Ludwigsburg , sans qu'on ait jamais su comment il avoit pu passer le Rhin. Il accompagna aussi son maître en 1711 au couronnement de l'empereur à Francfort ; mais comme les décharges de l'artillerie furent sans doute fréquentes & lui firent quelque peur , il prit le parti de revenir encore à Ludwigsburg comme auparavant. Il resta fidèle au duc jusqu'à sa mort , mais les autres personnes n'avoient pas à s'y fier. Un jour , il arracha un morceau de la joue à un lieutenant-colonel , M. de Forstner , qui ne s'y attendoit nullement , & n'avoit rien fait à l'animal.

J'ai cru, Monsieur, que ces petits détails
pourroient amuser vos lecteurs.

Je suis, &c.

V. H.

A Ettlingen, le 23 janvier 1781.

(*Journal de littérature, des sciences &
des arts.*)

I I.

*MÉMOIRE sur le quinquina de la Martinique ;
connu sous le nom de Quinquina-Piton ; par
M. MALLET, docteur-régent de la faculté de
médecine de Paris.*

Nous vivons dans un siècle de bienfaisance
& de philosophie qui influe de la manière la
plus heureuse sur les sciences. Les savans, en
effet, au lieu de se livrer à des spéculations
purement stériles, tournent leurs vues vers
les objets qui intéressent la société & le bon-
heur de l'homme.

M. de Badier, voyer & habitant de la Gua-
deloupe, à qui nous devons la connoissance
du quinquina-piton, se seroit peut-être borné ;
il y a un demi-siècle, à former son cabinet
de crustacées, lequel en renferme plus de 230
especes, tandis que Linnæus n'en fait mention
que de 87 (12e. édition de Stokholm) & il
se seroit imaginé avoir beaucoup mérité des
sciences en leur offrant la collection la plus ri-
che & la mieux conservée dans ce genre-là

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qu'il y eût en Europe. Dans le siècle actuel ; M. de Badier a voulu rendre ses connoissances utiles à l'humanité & au commerce ; transporté à la Guadeloupe , il a vu un champ vaste de découvertes à faire , mais trop jeune , n'ayant que cette foible ressource de l'éducation ordinaire qu'on donne ici à la jeunesse , & reconnoissant son insuffisance , il a formé & exécuté le projet de repasser en France pour s'y livrer à l'étude de la physique , de la chymie , de l'histoire-naturelle & des arts en général , & principalement de ceux qui concernent la distillation des eaux-de-vie de sucre & de taffia , le raffinage du sucre , la teinture , &c. enfin à la perfection de tout ce qui a rapport au bien de la Guadeloupe , qui est devenue pour lui une nouvelle patrie. Toutefois pendant son séjour à la Guadeloupe , M. de Badier s'étoit attaché aux objets dont il pouvoit tirer parti sans le secours de toutes ces connoissances ; telle a été la culture des divers cotons. Il en a trouvé une que néglige & même rejette le colon , & qui mérite la préférence sur toutes les autres connues , d'après le jugement de MM. de la chambre du commerce & des principaux fabricans de la capitale. Le choix des terres , l'exposition , tout est indifférent à cette espèce , qui a par-dessus cela l'avantage de produire d'abondantes récoltes , de s'éplucher facilement au moulin , d'être plus long ; plus blanc , infiniment plus fin , dont le brin au micrometre n'a que la 218e. partie d'une ligne de diametre , tandis que celui du com-

merce est de la 140e., différence étonnante.

Mais c'est du quinquina-piton dont il s'agit; & cette découverte donne à M. de Badier assez de droits à notre reconnoissance pour ne pas chercher à en multiplier les objets.

Les fievres intermittentes ont long-tems désolé nos climats, avant que nos médecins eussent découvert un moyen sûr pour les combattre. Ce ne fut, comme on sait, qu'en 1649, que l'on commença à avoir quelques notions du quinquina, par les relations du cardinal de Lugo & des jésuites à leur retour en France. Trente années s'écoulerent encore depuis cette époque, avant que les médecins se déterminassent à le prescrire aux malades avec cette confiance que méritent en général les spécifiques, & qu'il a acquis depuis.

En 1679, un Anglois nommé Talbot, le mit en vogue, & Louis-le Grand acheta de lui la maniere de le prescrire & ses doses.

Depuis cette époque jusqu'à ce jour, le Pérou seul étoit en possession de fournir du quinquina à l'Europe, & on n'avoit point encore fait usage de celui qui croît dans d'autres contrées. Il en existoit cependant à Saint-Dominique, dans le nouveau Mexique & à la Martinique, & c'est l'espece dont il est question.

M. Mallet a eu recours aux lumieres de MM. Descemet & la Planche, ses confreres, pour fixer, l'un comme botaniste & l'autre comme chymiste, l'opinion sur cette nouvelle espece de quinquina. Nous passerons sur cette double partie du mémoire pour nous arrêter un mo-

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ment à celle qui doit intéresser de préférence ;
& qui concerne les effets de ce quinquina ;
dont voici le résultat d'après les expériences
faites par M. Mallet.

» 1°. Que le quinquina-piton , pris en dé-
» coction à la dose de deux gros dans une cho-
» pine d'eau , & à la dose d'un gros en bol ,
» même de demi-gros , est vomitif & pur-
» gatif.

» 2°. Qu'il guérit les fièvres intermittentes
» récentes ; qu'il suspend celles qui sont an-
» ciennes & qui ont résisté long-tems à l'ac-
» tion du quinquina du Pérou ; qu'il est mê-
» me à présumer qu'il les auroit guéries toutes
» radicalement , s'il eût été possible d'en faire
» prendre encore deux doses aux malades qui
» n'ont pas voulu en continuer l'usage.

» 3°. Que son action est très-prompte.

» 4°. Enfin , que la propriété qu'il a de
» faire vomir & de purger , est un avantage
» précieux qui doit même lui assurer la préfé-
» rence sur le quinquina du Pérou dans le
» traitement des fièvres intermittentes , puis-
» qu'il réunit à lui seul la faculté d'évacuer
» copieusement les malades & celle de guérir
» la fièvre. Par ces deux propriétés réunies ,
» il remédie aux plus grands inconvéniens
» du quinquina , & peut prévenir les engor-
» gemens , les obstructions , l'hydropisie , la
» cachexie , & une infinité d'autres maladies
» qui ne sont que trop souvent les suites fu-
» nestes du quinquina du Pérou mal admi-
» nistré.

» Si nous considérons maintenant le quinquapiton sous de vues politiques, nous croyons qu'indépendamment des avantages dont nous venons de parler, il mérite ce lui de fixer l'attention du gouvernement; en ce qu'il peut devenir, pour la France, une nouvelle branche de commerce très-intéressante. «

Ces expériences ont été faites en partie à l'Hôtel-Dieu, & ce ne sont pas-là les plus concluantes, par la raison que quelques-uns des malades voyant l'effet trop prompt du remède, ont refusé d'en continuer l'usage; car dans tous les hôpitaux en général, & plus particulièrement dans celui-là, il est une classe assez nombreuse de fainéans qui n'ont rien moins que l'envie de guérir, pour qui une fièvre tierce est une bonne fortune, & qui redoutent la convalescence autant que malade la desire. Cette réflexion nous rappelle un trait assez plaisant sur ces piliers d'hôpitaux. Un mendiant, Italien de nation, & pèlerin de son métier, se présente à l'Hôtel-Dieu de Paris, tout bardé d'agnus & de coquilles. Il décline son nom, une maladie qu'il n'a pas, & met dans son marché qu'il n'ira pas dans la salle *San-Carolo*, parce qu'on lui a dit à l'hôpital de St. Jacques de Compostelle que la mere de cette salle n'aimoit par les membres *del Christo*; en effet, cette mere congédioit promptement les vauriens de cette espece, ce qui d'un bout du monde à l'autre l'avoit perdue de réputation dans l'esprit de ces messieurs, (*Journal de Paris.*)

I I I.

OBSERVATION sur du soufre trouvé dans la racine de patience, & procédé pour le retirer ; par M. DÉYEUX, apothicaire de Paris.

Il y a long-tems qu'on a dit que le feu étoit le moyen le plus infidèle de tous ceux qu'on pouvoit employer pour analyser les végétaux ; & en effet, comme ces êtres sont très-composés, & que parmi leurs différentes parties constituantes il s'en trouve beaucoup qui, étant d'une texture foible & délicate, sont susceptibles d'être altérés par le moindre degré de chaleur, on conçoit que les produits de l'analyse qu'on prétendrait en faire au moyen du feu, loin de donner de leur composition l'idée exacte qu'on cherche à acquérir, doit au contraire éloigner du but qu'on se propose, puisque ces produits, tels que nous les voyons, ne sont pas les corps qui existoient dans les végétaux, mais ceux qui se sont formés pendant l'opération.

Bien convaincus des défauts de l'analyse des plantes par le feu, les chymistes modernes l'ont abandonnée, pour recourir à une autre méthode, qui est sans doute plus avantageuse, puisque, par son moyen, on parvient à obtenir aisément & sans aucune altération quantité de corps que l'analyse ancienne ne pouvoit jamais faire reconnoître.

Cette méthode consiste à séparer, avec des dissolvans appropriés, des êtres qui formoient ensemble une union assez intime ; & comme cette séparation se fait toujours sans le secours d'un feu ardent, mais simplement à l'aide d'une

chaleur douce, on voit qu'il doit en résulter une analyse du végétal qu'on examine, mais non pas la décomposition des substances qui entrent dans l'organisation de ce même végétal. C'est ainsi, par exemple, qu'en employant à propos l'eau simple, on est parvenu à décomposer le froment, c'est-à-dire, à séparer l'amidon du corps muqueux sucré & de la matière glutineuse avec lesquels il étoit mêlé. C'est ainsi encore que, par le moyen de l'esprit-de-vin, on est parvenu à séparer des végétaux la partie résineuse de la partie extractive, & qu'on a démontré que tous ces corps ont chacun des propriétés bien différentes; tandis qu'avec l'analyse par le feu, ces corps décomposés presque en même-tems, ne donnent le plus souvent, que de l'huile, de l'acide, de l'alkali volatil, &c., & ne laissent jamais au chymiste la satisfaction de savoir si l'un ou l'autre des produits qu'il a obtenus ont été fournis par telle ou telle autre substance.

Quelqu'avantageuse que soit la méthode adoptée par les chymistes modernes, il s'en faut de beaucoup qu'elle nous présente avec exactitude toutes les parties qui constituent les végétaux: disons-mieux, elle ne nous montre peut-être que les corps ou les moins indestructibles, ou ceux dont la quantité est assez grande pour pouvoir être apperçue. Il en est sans doute beaucoup d'autres qui se dissipent pendant l'analyse, & éludent l'action des dissolvans, ou forment, avec les dissolvans, de nouvelles combinaisons si peu sensibles, qu'elles deviennent, en quelque sorte, nulles pour celui qui seroit curieux de les connoître.

L'analyse végétale n'est donc pas encore aussi complète qu'on pourroit bien le croire. Beau-

coup de choses, à la vérité, sont faites : mais n'en doutons pas, il en reste beaucoup plus à faire. Qui sait si, avec le tems, on ne parviendra pas à prouver que la végétation est un des moyens que la nature emploie journellement avec efficacité pour former les terres, les sels & les métaux ? Déjà la terre calcaire, le sel marin, le nitre, la sélénite, le fer, l'or, &c. sont démontrés existans dans les végétaux ; pourquoi ne pourrions-nous pas espérer d'y découvrir les autres substances que nous appellons minérales ? Mais si l'on parvenoit à faire cette découverte, il faudroit convenir que tous les systèmes qui ont été publiés pour rendre raison de la formation de ces mêmes substances dans les entrailles de la terre, ne seroient plus suffisans pour expliquer comment elles se forment dans les végétaux. On conçoit qu'une pareille révolution ne peut être que l'effet d'une suite d'observations bien faites. Je serai pleinement satisfait, si celle que je présente aujourd'hui peut engager les chymistes, qui s'occupent de l'analyse végétale, à publier aussi celles qui leur sont particulières.

Des expériences faites en commun avec M. Parmentier, mon confrere, dans l'intention de reconnoître quelques végétaux qui contenoient de l'amidon, me conduisirent à la découverte du soufre dans la racine de patience. Averti par l'odeur qu'exhale ce minéral lorsqu'il est échauffé, j'oubliai, pour un instant, l'amidon que je cherchois, pour m'occuper absolument du nouveau corps qui venoit de se présenter à moi ; & après bien des tentatives, je parvins à trouver plusieurs procédés sûrs & commodes pour l'obtenir promptement. Voici deux de ces procédés auxquels j'ai cru devoir donner la préférence.

Ayant choisi des racines de patience de moyenne grosseur, bien fraîches & bien nourries (c'est au mois de novembre que j'ai opéré), je les ai fait laver dans de l'eau froide pour séparer toute la terre adhérente à leurs surfaces; ensuite par le moyen d'une rape, elles ont été réduites en une sorte de pulpe assez fine; cette pulpe délayée dans de l'eau froide, a été passée avec expression au travers d'un linge peu serré; j'ai obtenu une liqueur jaune très-trouble, qui, après vingt-quatre heures de repos, a donné un dépôt d'une couleur jaune. La liqueur ayant été décantée, on a fait sécher le dépôt (qui, pour la plus grande partie, étoit de l'amidon), en exposant le vaisseau qui le contenoit au bain-marie: peu-à-peu la matiere est devenue fort épaisse & assez solide pour pouvoir être maniée aisément. Un peu de cette matiere mis sur un fer chaud, a donné dans l'obscurité une flamme bleue semblable à celle du soufre. Il s'est exhalé en même-tems une odeur d'esprit sulfureux volatil, qui bientôt a été masquée par une vapeur qui commençoit à s'élever de l'amidon avec lequel le soufre étoit mêlé. M'étant assuré, par ce moyen, de l'existence du soufre dans la matiere que j'examinois, j'introduisis tout ce qui m'en restoit dans une cornue de verre, qui fut ensuite exposée à une chaleur assez forte pour faire sublimer le soufre; sans cependant décomposer l'amidon. D'abord, j'ai obtenu une liqueur claire & transparente; qui avoit l'odeur de la racine de patience; ensuite une autre liqueur laiteuse, qui exhaloit une odeur sulfureuse; enfin dès que toute l'humidité a été dissipée, il s'est sublimé dans le col de la cornue une poudre d'un beau jaune de citron. J'ai cessé alors le feu, & les vaisseaux

356 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

étant refroidis, j'ai examiné le sublimé, que j'ai trouvé parfaitement semblable aux fleurs de soufre les plus pures.

Le second procédé que j'ai employé diffère du premier, en ce qu'au lieu d'abandonner à elle-même la liqueur dans laquelle on avoit délayé la pulpe de racine de patience, je l'ai fait bouillir très-promptement dans un vaisseau de terre vernissée. Dès que l'ébullition a commencé à se faire, il s'est formé une écume très-épaisse, qui s'est séparée avec soin. Cette écume, desséchée au bain-marie & soumise à différentes expériences, a donné les preuves les plus marquées qu'elle contenoit du soufre. Enfin, par la sublimation, j'ai obtenu un produit semblable à celui de la précédente opération. Ce second procédé est, comme l'on voit, plus prompt & plus commode que le premier : aussi doit-il être préféré.

Actuellement que j'ai prouvé que la racine de patience contient du soufre, on voit que les anciens chymistes ne s'étoient pas trompés, lorsqu'ils affuroient que ce minéral devoit se trouver dans les végétaux. Cependant il faut convenir avec Kunkel, qui a traité cette question dans son ouvrage intitulé : *Flora Saturnifera* ; il faut convenir, dis-je, que quoique les anciens crussent à l'existence du soufre dans le règne végétal, ils n'ont jamais pu la prouver, qu'en disant que puisque les végétaux avoient la propriété de brûler en s'enflammant, ils ne devoient tenir cette propriété que du soufre qui entroit dans leur composition. Cette preuve, comme l'on voit, n'est pas, à beaucoup près, suffisante : aussi Kunkel s'est-il efforcé d'affaiblir la prétention des anciens ; mais, malheureusement, en combattant une erreur, ce chy-

mis est tombé dans une autre, puisqu'il a nié formellement que le soufre pût exister dans les plantes, & qu'il a assuré que la grande quantité d'eau qu'elles contenoient étoit & seroit toujours un obstacle invincible à la combinaison de l'acide vitriolique avec le phlogistique.

Au reste, je dois avertir que la racine de patience n'est pas la seule dans laquelle on rencontre du soufre. Il y a plus de douze ans que j'ai trouvé des racines de raifort sauvage qui en contenoient. Le moyen que j'employois alors pour le retirer, consistoit à distiller ces racines avec de bon esprit-de-vin; la liqueur spiritueuse qui passoit fournissoit, au bout d'un certain tems, du soufre très-pur cristallisé en aiguilles. Quoique cette expérience me parût concluante, j'avouerais cependant qu'on pouvoit m'objecter que le soufre que j'avois obtenu, avoit été fait pendant l'opération, & que l'esprit-de-vin avoit contribué à le former. Mais aujourd'hui je ne crains plus d'objections : car ayant soumis la racine de raifort aux mêmes épreuves que la racine de patience, j'en ai retiré une assez grande quantité de soufre. Je n'ai pas également réussi lorsque j'ai voulu essayer d'en obtenir des feuilles de cochléaria; en sorte qu'il me paroît vraisemblable que le soufre qui se cristallise au fond des bouteilles qui contiennent l'esprit ardent de cochléaria, ne s'y trouveroit jamais, si l'on préparoit cette liqueur avec les feuilles de cette plante sans ajouter des racines de raifort.

La démonstration du soufre dans la racine de patience pourroit peut-être servir à expliquer la propriété que tout le monde connoît à cette racine de guérir la gale, lorsque, réduite en pulpe par le moyen d'une rape, on l'applique

358 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

en forme de cataplasme ; car enfin , puisque le soufre seul est un remède des plus efficaces que l'on connoisse dans cette maladie , pourquoi la racine de patience ne devoit-elle pas au soufre qu'elle contient sa propriété anti-psorique ? Au reste , cette explication , en supposant qu'elle soit admise , est aussi naturelle que celle qui a été donnée pour rendre raison des propriétés de la bourache , de la buglose & de la pariétaire , qui , toutes les trois , ne sont , dit-on , diurétiques , que parce qu'elles contiennent du nitre.

Mais si la médecine peut tirer avantage de la démonstration du soufre dans la racine de patience , pour expliquer quelques-unes de ses propriétés médicinales , le pharmacien peut aussi se servir de la démonstration de l'amidon de cette même racine , pour rendre non-seulement raison des altérations subites qu'éprouve son extrait , mais même encore pour tâcher de les prévenir.

Et en effet , tous ceux qui ont préparé un extrait avec de la racine de patience fraîche , savent qu'il se couvre presque toujours & assez promptement d'une moisissure légère , qui , quelquefois , devient si considérable , qu'elle pénètre dans l'intérieur de ce médicament , & l'altère complètement. Il est plus que probable que cette moisissure n'est due qu'à la présence d'un mucilage , qui a été produit par la dissolution qui se fait de l'amidon que contient la racine de patience. Ce mucilage , quoique mêlé avec la partie extractive , ne perd pas pour cela ses propriétés ; & comme une de celles qui le caractérisent est de se moisir facilement , il n'est pas étonnant qu'il la communique à l'extrait.

Le moyen pour obvier à cet inconvénient est bien simple. Au lieu de faire bouillir la racine

de patience avec de l'eau , comme cela se pratique ordinairement , il faudroit se contenter de raper cette racine , de délayer la pulpe qu'on obtiendrait dans une certaine quantité d'eau froide , de passer la liqueur avec expression , & de la laisser reposer. Comme l'amidon est un corps pesant ; qui n'est pas soluble dans l'eau froide , il se précipiteroit promptement au fond de la liqueur : alors , en la décantant & l'évaporant jusqu'au point convenable , on obtiendrait un extrait , qui ne contiendrait plus de mucilage , & qui dès-lors ne seroit plus susceptible de se moisir.

(*Journal de Physique*)



M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

MOYEN proposé & éprouvé pour l'entretien de la santé des moissonneurs ; par M. POUMEL, chirurgien de Coinci-l'Abbaye.

IL y a huit ans que j'exerce l'art de guérir dans la campagne. Je croyois en arrivant, y trouver des hommes forts, vigoureux, robustes, tels enfin qu'on se plaît à nous peindre ordinairement cette portion de l'humanité la plus précieuse. Quelle fut ma surprise, quand au lieu d'hommes aussi bien constitués, je trouvai un peuple d'infortunés traînant une vie languissante au milieu de mille maux & de mille infirmités. Il est des contrées heureuses, où cette classe d'individus réunit la force & la vigueur, & sans doute dans les pays où tout le monde jouit d'un honnête nécessaire.

Il s'en faut bien que celui que j'habite, présente un spectacle aussi consolant ! Sur vingt malades, il s'en trouve douze ou quinze plongés dans la plus grande pauvreté, source intarissable

tarissable de mille indispositions. C'est un fait dont je suis tous les jours le triste témoin. Je ne puis m'empêcher de m'élever ici contre ceux qui osent avancer qu'il est nécessaire que les gens de la campagne soient dans la misère ; que c'est le seul moyen de les rendre laborieux. C'est une erreur grossière. L'indigence ne produit que des êtres foibles & fait dégénérer l'espèce humaine , lui ôte son courage , sa vigueur & toutes ses facultés.

Le desir d'être utile à ces infortunés m'a engagé à rechercher les causes de ce déluge de maux qui les environnent. L'expérience m'a convaincu que presque toutes leurs maladies fluent de trois sources principales , qui sont ou les mauvais alimens , ou les travaux trop pénibles , ou les chaleurs excessives pendant la moisson.

Je me suis borné à cette dernière cause , bien persuadé qu'en prévenant les effets qu'elle produit , on remédieroit en même tems , au moins en bonne partie , aux deux autres. En effet , mettre les malheureux moissonneurs en état de supporter les chaleurs immodérées de l'été ; prévenir les maux & les maladies qu'elles leur occasionnent , seroit , à mon avis , les mettre dans le cas de soutenir avec bien plus de force & de courage leurs travaux de la moisson. Ils ne seroient pas ensuite obligés , comme ils le sont ordinairement , de consommer pendant l'hiver , en frais de maladies , le fruit qu'ils en retirent en été.

Le moyen préservatif que je propose , &

362 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dont je me sers avec succès depuis quelques années , est simple , & la préparation en est facile & peu coûteuse. Je fais mettre à-peu-près une livre de jus de groseille dans plein une cruche d'eau qui en contienne six bouteilles. Je la fais édulcorer avec plus ou moins de sucre , & je recommande qu'on la tienne dans l'endroit le plus frais.

Cette eau ainsi préparée sert de boisson aux moissonneurs pendant toute la journée. Tous ceux qui en font usage m'ont avoué qu'indépendamment de ce qu'ils l'ont trouvée très-agréable , ils ont été beaucoup moins altérés qu'à l'ordinaire ; on en sent aisément la raison. Presque pas un de ceux-là n'a été malade ; tandis que la plus grande partie de ceux qui ne l'ont pas connue , ou qui ont négligé de s'en servir , a éprouvé mille indispositions.

Comme il ne seroit pas étonnant , parmi ces infortunés , d'en trouver , qui ne voudroient pas se donner la peine de préparer ce jus , d'autres qui manqueroient d'intelligence , d'autres enfin qui n'auroient pas le moyen de fournir à ces petits frais , ne pourroit-on pas ajouter aux remèdes qu'on distribue gratis dans les campagnes , par ordre de MM. les intendants , dont on ne fauroit trop louer les vues bien-faisantes , ne pourroit-on pas , dis-je , ajouter aux remèdes dont nous venons de faire mention , le syrop de groseille qu'on seroit distribuer par rouleaux , dans toutes les paroisses , en raison du nombre des moissonneurs employés , & qu'on seroit faire dans chaque ville

la plus voisine pour moins multiplier les frais ? (*)

C'est alors que MM. les seigneurs & MM. les curés pourroient, sans courir aucun risque, rendre des services essentiels à leurs vassaux, à leurs paroissiens.

Je puis, sans sortir de mon sujet, assigner une quatrième cause des maux infinis qui affligent beaucoup de gens de la campagne, c'est la mal-propreté.

Entrez dans les asyles de l'indigence & de la misère, vous y respirez un air corrompu. La lumière y pénètre à peine. Avancez, jetez les yeux sur le lit de ces infortunés, vous y verrez une paille à demi-pourrie, vous vous appercevrez dans plusieurs que ce qu'on appelle lavier manque d'issue au-dehors. L'eau dont ils se servent continuellement, tombe dans un coin de la chambre où ils mangent, où ils couchent, & y forme une espèce de borbier d'où s'exhale une odeur des plus malfaisantes, source de mille maux. J'ai quelquefois rendu la santé à quelques-uns de ces malheureux en détruisant cette seule cause.

(*Gazette de Santé.*)

(*) Le vinaigre ou le syrop de vinaigre étendu dans l'eau peut remplacer avantageusement le jus de groseilles, & l'usage en est généralement plus praticable.
(*Note des rédacteurs.*)

I I.

SUR la maniere d'inoculer dans l'Inde. (Extrait d'un ouvrage annoncé dans le Journal précédent, page 396.)

» Les médecins Indiens, dit l'auteur, passent
 » généralement pour très-ignorans; néanmoins
 » ils font quelquefois des cures admirables, &
 » particulièrement lorsqu'il s'agit de guérir les
 » maladies vénériennes ou la morsure de cer-
 » tains serpens. Ce succès peut venir ou de
 » la connoissance des simples qu'ils emploient,
 » ou, ce qui paroît plus probable, de la diete
 » rigoureuse qu'observent les peuples de l'Inde
 » lorsqu'ils sont malades. Au moins leur ma-
 » niere d'inoculer prouve que relativement à
 » la petite-vérole, leur pratique est conforme
 » à la plus saine théorie

» L'inoculation se fait dans l'Inde, par une
 » tribu particuliere de bramines, qui sont
 » choisis tous les ans pour cet effet. Les ha-
 » bitans des différentes provinces, connoissant
 » le tems où ils arrivent ordinairement, ob-
 » servent avec soin le régime qui leur est en-
 » joint, soit qu'ils aient résolu de se faire ino-
 » culer ou non : ce régime consiste à s'abste-
 » nir pendant un mois de poisson, de lait &
 » de *ghi*, espece de beurre qu'on fait ordinai-
 » rement avec du lait de buffle. Lorsque les
 » bramines commencent à inoculer, ils passent

» de maison en maison, & font l'opération à
» la porte, refusant de la faire sur ceux qui
» n'ont pas suivi strictement le régime pres-
» crit. Il leur arrive assez souvent de deman-
» der aux parens combien ils veulent que leurs
» enfans aient de pustules, & quoique la va-
» nité, plutôt qu'une confiance bien fondée
» en leur propre habileté, les porte à faire
» cette question, nous avons été assurés par
» des personnes véridiques, qu'ils sont exacts,
» ou peu s'en faut, dans le nombre demandé.
» Ils inoculent indifféremment toutes les par-
» ties du corps; néanmoins, si l'on abandonne
» la chose à leur choix, ils préfèrent le côté
» extérieur du bras entre le poignet & le coude
» pour les garçons, & entre le coude & l'é-
» paule pour les filles. Après l'opération qui;
» si l'on excepte quelques cérémonies superfl-
» ues, se fait dans la maniere accoutu-
» mée, ils recommandent d'observer encore
» pendant un mois, le régime ordonné aupa-
» ravant. Ils prescrivent aussi de jeter soir &
» matin de l'eau froide sur le malade, jusqu'à
» ce que la fièvre survienne; alors on inter-
» rompt l'usage de cette espece de bain, jus-
» qu'au tems de l'éruption, & on le reprend
» ensuite de la même maniere jusqu'à l'entiere
» guérison. On ouvre les boutons varioliques
» avec une épine très-aiguë dès qu'ils com-
» mencent à changer de couleur, & tant que
» la matiere purulente reste dans un état de
» fluidité. Les bramines défendent sur-tout aux
» malades de rester confinés dans leurs maisons;

366 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» & leur ordonnent tous les rafraîchissans que
 » le climat & la saison peuvent produire.

(*Critical Review.*)

I I I.

RELATION des expériences faites avec le remède antiépileptique , découvert par M. le baron DE HUPSCH , à Cologne , ou Note des personnes de l'un & de l'autre sexe , avec leurs noms , leur condition & leur domicile , lesquelles ont été guéries de l'épilepsie , de la crampe , des convulsions , de la suppression des regles , des maladies hystériques & d'autres maladies semblables , ainsi que de celles dont les accès épileptiques avoient été considérablement diminués & affoiblis par la vertu de ladite poudre antiépileptique. Article envoyé & recommandé aux rédacteurs du Journal.

1. *Marie-Agnès Questers* , demeurant dans la rue *Hofengasse* , près du cloître de *Ste. Cécile* , paroisse *St. Pierre* à *Cologne* , avoit eu l'épilepsie pendant dix ans , elle essuyoit tous les jours pendant près d'une heure les attaques les plus violentes de ce terrible mal , dont elle ne pressentoit jamais l'approche : espece d'épilepsie toujours , comme on fait , la plus difficile à guérir. Après avoir employé ce remède pendant près de trois semaines , la maladie a entièrement disparu , & depuis cette époque (le mois juillet 1778) elle n'a plus essuyé

aucune attaque, tandis qu'elles étoient journalières auparavant.

2. *Anne-Claire Fuhlins*, fille du cordonnier Fuhlins, rue *Streitgasse*, dans la paroisse de Ste. Colombe, avoit eu pendant sept ans les attaques les plus violentes d'épilepsie, qui duroient presque toujours au-delà de trois heures. Après avoir employé ce remède pendant trois semaines, les accès violens ne reparurent plus. La malade négligea ensuite de prendre le remède, ce qui n'empêcha pas que le peu qu'elle en avoit pris ne la garantît pendant bien du tems des attaques violentes, auxquelles elle avoit été si fort sujette avant d'avoir pris le remède.

3. *Elisabeth Braun*, femme du sieur Braun, relieur de livres, au *Domhoff* à Cologne, avoit des attaques épileptiques très-fortes, qui se manifestoient trois fois, & même quatre fois par semaine. Cependant, ayant employé ledit remède, fort peu de tems, au mois de septembre de 1778, elle s'est trouvée guérie si radicalement, que, depuis le tems de sa première guérison, elle n'a plus ressenti la moindre trace de son mal.

4. *Christine Neuff*, rue *St. Aperi*, paroisse de St. Christophe à Cologne, avoit eu pendant 7 à 8 ans de très-violentes attaques d'épilepsie. Ayant employé ce remède au mois d'octobre 1778, quoiqu'avec assez de négligence, elle s'est vue néanmoins après quelque-tems entièrement guérie & délivrée de son mal, & n'a éprouvé jusqu'à présent (1781) aucune rechûte.

5. *Jean-Guillaume Behrens*, de Bastogne, pays de Luxembourg, étudiant en théologie, demeurant dans la rue de *St. Marie Imgarten*, étoit sujet à de violentes contractions de nerfs & de fréquentes attaques de crampe : à mesure

368 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qu'il employoit le remede susdit, il a senti diminuer de jour en jour la maladie de nerfs dont il avoit été violemment incommodé jusqu'alors.

6. *Jacques Bolsens*, d'Amsterdam, demeurant chez M. Hulfers, rue de l'*Eigelsstein*, paroisse de S. Cunibert à Cologne, étoit sujet aux plus violentes attaques du mal caduc, mais au mois de juillet 1778, il se trouva entièrement guéri par la vertu de ce remede.

8. *Gerard Fufs*, rue *Weidengass*, paroisse de S. Cunibert à Cologne, avoit eu pendant 7 à 8 ans des attaques très-violentes du mal-caduc, l'usage de ce remede lui procura beaucoup de soulagement, en diminuant considérablement la violence de son mal.

8. Le pere *Venceflas*, capucin, ci-devant au couvent d'Aldenhofen, pays de Juliers, maintenant au couvent des capucins à Cologne, avoit quelquefois des attaques d'épilepsie : après avoir employé ce remede environ 6 mois, il n'a eu qu'un accès.

9. *Renier Denis*, rue derriere St. Antoine, paroisse de St. Pierre à Cologne avoit presque tous les jours les attaques les plus violentes du mal-caduc. On désespéroit entièrement de sa guérison ; cependant ayant usé de ce remede, il fut d'abord délivré de tout accès de sa maladie pendant quelques mois ; & enfin la continuation du remede le préserve de nouveaux accès.

10. *Constantin Fischer*, demeurant au *Domhof* à Cologne, éprouvoit des attaques si violentes d'épilepsie qu'il en étoit renversé en essuyant des contractions de nerfs les plus fortes. Le mal paroissoit entièrement incurable ; cependant depuis qu'il emploie ce remede comme

préservatif (*) les violentes attaques ne reviennent plus. Son mal se borne actuellement, à quelques légères contractions de nerfs, qu'il effuie de tems en tems, qui l'abandonnent un instant après.

11. *Anne Marie Kusters*, fille du Sr. Kusters, à Eckenhausen dans le duché de Berg, avoit eu des attaques d'épilepsie pendant neuf ans; ayant employé le remède pendant quelques mois, elle s'est vue entièrement guérie.

12. *M. Wachs*, à Max-Sayn dans le comté de Hachenbourg, avoit une fille de neuf ans, dont l'esprit avoit été fort affoibli par la vio-

(*) Les malades, dont l'épilepsie paroît presque incurable, mais qui par cette poudre antiépileptique ont été long-tems délivrés des attaques de cette maladie, ou qui ont senti du soulagement en se servant dudit remède, comme *préservatif*, peuvent se tenir pour guéris, d'autant que par ce remède préservatif, ils ont obtenu le grand avantage d'arrêter le mal-caduc dans ses progrès & d'empêcher que les accès ne soient aussi fréquens, de si longue durée, qu'ils l'avoient été auparavant. Car l'expérience nous apprend, que quand nombre de malades, dont le mal est extrêmement opiniâtre, en sont plus fréquemment attaqués, à mesure qu'ils avancent en âge, leur mémoire, leurs forces & toute leur santé s'affoiblissent de jour en jour. Il s'ensuit de ce principe, & l'expérience le prouve suffisamment, que ceux-là sont très-bien avisés, qui se servent pendant le cours de l'année quelquefois de cette poudre antiépileptique, comme d'un préservatif; d'autant que par-là ils arrêtent le cours & la violence d'un si grand mal, & ils affoiblissent de jour en jour les forces de la maladie par l'usage constant du remède.

370 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

lence des attaques réitérées , qu'elle avoit eu ; mais elle a beaucoup recouvré de son bon sens par l'usage de ce remede.

13. *M. Joachim Hage* , bénédictin de l'abbaye de S. Michel à Metten près de Deggen-dorff dans la Basse-Baviere , n'avoit point d'épilepsie , mais des contractions de nerfs & des attaques de crampe : l'usage du remede antiépileptique lui procure de jour en jour plus de soulagement & diminue la violence du mal.

14. *Renold Olks* , rue *Enggass* , près de la rue *Helmschlager* à Cologne , avoit une fille de 3 ans , qui avoit de fréquentes contractions de nerfs : ce remede employé pendant peu de jours l'avoit entièrement rétablie au mois de juillet 1780.

15. *Marie Isabelle Kluck* , fille du cordonnier Kluck à Urdingue , ville de l'électorat de Cologne , n'ayant pas ses regles , fut attaquée d'un gonflement de bas-ventre très-dangereux , comme d'une hydropisie : elle fit usage du remede antiépileptique ; les regles furent ensuite ramenées dans leur ordre naturel , l'enflement du ventre diminua , & tous les autres accidens fâcheux s'évanouirent.

16. *Sybille Staaten* , native de Rayon , village aux environs de Kloster Camp , électorat de Cologne , étoit attaquée du mal-caduc toutes les trois semaines , mais depuis qu'elle a fait usage du remede antiépileptique comme préservatif , elle n'a eu pendant trois à quatre mois qu'un accès très-léger.

17. *Adelheid Schauf* , fille du batelier Schauf , demeurant à Thurn , paroisse de S. Cunibert à Cologne , avoit tous les mois des accès épileptiques , mais depuis qu'elle fait usage du remede , les accès diminuent considérablement.

. On veut seulement prouver par les susdites expériences, que ce remède antiépileptique est encore le meilleur & le plus efficace de tous les remèdes connus jusqu'à nos jours.

Au reste, grand nombre d'autres personnes de tout état, parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs de distinction & de différens pays, ont été ou entièrement guéries du mal-caduc, des contractions de nerfs, de la crampe, des maux hystériques, de la suppression des regles, &c. &c. ou au moins considérablement soulagées par le remède antiépileptique découvert par M. le BARON DE HUPSCH, demeurant à Cologne sur le Rhin. Mais on n'a pas voulu publier le nom & le domicile de ces personnes, parce qu'elles ont prié qu'on ne le fit point. Aussi n'indiquera-t-on à l'avenir publiquement le nom d'aucune personne, qui auroit été guérie par la vertu de cet excellent remède, à moins qu'elle veuille bien y consentir ; quoique tous ceux qui en ont éprouvé l'efficacité fussent, pour l'encouragement des autres qui souffrent les mêmes maux, permettre qu'on publiât leur nom : d'autant plus que ce sont-là des maladies dont les causes sont toutes absolument naturelles. D'où l'on peut conclure, que le sentiment de nos bons peres, qui attribuoient à quelque destin particulier l'origine de ce mal, n'est qu'un vieux préjugé condamnable, & une opinion extravagante. Notre siècle éclairé est revenu de toutes ces reveries, l'expérience l'a prouvé si souvent avec tant d'évidence, & tout homme raisonnable n'a besoin que de son bon sens pour se convaincre que le mal-caduc, ces contractions de nerfs, ces attaques de crampe, &c. proviennent de toutes sortes d'accidens & de causes tout-à-fait naturelles, de même que les autres maladies,

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Par exemple ; l'épilepsie peut être causée par une grande épouvante , par la crainte , par des coups , des chûtes , par l'affliction , par le chagrin , par l'usage immodéré des boissons fortes , par la suppression des-regles , par une grande colere , par l'étonnement , le mauvais traitement de quelque autre maladie , sans parler de plusieurs autres causes , qui ne sont ni surnaturelles , ni honteuses. «



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE:

I.

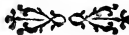
*MÉTHODE pour se procurer une récolte d'asperges
aussi abondante dans le mois d'août que celle
du printemps ; par M. l'abbé de LA LOUTIERE,*

IL faut, dans l'hiver, bêcher légèrement la surface du terrain où sont plantées les asperges, & le couvrir aussitôt de fumier bien consumé, puis mettre sur le tout une couche de marne en fusion, c'est-à-dire, bien friable & comme réduite en cendres. Cette couche doit être assez abondante & épaisse d'environ deux doigts. L'hiver passe sur cette première façon & mûrit le tout ensemble. Au mois de mars, lorsque le bouton de l'asperge commence à se développer & à vouloir partir, on bêchera de nouveau, mais légèrement la surface de la couche ; on la recouvrira encore de fumier ; alors on obtiendra de très belles asperges pour première récolte. Lorsque cette ré-

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

colte sera passée, vous laisserez grener ces asperges, & si-tôt que la graine sera formée & voudra rougir, c'est-à-dire, en juillet, vous aurez soin de couper tous les pieds rez-terre que vous bêcherez ensuite superficiellement; puis vous la couvrirez d'environ deux pouces de marne. Cet engrais doit alors précéder le fumier qui sera mis le dernier & dans un état de parfaite division, pour que la plus petite pluie puisse en détacher les sucres & les sels, ainsi que ceux de la marne, & les porter à la racine-mère de l'asperge. Si dans ce tems la sécheresse étoit continuelle, il faudroit arroser ce plant une ou deux fois seulement. Dans cette province (la Touraine) où la marne est rare & le tuf fort commun, on peut se servir de cette dernière substance, en la broyant & la réduisant presque en poussière. Avec cette culture, j'ai eu, dit M. l'abbé de la Loutière, dans les mois d'août & de septembre, les plus belles asperges. "

(*Gazette d'agriculture, commerce, arts
& finances.*)



I I.

PRÉPARATION d'une boisson peu dispendieuse, qui imite l'orgeat, & peut même le remplacer dans une foule de circonstances; tirée des Mémoires manuscrits de M. PINGERON, sur les arts utiles & d'agrément. Article économie domestique.

Prenez une pinte d'eau commune la plus limpide que vous pourrez vous procurer, dans laquelle vous verserez environ un quart de pinte de lait de bonne qualité. Ajoutez ensuite à ce mélange environ la valeur de la moitié d'un gobelet d'eau de fleurs d'orange, & une quantité suffisante de cassonade ou de sucre ordinaire. On agit fortement cette nouvelle liqueur, pour hâter la dissolution du sucre, & favoriser le mélange de l'eau commune avec le lait à l'eau de fleurs d'orange. Cette opération étant faite, on sert cette boisson dans des caraffes, comme l'orgeat.

I I I.

NOUVEAUX ressorts pour les voitures.

Le sieur Hérifson, maître arquebuser à Paris, rue du Bout-du-Monde, la deuxième porte cochère à droite en entrant par la rue Petit-Carreau, fabrique des ressorts nouveaux de son invention, qui rendent les voitures si dou-

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ces, que même en courant la poste , & dans les plus mauvais chemins , on peut y lire & y écrire sans fatigue. — L'usage de ces ressorts vraiment élastiques , légers , d'une solidité à l'épreuve des chocs les plus violens , & ne perdant absolument rien de leur douceur , quelques chargées que puissent être les voitures , sera très-économique , parce qu'ils ne fatiguent point du tout les trains des voitures , qui par conséquent ne seront sujets à aucune des réparations dispendieuses que nécessitent les ressorts ordinaires ; ces nouveaux ressorts , qui ne pèsent pas 20 livres , épargnent beaucoup les chevaux , en rendant les voitures bien plus légères , quoique plus solides : les personnes qui les acquerront , quelque jeunes qu'elles soient , & quelque voyages fatiguans qu'elles puissent faire , ne verront point diminuer la bonté de ces ressorts , qui ne sont sujets à aucun entretien ni réparations. — L'on verra tous les jours chez le Sieur Hérifson , une voiture montée sur ces nouveaux ressorts , dont il n'en délivrera aucuns sans avoir fait faire devant les acquéreurs , les mêmes épreuves & expériences qui sont détaillées au procès-verbal de rapport de MM. les commissaires de l'académie royale des sciences , dont on prendra communication chez lui.

(*Mercur de France.*)

I V.

NOUVEAUX détails sur les fourneaux économiques & portatifs, annoncés dans le journal de décembre de l'année dernière, page 333.

Pour satisfaire au goût & à l'économie du public, on fait ces fourneaux de différentes matières, de différentes formes, & de différentes grandeurs.

Les plus ordinaires ont près d'un pied carré, & pèsent dix à douze livres au plus. Par leur moyen, on peut faire soi-même, en quelque endroit que l'on soit, sans être auprès, & sans embarras, avec des vases convenables, trois entrées, ou bien soupe, bouilli, & deux entrées en même-tems, & pour quatre ou cinq personnes au moins.

On fait des vases de toutes matières, comme de verre, de cristal, de fayance, de porcelaine, de fer-blanc poli, & même d'argent. Le fourneau est fait de manière que l'on y met trois de ces vases, qui se servent de couvercles les uns aux autres; vases dans lesquels on peut faire cuire trois mets à la fois, ou séparément.

Le prix des fourneaux & des vases est proportionné à leur matière. Les fourneaux auront tous pour marque L. NIVERT. On y joindra une note imprimée & instructive, qui indiquera les moyens d'opérer avec succès. En voici un exemple:

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Prenez une poularde prête à faire cuire ;
» mettez dans le corps du sel, du poivre,
» avec un petit paquet de persil & de cibou-
» les ; ensuite prenez le premier vase, & met-
» tez dans le fond du lard bien mince, posez-y
» votre volaille, saupoudrez la de sel & de poi-
» vre, & remettez encore par-dessus du lard
» très-mince ; puis prenez le second vase qui
» doit servir de couvercle au premier, mettez-y
» huit pigeons, saupoudrez de sel & de poi-
» vre, avec encore un petit paquet de persil &
» de ciboules, du petit lard dessus & dessous ;
» couvrez-le avec le troisieme vase dans lequel
» vous mettrez aussi huit côtelettes de veau,
» assaisonnées comme les pigeons, ou bien
» tout autre chose de votre goût. Vous po-
» serez sur ce dernier vase son couvercle, &
» le mettrez dans le fourneau que vous fer-
» merez à clef. Ensuite vous consulterez la
» note qui vous indiquera exactement ce qu'il
» faudra faire. «

Plusieurs personnes qui voudront aller à la
chasse, promener à la campagne, ou même
faire quelque voyage, en se munissant dans
leur voiture d'un de ces fourneaux tout garni
& d'un briquet, pourront, étant arrivées au
rendez-vous, placer ce fourneau au pied d'un
arbre, auprès d'une haie, ou par-tout ailleurs,
allumer le lampion indiqué dans la note, s'en
aller où il leur plaira, & revenir dans la cer-
titude qu'ils trouveront les mets cuits à propos,
& avec leur chaleur convenable, même une
heure après le feu éteint : parce que cette
chaleur se conserve très-long-temps.

On fait aussi, quand on le demande, des fourneaux avec un fer chaud, duquel on a le même avantage; mais ils sont beaucoup plus pesant que ceux-ci.

La demeure de l'auteur (le sieur NIVERT) est, maison de M. DUMAS, rue & vis-à-vis le Cherche-Midi, fauxbourg St. Germain, à Paris.

V.

M É C H A N I Q U E.

Le sieur Louis Riquet, machiniste, vient de finir pour la salle de spectacle de Bordeaux, une machine de son invention, au moyen de laquelle, *en une minute, un seul homme* élève le plancher du parterre à la hauteur du théâtre. Ce plancher, de 45 pieds de large, 32 de long, est d'environ 60000 pesant.

L'auteur a lui-même fait l'essai de cette machine, en présence de M l'intendant de la province, & des magistrats de la ville. Ce morceau passe pour un chef-d'œuvre de mécanique, tant par sa simplicité, que par sa célérité, sa force & sa sûreté.

(*Journal de Paris.*)



TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

DE tous les individus affligés qui composent l'ordre social, le plus à plaindre est, sans contredit, l'aveugle qui devient à charge aux autres, & insupportable à lui-même. Parmi les victimes de cette espèce, les pauvres & les habitans de la campagne sont les plus malheureux, parce qu'ils sont les plus éloignés de tous secours ; aussi les voit-on se rendre en foule dans la capitale, pour y implorer les soins de la bienfaisance.

L'hôpital des *Quinze-Vingts* à Paris, ce monument d'une piété active, ouvre un asyle aux aveugles incurables ; mais le nombre fixé ne lui permet pas de recevoir dans son enceinte les gens de la campagne, qui ne sont pas entièrement privés de la vue : c'est donc dans le dessein de soulager cette portion de malheureux, nos semblables dans l'ordre de la nature, que l'on propose une souscription pour former un établissement en leur faveur. La maison, desti-

née à servir de refuge à cette classe de citoyens indigens, sera située dans le fauxbourg Saint-Antoine. On exige que les malades qui se présenteront, soient porteurs d'un certificat du curé ou du seigneur de leur paroisse.

Il y aura dans cet hospice, un médecin, un chirurgien-oculiste, un apothicaire, & une apothicairerie, où se trouveront des remèdes en tout genre.

Une fondation de douze lits sera suffisante; & les malades seront confiés aux soins d'un chef ou supérieur, attentif à faire exécuter les réglemens dressés à cet effet. Cette nouvelle institution sera éclairée des regards de l'administration qui préside à l'hôpital des *Quinze-Vingts*. Tels sont les actes de bienfaisance que la religion dicte, que l'humanité suggère, & qu'une expérience consommée & réfléchie, réclame.

Les personnes qui voudront concourir à cet établissement, sont priées de s'adresser à M. l'abbé Desmonceaux, (*) rue St. Paul, à Paris, (*Année littéraire.*)

(*) Les cures qu'a faites M. Desmonceaux, sont si publiques & si multipliées, qu'elles nous dispensent d'en faire un éloge. On fait avec quel zèle il consacre sa vie au soulagement de tous les infortunés. C'est un citoyen vertueux, sensible, distingué par ses profondes connoissances sur les maladies des yeux. Toutes les âmes honnêtes forment des vœux pour que son projet soit appuyé du gouvernement.

I I.

Un simple soldat vint trouver dernièrement S. M. Imp. & lui demanda son congé, comme n'étant plus en état de servir. — *Combien y a-t-il de tems que tu sers ?* lui demanda Joseph II. — *34 ans, mon général.* — *Pourquoi n'as-tu pas été avancé ?* — *Ne sachant ni lire, ni écrire, je n'ai pu que faire mes factions, & tuer.* — *Reviens dans deux jours.* — L'empereur s'étant fait informer de la conduite de ce soldat, les officiers de son régiment déclarèrent que le meilleur certificat de sa conduite étoit que, dans ses 34 ans de service, il ne s'étoit jamais mis dans le cas de recevoir un coup de canne ou de plat d'épée. Deux jours après, le soldat étant revenu, l'empereur s'adressa à lui, & lui dit : *Je te donne ton congé, & pour que tu ne cesses pas de monter la garde, je te fais portier d'une chancellerie, où tu ne tueras point.*

(*Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

I I I.

Le docteur Fothergill, célèbre médecin & naturaliste, mort à Londres le 25 décembre dernier, dans la 69e. année de son âge, de la secte des Quakers, a vécu le plus heureux des hommes, & il a emporté en mourant la satisfaction d'être proposé pour un modele de bienfaisance & d'humanité. Chéri de ses amis, res-

pecté par ceux qui ne connoissoient que son nom , préférant les avantages aux plaisirs de luxe , qu'il auroit pû se procurer mieux que personne , il est mort après avoir distribué de son vivant , 200000 liv. sterl. aux pauvres. Il est vrai que ses héritiers en murmurent peut-être aujourd'hui , mais en attendant , le défunt a connu un genre de volupté qui n'est guere de mode , celui d'employer son bien à faire des heureux.

I V.

M. Jean Saulnier , capitaine en second du navire , l'*Aimable Jeanne* de Bordeaux , touché des traitemens généreux qu'il a éprouvés de la part de Mylord Hervey en Angleterre , nous prie d'insérer les détails suivans dans notre journal , comme un témoignage de sa reconnoissance des bons procédés qu'on a eus pour lui , & qui malheureusement sont trop rares chez les ennemis de la nation , pour que nous ne nous empressions pas de les publier lorsqu'ils peuvent leur faire honneur.

» Le navire l'*Aimable Jeanne* , de Bordeaux ,
» capitaine Dupré , venant de St. Domingue ,
» parti de Cadix avec l'armée françoise , aux
» ordres de M. le comte d'Estaing , le 7 novem-
» bre 1780 , eut le malheur de perdre son
» gouvernail , le 23 décembre , & fut succes-
» sivement remorqué par la *Concorde* , le *Sa-*
» *gitaire* & la *Ménagère* , pendant plusieurs jours ;
» la remorque ayant cassé par la force du vent ,
» le 2 janvier , (veille que l'armée nous quitta)

384 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» nous fûmes abandonnés très-près des côtes ;
 » par la *Ménagere*, & pris le 4 suivant par un
 » corsaire anglois, qui, après avoir amariné
 » la prise, se sépara de nous ; quoique avant
 » que d'être pris, nous eussions formé un gou-
 » vernail, qui eût fait assez d'effet pour nous
 » rendre, parce que nous étions sur le fond,
 » sans cette fâcheuse rencontre, mais qui ser-
 » voit à peine lorsque le vent étoit fort ; nous
 » fûmes huit jours sans pouvoir entrer dans
 » aucun port d'Angleterre, & pendant lesquels
 » nous eûmes beaucoup de mauvais tems ;
 » notre état étoit d'autant plus déplorable que
 » nous manquions de vivres, & dans cette
 » position, il étoit à craindre que nous ne
 » périssions à la mer, lorsque nous fûmes heu-
 » reusement rencontrés à l'entrée de la Man-
 » che par la frégate angloise, la *Daphné*, com-
 » mandée par Mylord Hervey, qui, touché
 » de notre situation, nous donna des vivres,
 » & voyant que le navire ne gouvernoit
 » qu'avec beaucoup de peine, le prit à la re-
 » morque, & le mena à Klendore en Irlande ;
 » le vent étant contraire pour l'Angleterre. —
 » Cet officier généreux, sensible à la situation
 » de deux enfans passagers de 6 à 7 ans,
 » qui étoient restés avec le chirurgien, & moi,
 » qui étoit second capitaine sur ce navire,
 » nous prit tous quatre à bord de la frégate ;
 » il a eu pour ces enfans toute la tendresse
 » d'un pere, & pour nous les égards les plus
 » marqués, nous admettant toujours à sa table ;
 » aussi-tôt que nous fûmes à Plymouth, il se
 » donna

» donna tous les mouvemens possibles , pour
 » faciliter notre retour en France ; nous n'y
 » avons resté que 7 jours , pendant lesquels
 » il a fait habiller un de ces enfans qui man-
 » quoit de linge , & m'a offert tout l'argent
 » nécessaire pour notre voyage , dont je le re-
 » merciai ; mais il m'engagea à prendre une
 » lettre de crédit pour Saint-Malo , dont je n'ai
 » pu me servir , ayant débarqué à Painpol ,
 » qui en est éloigné ; il me recommanda ces
 » enfans comme les siens , & me pria de ne
 » rien épargner pour les rendre commodément
 » à leurs parens. «

*EXTRAIT de la lettre de mylord Hervey à
 M. le commissaire des prisonniers à Saint Malo.*

PLYMOUTH, le 23 février 1781.

» M. , par les chances de la guerre , MM.
 » Saulnier & Lavigne sont tombés entre mes
 » mains , & en même tems deux enfans , l'un
 » nommé Simon Defaubleaux , & l'autre Ma-
 » rie Baldestic ; je desire infiniment leur adou-
 » cir le désagrément de leur état ; & vous
 » prie pour cet effet de leur avancer sur mon
 » compte vingt louis pour faciliter leur retour
 » en leur pays , dont mon banquier sera res-
 » ponsable à votre correspondant à Londres ,
 » ou ailleurs.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Signé,

HERVEY.

(*Mercur de France.*)

Tome V.

R

V.

Le receveur d'un village à une lieue de Roye en Picardie , a eu le malheur d'être brûlé : bestiaux meubles , tout a été la proie de l'incendie , à l'exception de deux mille livres qu'il avoit des deniers royaux , & que cet honnête-homme a eu le courage d'aller prendre dans les flammes pour les porter le lendemain au directeur des aydes de Roye , qui , touché de cette bonne action , en a écrit à Mrs. les régisseurs. M. le directeur général des Finances , informé de ce fait , en a rendu compte au roi , & a écrit de sa main au payfan , que S. M. étant instruite des détails de son malheur & touchée de sa probité , lui faisoit la remise des deux mille livres qu'il avoit versées dans la caisse des aydes.

(*Journal de Paris.*)

V I.

M. Michel de Bergmann , bourg-mestre & grand juge de la ville de Munich , ainsi qu'administrateur de l'hôpital des enfans-trouvés de la même capitale , avoit publié , il y a quelque tems , un ouvrage en faveur de ces victimes du libertinage , où montrant les plus grands sentimens d'humanité , il déplorait le malheur de ces enfans exclus par leur naissance de tout emploi quelconque , & privés du droit de pouvoir apprendre quelque métier. L'électeur pa-

latin ayant lu cet ouvrage, a approuvé le zèle de ce citoyen bienfaisant; &, par une ordonnance du 29 décembre dernier, il a daigné accorder des lettres de légitimation en faveur de ces enfans-trouvés, actuellement à Munich, dans l'hôpital du St. Esprit : pour mieux remplir les vues sages de celui qui en est l'administrateur, pour les rendre habiles à apprendre des métiers, S. A. S. statue & déclare que ceux qui y sont, & qui y viendront à l'avenir, feront, dès leur entrée en cette maison, épurés de toute tache de naissance, sans être sujets aux exceptions odieuses que l'on prétendrait faire à leur préjudice, voulant qu'ils aillent de pair avec ceux qui sont légitimes, & défendant à qui que ce soit, sous peine de sa disgrâce, de leur faire le moindre reproche à ce sujet, ou de mettre quelque obstacle à leur avancement.

(*Journal encyclopédique.*)



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

IL y avoit à la cour du calife Arraschid un fou nommé Bahalul, qui étant un jour entré dans la salle d'audience du prince, alla s'asseoir sur le trône. Quelques officiers l'apperçurent, & le firent descendre à coups de bâton. Bahalul se mit à pousser des cris; le calife vint & en demanda la cause. Les officiers lui dirent que c'étoit à cause des coups dont on venoit de châtier son insolence. *Non, interrompit le fou, ce ne sont pas les coups qui me font crier, c'est la pitié que j'ai pour le maître des fideles; car si j'ai reçu tant de coups de bâton pour m'être assis sur ce trône pendant une minute, combien n'en doit pas endurer celui qui y monte tous les jours ?*

I I.

Sous le regne du même prince, il y eut un autre fou, soit qu'il le fût véritablement, ou qu'il fût semblant de l'être, qui prétendoit être le Dieu tout-puissant. Le Calife jugeant que

c'étoit un imposteur, le fit amener en sa présence, & afin de découvrir la vérité, il lui dit : *Il y avoit dernièrement un homme qui se faisoit appeller le prophete de Dieu ; je le fis examiner, & voyant que c'étoit un fourbe, j'ordonnai qu'on lui coupât la tête.* Le fou répondit : *Vous fîtes bien, car je n'avois point chargé cet homme-là d'être mon prophete.* Cette réponse jettâ le calife dans un certain embarras ; à la fin il prit le parti d'user de clémence, & il renvoya le fou.

I I I.

Une femme vint un jour se plaindre au calife Aaron Raschid, de ce que ses soldats avoient pillé sa maison & son champ. Le calife lui dit : *Rappelez-vous qu'il est écrit dans l'Alcoran : lorsque les princes vont à la guerre, il faut que les personnes sur les terres de qui ils passent, se résolvent à souffrir.* Oui, répliqua la femme, mais il est aussi écrit dans ce livre : *Les demeures des princes qui autorisent l'injustice, seront ravagées.* Cette réponse hardie fit beaucoup d'impression sur l'esprit du calife, & il ordonna que cette femme fût indemnisée des pertes qu'elle avoit faites.

I V.

L'abbesse de Maubuisson ; fille de Frédéric V, électeur palatin, & d'une fille de Jacques I, roi d'Angleterre, & dont la naissance étoit le moindre mérite, pria Mme. de Chaul-

nes , abbesse de Poissy , d'affister à une bénédiction d'abbesse , qui devoit se faire à Maubuisson. Celle-ci fit dire qu'elle ne pouvoit y aller , à moins que Mme. de Maubuisson ne lui promît de lui donner la main. *Dites à Mme. de Poissy* , répondit Mme. de Maubuisson , *qu'elle n'ait point d'inquietude sur ce sujet : depuis que je suis religieuse , je ne distingue ma main droite de ma gauche que pour faire le signe de la croix.*

V.

La princesse de S. . . . ayant écrit à Mme. de Maintenon , & signé *avec respect* , la marquise termina sa réponse par cette phrase : *A l'égard du respect , qu'il n'en soit point question entre nous : vous n'en pourriez devoir qu'à mon âge , & je vous crois trop polie pour me le reprocher.*

V I.

On contoit devant Mairan , qu'il y avoit une boucherie à Troyes , où jamais la viande ne se gâtoit , quelque chaleur qu'il fût. Il demanda si dans le pays on n'attribuoit pas cette conservation à quelque chose de particulier. On lui dit qu'on l'attribuoit à un saint révére dans le lieu : *Eh bien !* dit l'académicien , *je me range du côté du miracle pour ne pas compromettre ma physique.*

BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

ITALIE.

GREGORII Fontanæ cler. reg. schol. piar. in reg. Cæs. Papiensi universitate sublimioris Matheseos publici professoris disquisitiones physico-mathematicæ, nunc primum editæ. Papiæ in typographeo monast. S. Salvatoris. 1780. In-4to. avec trois planches.

LES mémoires que renferme ce volume sont au nombre de quinze. En voici les titres. *I. De caloris diurnisolaris in variis terræ locis æstimatione & comparatione. II. De calore annuo solaris. III. De sanguinis restitutione, hujusque problematis affinitate & analogiâ, cum problemate anticipationis, seu pecuniæ in antecessum numerata. IV. De insignibus quibusdam motûs verticalis proprietatibus in corporibus ascendentibus, & libere descendentibus. V. De sideribus intervalum inter datos duos almickantarath interceptum velocissime trajicientibus, seu a data qualibet altitudine ad aliam quamlibet datam tempore quam minimo pertingentibus. VI. De astronomiæ nauticæ theorematibus. VII. De cometarum motu. VIII. De axibus æquilibrii. IX. De curvis a centro gravitatis descriptis. X. De singularibus.*

392 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

quibusdam centri gravitatis affectionibus in spatio hyperbolico-asymptotico. XI. De maximis & minimis. XII. De æquationibus indefinitis ; deque methodo indeterminatarum. XIII. De infinito logarithmico. XIV. De percussione , aut resistentia , quam globus a fluido impingente , vel impactu patitur , per experientiam definienda. XV. De hora caloris maximi intra diem , deque die caloris maximi intra annum.

(*Efemeridi letterarie.*)

RACCOLTA Ferrarese di opuscoli scientifici , &c.
Recueil Ferrarois d'opuscules scientifiques & littéraires d'auteurs Italiens célèbres. Tom. V.
 (*) *In-8vo.* A Venise , de l'imprimerie de Coleti. 1780.

Lorsque M. Meloni publia les premiers volumes de ce recueil , il promit d'écouter docilement les avis que la critique voudroit lui donner , peut-être parce qu'il croyoit n'en pas avoir besoin ; aussi le modeste compilateur a bien changé de style , depuis qu'on a voulu lui ouvrir les yeux sur les défauts de son ouvrage. La préface qui est à la tête du nouveau volume en est une preuve. M. Meloni y parle de ses critiques avec le dernier mépris , & se compare à un généreux coursier autour duquel jappe une troupe de petits chiens , sur lesquels il jette un regard dédaigneux. Mais laissons M. Meloni faire des comparaisons , & parlons des opuscules renfermés dans le cinquième volume du recueil. Le premier contient les mémoires du cardinal Pallavicin , rédigés par le P. Irénée Affo. Le se-

(*) *Esprit des Journaux* , décembre 1780 , pag. 353.

cond est une dissertation physico-mathématique de M. le comte Jourdain Riccati sur deux espèces de résistance qui naissent de la force d'inertie, & qui retardent le mouvement des corps solides plongés dans les fluides. Cette dissertation est suivie de vingt-quatre lettres, écrites par l'abbé Facciolati au comte Camille Silvestri de Rovigo, & dont la plupart roulent sur la traduction en vers italiens que ce dernier a faite des satyres de Juvenal & de Perse, & qui fut imprimée à Padoue en 1711. Ces lettres sont peu intéressantes; les autres, qui ont pour objet quelques anciennes inscriptions, le sont encore moins, & ne peuvent guere servir qu'à montrer l'ignorance de l'auteur. Si les trois livres de lettres du même Facciolati que M. Meloni promet de publier dans un des volumes de son recueil, ne valent pas mieux, il peut s'épargner la peine de les tirer de la poussière où ils ont été ensevelis jusqu'à présent. Le quatrième opuscule est l'extrait d'un ouvrage latin intitulé : *Erroris maximi circa scientiam de motu detecti, cum appendice ad problema regie academice Borussicæ; auctore Com. Ludovico Barbieri*. Enfin le cinquième & dernier opuscule est un petit poëme latin de Jules-César Bordoni, plus connu sous le nom de Scaliger. Il est intitulé *Elysium*, & offre une description d'une maison de plaisance que les ducs d'Est avoient autrefois auprès de Ferrare: ce poëme est accompagné d'un commentaire composé par M. l'abbé Jérôme Ferri.

(*Efemeridi letterarie.*)

VERS e prose, &c. *Opuscles en prose & en vers sur la collection des tableaux du cabinet de M. le marquis Philippe Hercolani. In-4to. A Bologne. 1780.*

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ce volume est composé en grande partie de sonnets, dont chacun renferme l'explication d'un tableau de quelque fameux peintre Italien. Quoique l'auteur n'ait pas pour la poésie le même talent que le Tintoret, le Guide, Annibal Carrache & Paul Veronese ont eu pour la peinture, néanmoins il n'est pas dépourvu de mérite. Nous en donnerons pour preuve le sonnet suivant sur un tableau de Jean-Baptiste Castiglione :

Anch' io giovin pastor per gli ardui colli
 D'Arcadia amo a diporto addurre i passi;
 E la scarfa mia greggia intanto stassi
 A pascolar le verdi erbette, e molli.
 La bell' arte febèa quì apprendere volli
 Fra l'edra, e il musco degli alpestri sassi,
 E ognor da l'orto, e da l'ovile io traffi
 Cibo a far miei desir lieti, e satolli.
 Quì trovai gentil Ninfa, e quì con lei
 Parlar, scherzare, e a lei sedermi a lato
 Senza timore, o gelosia potei;
 Pago così di quanto il ciel mi ha dato,
 Non per auro, o per gemme io cangerei
 L'almo tranquillo pastoral mio stato.

(*Efemeridi letterarie.*)

DELLA nuova maniera di poetare in volgar lingua, &c. *Discours sur la nouvelle maniere de poëtiser en langue vulgaire, prononcé à l'académie des Enchaînés de Macerate, le 4 du mois de septembre 1780 ; par le censeur des compositions italiennes, & publié à la demande de quelques jeunes amateurs de belles-lettres. In-8vo. A Macérate, chez Bartholemi Capitani, imprimeur de l'académie des Enchaînés. 1780.*

L'objet de ce discours est de faire voir les

causes de la décadence de la poésie italienne. L'auteur l'attribue au goût universel des auteurs pour le néologisme, au peu de soin qu'ils prennent de se former sur les grands poètes du quinzième & du seizième siècle, & à l'usage de traiter en vers les matières philosophiques.

(*Efemeridi letterarie.*)

FR. Vincentii Fassini ord. Prædic. in Pisano Athenæo sacrarum litterarum pub. Prof. Regiæque Cortonenfis academïæ sodalis, de Alexandro Magno ingresso Hierosolimam, antequam se ad Hammonis oraculum transferret exercitatio, in qua Flavii Josephi narratio defenditur. Accedit altera de ejusdem regis imperii divisione ad caput I. libri I. Machabæorum. Florentiæ, apud Caietanum Cambiagi. MDCCLXXX.

L'entrée d'Alexandre-le-Grand dans Jerusalem, est un fait que plusieurs savans critiques ont révoqué en doute. Le P. Fassini s'efforce dans sa première dissertation d'en démontrer la vérité, mais sans le moindre succès. Le témoignage de Joseph, sur lequel il s'appuie, n'est pas incontestable, & il auroit dû observer que si les compilateurs du Talmud, & quelques peres de l'église, comme Origène, Ciprien, Jules l'Africain, Eusebe, Sulpice Sévere, ont parlé du prétendu voyage d'Alexandre à Jerusalem, ce n'a probablement été que sur la foi de l'historien Juif. Le pere Fassini avoue que le silence de tous les auteurs profanes qui ont écrit l'histoire d'Alexandre, fournit une objection contre son sentiment, mais aussi il prétend que, comme les Juifs vivoient séparés du commerce des autres peuples, il n'est pas étonnant que ces

historiens aient ignoré le fait. Cela n'est pas répondre à l'objection. Car enfin ceux qui accompagnaient Alexandre dans ses expéditions, dûient en être instruits; & s'il se trouvoit dans l'armée de ce conquérant, des personnes qui prenoient le soin d'écrire les annales de son regne, ils ont dû parler de son entrée dans Jerusalem, aussi-bien que de son voyage au temple de Jupiter Ammon. Si on ajoute à cela que l'auteur du livre des Machabées, n'a rien dit non plus de cette particularité, quoiqu'il parle d'Alexandre, on sera très-porté à croire que le passage de Joseph n'est peut-être qu'une interpolation, comme celui où il est parlé de J. C. On doit même remarquer qu'il y a dans son récit une chose entièrement incroyable. Il dit qu'Alexandre, en voyant le nom de Dieu, écrit sur la thiare de Jaddus, se prosterna devant lui. Nous voudrions bien que le P. Fassi nous expliquât comment Alexandre pouvoit savoir si ce qu'il voyoit écrit sur la thiare du grand-prêtre des Juifs, étoit le nom de Dieu, d'un Dieu qu'il ne connoissoit point.

Dans sa seconde dissertation, l'auteur prétend prouver qu'avant sa mort, Alexandre dicta un testament, & fit le partage de ses états. Cependant les historiens Grecs & Latins ne disent autre chose à ce sujet, sinon qu'avant de mourir, il remit son anneau entre les mains de Perdicas. De tout cela, il faut conclure que le révérend pere n'a pas plus servi de notaire à Alexandre, que de guide pour le conduire à Jerusalem.

RACCOLTA di lettere scientifiche, &c. *Recueil de lettres scientifiques & érudites, écrites par l'abbé *** , à plusieurs de ses amis. Tome I.*

In-8vo. A Naples, chez Joseph Del Campo.
1780.

Des neuf lettres qui composent ce volume ; la première, la troisième, la quatrième, & la cinquième, sont consacrées à démontrer l'authenticité de ce verset de la première épître de St. Jean : *Tres sunt qui testimonium dant in cælo Pater, Verbum & Spiritus Sanctus, & hi tres unum sunt.* La seconde a pour objet l'histoire critique du canon des livres sacrés de l'ancien testament. L'auteur y prouve que les livres de la Sagesse, des Machabées, de Tobie, & de Judith, ne sont pas moins inspirés que les autres. Dans la sixième, qui roule entièrement sur une question de métaphysique, il expose quelques nouvelles opinions sur l'origine de l'idée de l'immensité, & sur la possibilité ou l'impossibilité de la reproduction volontaire des idées. La septième renferme une description de la dernière éruption du Mont-Vésuve, arrivée au mois d'août de 1779. Les deux dernières contiennent une réfutation de l'ouvrage intitulé : *Du dialecte napolitain.* (*)

(*Efemeridi letterarie.*)

ADUNANZA tenuta dagli Arcadi, &c. *Séance tenue par l'académie des Arcades, à l'occasion de la mort d'Antoine-Raphaël Mengs.* *In-8vo.* A Rome, de l'imprimerie de Benoît Francesi, 1780.

Recueil d'écrits à la louange du cavalier

(2) *Esprit des Journaux*, juin 1780, pag. 160.

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Mengs, qui ont été lus dans une séance de l'académie des Arcades. Le premier est un discours de M. l'abbé Amaduzzi, dont nous avons déjà parlé. (*) Les autres sont des poésies de différens académiciens, parmi lesquelles il faut distinguer le P. Bertola, M. l'abbé Godard, M. l'abbé Ferri, & la célèbre Corilla Olimpica. Nous transcrirons ici un sonnet de cette dame.

Morte ruotando al Vaticano intorno
L'adunco ferro ancor di sangue tinto,
Superba alto gridava : ho vinto, ho vinto,
Delle bell'arti, e di natura a scorno.

Indi rivolta al ricco tetto adorno,
Opra immortal del nuovo Apelle estinto,
Disse : col mio potere a terra ho spinto
Chi richiamò gli estinti ai rai del giorno.

La Gloria allor, che le animate mura
Onor del Lazio in guardia avea, le disse:
Chi vive a me, vive a l'età futura :

Giove ai gran genj tal destin prescrisse:
Diè a me di Mengs il nome illustre in cura,
E in auree cifre di sua man lo scrisse.

Le cavalier Mengs a laissé un ouvrage qui a été imprimé à Parme vers la fin de l'année dernière; nous le ferons connoître dans le journal prochain.

(*Efemeridi letterarie.*)

ELEMENTI di storia generale , &c. *Elémens*

(*) *Esprit des journaux* , janvier 1781 , pag. 363.

D'histoire générale de M. l'abbé Millot, de l'académie françoise, traduits en Italien, & enrichis de l'Introduction à l'étude de l'histoire de l'abbé de Condillac, de tables chronologiques, &c. Histoire ancienne. Tome IV & V. () In-8vo. A Naples, chez la société littéraire & typographique. 1780.*

Ces deux volumes de la nouvelle traduction de ces élémens d'histoire générale, suffiroient seuls pour prouver combien elle est supérieure à celle qui a été imprimée à Venise. Le quatrième, dans lequel on ne trouve pas une seule ligne de l'ouvrage de M. l'abbé Millot, contient une traduction du *Traité des loix* de l'abbé de Condillac, avec une histoire des anciens peuples de l'Italie, dans les tems qui ont précédé la fondation de Rome; ce morceau est l'ouvrage de M. Galanti. Le cinquième volume, où il reprend la traduction des élémens de M. l'abbé Millot, & qui présente cinq époques de l'histoire romaine, renfermant un espace de 471 ans, est terminé par un *Essai sur l'histoire des Samnites*.

(*Efemeridi letterarie.*)

DE imperatoris Cæsaris Aug. Josephi II, & Russiarum imperatricis Aug. Catharinæ II, in urbe Mohilovia faustissimo congressu B. Z. Elegia. Mediolani. 1780.

Ce petit poëme latin est de M. Bernard Zamagna, professeur d'éloquence & de langue

(*) *Esprit des Journaux*, mars 1781, pag. 398.

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
grecque à Milan. Voici comme l'auteur débute :

*Quis me pennivolo rapiat per inania curru
In subjecla Ardo regna lycaonia ,
Ausonia ex humili, trans & septemplicis Istri
Ostia, & armigeræ littora Sarmatiae
Urbs ubi se tollit Mohilevia, &c*

Nous ignorons si M. Zamagna est allé à Mohilow dans la voiture qu'il desiroit ; mais il est certain que ce n'est pas sur Pégase qu'il a fait le voyage.

(*Novelle letterarie*)

NELLA solenne apertura della publica academia di agricoltura , &c. *Discours prononcé par le comte Zacharie Betti , à l'ouverture solennelle de l'académie d'agriculture , du commerce & des arts de Vérone. A Vérone, 1780, chez les héritiers de Marc Maroni. In-4to. de 32 pages.*

L'académie d'agriculture de Vérone ayant entrepris le desséchement des vallées du Veronais , & s'étant chargée du soin de faire ouvrir de nouveaux chemins sur les Alpes Lessines , M. Betti a jugé à propos de célébrer ces travaux utiles par ce discours , qui fait autant d'honneur à son éloquence , qu'au zele de ceux qu'il a loués.

(*Novelle letterarie.*)

I fondamenti legali , &c. *Les fondemens légaux ; ou Institutions de l'empereur Justinien , divisées en quatre livres , & accompagnées de réflexions théoriques , pratiques , critiques , historiques ,*

politiques, &c. traduites en langue toscane ; par Philippe Attilio Mori-Ubaldini, chanoine de l'église métropolitaine de Florence, patri-cien & avocat du college des nobles de la cité de Florence. Seconde édition. 2 vol. In-8vo. chacun d'environ 400 pages. A Florence, 1780, de l'imprimerie d'Allegrini.

La première édition de cet ouvrage fut publiée à Arezzo, en 1768. Mais celle-ci lui est bien supérieure par le grand nombre de notes que le traducteur y a ajoutées pour faire voir l'accord qu'il y a entre le droit romain & le droit toscan.

(*Novelle letterarie.*)

SAGGIO sopra la legislazione , &c. *Essai sur la législation relativement à l'agriculture ; discours académiques. A Bresce, 1780, chez Pierre Vescovi. In-8vo. de 75 pages.*

La question avoit déjà été traitée par M. Bertrand, pasteur d'Orbe en Suisse, lorsque la société économique de Berne la proposa pour sujet d'un prix qu'elle avoit à donner ; mais M. le comte Jean-Baptiste Corniani, auquel on est redevable de cet essai, s'est ouvert un champ bien plus vaste, en considérant tous les rapports que l'agriculture peut avoir avec la législation, la physique & la morale. Des deux discours dont ce volume est composé, & qui doivent être suivis de plusieurs autres, le premier est employé à établir la théorie des loix ; dans le second, l'auteur expose les circonstances qui dans les constitutions politiques, peuvent retarder ou favoriser les progrès de l'agriculture.

(*Novelle letterarie.*)

DELIZIE degli eruditi toscani, &c. *Délices des érudits toscans*. Tome XIII (*) ; formant le septieme volume de l'histoire de Florence de Marchionne di Coppo Stefani, publiée, augmentée de notes & d'anciens monumens, & éclaircie par François Ildephonse de St. Louis, Carme déchauffé. A Florence, 1780, chez Gaëtan Cambiagi. In-8vo. de 186 pag.

Ce volume contient l'histoire de quatorze ans, depuis 1340, jusqu'en 1354. Les divers écrits qui lui servent d'explication, sont : I. *Conseil solennel, & ambassade des Florentins au pape Clément VI, en faveur des marquis Obizio & Nicolas d'Est*. II. *Narration de Philippe de Cino Rinucini, sur l'origine, les progrès & la fin du gouvernement du duc d'Athene*. III. *Acte de l'autorité donnée à François Ange d'Acciaiuoli, évêque de Florence, & à quatorze citoyens, sur le gouvernement & la réforme de la cité*. IV. *Réduction des officiers appelés les Douze Bons-Hommes au nombre de huit, avec une ancienne table de tous les habitans & communautés de l'état Florentin, faite selon l'ordre des quartiers de la cité*. V. *Rétablissement des ordonnances de la justice avec certains adouciffemens, & la révocation de tout ce qui avoit été fait par le duc d'Athene & l'évêque Acciaiuoli*. VI. *Ordre aux magnats qui étoient sortis de Florence, de revenir dans cette ville*. VII. *Extrait d'une reddition de compte dans la cause d'appel contre la sentence donnée par l'inquisiteur en faveur du cardinal Pierre,*

(*) Voyez le journal précédent, page 370.

évêque de S. Sabina. VIII. Provisions, & ordres des capitaines de Porta Guelfa contre les Gibelins. IX. Tables de mortalité, & histoire de plusieurs pestes arrivées en plusieurs endroits du monde, & particulièrement en Europe & en Italie. X. Provisions pour admettre une personne au nombre des Guelfes, avec des mémoires de la maison d'Adimari. XI. Traités de paix faits entre différentes familles. XII. Lettre de Pétrarque, écrite en latin à Messer Nicolas Acciaiuoli, à l'occasion du couronnement de Louis, roi de Naples, & traduite en langue vulgaire par un ancien auteur. XIII. Provisions données en 1311, en faveur de Pagno Bordoni & de ses descendans.

(*Novelle letterarie.*)

RAGIONAMENTO fisico-chirurgico, &c. *Dissertation physico-chirurgicale sur l'effet de la musique dans les maladies nerveuses, dédiée au docteur George de Lagusius; par Louis Desbout, chirurgien dans le régiment Royal-Toscan, & professeur en chirurgie de l'hôpital-général militaire. In-8vo. A Livourne, chez Calderoni Faina. 1780.*

Cet ouvrage vient à l'appui de ce qui a été déjà dit dans ce journal touchant l'efficacité de la musique. (*) Il a été publié à l'occasion d'une cure opérée par ce moyen, sur une jeune fille de Livourne qui étoit tourmentée de convulsions. A quelques détails intéressans sur cette guérison, M. Desbout a joint un recueil de faits historiques, qui attestent les impressions que la

(*) *Esprit des journaux*, mai 1780, page 333; novembre, pag. 357.

404 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

musique peut faire sur l'esprit & le corps. Il explique ensuite de quelle manière l'harmonie peut remédier aux affections spasmodiques. Sa théorie est en générale savante & ingénieuse.

(*Novelle letterarie.*)

ELEMENTI della giurisprudenza canonica , &c. : *Elémens de jurisprudence canonique , dédiés à l'éminentissime & révérendissime cardinal D. André Giannetti, archevêque de Bologne.* Tome I. *In-8vo.* de 267 pages. A Bologne, de l'imprimerie de Lelio della Volpe. 1780.

Cet ouvrage pourroit être intitulé : *Dictionnaire de jurisprudence canonique* , puisque les matières en sont disposées par ordre alphabétique. L'histoire préliminaire qui lui sert d'introduction , renferme en abrégé les autorités sur lesquelles la science du droit canon est établie. Les articles commencent ordinairement par des traits d'histoire ecclésiastique ou profane , & finissent par l'énumération des plus célèbres auteurs qui ont traité les sujets en question. Le premier volume contient les lettres A , B , C.

(*Novelle letterarie.*)

RAGIONAMENTO sul commercio , &c. : *Discours sur le commerce , les arts & les manufactures de la Toscane.* A Florence , 1781 , de l'imprimerie de Stecchi & Vivo. *In-8vo.* de 194 pages.

L'auteur de ce discours compare l'état actuel du commerce des arts & des manufactures en Toscane , avec celui où ils étoient avant le grand-duc regnant , & il fait voir que c'est à la sagesse de ce prince qu'il faut attribuer les

heureux changemens qui se sont faits dans cette partie de l'Italie.

(*Novelle letterarie.*)

VITA del conte D. Fulvio Testi, &c. *Vie du comte D. Fulvio Testi, chevalier des ordres des SS. Maurice & Lazare, & de St. Jacques, conseiller & secrétaire d'état de la cour de Modene, écrite par l'abbé Jérôme Tiraboschi, conseiller du sérénissime duc de Modene Hercule III. In-8vo. A Modene, 1780.*

Fulvio Testi, non moins célèbre par son talent pour la poésie que par les revers de fortune qu'il éprouva, naquit à Ferrare le 23 d'août 1593. Son pere exerçoit dans cette ville la profession d'apothicaire; mais le duc César d'Est lui ayant donné une charge à sa cour, il se transporta à Ferrare avec son fils, âgé alors de quatre ans. Fulvio, après avoir étudié les premiers élémens des lettres, demeura quelque tems dans les universités de Bologne & de Ferrare, sans faire aucun progrès dans les sciences qu'on y enseignoit. Revenu à la maison de son pere, il fut revêtu de l'emploi de copiste dans un secrétariat du duc de Modene; mais son occupation constante étoit de faire des vers, & ce goût pour la poésie fut la cause de la premiere disgrâce qu'il éprouva. Ayant donné en 1617, une seconde édition d'un ouvrage qu'il avoit composé, il la dédia au duc Charles Emmanuel de Savoie. Le duc de Modene en fut jaloux, & trouva mauvais que le jeune poëte eut adressé l'épître dédicatoire à un prince étranger; d'ailleurs elle contenoit quelques expressions injurieuses à la nation Espagnole qui alors étoit en guerre avec la Savoie, c'en fut

alliez pour condamner l'auteur à une amende pécuniaire & au bannissement. Après neuf mois d'exil, la fortune cessa de le persécuter. Le prince Alphonse le fit recevoir dans son académie littéraire, il fut fait chevalier de l'ordre des SS. Maurice & Lazare par le duc de Savoie, & quelque tems après, rappelé à la cour du duc de Modene, dont il reçut une pension considérable. Comme il s'étoit attiré un grand nombre d'ennemis par son caractère bouillant & son orgueil, il perdit souvent les bonnes grâces de son prince : il fut néanmoins gagner celles d'Alphonse III, successeur de Césaire, & de François I, dont le premier lui donna une charge de secrétaire d'état. Sous le second il éprouva encore différens revers de fortune, mais il eut le bonheur de vaincre tous les obstacles que lui opposoient ses ennemis. Il fut d'abord choisi par le duc pour être son résident auprès du pape, & ensuite son ambassadeur extraordinaire à la cour d'Espagne, & enfin il fut récompensé de ses travaux par une commanderie de l'ordre de St. Jacques. Le sort qui vouloit se jouer de lui jusqu'à la fin, ne permit pas qu'il jouît long-tems de la faveur de son prince ; de sorte qu'il fut contraint de quitter la cour. Ce fut alors qu'il se mit à composer son poëme intitulé : *Constantin*, dont il n'y a encore que le premier chant d'imprimé. Cependant quoiqu'occupé de ce travail, il ne put oublier les honneurs dont il avoit joui auparavant. Les intrigues qu'il mit en usage, l'eurent bientôt fait remonter au poste qu'il avoit déjà rempli ; il revint à la cour, où il fut encore chargé de plusieurs emplois importans, lorsque en 1646, il fut subitement fait prisonnier par l'ordre du souverain, & conduit dans une forteresse, sans qu'on en ait jamais pu savoir la

raison. Quelques historiens disent qu'il fut décapité dans sa prison ; mais Vittorio Siri & Muratori assurent qu'il mourut de maladie, le 28 d'août 1546, lorsque le duc François songeoit à lui rendre la liberté. Telle est en abrégé l'histoire de Fulvio Testi. M. l'abbé Tiraboschi l'a su rendre très-intéressante par les détails qu'il donne dans son ouvrage sur le politique & le poète.

(*Novelle letterarie.*)

A N G L E T E R R E.

MEMOIRS of Thomas Hollis, &c. *Mémoires de Thomas Hollis, écuyer, membre de la société royale de Londres.* 2 vol. In-4to. A Londres, chez Nichols, T. Payne, Cadell, Dilly, & H. Payne. 1780.

Quoique l'homme, dont cet ouvrage contient la vie, ait beaucoup écrit, & beaucoup voyagé, ce n'est cependant ni le voyageur ni l'écrivain qu'on doit le plus admirer en lui ; c'est au fond de sa retraite qu'il faut le considérer. Thomas Hollis fut le patriote le plus ardent de son siècle, & c'est par sa bienfaisance, par sa haine du despotisme, & par les soins qu'il prit pour perpétuer la mémoire des défenseurs de la liberté angloise, qu'il mérite de fixer l'attention des lecteurs.

(*Monthly Review.*)

ESSAYS, or discourses, selected from the Works of Feyjoo, &c. *Essais, ou discours choisis parmi les œuvres de Feyjoo, & traduits de*

408 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'espagnol en anglois ; par Jean Brett. 4 vol. 17-8vo. A Londres, chez H. Payne. 1780.

Il y a environ deux ans que nous annonçâmes les deux premiers volumes de cet ouvrage, (*) & la lecture des deux autres nous a confirmés dans l'idée que nous avions dès-lors conçue des talens de l'auteur. Le troisieme volume renferme des observations sur la difficulté d'écrire l'histoire, & sur les récits incroyables qui se trouvent assez communément dans les historiens. Elles sont suivies d'un essai sur les livres de politique, dont Feyjoo fait voir l'inutilité. Si, dit-il, la politique a pour objet le bonheur des peuples, il suffit, pour parvenir à cette fin, d'avoir un caractère honnête, un jugement sain, & une vertu rigide ; si au contraire elle ne se propose pour but que l'autorité, l'artifice & l'hypocrisie la serviront mieux que tous les livres du monde.

L'apologie de quelques hommes célèbres dans l'histoire, offre des réflexions très-judicieuses. Feyjoo y venge en particulier Empédocle, Démocrite, Epicure, Apulée, Tamerlan, &c. des calomnies qu'on a débitées sur eux. Après cet ouvrage, est une lettre sur les écrits de Bacon, dans laquelle l'auteur prouve que cet Anglois a été le premier qui fit tomber & discrédita la méthode d'établir les systèmes sur de simples conjectures, & qui traça la route que les philosophes doivent suivre dans l'étude de la nature. Le dernier article de ce volume est une lettre sur l'histoire fabuleuse du Juif errant.

(*) *Esprit des Journaux*, juillet 1779, pag. 395.

Le quatrième volume renferme divers écrits sur la physique, la morale, le scepticisme, &c.

(*Critical Review* ; *Monthly Review* .)

AMERICA, a poem , &c. *L'Amérique* , poëme par Jean Farrer. *In-4to*. A Londres, chez Evans. 1780.

L'auteur de ce poëme nous y représente l'Amérique comme un enfant opiniâtre qui s'est révolté contre une mere tendre & indulgente, mais qui rentrera bientôt dans son devoir. Ses vers sont en général bien travaillés, mais c'est le seul mérite qu'on y trouve.

(*Critical Review* .)

GILHAM farm , &c. *La ferme de Gilham* , ou *histoire de Melvin & de Lucy*. 2 vol. *In-12*. A Londres, chez Noble. 1780.

Ce roman , très-inférieur à celui d'Emilie Montague, que l'auteur semble avoir pris pour modèle, n'est qu'un fatras de froides descriptions & de maximes de morale cent fois rebatues. L'histoire de Melvin & de Lucy n'a pas la moindre vraisemblance ; le style dont elle est écrite, fourmille d'incorrections, & les pieces de vers dont le roman est parsemé, s'élèvent rarement au-dessus du médiocre,

(*Monthly Review* .)

THE ancient and modern history of the Brethren, &c. *Histoire ancienne & moderne des Freres-Unis* , écrite en allemand par David Crantz , & maintenant traduite en anglois & Tome V.

*augmentée de notes par Benjamin La Trobe ;
In-8vo. A Londres, chez Robson 1780.*

L'auteur de cette histoire commence par exposer quel fut l'état de la religion chrétienne en Bohême, depuis l'an 890 qu'elle commença d'y être annoncée par Cyrillus & Methodius, jusqu'en 1457, où il se forma une nouvelle église dont Jean Hus, & après lui, le célèbre Jean Ziska, jetterent les fondemens, le premier par ses prédications, & l'autre par la force de ses armes. Il fait connoître ensuite les persécutions qu'éprouva l'église des Freres-Unis jusqu'au tems où Luther parut, & puis il traite successivement des négociations qu'ils entretenirent avec les différens réformateurs, de leurs établissemens en Prusse & en Pologne, & de l'état où ils se trouverent en Bohême & en Moravie, lorsqu'il leur fut permis d'y retourner, sous l'empereur Maximilien II. Telles sont les matieres que renferme la premiere partie de l'ouvrage. La seconde nous fait connoître quelle a été l'église Morave depuis le renouvellement de l'Unité des Freres en 1727, jusqu'au synode général tenu à Marienbourg en 1769. On y trouve des détails très-étendus sur l'établissement de la société à Herrnhouth, sur les voyages du comte Zinzendorf en Pensylvanie & en Angleterre, sur les réglemens en usage parmi les Freres-Unis, & sur les travaux apostoliques des chefs les plus distingués de cette communion.

Nous ne nous étendrons point davantage sur ces objets, d'autant plus que nous en avons parlé assez au long dans les deux journaux précédens (*). (*Monthly Review.*)

(*) *Esprit des Journaux*, mars 1780, page 113 ; avril, page 75.

DEISM not consistent with the religion, &c.
Le déisme opposé à la religion de la raison & de la nature ; par Capel Berrow. In-4to. A Londres, chez Doddsley. 1780.

Il est très-probable que l'auteur de ce livre l'a écrit dans l'intention de défendre la cause du christianisme ; mais si l'on ne peut s'empêcher de louer le dessein, il n'est guere possible d'applaudir à l'exécution.

M. Capel Berrow parle dans ce traité à un de ses amis, qui, zélé pour la cause du déisme, lui avoit mis entre les mains un traité intitulé : *Le déisme exposé & vengé* (*) ; & c'est le résultat des observations qu'il a faites sur cet écrit, qu'il présente maintenant au public. Il paroît très-convaincu du mérite & de l'importance de son ouvrage, & selon lui, les remarques qu'il contient fournissent une réponse à tout ce que les déistes ont avancé contre la révélation. Tous ses lecteurs n'en conviendront certainement pas ; & son livre ne servira pas plus à défendre la bonne cause, que celui qu'il a prétendu réfuter, n'a servi à défendre la mauvaise.

(*Monthly Review.*)

MISCELLANEOUS observations, &c. *Mé-
lange d'observations sur quelques points con-
troversés par les matérialistes & leurs adver-
saires. In-8vo. A Londres, chez Payne. 1780.*

Parmi ceux qui ont pris part à la dispute qu'a fait naître le docteur Priestley sur le ma-

(*) Ouvrage publié en 1746.

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

térialisme ; l'auteur de cet ouvrage mérite d'être distingué. Quoiqu'il n'ait donné que des réflexions détachées, néanmoins il a assez bien établi la question pour mettre le lecteur en état de tirer les conséquences.

(*Monthly Review.*)

SERMONS preached at Lincoln's-Inn, &c. *Sermons prêchés à Lincoln's-Inn, depuis 1765 jusqu'en 1766 ; par Richard Hurd, lord-évêque de Litchfield & de Coventry.* Tom. II & III. In-8vo. A Londres, chez Cadell. 1780.

Nous avons parlé il y a quatre ans du premier tome de ces sermons. Ceux que nous annonçons aujourd'hui, en contiennent quarante. Les uns traitent de différens points de dogme ou de morale, les autres ne sont que des commentaires sur divers passages de l'écriture.

(*Critical Review.*)

THE principal orations of Cicero translated, &c. *Les principaux discours de Cicéron traduits en anglois, avec des notes, par le capitaine Jean Rutherford.* In-4to. A Londres, chez Cadell. 1780.

Ce volume ne contient que huit discours de Cicéron, qui sont les quatre Catilinaires, la Milonienne, les deux Philippiques contre Antoine, & le discours pour Marcellus. Le traducteur paroît s'être assez bien rempli de l'esprit de son original, & il y a dans sa traduction des morceaux écrits avec beaucoup de chaleur & d'éloquence, mais les contre-sens, & les infidélités la déparent ; souvent ce n'est qu'une pa-

raphrase, & à tous égards elle est bien inférieure à celle du savant docteur Middleton, qui cependant n'a pas eu un grand succès.

(*Critical Review.*)

PRACTICAL observations on the treatment, &c.
*Observations pratiquées sur le traitement des
consomptions ; par Samuel Foart Simmons,
docteur en médecine. In-8vo. A Londres, chez
Murray. 1780.*

L'auteur de cet ouvrage ne se propose point pour but d'y donner un traité systématique ; il se borne seulement à faire des observations générales, relatives aux symptômes & aux progrès de la consommation pulmonaire, & sur les remèdes qu'on emploie pour l'ordinaire dans le traitement de cette maladie. Sous ces deux points de vue, l'auteur paroît mériter l'attention des gens de l'art.

(*Monthly Review.*)

MEDICINÆ praxeos systema, ex academia Edin-
burgenæ disputationibus inauguralibus præci-
puè depromptum, & secundum naturæ or-
dinem digestum. Curante Carolo Webster,
M. D. 2 vol. In-8vo. A Londres, chez
Dilly. 1780.

Ce système de médecine pratique est tiré en grande partie des theses soutenues dans l'université d'Edimbourg. L'éditeur a rangé ces différentes productions dans un ordre méthodique, & il y a fait les changemens qu'il a jugé à propos. Voici comme il expose lui-même dans la préface, le plan qu'il a suivi. » *Delectas dis-
putationes demum, prout res postulare videba-*

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tur, mutavi, auxi, in epitomem redegi, & an-
 » notationes aliquando subjeci. Et cum disputatio-
 » nes super quibusdam morbis reperiri non pos-
 » sent, eas aliunde supplere conatus sum. « L'ou-
 vrage est divisé en quatre parties, dont la pre-
 miere contient les traités suivans sur les mala-
 dies hæmorrhagiques : *De plethora ; de hæmor-*
rhagiis ; de administratione antiphlogistica ; de
epistaxi ; de hæmoptoe ; de hæmorroide ; de men-
norrhagia in non gravidis nec puerperis. La se-
 conde partie renferme les traités sur les mala-
 dies inflammatoires : *De plegmasiis, vel inflem-*
matione ; de cynanche tonsillari ; de cynanche
tracheali ; de ophthalmia ; de phrenitide ; de pneu-
moniâ ; de gastritide ; de enteritide ; de hepati-
tide ; de nephritide ; de hysteritide ; de rheuma-
tismo acuto ; de erysipelate ; de variola ; de va-
riolæ insitione ; de rubeolâ ; de scarlatina ; de
catarrho ; de phthisi pulmonali ; de gonorrhœa vi-
rulenta ; de sinocha. La troisieme partie traite
 des fievres, & contient les traités suivans : *De*
febris intermittentibus ; de typho, vel febre
nervosâ ; de febre flava indiæ occidentalis ; de
febre maligna, an. 1779 ; cautelæ de venesec-
tione in febris continuis ; de peste ; de cynan-
che gangrænosa ; de dysenteria contagiosa ; de
febre miliari ; de urticaria, pemphigo & aphtha.
 La quatrieme partie, qui a pour objet les mala-
 dies nerveuses, renferme les traités suivans :
De dyspepsia ; de hypochondriaci ; de chlorosi ; de
colica ; de cholera ; de diarrhœa ; de diabete ;
de hysteria ; de asthmate spasmodico ; de pertussi ;
de epilepsia ; de spasmo ; de paralyfi ; de apo-
plexia ; de mania ; de rabie contagiosa ; de ar-
thritide ; de rheumatismo chronico.

(Monthly Review ; Critical Review.)

BIBLIOTHECA topographica britannica, &c. *Bibliothèque de topographie britannique.* N^o. I. Contenant ; 1^o. *Des questions pour éclaircir les antiquités de la Grande-Bretagne & de l'Irlande ;* 2^o. *L'histoire & les antiquités de Tunstall dans le comté de Kent, par feu Edward Rowe Mores.* In-4to. A Londres, chez Nichols. 1780.

On pourroit mettre pour épigraphe à la tête de cet ouvrage, le vers de Martial: *Et stultus labor est ineptiarum.* Si l'on en juge par le premier numéro, il ne sera guere rempli que de détails minutieux. La premiere partie contient cinquante-trois questions adressées à quiconque voudra y répondre, & envoyer aux éditeurs des éclaircissmens sur les antiquités de la paroisse où il est né. Si tous les mémoires en réponse à chacune de ces questions, sont faits dans le goût de celui de M. Mores, il sera très-amusant d'apprendre que George un tel, baptisé en telle église, bâtie par le comte un tel, épousa Marguerite une telle, fille de Jean un tel, qui étoit mort en telle année, de telle maladie. On a déjà supputé que l'ouvrage pourra avoir cinq cents volumes in-folio, & ce n'est pas trop, attendu l'abondance & l'intérêt des matieres.

ESSAYS, letters, and poems, &c. *Essais, lettres & poésies ;* par Edmond Rack. In-8vo. A Londres, chez Dodfley. 1780.

Quelques-uns de ces mélanges ont déjà paru dans divers ouvrages périodiques, & les poésies ont été imprimées en un petit volume, en 1775 ; mais dans la nouvelle édition l'auteur y a fait

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des corrections & des additions. L'objet qu'il se propose, est, comme il le dit lui-même, » de mettre sous les yeux des lecteurs, les réflexions qu'il a faites sur divers sujets intéressans, afin de les encourager dans la pratique des vertus dont l'homme tire sa véritable noblesse. « Il ajoute aussi qu'on ne verra dans son ouvrage » rien qui puisse enflammer les passions, ni qui puisse favoriser l'hypocrisie, la superstition, le vice, ou l'incrédulité. « M. Rack ne dit ici rien qui ne soit vrai, & nous ajouterons que non-seulement son ouvrage est instructif par les matières qu'il renferme, mais encore que le style dont il est écrit, en rend la lecture très-agréable.

(*Critical Review.*)

A L L E M A G N E.

L'introduction à la pratique de la jurisprudence, de M. Putter : en allemand, *Anleitung zur juristischen praxi*, a si fort la vogue qu'on en a donné une quatrième édition sans y changer que la préface, qui apprend qu'au mois d'août 1780, M. Putter comptoit 1512 disciples qui en avoient fait usage ; savoir, 271 jeunes gens du pays, 1168 étrangers Allemands, 73 autres étrangers, 17 comtes, 333 autres nobles, & 196 catholiques.

Il paroît aussi une seconde édition, corrigée & augmentée de l'*Explication*, en allemand, de l'épître aux Hébreux de M. Michaelis, à Francfort, chez Garbe, Iere. partie. 1781, in-4to. de 154 pag.

Après la mort de M. Martini, M. Otto avoit accepté le secrétariat de la société des amis scrupuleux.

tateurs de la nature établie à Berlin. En cette qualité il est éditeur du quatrième volume des *Mém. de cette société* en all. grand in-8vo. de 647 pag. très-intéressant : mais ses occupations ne lui permettant point de continuer les fonctions de cette charge, il s'en est démis, & le secrétariat de perpétuel est devenu tournaire, chaque sociétaire étant obligé de le gérer pendant quatre semaines à son rang. On n'adressera plus les paquets au secrétaire-perpétuel, mais à toute la société, qui desiré que pour alléger le port, on profite des occasions des foires.

Tandis que tous les théâtres languissent, que l'édition de celui de Hambourg semble suspendue, que M. Dyck s'arrête dans la continuation de son théâtre comique, qu'il n'y a rien à tirer en ce genre de l'Angleterre, qui n'a pas depuis deux ans l'esprit tourné au jeu comique, on vient de publier à Gotha, chez Ettinger, le second vol. du *Théâtre des étrangers*, mis en allemand, par M. Reichard, in-8vo. de 336 pag. Il contient entr'autres pièces, *Frédérique*, comédie en cinq actes de M. Schmid de Giessen, qui n'est autre que l'*Ecoffaise* de Voltaire allemandisée. M. Colman l'ayant corrigée dans sa traduction angloise, ses changemens sont ici adoptés.

Les personnes qui recherchent ce qui s'écrit de bon sur l'éducation, ne doivent pas manquer de se faire rendre compte des réglemens du *Lycée Frédéricien* à Castell, imprimés là-même, chez Schmiedt, en 31 pag. in-8vo.

L'ouvrage de M. de Boissy, avocat au parlement de Paris, n'est pas seulement traduit en latin & en italien, il vient de l'être encore en allemand sur la septième édition, à Halle, chez Gebauer. 1780, in-8vo. de 392 pag.

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

M. Chapon, prédicateur à Detmold, est l'auteur de *la Vie & les derniers momens de la princesse Casimire*, comtesse regnante de la Lippe, née princesse d'Anhalt, *Leben und letzte Stunden uer Weiland Durclauchtigen Fürstinn Casimire*, &c. avec quelques-unes de ses lettres & des fragmens d'autres, à Lemgo, chez Mayer. 1780, in-8vo. d'onze feuil. C'est un tableau fort édifiant.

Il paroît une seconde & une troisieme lettre pastorale de M. Groote, sur-intendant à Usingen, toutes deux estimables par la clarté, la solidité & l'ordre qu'il a coutume d'apporter dans ses écrits. La seconde avertit les maîtres d'écoles de la maniere de catéchiser; dans la troisieme il s'entretient avec les pasteurs des causes de la décadence de l'estime du monde pour leur état. Il les trouve dans eux & dans le monde, & propose les moyens d'en rétablir la dignité. Chacune de ces lettres n'est pas de plus d'une feuille in-4to. à Wisbade, chez Schirmer.

L I E G E.

ÉLOGE historique de MARIE-THÉRESE, impératrice des Romains, reine de Hongrie & de Bohême, &c. &c. &c.; par M. l'abbé Lambinet : avec cette épigraphe :

Pedore vir, vultu femina, mente dea.

A Liege, chez Lemarié, libraire, sous la tour St. Lambert; à Bruxelles, chez Lemaire, imprimeur libraire, rue de la Magdeleine, 1781, In-8vo. de 126 pages.

Cet éloge dédié à la nation belge, sera distingué du grand nombre de pieces publiées

depuis la mort de l'impératrice. M. l'abbé Lambinet a mis sous les yeux de ses lecteurs les grands traits qui forment le caractère de Marie-Thérèse, la *sensibilité*, le *courage*, la *religion*, le *respect pour les mœurs*. Il a saisi & fait appercevoir la chaîne des événemens qui ont amené ceux du regne de l'impératrice, qui a montré ses lumieres dans le choix des grands hommes placés à la tête des affaires; la sagesse de son gouvernement par celle de ses loix; son amour pour les sciences par son attention à les faire fleurir dans ses états. L'auteur s'est particulièrement attaché au détail des négociations de Marie-Thérèse à la fameuse époque de 1741, qui a tant contribué à sa gloire. Quoique l'ouvrage contienne une quantité considérable de faits dont la plupart sont très-piquans, on a évité de tomber dans le défaut, si commun aujourd'hui, de n'offrir au public qu'une répétition fastidieuse de relations de sieges, de batailles, d'anecdotes déjà imprimées plusieurs fois, & connues des personnes mêmes les moins instruites. L'éloge historique est suivi de notes dont plusieurs étoient absolument nécessaires pour développer les faits indiqués dans le texte. On y trouve aussi l'*origine des éloges funebres*; chez les anciens & chez les modernes; des détails sur le *traité de barrière*, & une *relation authentiques des derniers jours de Marie-Thérèse*. Nous croyons que le public lira la brochure de M. l'abbé Lambinet avec d'autant plus d'intérêt, que le style répond à l'importance des matieres qui y sont exposées.

F R A N C E.

COLLECTION choisie des plus célèbres auteurs Anglois, Italiens, Espagnols & Allemands.
A Paris, chez Pissot & Théophile Barrois, libraires, quai des Augustins.

Addition au prospectus publié dans l'*Esprit des journaux*, juin 1780, page 387.

» Notre premier projet étoit de ne faire paroître d'abord que *Tom Jones*, & de ne publier ensuite aucun autre ouvrage en petit *in-12*. sans en proposer en même tems par souscription une édition *in-8vo.*; mais les soins que demandent ces belles éditions, ne pouvant s'accorder avec notre empressement à répondre aux demandes multipliées, que, sur le premier bruit de cette entreprise, on nous a fait de différens ouvrages de notre collection, déjà imprimés en petit format, nous avons pris le parti de faire paroître actuellement ceux-ci, nous réservant; lorsque notre édition *in-8vo.* de *Tom Jones* sera finie, de faire successivement des éditions en même format, des ouvrages qui nous paroîtront flatter davantage le goût de la nation.

» Ainsi les ouvrages en petit format que nous publions aujourd'hui, sont :

L'Histoire de Tom Jones, 4 vol. *in-12.* 10 l. br.

Le Paradis perdu de Milton, suivi du

Paradis reconquis, Lycidas, l'Allegro & Il penseroso, 2 vol. 5 l.

Toutes les œuvres en vers d'Addison, auxquelles on a joint la *Tragédie de Caton*, 1 vol. 2 l. 10 s.

Les Saisons de Thomson, 1 vol. 2 l. 10 s.

	<i>Robinson Crusôé</i> , 1 vol.	2 l. 10 s.
(*)	<i>Les lettres de Mylady Wortley-Montague, écrites dans le cours de ses voyages en Europe, en Asie, & en Afrique</i> , 1 vol.	2 l. 10 s.
	<i>Le Voyage Sentimental, avec la vie de l'auteur & un petit roman politique</i> , 1 vol.	2 l. 10 s.
	<i>Le Ministre de Wakefield</i> , 1 vol.	2 l. 10 s.
	<i>L'Histoire de Joseph Andrews</i> , 2 vol.	5 l.
	<i>Les nuits d'Young</i> , 2 vol.	5 l.
	<i>Choix de petits poëmes</i> , 1 vol.	2 l.

» Incessamment dans le même format : le *Voyage en Sicile & à Malthe*, de M. Brydone, 2 vol. 5 l. Les *Œuvres en vers de Pope*, 2 vol. 5 l. *Gulliver*, 2 vol. 5 l. Le *Conte du Tonneau*, 1 vol. 2 l. 10 s. Tous ces ouvrages paroîtront successivement, en moins de deux mois. Les personnes de la province qui voudront les recevoir par la poste au moment de leur publication, sont priées d'en envoyer le prix marqué ci-dessus. Messieurs les libraires pourront former leurs demandes suivant cette annonce.

» Il y a quelques exemplaires de ce petit format, en papier de Hollande, qui se vendent 5 liv. chaque vol. broché, & 6 liv. relié en veau écaillé, doré sur tranche.

(*) » Ces trois ouvrages de l'édition de Londres sont chacun en deux petits volumes in-12. qui se vendent 7 liv. brochés à Paris. Les deux volumes de chacune de ces éditions ont été réunis en un seul qui ne se vend que 2 liv. 10 s. broché; ce qui fait, comme on voit, près des deux tiers de différence à l'avantage de nos éditions, »

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Tous ces ouvrages se vendent séparément ; mais les personnes qui prendront à la fois dix volumes à leur choix ne les payeront que 2 liv. 5 sols au lieu de 2 liv. 10 sols le volume, rendus francs de port par la poste.

» La poste ne se chargeant que des livres en brochure, les personnes qui les voudront reliés, les recevront par la voie des messageries, francs de toute espèce de frais, soit de port, soit d'emballage, aux prix de 3 liv. le vol. relié à l'angloise ; mais on ne pourra pas en prendre moins de six volumes à la fois. Ceux qui en prendront à la fois 10 vol. les paieront 5 sols de moins chacun.

» On ne recevra ni lettres ni argent qui ne soient affranchis. «



C A T A L O G U E.

D E S

LIVRES NOUVEAUX.

I Nstructions sur les bois de mariné, contenant des détails relatifs à la physique & à l'analyse du chêne, & en ce qui concerne l'économie & l'amélioration du bois en général : in-12. de 230 pages, br. 3 l. 12 f.
Paris, chez Cloufier, L.-Imp. rue S. Jacques ; la Ve Duchesne, Lib. même rue ; & Jombert fils aîné, Libr. rue Dauphine.

Le jardinier prévoyant pour l'année 1781, contenant en plusieurs tableaux le rapport des opérations journalières, avec le tems des récoltes successives qu'elles préparent : broché. 1 l. 10 f.
Paris, chez Didot jeune, Lib.-Impr. quai des Augustins.

La matinée & la veillée villageoise, ou le sabot perdu, divertissement en deux actes & en vaudevilles ; par MM. de Piis & Barré, représenté pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi, le mardi 27 mars 1781.
Paris, chez Vente, Libr. rue des Anglois ; près celle des Noyers.

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Tables de Logarithmes hyperboliques à vingt-une décimales , auxquelles on a ajouté tous les nombres premiers jusqu'à cent mille , & tous les nombres impairs non premiers , compris entre 1 & 100000 , avec deux facteurs ; par don de V** , religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur ; proposées par souscription.

A Paris , chez Jombert jeune , Lib. rue Dauphine , près du Pont-neuf.

Conditions de la souscription.

Le sieur Alexandre Jombert jeune , n'attendra pour commencer l'impression des tables de Logarithmes hyperboliques , &c. que l'assurance d'en placer deux cens exemplaires par la voie de souscription. Les souscripteurs , sans faire la moindre avance , voudront bien seulement lui donner une promesse exprimée suivant le modele joint au prospectus.

Il ne sera tiré qu'un très-petit nombre d'exemplaires au-delà de ceux qui seront retenus. Le prix de ces exemplaires surnuméraires sera de 15 liv. brochés.

L'ambigu-comique , ou le véritable remède à l'ennui , ouvrage qui n'est pas traduit du grec , rédigé par un original pour les menus plaisirs de ceux qui lui ressemblent , d'anecdotes théatrales , de prédictions , de poésies fugitives , pensées ou idées singulières , &c. &c. broché. 1 l. 16 s.

Paris , chez Desnos , Lib. rue St. Jacques.

Nouveaux contes turcs & arabes , précédés d'un abrégé chronologique de l'histoire de la mai-

son Ottomane & du gouvernement de l'Egypte, & suivis de plusieurs morceaux de poésie & de prose, traduits de l'arabe & du turc; par M. Digeon, secrétaire-interprete du roi, & correspondant de l'académie des inscriptions & belles-lettres : 2 vol. in-12. broché. 3 l. 10 s.
Paris, chez Dupuis, Lib. rue de la Harpe, près la rue Serpente.

Essais de sermons prêchés à l'hôtel-Dieu de Paris, par M. M****, docteur en théologie de la faculté de Paris, C. R. & B. de S. V. broché. 1 l. 4 s.
Paris, chez Berton, Lib. rue S. Victor, vis-à-vis le Séminaire S. Nicolas-du-Chardonnet,

Méthode pour tracer facilement des cadrans solaires, sur toutes surfaces planes, en situation quelconque, sans calcul ni embarras d'instrumens; par M. de la Prifs : in-8vo., broché en carton. 5 l. 5 s.
Caen, & se trouve à Paris, chez Nyon l'aîné, rue du Jardinnet, quartier S. André-des-Arcs.

Œuvres de M. de Saint-Marc : 3 vol. in-8vo. brochés, figures. 12 l.
Paris, chez Didot jeune, Lib.-Imp. quai des Augustins.

Traité du respect dû aux églises, ou Motifs de respecter les églises; ouvrage où l'on trouve des instructions solides & aisées sur plusieurs vérités capitales de la religion catholique, & plusieurs points de sa discipline; par le révé. P. Nicolas Collin, docteur en théologie, chanoine régulier de l'étroite observance de Pré-

426 L'ESPRIT DES JOURNAUX, &c.

montré, ancien prieur de Rengeval : in-12.,
broché. 1 l. 16 s.

relié. 2 l. 8 s.

Paris, chez Demonville, Lib.-Imp. rue Christine.

Essai sur la prédication, carême entier, en un
seul discours : in-12. broché. 1 l. 4 s.

*Au Mont Sinai, & se trouve à Paris, chez la
veuve Duchesne, rue S. Jacques.*

Dictionnaire historique & critique, ou recherches sur la vie, le caractère, les mœurs & les opinions de plusieurs hommes célèbres, tirées des dictionnaires de MM. Bayle & Chaussepié; ouvrage dans lequel on a recueilli les morceaux les plus agréables & les plus utiles de ces deux auteurs; avec un grand nombre d'articles nouveaux & de remarques d'histoire, de critique & de littérature, pour servir de supplément aux différens dictionnaires historiques : 4 vol. in-8vo. brochés.

Paris, chez Bastien, Lib. rue du Petit-Lion, fauxbourg St. Germain.

Etat militaire, naval, nobiliaire, ecclésiastique; civil & municipal de la Grande-Bretagne : in-12. broché. 2 l. 8 s.

Paris, chez Onfroy, Lib. quai des Augustins.

Manuel du Dragon, extrait des principales ordonnances relatives aux dragons, & le plus journellement en usage, avec un détail historique sur l'origine de ce corps; par un officier de dragons, nouvelle édition : in-12. de 316 pages, relié. 2 l.

Paris, chez Cellot, Lib.-Imp. & Jombert jeune, Lib. rue Dauphine.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

L ETTRES édifiantes & curieuses , écrites des missions étrangères. Nouvelle édition. Mémoires du Levant. Tome I & II.	Pag. 3
La concorde & l'esprit de patriotisme , recommandés dans une adresse aux habitans de Londres & de Westminster. Avec deux odes ; l'une sur les malheurs des dissensions & des guerres civiles , & l'autre sur le vrai patriote , adressées au comte Cornwallis & à Sir George Brydges Rodney.	25
Les Annales de la Vertu , ou Cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes ; par l'auteur du Théâtre d'éducation.	33
Théâtre de M. Cailhava.	58
Les œuvres de Lucien , traduites du grec en anglais ; par Thomas Francklin.	75
Cosmographie élémentaire , divisée en parties astronomique & géographique ; ouvrage dans lequel on a tâché de mettre les vérités les plus importantes de la physique céleste à la portée	

- de ceux mêmes qui n'ont aucune notion des mathématiques, avec des planches & des cartes, &c. par M. Mentelle.* 107
- Les Hochets de ma jeunesse; par M. le chevalier de Cubieres.* 124
- Essai sur la théorie & la pratique de l'électricité médicale; par Tiberius Cavallo.* 134
- Discours prononcés à l'ouverture de l'école gratuite de boulangerie, le 8 juin 1780; par MM. Parmientier & Cadet de Vaux.* 146
- Lettres à Son Excellence le comte de Welderen, sur l'état actuel des affaires de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies; par Jean Andrews.* 159
- Les portraits ou caractères & mœurs du XVIII^e. siècle: suivis de maximes & de pensées diverses sur les passions, les vertus & les vices; par M. Ferri.* 165
- Œuvres du très-révérénd pere en Dieu, Thomas Wilson, docteur en théologie, lord-évêque de Sodor & de Man, précédées de sa vie, écrite sur des mémoires authentiques, & mises au jour par C. Crutwell.* 180
- Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. Recueil N. De la lecture des livres françois, VIII^e. partie. Livres de philosophie, sciences & arts du 16^e. siècle.* 200
- Histoire des hérétiques des deux premiers siècles qui se sont écoulés depuis J. C. contenant un détail sur le tems où ils ont vécu, sur leurs opinions, & le témoignage qu'ils ont rendu au nouveau testament; précédée d'observations générales sur les hérétiques; publiée d'après les*

DES MATIERES. 429

manuscrits de feu Nathaniel Lardner, & augmentée par Jean Hogg. 214

MÊLANGES.

- Constance & Lucette, anecdote.* 238
Lettre à MM. les rédacteurs de l'Esprit des Journaux, sur quelques anciens poètes françois; inconnus aux éditeurs des Annales poétiques; par M. de Villenfagne. 248
Le précepte de Mahomet. Apologue traduit de l'anglois. 280
Le nouveau Zadig, ou le mantelet trouvé; par un Amateur François. 281
Quatrieme lettre de M. l'abbé Amaduzzi à M. l'abbé Bandini, en date du 22 juillet 1780. 288

POÉSIES FUGITIVES.

- La fin de l'automne. Idylle. (Imitation libre de M. l'abbé de Reyrac.) Par M. Berenger.* 294
Stances sur une profession religieuse; par M. Dreux. 298
Epigramme; par M. Maffon de Morvilliers. 300
Le serpent. Idylle; par M. Réynier. *ibid.*
*Stances; par Mde. la marquise de la Fè**.* 302
Les trois novices, vieux conte; par M. le chevalier de la Loge. 303
Le village détruit, idylle; par M. Léonard. 304
Epigramme; par M. Sautereau de Bellevaud. 308
Vers au sujet du Compte rendu au Roi par M.

III. Nouveaux ressorts pour les voitures, inventés par le sieur Hérifson.	ibid.
IV. Nouveaux détails sur les fourneaux économiques & portatifs, annoncés dans le journal de décembre de l'année dernière, inventés par le sieur Nivert.	377
V. Mécanique.	379

TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 380

ANECDOTES SINGULARITÉS. 388

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 391

ITALIE. ibid.

ANGLETERRE. 407

ALLEMAGNE. 416

LIEGE. 418

FRANCE. 420

CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX
423

ERRATA.

Au journal de janvier, page 394, ligne 31,
au lieu de *réguliers*, lisez *régaliens*.

